

CLAIRE CONTRERAS

Forbidden Love

C'était le meilleur ami de son frère. Rien n'aurait dû arriver...

Eden

Forbidden Love

CLAIRE CONTRERAS

Traduit de l'anglais
par Frédéric Pieretti

Eden

© **City Éditions 2017** pour la traduction française
© Publié aux États-Unis sous le titre *Kaleidoscope Hearts*
Published by arrangement with Bookcase Literary Agency
and Rebecca Friedman Literary agency.
Couverture : Shutterstock / Studio City
ISBN : 9782824645797
Code Hachette : 47 3787 3
Collection dirigée par Christian English & Frédéric Thibaud
Catalogues et manuscrits : city-editions.com
Conformément au Code de la Propriété Intellectuelle, il est interdit
de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, et ce,
par quelque moyen que ce soit, sans l'autorisation préalable de l'éditeur.
Dépôt légal : Avril 2017

Sommaire

Prologue

1

2

3

4

5

6

7

8

9

10

11

12

13

14

15

16

17

18

19

20

21

22

23

24

25

26

27

28

29

29

31

32

33

33

34

35

36

37

38

Épilogue

*« Et elle avait toujours
eu un moyen de réparer ses échecs.
Elle en ramassait les morceaux épars
et leur redonnait leur beauté. »*

R.M. DRAKE

Prologue

Le premier garçon dont je suis tombée amoureuse me régala d'histoires de rois et de reines, de guerre et de paix, il me disait qu'il espérait être un jour, pour quelqu'un, une sorte de chevalier à l'armure étincelante. Je vivais par procuration ses aventures, admirant la manière dont ses mains s'animaient quand il racontait ses histoires et j'adorais la façon dont ses yeux verts pétillaient lorsqu'il me voyait rire en l'écoutant.

Il m'a appris ce que l'on ressentait quand on était caressée et fougueusement embrassée. Plus tard, il m'a aussi enseigné la souffrance que l'on éprouve lorsque l'on perd quelqu'un à qui on s'est attaché. Il n'y a qu'une chose qu'il ne m'a pas apprise, c'est la façon dont j'allais souffrir lorsqu'il briserait le reste de cœur qu'il m'avait laissé après son passage. Je me suis toujours demandé si j'avais manqué cette leçon-là. Et à présent, je me demande s'il s'est seulement aperçu de ce qu'il faisait et s'il a ressenti quoi que ce soit pour moi.

1

On dit que la meilleure façon d'avancer, c'est de se laisser aller, de lâcher prise. Comme si c'était facile ! Comme si essayer d'effacer trois ans de souvenirs, bons ou mauvais, était quelque chose que l'on pouvait réussir en un jour. Moi, je sais bien que non, parce que deux semaines avec lui étaient parfois plus remplies qu'un an auprès d'un autre et que maintenant son souvenir est aussi puissant, en moi, que s'il était toujours là.

Ses pantoufles marquées du logo des *San Francisco Giants* sont toujours sous le lavabo, à l'endroit où il les avait laissées. Son odeur traîne encore sur ses tee-shirts, ceux que je porte toujours au lit. Sa présence est palpable, même en son absence. Pourtant, en faisant le tour de la maison pour vérifier qu'il ne reste plus rien de lui, je sais que d'une certaine manière, je suis bien arrivée au stade du « lâcher-prise ».

Je suis dans la cuisine, en train de fermer les derniers cartons, lorsque j'entends un bruit de clé dans la serrure, suivi d'un claquement de talons sur le plancher.

C'est encore un bruit qui me manque, j'y pense, depuis que j'ai quitté cet endroit.

La voix féminine, mélodieuse, m'appelle.

— Estelle ?

— Dans la cuisine !

J'essuie mes mains sur mon jean et je la rejoins.

— Dis donc, tu en as mis un coup, hier soir, dit ma visiteuse en me souriant tristement, les yeux brillants tandis qu'elle regarde, autour d'elle, l'espace quasiment vide. Elle a la même tignasse épaisse et bouclée et les mêmes yeux couleur caramel, très expressifs, que son fils. La revoir me poignarde le cœur, une fois de plus.

Je me raidis et me mords l'intérieur des joues pour ne pas pleurer. Tout sauf ça, c'est terminé et je n'ai plus de larmes depuis longtemps. Lorsque Felicia me serre dans ses bras, je respire calmement pour mieux me maîtriser. Je dois être forte, pour elle et pour Phillip. Wyatt était leur fils unique et aussi dure que soit sa perte, pour moi, je peux à peine imaginer le vide qu'eux doivent ressentir.

D'ordinaire, nous ne pleurons pas quand nous sommes ensemble, pas même quand Felicia vient ici, mais vendre cette maison, c'est autre chose que simplement lui dire au revoir. C'est aussi quitter les matins de Noël et les dîners de Thanksgiving. C'est une autre façon de dire : Wyatt, nous t'aimons, mais la vie continue. Ce qui est la simple vérité, d'ailleurs, et c'est bien pourquoi je me sens coupable. Elle continue, oui, peut-être, mais pourquoi doit-elle continuer sans lui ?

Je murmure :

— Ça va aller, et j'essuie mes joues humides en m'écartant d'elle.

— Mais oui ! Wyatt n'aimerait pas nous voir tristes pour une maison.

— Il penserait que nous sommes des idiots de pleurer pour quatre murs et un toit.

Je ponctue mon affirmation d'un petit rire. Wyatt trouvait que les gens feraient mieux de vivre sous une tente et de se laver à l'eau de pluie.

— Oui et il aurait coupé l'électricité il y a deux mois, puisque de toute façon, vous ne mangiez que des sandwiches.

Nous nous taisons une minute et avec le silence, les larmes reviennent.

— Tu es sûre que tu ne veux pas venir habiter avec Phillip et moi ? me demande Felicia pendant que nous faisons le tour des pièces, pour vérifier que je n'ai rien oublié.

L'agence va commencer les visites de la maison demain et il faut qu'elle soit impeccable pour impressionner les acheteurs potentiels.

— Non, merci. Victor se sentirait offensé si je refusais son offre. Il me rappellerait probablement que je n'ai pas voulu aller dans la même fac que lui, que je n'étais pas supportrice de son club de football et aussi que je n'ai jamais fait sa lessive toute une année, à la suite du fameux pari que j'avais perdu, au lycée. C'est pour que je n'oublie pas tout ça, je suppose, qu'il tient à ce que je m'installe chez lui.

Les épaules de Felicia sont brièvement secouées par un rire inattendu.

— Dis-lui de venir déjeuner dimanche, me recommande-t-elle. On sera ravis de le voir.

— Bien sûr.

C'est à ce moment que je remarque les fameuses pantoufles sur le plancher, et mon sourire s'éteint.

— Tu veux que je les emporte ou tu préfères les garder ? me demande Felicia.

— Je... je...

J'inspire et je souffle aussi calmement que possible.

— ... Ça ne t'ennuie pas de les emporter ?

Je ne crois pas que je pourrai supporter de les voir tous les jours dans une nouvelle maison. J'ai déjà gardé tous les tee-shirts de Wyatt et ces pantoufles sont au moins de cinq tailles trop grandes pour mes pieds. Et ce sont ses préférées. Je veux dire : *c'étaient* ses préférées. C'est une chose sur laquelle ma psy me fait travailler : parler de Wyatt au passé. Pendant un moment, j'ai fait comme si Wyatt était en voyage pour son boulot ou quelque chose comme ça. Il aimait bien voyager seul, il disait qu'aller à la rencontre d'autres cultures l'inspirait pour sa peinture. Au bout d'un mois, j'ai commencé à accepter l'idée qu'il ne rentrerait pas. Au bout de trois, sur la suggestion de ma psy, j'ai mis ses affaires dans des cartons, pour ne plus les avoir constamment sous le nez, comme un rappel.

Mais cela n'avait pas servi à grand-chose, la maison tout entière était un « rappel », et on ne pouvait pas ranger notre atelier dans une boîte. Alors j'ai dû apprendre à vivre avec... le fait de vivre désormais sans lui. Au bout de six mois, j'étais même capable de passer de la maison à l'atelier-galerie, et vice versa, sans que mon cœur se serre à chaque fois. Et à présent, un an plus tard, je crois que je suis prête à déménager. S'il y a bien quelque chose que le décès soudain de Wyatt m'a appris, c'est que la vie est courte et qu'il faut la vivre à fond. Seulement, si c'est quelque chose que je sais, ce n'est pas forcément un principe facile à suivre, tous les jours.

— Ma chérie, tu sais que tout ce qui était à Wyatt est à toi, me dit Felicia.

Tiens, je ne m'étais même pas aperçue que je pleurais toujours, avant de sentir le goût salé des larmes, sur mes lèvres. J'essaie bien de la remercier, mais les mots restent bloqués dans ma gorge, sous la boule qui s'est installée là.

Après une dernière inspection des lieux, nous nous embrassons et je lui promets de venir dimanche chez elle, sans faute.

Un ultime regard par-dessus mon épaule et le cœur serré, je rejoins ma voiture, m'y installe et démarre. Les souvenirs... notre nid... le passé... c'est une image qui s'éloigne progressivement dans mon rétroviseur, tandis que je prends le chemin de la maison de mon frère. Je fais un check-up mental de toutes les choses qui me restent à faire, mais la sonnerie de mon portable vient interrompre mes pensées.

— Alors, comment ça s'est passé ? me demande Mia, sans préambule.

— Plutôt bien, c'était un peu triste, mais supportable.

— Je suis désolée de n'avoir pas pu être là. Est-ce que Felicia est venue

prendre des affaires ? Elle va comment ?

— Bien, enfin, elle en a plutôt l'air.

— Est-ce qu'on sort toujours demain soir, toutes les deux ? me demande prudemment Mia.

— Si c'est pour boire un verre ou deux, je veux bien. Mais pas pour faire la tournée des bars et jouer les étudiantes en goguette, comme tu aimes tant le faire.

Mia ne m'a jamais caché son côté fêtarde, ni pendant, ni après nos études, quand nous avons commencé à vivre nos vies d'adultes. J'aime beaucoup passer des soirées avec elle, mais arroser mon foie de trombes d'eau gazeuse pour essayer de noyer tout l'alcool absorbé la veille, je ne m'en sens pas capable toutes les semaines, contrairement à elle.

— D'accord, pas de tournée des bars, un seul bistrot. De toute façon, j'ai rencard samedi matin pour le brunch, alors si je ne veux pas avoir l'air trop chiffonnée, va falloir qu'on y aille doucement.

Je fronce les sourcils en tournant dans l'allée de la maison de mon frère.

— Un rendez-vous ?

— Oui, une « blind date ». Il s'appelle Todd. Il est conservateur de musée, je ne sais plus lequel. Maria m'a dit : « Ma, c'est oune homme perfetto pour toi, tu dois faire sa connaissance, absolument ! »

Mia aime bien imiter l'accent italien de son amie, qui est écrivaine, dans sa langue natale.

— Todd ? Je ne vois pas du tout qui ça peut être...

Mia et moi, nous nous connaissons depuis si longtemps que je ne sais plus au juste quand ça a commencé. Nos mères étaient déjà amies d'enfance, puis elles avaient épousé deux hommes qui étaient eux-mêmes amis depuis l'école primaire. Mais au grand désespoir de nos mamans respectives, nous avons vite compris que l'histoire ne se répéterait pas lorsque Mia a commencé à afficher son penchant pour les voyous et moi le mien pour les types calmes et posés.

— Mince ! J'espérais que tu connaîtrais. Tu connais tout le monde, dans l'art, non ? Todd Stern, tu vois pas ?

Il y avait une note d'espoir, dans sa voix.

Je souris, parce qu'elle n'est pas si loin de la vérité. Wyatt et moi, nous avons ouvert notre studio-galerie, « Paint it Back », il y a deux ans et entre nos amis artistes ou galeristes, ajoutés aux contacts de Mia dans la photo, il est vrai que nous commençons à connaître beaucoup de gens. Mais pas tout le monde, apparemment.

— Ben non ! Et Rob ? Il ne le connaît pas ?

— Je ne vais pas le lui demander, tu penses ! Tu sais bien que mon frère ne peut pas s'empêcher de bavarder à tort et à travers. Il ira tout droit le raconter à ma mère et elle commencera à organiser le mariage, avec un type que je n'ai jamais vu !

Je ris, parce que je sais que c'est la vérité.

— Eh bien, je n'en ai jamais entendu parler.

— Maria dit qu'il vient juste d'arriver de San Francisco. C'est pour ça que je pensais que tu le connaissais. Nouveau en ville et tout ça...

— On a passé l'âge de guetter les nouveaux garçons à l'école, Mia.

— Rien n'a changé depuis ce temps-là, tu veux dire, et ça me donne à penser que si personne n'a entendu parler de lui, c'est qu'il est probablement moche...

Je ris.

— Là, tu as peut-être raison.

— Ah merde, voilà Stefano qui vient pour son shooting, il faut que je te laisse. Dis-moi si tu veux que je passe te voir chez Vic un peu plus tard. Bisous !

Elle raccroche alors que je n'ai même pas fini de lui dire au revoir, je reprends mon téléphone et je coupe le contact. Un coup d'œil dans le rétroviseur pour m'assurer que mon mascara est intact, puis je passe mes doigts dans mon épaisse chevelure auburn, que je noue rapidement en queue-de-cheval. Les seuls sons qui me parviennent aux oreilles, alors que je m'avance vers la maison, le sac qui contient mes quelques affaires à la main, sont celui du gravier sous mes pas et la rumeur de l'océan qui roule ses vagues le long de la plage, tout à côté.

Le cœur battant un peu, je me penche pour prendre la clé qu'on a laissée pour moi sous le paillason et j'ouvre la porte. J'appelle mon frère, car il doit être là, j'ai vu sa voiture dans le garage. Pas de réponse. Je traverse le salon et je prends l'escalier qui mène aux chambres d'amis. Celle de Vic est en bas, ce qui est bien pratique pour un célibataire de vingt-huit ans, car ainsi la cuisine et le salon (avec sa télé à écran mural géant) ne sont qu'à quelques mètres de sa porte.

Lorsque je passe celle de la chambre qu'il m'a réservée, une surprise m'attend. Il n'a pas seulement fait le lit avec les draps que j'ai achetés et déposés là l'autre jour, il a aussi peint les murs de cette délicate nuance de gris que j'adore.

Je dépose mon sac sur le lit et je passe sur le balcon. Ce sont les balcons que je préfère, ici, et je suis devenue quasiment hystérique, la première fois que mon frère me les a montrés. Chacune des deux chambres de l'étage a le sien, donnant sur la plage, à l'arrière de la maison.

J'ai à peine le temps de m'accouder à la balustrade que mon téléphone se remet à sonner. C'est un SMS de Vic, qui m'annonce qu'il sera là dans deux minutes. En pianotant ma réponse, je passe derrière un chevalet de peintre, que je vois là pour la première fois. J'en fais le tour et je vois, tracés en grosses lettres par Vic sur une feuille de papier, les mots « Bienvenue, Poule mouillée ! » au-dessus d'un dessin de gallinacé dont seul un gamin de moins de six ans pourrait être fier. J'éclate de rire et je prends tout de suite une photo avec mon portable, pour l'envoyer à ma mère et à Mia, les deux seules autres personnes qui peuvent comprendre.

Mon frère a commencé à m'appeler « Poule mouillée » lorsque j'avais cinq ans et que, comme beaucoup d'enfants de mon âge, je suppose, j'avais peur du noir. Pour une raison ou pour une autre, ce surnom m'est resté, sans doute parce que chaque fois qu'il m'appelait comme ça, je devenais plus brave, en réaction, et qu'il le savait.

Je tourne la page du grand carnet à dessin sur une feuille blanche et je tourne mon attention vers l'océan. Mes yeux s'attardent sur toutes les nuances de bleu qui scintillent au soleil : le céruléen, le bleu presque transparent et le bleu nuit.

C'est une vision dont on ne peut se lasser. Elle me fait toujours ressentir à quel point nous sommes petits, face à l'immensité et à la complexité de l'univers. Oui, nous tous...

Et je ne sais pas combien de temps je reste ainsi, à regarder, à respirer, à goûter le sel que la brise apporte sur ma langue, comme un cadeau iodé que l'océan me ferait.

Et soudain, une main se pose sur mon épaule et je sursaute, arrachée à mes méditations.

— Bon sang, Victor ! soupiré-je, les deux mains sur ma poitrine.

— Tu l'aimes, ton cadeau ? me demande-t-il en riant, avant de me serrer dans ses bras.

— Oui, pauvre type ! réponds-je en lui faisant la grimace.

— Comment ça, pauvre type ? Je te fais des cadeaux et tu me traites de pauvre type ? Elle n'est pas belle, ma poule mouillée ?

Je grogne :

— Tu sais que je n'aime pas ce surnom !

Et puis je le suis à l'intérieur, puis dans l'escalier. Je lui demande :

— On mange bientôt ? Je crève de faim.

— J'ai commandé, le livreur ne devrait pas tarder. Je ne peux pas m'attarder, je

dois filer très vite au
boulot.

— Ah bon, tu y retournes ?

— L'affaire sur laquelle je suis est un merdier sans nom. La femme du type va essayer de tout lui prendre après le divorce. Je ne sais pas quand les sportifs comprendront que dans leur boulot, on ne se marie pas sans contrat en bonne et due forme, avec séparation de biens.

J'émetts un vague son, ni particulièrement approbateur, ni trop réprobateur, non plus. C'est quelque chose dont nous avons longuement parlé, Wyatt et moi, et sur lequel nous avons de sérieux désaccords, qui ne manquaient jamais de refaire surface lorsque ce sujet revenait sur la table. On pense que les artistes ne se préoccupent pas de ce genre de choses, mais Wyatt avait du succès : il vendait. À trente-trois ans, il avait déjà un solide réseau d'acheteurs enthousiastes et très fortunés. Les mêmes l'avaient convaincu qu'un mariage sans contrat n'était qu'un prélude à une séparation compliquée.

Des coups frappés à la porte me font tourner les talons et je vais ouvrir en songeant combien cette dispute était stupide. Nous n'étions même pas mariés lorsque Wyatt est mort et ses parents ont insisté pour que je garde tout. Ils sont plus âgés – nettement – que mes parents le seront quand j'atteindrai l'âge auquel Wyatt est mort, et ils ont de l'argent, qu'ils ont bien gagné. De leur point de vue, ils n'ont rien à faire de celui de leur fils et ils estiment que tout me revient, puisque j'étais copropriétaire de notre galerie.

Mais tout ça, pour moi, c'est du passé. Je ne veux plus y repenser encore, tous les jours. Ceci est mon nouveau départ.

Cette idée me fait sourire toute seule, et mon sourire reste bêtement accroché à mon visage, tandis que j'ouvre la porte... et même, il devient béant de surprise, à la vue de l'homme qui se tient sur le perron en pantalon de toile et blouse blanche de médecin. En me voyant, il baisse les yeux sur ses baskets poussiéreuses et essaie machinalement d'en essuyer une derrière son mollet. Ses cheveux châtain lui tombent sur le visage et je peux tout juste voir sa mâchoire carrée et ses lèvres pleines, mais je le reconnais bien, tout de même, et tout de suite. Quand il relève ses yeux verts, ceux-ci détaillent mon anatomie avant de remonter à la rencontre des miens. Il me sourit de ce lent sourire pas très assuré, qui m'a toujours coupé le souffle.

Je lui murmure :

— Bonjour, Oli !

Et le coin de ses lèvres se relève en creusant deux jolies petites fossettes.

Il me répond :

— Bonjour, « Stelle » !

C'est souvent comme cela que mes amis abrègent mon prénom, Estelle. Je serre peut-être le bouton de porte un peu trop fort. Je n'ai pas vu Oliver depuis longtemps et j'avais oublié le son de sa voix.

— J'apporte à manger...

C'est alors seulement que je remarque les sacs qu'il tient à la main. Je m'écarte et ouvre plus largement la porte.

— Euh... oui, bien sûr, je ne m'attendais pas à te voir.

— C'est que ça fait bien longtemps...

Il entre, mais il s'arrête à ma hauteur. Je me plaque contre le battant de la porte et j'arrête complètement de respirer quand il approche son visage du mien et effleure ma joue de ses lèvres. Je fais des efforts surhumains pour ne pas respirer son odeur, qui m'a toujours fait tourner la tête.

— C'est bon, de te revoir, me dit-il en s'écartant.

Rien qu'à la façon dont il le dit, et dont ses yeux pétillent, mon cœur tombe droit dans mon estomac. Comment est-il possible qu'il puisse toujours me faire cet effet-là, même après Wyatt ? Je le déteste, pour ça.

Je bredouille :

— C'est bon de te revoir, aussi...

Et je le suis, après avoir refermé la porte derrière lui.

Non, ce n'est pas si bon que ça, de le revoir, après tout. Durant toutes ces années, j'ai beaucoup appris, au sujet d'Oliver Hart et tout ce dont je veux me souvenir, c'est qu'il ne m'a jamais rien apporté que des ennuis.

2

— Tu es magnifique, ma chérie ! me dit Mia lorsque je fais mon entrée dans le bar où nous nous donnons rendez-vous chaque semaine.

— Mais vous ne l'êtes pas moins, milady, répliqué-je en lui faisant une petite révérence qui la fait rire.

Elle porte une robe de style victorien, avec un bustier à balconnets qui vous donne l'impression que ses seins vont vous sauter à la figure. Ses longs cheveux blonds sont vaguement bouclés et séparés nettement par une raie au milieu. Elle hausse les épaules.

— Idiote ! Je viens de faire un shooting familial pour Halloween avec mes parents et Rob, je voudrais exposer les photos au studio le mois prochain. Et je n'ai pas eu le temps de me changer avant de venir.

Elle se tourne vers la serveuse.

— Deux Lemon Drops, s'il vous plaît !

— Et en quoi diable es-tu déguisée ? En reine Victoria ?

Je jette un coup d'œil sous la table, pour voir si le bas est aussi spectaculaire que le haut. Lorsque je me redresse, elle me regarde comme si j'étais folle et je réalise alors qu'elle n'a jamais entendu parler de la reine Victoria.

— Mais non ! Je suis en Cersei Lannister.

— Oh !

L'air entendu, je bois une gorgée du cocktail que la serveuse a placé devant moi.

— Rob était habillé en Jaime.

— Hein ?

Je manque m'étrangler dans mon verre. Mia part d'un fou rire au beau milieu du bar.

— Je te jure ! parvient-elle à articuler entre deux hoquets. Tu aurais vu la tête de maman !

Robert est le frère jumeau de Mia et il est tout aussi cinglé qu'elle. Jouer les rôles de deux amants maudits quand on est frère et sœur ! Je finis par en rire avec elle.

— Vous êtes malades. Qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— Maman ne sait même pas ce que c'est que *Game of Thrones*. Papa a été horrifié quand il a compris, il ne veut pas que maman se serve des photos pour ses cartes de vœux, comme elle le voulait, mais d'un autre côté, c'est la première fois que l'on refait des photos d'Halloween depuis que Rob et moi, on avait, disons, huit ans ! Bon, les parents, eux, ils étaient : elle en Mary Poppins, lui en Bert la tortue.

— Oh, c'est trop mignon ! Mais vous deux, vous êtes vraiment allumés. Bon, parle-moi de ce Todd, tu en sais plus, sur lui ?

— Il s'appelle Stern. Todd Stern.

— Todd Stern ? Ça fait avocat, ou quelque chose comme ça.

Mia roule des yeux, consternée.

— Il est comptable.

— Je croyais qu'il était conservateur de musée ?

— Je ne sais pas à quoi pense Maria, je te jure. Ça doit être la barrière de la langue, je sais pas...

— Comment ça ?

J'essaie de ne pas rire.

— C'est le cinquième type avec qui elle essaie de me brancher, et c'est un comptable à la con ! Est-ce que j'ai une tête à sortir avec un comptable ?

— Peut-être pas, mais faut bien avouer que tu n'as pas non plus un goût très sûr pour les hommes, alors, pourquoi pas...

— Bon enfin, quoi qu'il en soit...

Elle assèche le fond de son verre et fait signe à la serveuse de nous en remettre deux autres.

— ... Comment s'est passée ta première nuit chez Vic ?

Je pousse un long soupir. Ma première nuit chez Vic... seule, le cœur brisé. Me suis sentie solitaire, bizarre et puis aussi soulagée, ce qui m'a fait me sentir plus bizarre, encore.

Je hausse les épaules.

— Bien.

Mia met sa main sur la mienne, pour m'empêcher de continuer à dessiner des ronds sur la table avec le fond de mon verre, et pour attirer mon attention.

— Tu sais, Stelle, me dit-elle doucement, c'est OK, de ne pas être OK.

Je fais une grimace et je réponds :

— Mais je suis OK !

— Tu n'es pas obligée d'être plus forte que tout le monde, tu sais. Tu as le droit

de craquer. L'amour de ta vie est mort, tu es en train de vendre votre maison et tu viens de t'installer chez ton frère. C'est beaucoup à la fois. C'est OK de ne pas se sentir bien. C'est OK de faire un break et de se reposer un peu. Tu en as besoin.

— Il y a un an que c'est arrivé. Et j'ai déjà arrêté de travailler, je te le rappelle. J'ai pris deux mois de congé et je n'ai fait que tourner en rond chez moi. Je suis même retournée chez mes parents deux semaines, pour ne plus voir la maison. Je n'en pouvais plus de tous ces souvenirs et d'être là, alors que lui n'y était plus. Mais tu ne peux pas tourner le dos à ce qui t'est arrivé et espérer que tout va s'effacer de ta mémoire. Ça n'est tout simplement pas possible. Alors je suis rentrée et j'ai affronté le fait que Wyatt ne reviendrait jamais. Je suis allée voir une psy, et je me suis dit que je ne voulais plus rester là. Qu'il fallait tourner la page.

Je m'interromps une seconde et j'ajoute :

— ... Parfois, je me fais l'effet d'une vraie salope, de vouloir vendre la maison, comme si je voulais effacer complètement Wyatt de ma vie.

Mia presse ma main.

— Oh, voyons, ma chérie, me dit-elle, personne ne pense que tu voudrais faire ça ! Tu as raison, il faut tourner la page. Tu es jeune, intelligente, tu as un talent fou et tu ne peux pas t'arrêter de vivre à cause d'un fantôme.

Je la regarde droit dans les yeux.

— Je n'ai pas du tout arrêté de vivre. Mais je ne veux pas oublier, non plus. Et je te vois venir, mais non. Si je rencontre quelqu'un, eh bien... on verra. Si personne ne se présente, ça me va aussi.

Mia a essayé deux fois de me proposer ses fameuses « blind dates » au cours des deux derniers mois. Même Felicia m'a poussée à y aller, mais je n'étais pas prête et je ne crois toujours pas l'être, contrairement à ce que pensent les gens. Ma propre mère voudrait que je voie quelqu'un, comme si un nouvel homme pouvait effacer mon chagrin, comme par magie.

— Stelle...

— Je n'ai aucune envie d'un homme, pour le moment. Je n'en ai même pas besoin et puis, j'aime bien être seule.

— Stelle...

— Mais c'est vrai, je le pense. Alors, je m'installe chez Vic un peu comme on part en vacances et voilà qu'Oliver se pointe au bout d'à peine un quart d'heure et que c'est comme si...

— Non ? Tu as vu Oliver ? s'exclame Mia, si fort que les conversations

s'arrêtent aux tables voisines et qu'on nous regarde.

J'acquiesce en buvant une gorgée de mon cocktail.

— Et qu'est-il arrivé ? Oh là là, oh mon Dieu, Oliver ! Qu'est-ce qu'il a dit quand il t'a vue ? Il savait que tu serais là ? Et toi, tu le savais ? Victor ne t'avait pas prévenue ? Oliver ! Je le crois pas !

C'est tout juste si elle ne glapit pas.

— Voilà pourquoi je ne voulais pas le dire... fais-je remarquer, le nez dans mon verre.

Elle me lance un regard noir.

— Déballe. Dis-moi tout et tout de suite. Je veux tout savoir, ce qu'il t'a dit, ce qui est arrivé, tout ! Il est toujours aussi craquant ?

Je pousse un petit rire.

— À ton avis ?

— Ce type se bonifie en vieillissant, comme le vin. Il a toujours les cheveux longs ? Il était tellement sexy, avec !

Mia s'évente avec sa main, probablement pour signifier sa surchauffe.

— Ouais, toujours. Enfin, pas trop longs, un peu longs.

Et je me mets à penser... pas à cause des mots, mais à cause du cinéma que je me fais dans ma tête, à mes doigts passant dans ces cheveux-là.

— De toute façon, il est sexy des pieds à la tête, me réplique Mia. C'était comment ? Je veux dire... de se revoir, vous deux ?

— Pour lui, comme un rappel du bon vieux temps, je suppose. Pour moi... je ne sais pas, c'était...

— Le bon vieux temps d'avant Oliver, ou bien celui d'Oliver ?

— Dis donc, vas-y doucement avec les questions, Columbo.

— Tu ne peux pas commencer à me raconter une chose pareille et me laisser sur ma faim, pleurniche presque

Mia. Pas moi !

— Très bien. Le revoir était... embarrassant, inconfortable, je me sentais piégée, même s'il était simplement là, devant moi, avec des sacs de bouffe dans les mains. Il avait apporté des sandwiches et des sushis.

Mia me regarde d'un air de triomphe.

— Donc, il savait très bien que tu étais là !

Je hausse les épaules. Oui, il le savait forcément puisqu'il avait apporté à manger pour trois. Mais je ne sais pas s'il le savait depuis longtemps. Trouver des sushis n'est pas bien compliqué à Santa Barbara, mais ni Vic, ni Oliver n'en

sont particulièrement fous. Moi, c'est mon plat préféré. J'en mangerais tout le temps.

— Je ne le lui ai pas demandé, dis-je tranquillement. On n'a pas vraiment parlé de ça. Un peu de son travail et aussi de mes sculptures.

— Il t'a parlé des cœurs que tu fais ?

Je hoche affirmativement la tête.

— Et tu lui as dit pourquoi tu les faisais ?

Je manque m'étouffer dans mon verre.

— Tout de même pas ! Je ne suis pas téméraire à ce point-là !

Nous échangeons un sourire pathétique et empli de commisération, en ce qui concerne Mia, d'apitoiement sur moi-même, en ce qui me concerne. Et mon amie change brusquement de sujet.

— Bon, qu'est-ce que tu vas faire de ton week-end ?

Je le lui dis et nous nous lançons dans une conversation à ce propos.

N'importe quoi, plutôt que m'attarder plus longuement sur le dossier Oliver Hart.

3

Je fais le tour de l'atelier-galerie, en disposant des toiles vierges sur des chevalets. Le samedi, chez moi, c'est « Women Only » et aujourd'hui, je reçois un groupe qui veut commencer une nuit d'enterrement de vie de jeune fille par un événement artistique privé, avant d'aller continuer la fête ailleurs. La demoiselle d'honneur est venue me voir plus tôt dans la journée pour me dire ce que les invitées voulaient boire et la musique qu'elles voulaient entendre. À part faire une présentation au début, je n'ai pas besoin de m'impliquer dans leur petit happening : elles payent pour barbouiller et s'amuser, en parlant entre copines et n'ont pas besoin que je vienne donner mon avis sur leurs gribouillages.

À dix-neuf heures, je passe à la salle de bains et je peaufine mon maquillage. Je me sens très bien. Je porte un chemisier rouge avec des crevés noirs sur les manches et un jean délavé si serré que je n'aurais même pas pu espérer le mettre sur mes fesses l'an passé. Comme j'entends du bruit, je sors de la salle de bains et passe dans l'espace de réception avec un sourire de circonstance sur le visage, prête à accueillir les premières arrivantes. Mais je m'arrête net en découvrant Oliver devant une toile de Wyatt.

Il n'a pas sur lui le pantalon de toile des personnels des hôpitaux, j'en déduis donc qu'il ne travaille pas aujourd'hui. Il porte un jean qui moule parfaitement ses hanches étroites et une chemise bleue sous une veste anthracite. Très gentleman, dirait Mia. Je suppose qu'il est en route pour cette soirée dont Vic m'a parlé, parce qu'il y va aussi. Ils appellent ça « aller au Bar des Sports ». Ce qui veut dire, pour eux : on sort avec des filles dont on sait qu'elles ne nous diront pas « non » à la fin de la fête, vu que ce ne sera pas la première fois, mais on sera en groupe et dans un bar où ça regarde des matchs et où ça parle de sport, alors, qu'elles n'aillent surtout pas s'imaginer que c'est sérieux.

— Oliver ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Il se retourne, me regarde, l'œil toujours aussi enveloppant et me dit :

— Chaque fois que je te vois, tu es encore plus belle que la précédente. Comment est-ce possible ?

J'évite soigneusement de réagir comme il l'attend et au lieu de glousser de

plaisir, je regarde moi aussi le tableau qu'il examinait. Celui de l'œil sombre dont les cils sont des ailes de papillon, qui a l'air de flirter avec quiconque le regarde... comme Oliver, avec moi.

— J'étais dans le coin et j'avais envie de voir ta galerie, me dit-il et il passe devant moi pour aller regarder un autre tableau.

— C'est la première fois que ça te vient à l'idée, lui fais-je remarquer.

J'essaie de garder un ton tout à fait calme, mais je suis bien loin de l'être, en réalité. Il n'a jamais manifesté son envie de voir mon lieu de travail. Même pas lorsque je lui ai envoyé un carton d'invitation au cocktail d'inauguration, il y a quelques années.

Oliver me regarde soudain très intensément, gravement même. Avec quelque chose dans les yeux qui me remue beaucoup, mais je rejette cette impression, comme je rejette tout ce qui m'attire vers lui.

Il se tourne, vient se placer en face de moi.

— J'aurais dû, me dit-il et sa voix me charme comme celle d'un enchanteur, d'un hypnotiseur qui m'ordonnerait doucement de fermer les yeux.

Alors, je détourne les miens vers celui du tableau, qui a l'air de me juger, à présent, et j'avale péniblement ma salive, pour redonner à ma voix un peu d'assurance.

— Pourquoi tu es venu ce soir, alors ?

— Tu as bientôt fini ta journée ? me demande-t-il en regardant autour de lui.

— En fait, je la commence, presque. J'ai un enterrement de vie de jeune fille, elles veulent...

Là-dessus, la porte s'ouvre et j'aperçois une blonde en robe noire, courte, suivie de cinq de ses amies. Elles sont toutes en noir, sauf une, qui est en robe blanche, courte également, avec une tiare sur la tête. Je leur souris.

— D'ailleurs, les voilà, dis-je, à l'attention d'Oliver.

Gia, la demoiselle d'honneur, vient vers moi avec un grand sourire.

— Oh mon Dieu, dit l'une des filles, admirative, en regardant Oliver, est-ce qu'il fait partie de la fête ? Il est à nous pour toute la nuit ?

Il leur sourit gentiment et toutes, sauf une, se donnent le ridicule de rougir. Je suppose que celle qui ne rougit pas n'aime pas les hommes, parce que c'est le genre de sourire propre à faire chavirer le cœur de n'importe quelle hétérosexuelle.

— Eh non, malheureusement, ce ne sera pas possible, dis-je en échangeant avec lui un regard amusé. C'est mon ami Oliver et il a déjà un rendez-vous pour la

soirée. Vous pouvez passer dans la salle à côté, tout est prêt. Gia, j'ai tout disposé sur la table.

— Merci, gazouille-t-elle en passant devant moi. Les autres filles lui emboîtent le pas, mais sans lâcher Oliver des yeux. Je me demande si je ne vais pas lui demander de... s'exposer lui-même dans ma galerie, un de ces jours. Ça attirerait probablement du monde et cela donnerait une sorte... d'impulsion à ma galerie.

Je me tourne vers lui, l'air interrogateur, il embraye immédiatement :

— Je suis venu voir si tu ne voudrais pas venir avec nous, ce soir.

Il a baissé sa voix d'une bonne octave et l'air de rien, il a avancé sa main pour enrouler une de mes boucles autour de son doigt.

— Et pourquoi le voudrais-je ?

J'ai répondu très calmement et reculé d'un pas, pour qu'il soit obligé de lâcher ma mèche de cheveux.

— Parce que tu as besoin d'une soirée de détente.

Son regard descend de mes yeux à mes lèvres. Je recule encore. Tout à coup, j'ai besoin d'un peu de distance, entre lui et moi.

— J'en ai eu une hier !

— Oui, mais pas avec moi.

Le souvenir de la dernière fois où il m'a dit ces mots-là me revient brutalement en mémoire et Oliver sourit comme s'il pouvait lire en moi, à livre ouvert, un roman dont il serait le héros.

— Je dois y aller, lui dis-je, elles m'attendent.

Il hoche la tête, fourre les mains dans ses poches, regarde ses chaussures, puis relève juste un peu les yeux, me regardant derrière ses cils, dans une attitude sexy et pleine de charme qui me met mal à l'aise, parce que je n'aime pas trop la façon dont mes battements de cœur s'accélèrent, en réponse. Je regarde encore une fois le tableau de Wyatt, pour me donner une contenance et fournir l'occasion de partir à Oliver, mais il ne bouge pas, il reste là à me regarder mariner dans ma gêne, mélange d'envie, de regrets et d'un soupçon de culpabilité.

— Une autre fois, alors, dit-il en me fixant toujours droit dans les yeux.

— Oui, peut-être une autre fois.

— Cet endroit est vraiment superbe, Stelle, tu as fait du beau travail.

— Merci, mais c'était surtout l'œuvre de Wyatt.

Le sourire d'Oliver disparaît instantanément. Je vois sa pomme d'Adam monter et redescendre, comme s'il ravalait sa fierté blessée.

— Eh bien, disons que vous avez tous les deux fait du très bon boulot. Est-ce

que Vic t'a donné mon numéro, comme je le lui avais demandé ?

Je réponds :

— Je ne l'ai pas beaucoup vu...

Ce qui est un mensonge. J'ai parlé à mon frère ce matin et hier soir, aussi. Mais il ne m'a transmis aucun numéro.

— Je pensais que peut-être il te l'avait donné, mais que tu ne l'avais pas utilisé.

— Et pourquoi j'aurais fait ça ?

J'entends les filles éclater de rire, dans la salle à côté. Oliver hausse les épaules.

— Parce que ce serait bien, si tu m'appelais.

J'en reste bouche bée. Je répète :

— Ce serait bien, si je t'appelais ?

Nous nous regardons en silence, moi attendant qu'il corrige ce qu'il venait de me dire et lui, me mettant en quelque sorte au défi de le relever. Mais aucun de nous deux ne l'emporte. Nous savons l'un et l'autre qu'il faudrait davantage que quelques minutes pour crever l'abcès et en ce qui me concerne, tout au moins, je n'y tiens pas vraiment. Je me souviens que les filles m'attendent dans l'atelier et je m'éclaircis la gorge.

— Bien, on se verra certainement un de ces soirs, lui dis-je, bonne soirée en attendant, amuse-toi bien !

Je lui fais un petit signe de la main et je commence à tourner les talons.

— Dis-moi, je me demandais aussi : ça t'intéresserait de venir faire une intervention dans notre service pédiatrique, à l'hôpital, une ou deux fois par semaine ?

Il sourit en me voyant me retourner, le sourcil interrogateur, pour l'inciter à développer.

— Je me disais que tu pourrais initier les enfants à la peinture, faire de l'éveil, enfin tu vois, ce genre de choses.

Faire de l'animation artistique à l'hôpital ce serait, d'une certaine manière, être de nouveau en contact permanent avec Oliver. Comme s'il devinait mes réticences, il ajoute très vite :

— J'ai beaucoup de travail avec la fin de mon stage d'internat, alors je ne pourrai pas t'aider beaucoup, mais j'ai une amie qui pourra t'épauler très efficacement.

— Pourquoi pas ? Appelle-moi pour me dire quel jour conviendrait et on s'arrangera.

Je souris, quasiment malgré moi, et je tourne les talons pour rejoindre l'atelier plein de filles surexcitées. Puis, l'évidence me frappe soudain : c'est Oliver, qui m'a mis ce sourire sur le visage et le souvenir de toutes les fois où il l'a fait, m'assaille. Je regarde ces jeunes femmes pleines de joie en train de célébrer l'amour et la vie, autour de moi, et j'ai envie de pleurer. Mais pas question. Oliver n'a pas le droit de me faire pleurer ou plutôt, il n'a plus ce privilège.

4

Le lendemain matin, dimanche, je me réveille en entendant un bruit d'objet en métal qui dégringole, je me lève et je descends à la cuisine, la tête encore bien embrumée, pour découvrir la source de toute cette agitation.

— Qu'est-ce que tu fabriques ? demandé-je en bâillant.

— Oh merde ! Tu m'as fait peur, me dit Vic en se penchant pour ramasser une casserole tombée sur le plancher, je n'ai pas encore l'habitude de te voir dans la maison.

— Au moins, tu as quelque chose sur les fesses, fais-je remarquer en lorgnant son short de basket, seul vêtement qu'il porte.

Et je répète :

— Bon, alors, qu'est-ce que tu fais ?

Il soupire.

— OK, je suppose que... Voilà, il y a quelqu'un dans ma chambre et j'essaie de préparer un petit déjeuner, tu es contente ?

Je mets ma main devant ma bouche pour ne pas éclater de rire à l'idée de Vic préparant quoi que ce soit de comestible et je pointe ma tête dans le couloir, pour jeter un coup d'œil vers sa chambre.

— ... Et je ne suis pas bien sûr qu'elle soit habillée, elle non plus, grommelle-t-il.

J'écarquille les yeux.

— Tu pourrais peut-être lui dire que je suis là, lui fais-je remarquer.

Il grogne :

— Ouais, il va falloir... Tu déranges un peu mes plans, tu vois, je comptais...

Je me bouche les oreilles.

— Ne me le dis pas. Je vais prendre une douche, puis j'irai déjeuner avec Mia.

Les yeux de Vic pétillèrent et il se mit à rire.

— Tu n'es pas obligée, me dit-il.

— Chuuuut, je ne t'écoute plus !

Je remonte à l'étage et je prends mes affaires avant de passer à la salle de bains et de me préparer aussi rapidement qu'il est humainement possible. Je n'avais pas

vraiment réalisé ce que ce serait que partager une maison avec mon frère. Je sors mon portable au moment de quitter les lieux, en pensant à l'e-mail désespéré que je vais envoyer à mon agence immobilière, quand je vois s'afficher deux messages d'un expéditeur non répertorié.

Voici mon numéro. Oliver.

Je l'enregistre dans mon répertoire avant de lire le suivant :

Jen voudrait savoir si le mardi te conviendrait comme jour de tes interventions à l'hôpital. Elle a un local disponible qu'elle pourrait t'affecter.

Après avoir consulté mon agenda de la semaine – Je n'ai de toute façon pas grand-chose à faire, ces jours-ci – je réponds :

Mardi est parfait. Dis-lui de me fixer un horaire et de me dire où je dois me présenter.

Je n'attends pas de réponse immédiate, car il n'est que neuf heures et le dimanche, les gens de notre âge qui n'ont pas d'enfants dorment tard, en général. Mais au moment où j'entre dans la cafétéria où j'ai mes habitudes, mon téléphone se met à vibrer.

Je lui demanderai. Je te vois, aujourd'hui ?

J'essaie de me souvenir de quelque chose que j'aurais pu oublier, mais je ne trouve pas.

Si tu me vois, ce serait où ?

Chez Vic.

Savais pas que tu venais.

Dimanche = Football.

Je fronce les sourcils, en essayant de me rappeler depuis combien de temps je n'ai pas regardé un match avec eux.

Vic oublie toujours que je vis temporairement chez lui.

Ah ?

Disons que, ce matin, j'ai dû m'habiller en vitesse et quitter la maison nettement plus tôt que prévu pour un dimanche.

LOL. Désolé. Et où tu es, là ?

Sortie prendre un petit déj.

Tu veux passer ? Tu peux même finir ta nuit ici, si tu veux.

Là je me fige et je regarde l'écran, les yeux ronds.

Enfin... je n'ai pas voulu dire : avec moi.

Je commence à taper un message, mais je suis en train de l'effacer lorsque le

sien me parvient.

Bon, écoute, comme tu ne réponds plus, je t'appelle.

Le téléphone vibre une seconde après et je décroche en me grattant la gorge pour m'éclaircir la voix.

— Ce n'est pas que je voulais... enfin...

Sa voix. Dieu, que j'aime sa voix. Elle est grave, profonde. On dirait toujours qu'il vient de se réveiller.

— Pas de souci. Tout va bien, merci.

— Je ne crois pas qu'on se soit jamais parlé au téléphone.

— Il ne me semble pas non plus.

Et je n'ajoute pas le reste de ma pensée : *parce que tu es un salaud, parce que tu es parti, sous prétexte que j'étais la meilleure amie de ta sœur, parce que tu ne voulais aucune relation amoureuse, à aucun prix.*

— Eh bien, voilà qui est fait. Bon, je voulais juste que tu ne prennes pas mal ce que j'ai écrit... À moins, bien sûr, que l'idée ne te déplaie pas. Auquel cas, ce ne serait pas pour me déplaire, moi non plus.

Le sourire, tout à fait perceptible dans sa voix, me donne envie de grogner.

— Oliver...

Cette fois, il rit et son rire fait des ricochets de mon oreille à mon corps tout entier. Je déteste l'effet que ça me fait.

— Je plaisante, Stelle. Bon, tu nous fais un *Bean-Dip* pour le match, comme au bon vieux temps ?

— Tu veux que je fasse un *Bean-Dip* ?

— Si je veux ? Est-ce qu'un type qui meurt de soif veut un verre d'eau ?

— Alors, si tu me le demandes gentiment, oui, tu auras ton *Bean-Dip*, Oliver, mais si tu joues encore les cons sarcastiques, je te raccroche au nez, d'accord ?

Il exhale un soupir.

— Estelle Reuben, ma chère, ma préférée des êtres du monde entier et de la galaxie, voudrais-tu s'il te plaît nous faire un bon *Bean-Dip* ? Avec beaucoup de guacamole.

Je souris, même si je ne devrais pas. Non, je ne devrais pas. Il est dangereux. Regarde donc l'effet qu'il te fait. À chaque fois...

— Bon, d'accord pour le *Bean-Dip* et le guacamole.

J'entends claquer une porte, là où il est. Des bruits divers. Et puis il pousse un soupir.

— Il y a toujours une place pour toi dans mon lit, en tout cas, me dit-il, pour dormir, je veux dire, si tu es fatiguée...

— Merci pour ton offre, mais je te verrai plus tard.

Il rit encore et je raccroche. Je range mon téléphone en regardant mes œufs, qui ont refroidi.

Lorsque j'ai terminé mon déjeuner, je vais à pied jus-qu'à ma galerie, dont je ferme la porte derrière moi. Je regarde les tableaux, sur les murs blancs, en me demandant si je ne devrais pas les arranger autrement. Beaucoup sont de Wyatt, mais il y a aussi des œuvres d'artistes locaux dont j'aime le travail et que j'essaie de promouvoir. Quelques-uns sont de moi, aussi, mais ceux-là, je les garde dans le fond. Les espaces d'exposition les plus en vue sont réservés aux œuvres que je vends et dans ma propre production, je ne cède que mes kaléidoscopes en forme de cœurs, que j'appelle, moi, mes cœurs-kaléidoscopes.

J'ai fait les Beaux-Arts avec l'idée d'enseigner, sans être tout à fait certaine de ma vocation. Quand j'ai expliqué à Wyatt que l'enseignement de l'art m'attirait, mais que je n'étais pas vraiment sûre de moi, il m'a parlé de son idée d'ouvrir une galerie. Il disait que ce serait une façon de maintenir ma créativité et que je pourrais toujours ouvrir un atelier pour enfants, si je voulais. Alors, dans notre galerie, nous avons créé un cours d'été de dessin et de peinture pour ados. C'était une façon de les sortir de la rue et de canaliser leur énergie vers l'expression artistique. À la rentrée suivante, les élèves ont demandé à revenir après leurs cours, par petits groupes, et on a continué.

Je dispose de grandes feuilles à dessin sur les chevalets, pour mon cours du lundi après-midi, quand mon téléphone se met à sonner.

— Ah, Stelle...

C'est mon frère, qui attaque avec entrain, comme s'il ne m'avait pas pratiquement fichue dehors, deux heures auparavant :

— J'ai oublié de te dire, on a du monde qui vient à la maison, aujourd'hui...

— Ah oui ?

— Oui, vers midi. Tu pourrais nous faire ton *Bean-Dip* ?

Je prends sur moi pour ne pas grogner.

— Bien sûr ! Ils sont combien ?

— Hmm... il y aura moi, Oliver, Jensen et Bobby, voilà.

— Quatre, alors ?

— Oui, quatre.

Je garde le silence, en me demandant si je suis invitée à me joindre à eux, ou

bien...

— Enfin... cinq avec toi, si tu veux, ajoute-t-il en s'éclaircissant la voix.

— Qui est Bobby ? Ce nouveau type avec qui tu travailles ?

— Oui, c'est ça. Il te plaira, il est cool.

Mon frère et ses copains ressemblent à une bande d'ados farceurs et attardés, tout droit sortis d'une bande dessinée. Ils se connaissent depuis le lycée et ce n'est pas souvent qu'un nouveau venu est admis à entrer de leur petit groupe. J'imagine que ce Bobby doit être de la même trempe qu'eux.

— Demande à Mia de venir aussi, si tu veux, ajoute Vic, pour tenter de me convaincre.

— Mia et Jensen dans la même pièce ? Ah non, merci !

Il rit.

— Elle lui en veut ?

— De l'avoir quittée pour retourner avec son ex ? À ton avis ?

Tout en parlant, je sors des pinceaux neufs de leur emballage et je les dispose dans des boîtes en argent à côté de chaque chevalet.

— Bah, il est con... Remarque, elle n'est pas bien maligne, elle non plus. C'est comme toi, tiens ! Je n'aurais pas dû te laisser sortir avec un de mes potes.

Je pose les pinceaux que je tiens à la main et je m'appuie à une table.

— Ah oui ? je lui demande, et pourquoi ça, exactement ?

Il part d'un rire franc, généreux, qui me ferait moi-même sourire, en d'autres circonstances.

— Ah, écoute, Stelle, tu les connais...

Oh oui, je les connais. Je les connais même trop bien !

Vic reprend :

— Bon, à tout à l'heure. Ils seront là à midi.

— Oui, j'ai bien compris. Le *Bean-Dip* sera prêt avant le coup d'envoi. Dis-moi... la fille de ce matin, là... elle est partie ?

— Oui, elle est partie. Je l'ai invitée à dîner mercredi, avec Jensen et Oliver. Ils viendront avec des copines, tu les verras à ce moment-là.

Je prends mentalement note de disparaître ce mercredi-là et je salue mon frère, avant de raccrocher. Puis je retourne à la salle d'expo et je remarque qu'un de mes cœurs-kaléidoscopes est à moitié décroché de sa base, alors je le remets en place. Un magazine d'art qui couvrait un de nos événements a parlé de mes kaléidoscopes comme « des objets d'une étrange et poignante beauté, à vous briser le cœur, justement ». Celui que j'ai en main est en exposition, mais il n'est

pas à vendre. C'est l'un des premiers sortis de mes mains et Wyatt a toujours refusé que nous nous en séparions. J'ai utilisé beaucoup de pourpre, pour sa fabrication et quand le soleil entre dans la salle d'expo, ses rayons projettent de petites éclaboussures de cette couleur sur les murs.

Wyatt disait toujours : « Si quelqu'un veut l'acheter et te fait une offre, je la double, quelle qu'elle soit » et il me souriait.

Je reste là, à regarder les effets de lumière sur ce cœur et à penser à Wyatt. Je sens les larmes couler sur mes joues, je m'essuie les yeux, respire à fond et je quitte la galerie, en prenant soin de refermer la porte derrière moi.

En rentrant chez Vic, je l'entends qui prend sa douche. Je passe dans la cuisine pour préparer le *Bean-Dip* et tout en travaillant, j'ouvre une bouteille de vin. Dans un grand saladier, je verse d'abord les haricots en purée, les avocats et la crème. Puis je sors la cocotte que j'ai offerte à mon frère il y a bien trois Noël de cela et dont il ne s'est visiblement jamais servi, et je commence à préparer des boulettes de viande. J'avale une dernière gorgée de vin, je monte dans ma chambre et me jette sur le lit.

1. Préparation à base de haricots, dans laquelle on peut tremper des chips ou des tortillas.

5

Je ne sais pas combien de temps j'ai dormi, mais des cris joyeux venant du salon, en dessous, m'ont rapidement réveillée. Je me traîne jusqu'à la salle de bains en me frottant les yeux. Mon reflet me fait peur, alors je brosse mes cheveux très longs (ils m'arrivent au coude) je mets des gouttes dans mes yeux pour éliminer toute trace rouge et retrouver mes jolies et lumineuses noisettes, puis après avoir remis un peu de maquillage, j'ajuste mon tee-shirt noir qui proclame fièrement que « Elvis is King » de manière à ce qu'il glisse négligemment de mon épaule gauche. Enfin, j'enfile mon jean savamment délavé, puis je descends l'escalier et ce n'est qu'à ce moment-là que je m'aperçois que j'ai toujours mes savates « Dark Vador » aux pieds. Mais il est trop tard pour que je remonte, parce qu'on m'a vue.

— Hé, Stelle ! me lance Jensen, et toutes les têtes se retournent vers moi.

— Salut Jensen, tu es de retour ? répliqué-je.

— Pas tout à fait encore, mais je devrais être souvent dans le coin, ces deux prochains mois.

— Super ! Salut les amis !

Je fais le tour de la pièce du coin de l'œil et j'agite la main à l'intention d'Oliver, de Vic et d'un type blond, que je ne connais pas. Ils répondent tous à mon salut.

— Stelle, je te présente Bobby, dit Vic, sans quitter la télé des yeux. C'est ma sœur, Estelle.

Le dénommé Bobby se lève et me tend la main. Je la prends. Bobby est plutôt beau mec, dans le genre bon élève, étudiant de classe prépa, et ça me fait sourire, parce que je me suis trompée ; il ne ressemble pas aux autres amis de mon frère. Il n'est pas grand et athlétique comme Vic et Oliver. Et il n'a pas cet air de bad boy qu'affecte volontiers Jensen. En me serrant la main, il me décoche un grand sourire, mais pas n'importe lequel. Un de ces sourires Colgate qui attirera toujours l'attention d'une fille, indépendamment du fait que le gars soit beau ou moche.

— Quand tu m’as parlé de ta petite sœur, dit-il à Vic, je croyais que c’était encore une gamine. Je ne m’attendais pas...

Son regard se promène sur moi, appréciateur, je lâche sa main.

— Oh je sais que c’est toujours comme ça qu’il me voit, répliquai-je.

— En tout cas, ce n’est pas comme ça que moi, je te décrirais.

Son ton gentiment flirteur me fait jeter un coup d’œil à Vic pour voir comment il réagit, mais mon regard tombe d’abord sur Oliver. Ça me tue de ne pas arriver à voir ce qu’il pense. Il n’a pas l’air furieux ou jaloux, ni même curieux. Il regarde, c’est tout.

Je réponds :

— Je ne crois pas que j’aie envie que quiconque me décrive.

Et avant que ce Bobby ait pu répondre, je m’écarte et passe dans la cuisine pour porter mon *Bean-Dip* sur la table basse, en admettant qu’on veuille bien la débarrasser des verres de bière qui la couvrent.

— Elle est belle et elle fait la cuisine ? lance Bobby en avançant la main pour prendre une chips. C’est le genre que je pourrais garder, alors.

— Eh oui, répond Jensen, vaguement embarrassé.

Les copains de mon frère ont ce truc de vouloir toujours me défendre des étrangers, s’ils les voient s’intéresser à moi d’un peu trop près, comme si j’étais toujours en danger, hors du groupe. Je suppose que mon histoire avec Wyatt les a totalement pris de court, parce qu’ils ne l’avaient pas vue venir.

— Tu ne lui as pas dit de garder ses distances avec ta sœur ? demande Jensen à Vic, l’air ironique.

Mes yeux rencontrent ceux d’Oliver et je souris parce qu’il tapote le coussin pour me faire signe de venir m’asseoir auprès de lui. Mon corps veut répondre à l’appel, mais mon cerveau me dit de n’en rien faire et je vais m’installer à côté de mon frère.

— Laisse tomber, grogne Vic en réponse au commentaire de Jensen.

Mais celui-ci explique :

— Quand on était gamins, on a tous eu droit à la leçon...

Je me penche pour écouter, parce que si je sais vaguement de quoi il s’agit, je ne l’ai jamais entendu raconter explicitement.

— ... Petits, on ne faisait pas attention, parce que Stelle était comme notre petite sœur, mais quand elle a commencé à grandir, si l’un de nous voulait dire quelque chose, il répliquait, genre : « Ne la touche pas, ne la regarde même pas. Si

j'apprends que tu l'as fait, je te casse un bras et tu n'auras plus le droit de venir chez moi. »

— Ah, moi je crois que je me serais bien laissé casser un bras, voire deux, dit Bobby en souriant et ses yeux bleus cherchent les miens.

— Ce n'est pas tant le bras, que le bannissement, qui nous faisait peur. Ne plus venir chez eux ? Ils avaient les parents les plus cool du monde, on y vivait pratiquement tous en permanence !

Il rit, boit une gorgée de sa bière et la lève vers moi.

— ... Et puis, moi, j'étais bon au lancer, alors je ne voulais pas ruiner mon baseball pour une fille. Désolé, Stelle...

J'étire mes jambes et je réplique :

— Mais moi, je n'en suis pas du tout désolée, crois-le bien !

Rire général autour de la table. Vic prend une poignée de chips et commence à en tremper une dans le Dip.

— Stelle sait se débrouiller pour rester hors de vos pattes, bande d'idiots, grogne-t-il.

Je regarde Oliver assez vite pour le voir tiquer légèrement à ces mots. Nos regards se croisent tandis que certaines questions me trottent dans la tête :

« C'est à cause de ça ? Parce que l'approbation de mon frère comptait plus pour toi que la mienne ? »

Ces questions-là, malgré tous mes efforts pour me les sortir de l'esprit, je me les suis posées durant des années.

— Sérieusement, me dit Jensen, ramenant mon attention vers lui, en grandissant, lequel d'entre nous était plutôt ton type ?

J'essaie de ne pas pouffer de rire à sa question, et devant la tête que fait mon frère. Victor a toujours été le vrai mec, le genre avec qui on a envie de boire un verre et voir un match. Junior, Jensen et Oliver sont plutôt comme ça, eux aussi. Des quatre, Junior est le seul à être marié et à avoir une famille, les trois étant plutôt, apparemment, des célibataires endurcis. Jensen est le type même du garçon à ne surtout pas ramener à vos parents : grand, brun et plutôt bien tourné, mais sa moto, ses tatouages et son côté bad boy peuvent en rebuter plus d'un... et plus d'une.

Je regarde Oliver, qui a toujours eu ce côté cool et détendu, lui aussi, ce sourire nonchalant et cette tignasse châtain clair, comme du sable doré, qui vous donne toujours envie de passer vos doigts dedans. Il a cette façon bien à lui de vous faire sentir la seule et unique femme dans la pièce. Et ces fossettes... Oh mon

Dieu, ces fossettes... Toutes mes copines voulaient sortir avec l'inaccessible Oliver. Il a toujours eu un magnétisme incroyable, en lui. Même quand nous étions adolescents, son charisme transpirait par tous les pores de sa peau.

— Oui, Stelle, appuie-t-il, justement, en me dédiant un de ses nonchalants et si charmant sourires, tandis que ses yeux vont des miens à mes lèvres. Qui était le plus ton type ?

J'arrive à détourner mon regard du sien et me tourne vers Jensen, qui me considère, amusé. Je hausse les épaules et je laisse tomber :

— Honnêtement ? C'était Jensen.

— Boum ! Je le savais, je l'ai toujours su ! rugit celui-ci. Tu aurais bien voulu sortir avec moi, alors ?

— Je n'ai pas dit ça, j'ai seulement dit que tu étais mon type. Je ris... Comme celui de la plupart des filles, à l'époque, d'ailleurs.

— C'est bien pourquoi il fallait que je les mette en garde, grogne Vic à l'intention de Bobby qui secoue la tête, amusé.

Je regarde un moment le préambule du match Cow-boys de Dallas contre Forty-Niners de San Francisco à la télé, quand je sens une petite pression, sur mon pied, qui manque de me faire sursauter. C'est Oliver, qui met ses deux mains sur son cœur, comme si on venait de le lui arracher et qui articule silencieusement : « C'est vrai ? »

Je secoue négativement la tête et je lui souris.

— J'aime bien tes chaussures, dit-il tout haut en montrant mes savates et en me gratifiant de l'un de ses petits sourires si émoustillants.

— Je savais qu'elles te plairaient, répliqué-je et je lui fais un clin d'œil.

Pourquoi est-ce que je fais ça ? Je me giflerais !

Nous nous regardons toujours lorsque le dénommé Bobby pose une nouvelle question. Et cette fois, les yeux d'Oliver s'étrécissent, en l'entendant.

— Donc, l'interdit a été levé ? J'ai le droit de t'inviter à boire un verre ?

Je quitte les yeux d'Oliver pour lui répondre :

— C'est gentil, mais non.

— C'est impossible, réplique Bobby sans se démonter. Une fille comme toi accepte forcément des rendez-vous.

— Une fille comme moi ?

Je laisse échapper un petit rire.

Je pourrais en rester là, mais j'ai envie de mettre un peu les points sur les i.

— Même si ça m'intéressait, je ne sortirais jamais avec un ami de mon frère.

Vous êtes tous synonymes d'em... bêtements, avec un grand E, messieurs.

— D'embêtements ? répète Jensen, un peu interloqué.

Je le regarde bien en face.

— Tu as vraiment besoin d'un dessin, Jensen ?

Il rit un peu jaune.

— Non, non, tu as raison. Et Vic avait raison, aussi.

— Bon si on laissait tomber un peu tout ça et si on regardait le match ? dit mon frère en lançant à la ronde un regard peu amène.

Après quelques secondes où je prends son coude dans les côtes chaque fois qu'il bouge pour plonger une chips dans le Dip, j'en ai assez et je vais m'asseoir à côté d'Oliver, sur la petite banquette à deux places.

— Ah, j'ai fini par te manquer ! me dit-il à mi-voix dès que je suis installée.

Je lui réponds sur le même ton :

— Eh bien, pour commencer, j'ai du mal à me concentrer avec ton œil vrillé sur moi en permanence et ensuite, sache que tu étais mon second choix, après Jensen.

Je lui décoche un sourire assassin. Nous nous regardons longuement, ses yeux descendent vers ma bouche, puis finalement, se détournent vers l'écran. Le jeu se déroule, on conteste les décisions de l'arbitre, des imprécations comiques sont lancées par les uns et les autres autour du récepteur, je commence à penser à me retirer discrètement, quand Oliver se penche à mon oreille.

— C'est drôle, me murmure-t-il d'une voix un peu rauque, qui me fait agréablement frissonner, j'avais le sou-venir d'un ordre un peu différent, dans tes préférences...

— Tu m'étonnes, répliqué-je, en essayant de ne pas trop remarquer que mon cœur bat très fort dans ma poitrine.

— Mais c'est vrai, tu sais !

Il s'est rapproché de moi sur les coussins. Son bras est pressé contre le mien.

— Tu as tes souvenirs, j'ai les miens.

Le visage d'Oliver change d'expression. De souriant et flirteur, il redevient sérieux.

— Oui, je suppose, dit-il. Il soupire : alors, prête pour mardi ?

— Oui ! J'ai hâte de voir la salle que vous m'avez réservée et de commencer. Merci de m'avoir proposé cette intervention !

J'espère qu'il comprend à quel point c'est important, pour moi.

— Objectivement, tu es la personne la plus qualifiée pour ça, me dit-il et je sens sa chaussure contre ma savate Dark Vador. Je chuchote :

— Oliver, tu es en train de me faire du pied, là. Arrête un peu, tu veux ?
— Ou sinon ? me répond-il sur le même ton, en penchant sa tête de telle façon qu'une mèche de cheveux lui retombe joliment sur l'œil gauche.
— Ou sinon, Dark Vador va être obligé de sortir son sabre laser.
Son rire fait vibrer les coussins... et moi.
— Crois-moi, me dit-il, il n'est rien à côté du mien !
Quand je comprends l'allusion, j'en reste bouche bée. Il rit encore.
— Tu ne changeras jamais, hein ? lui dis-je.
Son œil s'assombrit un peu et il me répond, très doucement :
— Je me suis peut-être amélioré, va savoir...
Je détourne les yeux et garde le silence une minute ou deux, avant de me lever pour regagner ma chambre, en prétextant que je dois voir Mia avant d'aller dîner chez les parents de Wyatt. Longtemps après leur avoir dit au revoir à tous, je repense aux derniers mots d'Oliver. Bon sang, ce type me hante davantage que celui que j'ai perdu. C'est énervant !

6

J'ai été le genre de fille optimiste à tous crins, et puis la vie m'a donné une bonne gifle et par la force des choses, je suis devenue réaliste. Ce n'est pas que je sois du tout cynique, mais j'ai accumulé suffisamment d'expérience pour ne plus voir le monde à travers des lunettes roses.

La journée a commencé plutôt normalement. Ma mère a appelé pour que je voie son Derek. Elle essaie périodiquement de me le faire rencontrer depuis que j'ai six ans. Cette fois, j'ai fini par accepter. Je la sentais tellement ravie au téléphone que ça m'a un peu réconfortée. Je venais sans doute d'aider maman à apaiser un peu ses propres démons.

J'y repensais en descendant la colline pour rejoindre la galerie. Quand j'ai tourné la clé dans la serrure et que je suis entrée, elle était toute propre, immaculée, comme j'aime. À présent, on dirait que six douzaines de gamins l'ont ravagée. Tout a commencé lorsque Finlay, treize ans, a demandé à Veronica de sortir avec lui. Le meilleur copain de Finlay, un nommé Brett, avait apparemment la même idée et quand il a entendu leur conversation, et qu'elle a dit oui, il a littéralement pétié les plombs, là, dans mon atelier ! Il a lancé son pinceau à Finlay, éclaboussant tout du bleu outremer qu'il venait d'utiliser pour figurer l'océan. Il s'est ensuivi une bagarre à la peinture dont je ne suis finalement venue à bout qu'en appelant leurs parents pour qu'ils viennent les chercher.

Et me voilà à faire des heures supplémentaires pour retirer toutes les traces de cette bataille homérique. Par bonheur, l'espace d'exposition n'a pas été touché. Si les tableaux avaient été souillés, ceux de Wyatt surtout, je crois que j'en serais morte.

Exténuée à force de me pencher pour récurer le sol, je me laisse tomber sur mon derrière et, enfin assise, je regarde autour de moi. Les toiles de mes élèves sont toujours sur leurs chevalets et je prends le temps de regarder celui sur lequel Finlay travaillait. Il est aussi sombre que l'humeur du jour de son auteur. Un ciel gris, et des vagues bleues qui frappent violemment les rochers. On pourrait presque les entendre. Tout d'un coup, j'ai envie de les voir « pour de vrai ». Ma galerie n'est pas loin de la plage et j'y vais dès que j'ai un moment. Je rassemble

dans une valise de peintre tout ce dont j'aurai besoin pour mon intervention à l'hôpital et je la pose près de la porte. En refermant celle-ci derrière moi, je vois les taches de peinture sur mon bras, séquelles de la bataille de tout à l'heure. Ah, ces gamins !

La température tombe toujours, au coucher du soleil et je sens un courant d'air frais sur mon cou qui me fait relever le col de ma veste, tandis que je descends vers la plage. Un peu plus loin, je m'arrête le temps qu'un feu passe au rouge et que je puisse traverser la rue. J'entends les vagues et je me sens déjà mieux. À égalité avec le quartier, qui compte plusieurs autres galeries, c'est la proximité de l'océan qui nous a fait choisir d'acheter un local ici. Il me suffit de fermer les yeux pour revoir Wyatt courir à l'eau, sa planche de surf sous le bras. Ce souvenir me fait sourire, en même temps qu'il me serre le cœur. La première fois que je suis revenue à la galerie, sans lui, cela a été ma première pensée. Non pas le petit déjeuner, que nous prenions toujours ensemble, non pas son sourire, quand il me voyait entrer dans une pièce, non, simplement cette image de lui, courant vers la mer.

Le surf était vraisemblablement le seul point commun qu'il avait avec mon frère.

Lorsque Wyatt et moi nous avons commencé notre histoire d'amour, maman a dit pour plaisanter que je faisais exprès de lui ramener à la maison l'homme le plus « artiste » que j'avais trouvé. Elle ne voyait pas sa réussite, son âge, ni ses efforts pour mettre une cravate la première fois qu'il était venu dîner. Elle a percé tout ça à jour et vu le vrai, derrière cette façade. Non pas tellement pour le juger. Avec le temps, elle a d'ailleurs fini par accepter vraiment Wyatt et mon père aussi. Je crois que Vic ne s'est jamais tout à fait habitué à lui, mais il ne m'en a jamais parlé. Je crois qu'ils le voyaient tous comme une sorte de double masculin de moi et j'étais déjà, dans la famille, non pas une étrangère, non, mais une sorte... d'exception. Je détestais les réceptions prétentieuses et les galas auxquels mes parents assistaient chaque année. Papa est orthodontiste et maman, prof d'anglais. Je suppose que tous les parents souhaitent voir leurs enfants suivre leurs traces ? Eh bien, Vic est avocat et moi, je suis artiste peintre et sculptrice. Ils ne me comprennent pas, mais ils me soutiennent, ils aiment mon travail et m'encouragent. Si je sais bien que je suis un peu le mouton noir de la famille, on ne me le fait pas sentir.

Lorsque je pose le pied sur le sable, je ferme les yeux et je respire profondément, en profitant de chaque seconde.

Oui, chacune d'elle compte. Je suis en vie, c'est tout ce qui importe. Cela

semble évident, mais on l'oublie si vite. L'océan me le rappelle à chaque instant. Les vagues qui viennent s'écraser sur les rochers sont dangereuses, mais purificatrices, aussi. Elles lavent tout...

Je m'assieds sur le sable, je regarde les surfeurs, jeunes et moins jeunes, je me laisse envahir par les sons qui m'entourent. Mais au lieu de m'apaiser, tout cela me poigne le cœur. Il y a deux jours, c'était l'anniversaire de la mort de Wyatt. On n'en a pas trop parlé, sauf ses parents et moi, pendant le coup de fil que nous nous passons de temps en temps, pour prendre des nouvelles les uns des autres.

Il y a un peu plus d'un an de cela, j'étais sur cette plage pour une tout autre raison.

J'avais vu les ambulances s'engager sur le sable et je les avais suivies, poussée par la curiosité qui ne me quitte jamais. Mon Dieu, que se serait-il passé, si je ne l'avais pas fait ? Comment l'aurais-je appris ? Intriguée, je me suis approchée presque au bord de l'eau, vers la petite foule de badauds, des surfeurs, pour la plupart, qui entouraient les secouristes occupés à essayer de ranimer l'un d'entre eux. J'avançais comme dans un rêve, comme si j'étais hors de mon propre corps et comme si quelque chose me poussait, alors qu'instinctivement, je refusais de voir ce que je n'allais pas tarder à découvrir. J'ai vu, soudain, le visage inanimé de l'homme allongé là et mes pensées sont devenues encore plus confuses : « On dirait... ce n'est pas possible... non, non ! » Dieu sait pourquoi, j'ai regardé l'écran de mon téléphone, puis dans toutes les directions, vers la galerie, sur la plage autour de moi, la petite baraque en bois où on vend des sodas et durant tout ce temps, mon cœur battait dans ma poitrine, à mes tempes.

Mes pieds me portaient toujours, plus près des ambulanciers... plus près du cadavre. C'est alors que je l'ai vu. Je veux dire, vraiment vu. Ses longs cheveux blonds répandus sur le sable, ses yeux bruns clos. Sa combinaison de néoprène était ouverte sur son torse mince. Ma vision a commencé à se brouiller, des murs invisibles à se rapprocher de moi, j'avais l'impression... de me dissoudre, de m'estomper, parce que j'étais là sans y être, à voir ce que je n'aurais pas dû voir. Mes jambes se sont dérobées sous moi et je suis tombée à genoux près de lui, j'ai vu combien ses lèvres étaient blanches et son visage, tout pâle.

Je me suis entendue crier son prénom, mais j'avais l'impression que ce n'était pas moi, que c'était quelqu'un d'autre, qui était en pleine panique et ce ne pouvait pas être moi. « Qu'est-il arrivé ? C'est mon compagnon, qu'est-ce qui s'est passé ? Wyatt ! » J'ai crié, encore et encore, la panique m'envahissait. L'un des secouristes m'a saisie par les bras pour m'empêcher de me jeter sur le corps. Je

les ai vus lui faire du bouche-à-bouche et lui pomper l'eau qu'il avait dans l'estomac, encore et encore...

Et puis, finalement, ils ont sorti cette machine que j'ai vue des millions de fois à la télé. Celle qui envoie de l'électricité dans le corps de ceux qui sont presque déjà morts, pour les ramener à la vie. Quand je l'ai vue, cette chose-là, je me suis mise à hurler et à enfoncer mes ongles dans le sable, tandis que l'ambulancier essayait de me calmer.

« Pourquoi est-ce qu'il ne se réveille pas ? Lâchez-moi ! » « Restez calme, s'il vous plaît, madame, on s'occupe de lui... »

Mes cris se sont transformés en un gémissement. Les vagues s'abattaient sur la plage, derrière nous...

« Il faisait du surf », a dit quelqu'un.

« Il est resté trop longtemps sous l'eau après un *wipe-out* », a dit un autre.

« Quand j'ai vu qu'il ne remontait pas à la surface, j'ai pris mon portable et j'ai appelé les secours, a dit un troisième. J'espère qu'il va s'en tirer ! »

Le secouriste m'a aidée à me remettre debout pendant qu'ils plaçaient Wyatt sur un brancard et je les ai suivis dans l'ambulance. Je me suis assise là, à l'arrière, au niveau des pieds de mon amour. Je regardais son visage. J'ai demandé, mi en sanglotant, mi en gémissant, s'il allait s'en sortir. On ne m'a rien répondu. Ils continuaient à essayer de le ranimer, inlassablement.

Ils m'ont annoncé sa mort juste comme l'ambulance arrivait à l'hôpital. Je le savais déjà, depuis plusieurs minutes, peut-être même avant que les portières se soient refermées sur nous, mais ça faisait terriblement mal de l'entendre. Durant des jours et des jours, je me suis sentie complètement perdue. Il n'avait que trente-cinq ans et c'était un excellent nageur. Je ne pouvais penser qu'à ses yeux d'écureuil, qui ne se poseraient jamais plus sur moi. Qu'à ses mains, qui ne peindraient plus, qu'à ses lèvres, que je ne verrais jamais plus sourire. Revenir sur cette plage me ramenait tous ces souvenirs-là, comme des vagues.

L'autopsie disait qu'il avait succombé à une crise cardiaque et qu'il n'y avait pas eu noyade, car il n'y avait pas assez d'eau dans ses poumons, pour cela. Moi, je n'arrêtais pas de penser qu'il avait seulement trente-cinq ans.

Je ne pleure plus, normalement, quand je viens ici. Cet endroit ne ranime pas trop de mauvais souvenirs, parce que je sais combien Wyatt l'aimait, autant qu'il aimait notre galerie. Et pourtant, aujourd'hui, je pleure et je me souviens de son sourire quand nous prenions notre petit déjeuner, le matin. Je ferme les yeux et je respire, en essayant de sentir encore l'odeur de la peinture sèche et du vernis, sur

lui. Je serre mes bras sur ma poitrine et j'essaie de retrouver la sensation des siens, autour de moi, la nuit. Je laisse tout cela sortir et j'espère que les vagues vont passer sur mon chagrin et l'effacer. Demain, ça ira mieux, je le sais. Mais aujourd'hui, je laisse saigner doucement mon pauvre cœur blessé et c'est très bien comme ça.

Dans la vie, vous ne savez jamais s'il ne va pas vous tomber dessus quelque chose qui, en comparaison, vous fera remercier le ciel pour tout ce qui a pu vous arriver avant, tout... même les plus mauvaises. C'est ce à quoi je songeais en croisant des enfants en fauteuil roulant dans les couloirs de l'hôpital, ma valise de peintre en bois à la main. Je cherche le bureau de la dénommée Jen, lorsque je m'arrête net en voyant Oliver sortir d'une chambre, tout en finissant de parler à quelqu'un à l'intérieur ; le ou la malade, sans doute. Apparemment, son internat le retient dans cet hôpital de très longues heures, car chaque fois que Vic me parle de lui, c'est pour me dire qu'il y est. Je suis toujours plantée dans le couloir pendant qu'il referme la porte et qu'il vient vers moi. La tenue de toile verte et la blouse blanche ne diminuent en rien son élégance, au contraire, mais c'est son allure assurée et son petit sourire en coin qui font battre mon cœur plus vite.

— Tu es en avance, me dit-il.

Je fais un peu la moue.

— Non, je suis à l'heure.

— Je n'ai pas l'habitude. Tu as toujours le petit retard que l'on dit de bon ton...

— J'avais le petit retard. C'était avant. Maintenant, je suis à l'heure.

— Je suis très impressionné.

Il me regarde et ses yeux verts pétillent. Avec mon sac et la valise de peintre que je trimballe, je suis obligée de souffler pour chasser une mèche de cheveux de mon visage. Oliver a un petit rire, la prend entre deux doigts et la range délicatement derrière mon oreille. Un petit geste de rien du tout, mais qui me paraît délicieusement intime. Ses yeux ne me quittent pas, sa main est toujours sur mes cheveux et je suis bien heureuse d'avoir le sac et la valise, sans quoi, de la façon dont il me regarde, je ne sais pas ce que je ferais si j'avais les mains libres.

— Tu as décidément bien grandi, me dit-il tout doucement. Sa voix fait décoller des milliers de petits papillons dans mon ventre.

— Tu me l'as déjà dit. Tu parles comme si tu étais beaucoup plus vieux que moi, lui dis-je.

Autrefois, Oliver adorait me rappeler qu'il était mon aîné. Parfois, il le disait

avec le sourire et d'autres, l'idée semblait lui peser, surtout quand elle venait après : « Tu es la petite sœur de Vic ». Une fois, même, il m'a dit...

Il sourit et me murmure :

— Je suis assez vieux pour savoir ce que je fais.

J'en reste bouche bée, puis je recule d'un pas et il est bien forcé de laisser retomber sa main.

Il m'a dit ça. Exactement ça !

Il s'éclaircit la gorge, comme s'il s'en souvenait, lui aussi.

— Bon, il faut que j'y aille, dis-je précipitamment, je ne veux pas être en retard aujourd'hui.

Et je file avant qu'il ait pu me retenir.

À quoi il joue ?

Et à quoi *je* joue ?

Je m'arrête devant une porte où est inscrit le nom de : « Jennifer Darcia, coordinatrice adjointe », et je frappe. Elle me dit d'entrer et je referme le battant en y appuyant ma hanche.

Je pose ma valise en bois avec un soupir de soulagement, je souris et je lui dis :

— Bonjour, je suis Estelle !

— Jen... Je vous en prie, asseyez-vous.

Je serre la main qu'elle me tend et je m'assieds devant elle, déposant ma valise à côté de moi. Elle représente tout ce que je crois être du goût d'Oliver en matière de femmes : cheveux blonds, grands yeux bleus, joli sourire... et grosse poitrine. La seule chose qui ne cadre pas tout à fait, c'est son âge. J'ai l'impression qu'elle a bien dix ans de plus que moi. C'est cela, « savoir ce qu'il fait » ? S'intéresser aux femmes mûres ? Peut-être que je suis trop jeune pour lui.

— Merci beaucoup d'avoir accepté, me dit-elle sans autre préambule. Je cherche toujours de nouvelles activités d'éveil pour nos enfants. Les numéros de clowns et les films, c'est très bien, très amusant, mais je cherche à leur faire faire des choses différentes, ou au moins avec des personnes différentes, vous comprenez ? Puisqu'ils sont obligés de rester ici, qu'ils puissent avoir la chance d'interagir avec d'autres qu'avec les soignants.

Son visage s'anime et ses sourcils s'agitent quand elle parle des enfants. Il n'est pas difficile de voir qu'ils sont sa passion. Je décide que j'aime bien cette Jen.

— Je ferai de mon mieux pour les intéresser, lui dis-je avec un sourire que j'espère rassurant.

— Je vous en remercie.

Elle prend un temps et enchaîne :

— Oliver m'a dit que vous et lui, vous vous connaissiez depuis longtemps.

Je suis un peu surprise de ce soudain changement de sujet, mais je réponds :

— Oui, il est le meilleur ami de mon frère.

— Il dit toujours que vous êtes la personne qu'il apprécie le plus au monde.

Elle sourit et j'ai l'impression qu'elle voudrait me demander quelque chose de personnel, à propos d'Oliver, mais sur l'instant, ce qu'elle vient de m'apprendre me laisse presque sans voix.

— Il a dit ça ?

— Mais oui !

— C'est... intéressant.

J'ai failli ajouter « étant donné tout le reste » mais je ne l'ai pas fait.

— Bien, laissez-moi vous montrer la salle que nous vous avons réservée, dit-elle en se levant. Vous dites que vous pouvez nous réserver trois créneaux par semaine, c'est bien ça ?

— Ou davantage sur demande, comme les clowns qui interviennent ici, je suppose, sauf que je n'apprends pas aux enfants à se maquiller, les produits que j'utilise ne s'y prêtent pas du tout et ne sont pas forcément très bons pour la peau...

Je souris pour appuyer ma plaisanterie et Jen rit joyeusement.

— On ne vous le demandera pas, m'assure-t-elle, je ne voudrais pas être responsable d'une épidémie d'eczéma dans l'hôpital !

Puis Jen m'emmène dans une autre aile du bâtiment et me dit où me présenter et à qui, avant de retourner dans son bureau. En arpentant les couloirs, je regarde le motif assez défraîchi qui les décore. Sur des murs uniformément bleus, un poisson nage dans différentes directions. Ce poisson finit par en être oppressant : qui a bien pu avoir l'idée de faire des murs de ce service pédiatrique, un aquarium ? Pour un endroit où on devrait plutôt essayer de reconforter les petits patients et leurs parents, c'est plutôt contestable. Je secoue la tête, dégoûtée, quand un rire me tire de mes pensées.

— Apparemment, tu n'aimes pas ce poisson, me dit Oliver, apparu comme par magie à côté de moi.

— Mais dis donc, tu n'as pas un métier, toi, ici ? répliqué-je, encore sous le coup de ce qu'il m'avait dit plus tôt et de ce motif, que je trouve hideux, sur tous les murs.

Je passe et je le heurte involontairement, et légèrement, du coude.

— Ah, au fait, je suis désolé ! me lance-t-il, me faisant m'arrêter net.

Mais je ne me retourne pas. Il continue.

— Je suis désolé pour tout à l'heure... c'est juste que... enfin, te voir là et... ah, merde !

Je me retourne enfin et lui fais face.

— Ne te fatigue pas, lui dis-je. Les excuses n'ont jamais été ton fort, de toute façon.

Il se raidit un peu. Cette fois, je tourne les talons et m'éloigne pour de bon.

8

Chacun donne au mot « déménagement » le sens qui lui convient. Pour moi, vendre la maison que je partageais avec Wyatt signifie avancer dans la vie. Pour ma mère, cela veut dire « se trouver un nouvel homme ». Voilà pourquoi je me retrouve en face de Derek, qui est au demeurant un très gentil garçon. Il est attentionné, m'a tenu la porte et ma chaise, m'a poliment interrogée sur le déroulement de ma journée et il m'écoute attentivement lui répondre. Il n'est pas mal, en forme et s'habille sans mauvais goût, mais pour une raison ou une autre, je ne suis pas vraiment là, avec lui. Mon esprit vagabonde pendant qu'il me parle de son boulot d'architecte.

— Je ne t'ennuie pas, j'espère ? me demande-t-il poliment.

— Oh non, pas du tout ! Désolée, c'est juste que... je soupire... c'est un peu étrange, pour moi.

— Je comprends... ma mère m'a dit, pour... enfin...

Il fait un vague geste de la main.

— Oui, c'est de cela que je parle. Ça fait bizarre de se retrouver avec un autre homme.

Je lui fais un petit sourire, comme compensation.

— C'est la première fois, depuis que... ?

— Oui.

— Tu es toujours... attachée à lui ? Cela fait bizarre de dire ça, parce que ce n'est pas comme s'il était simplement parti, mais...

— Non, non, ça va. Tout va bien. C'est juste que je suis là à me demander ce qui va se passer ensuite. Si tu vas essayer de me prendre la main, de m'embrasser en me raccompagnant, je ne sais pas... j'ai un rire bref et je détourne les yeux. Puis j'ajoute : Enfin bref, je ne fais que rendre les choses un peu plus compliquées, je crois.

Derek rit.

— Et si nous prenions notre temps ? propose-t-il. Je ne te prends pas la main sans ton accord et je ne t'embrasse pas si tu ne le veux pas. Après tout, nous n'avons pas vraiment pris nos marques, encore.

— Tu as raison.

Je souris et je me sens un peu moins gênée. Ce n'est qu'un dîner. J'ai la très mauvaise habitude de me faire toujours du souci à l'avance, de trop anticiper. Parfois, je me dis que je devrais refréner mon anxiété, et respirer un peu.

Je parle à Derek de ma nouvelle expérience à l'hôpital et de mon travail avec les enfants. Je lui dis combien cela m'avait rappelé que certaines choses que l'on croit acquises, comme la santé, ne le sont pas vraiment et combien il faut se féliciter de les avoir encore. Après cela, le dîner passe vite et quand mon compagnon me ramène chez mon frère, le soleil est couché.

— On dirait que vous avez du monde, me dit Derek, parce que dans la lumière de ses phares, il voit plusieurs voitures garées autour de la maison.

Je souris.

— Oui, Vic n'aime pas rester seul. Mais il pourrait laisser la lumière du porche allumée, je trouve.

Derek sourit à son tour.

— Je vais t'accompagner jusqu'à la porte, me dit-il.

Nous montons les marches et restons là, sans trop savoir quoi faire.

— Alors, un baiser ? me demande Derek.

Je ne vois pas bien son visage, dans la pénombre, mais il y a un sourire, dans sa voix, qui me met plutôt à l'aise.

Je prends le temps de réfléchir. Aucune lèvre ne se sont posées sur les miennes depuis celles de Wyatt, mais je dois dire que je suis plutôt curieuse de voir l'effet que cela me ferait, avec quelqu'un d'autre. Embrasser Wyatt était tellement... évident, agréable et familier ! Je prends une profonde inspiration et je me penche un peu en avant. Les mains de Derek se referment délicatement sur le haut de mes bras et ses lèvres se posent sur les miennes. Alors, la lumière s'allume et la porte s'ouvre. J'écarquille les yeux et je m'écarte brusquement de Derek, comme si nous avions été surpris en train de faire bien davantage que nous embrasser. Nous avons l'air de deux adolescents pris en faute. Oliver est sur le seuil, les bras croisés sur son tee-shirt noir. Ses yeux verts scrutent alternativement le visage de Derek et le mien.

— Désolé, je ne savais pas que vous étiez là, nous dit-il, assez froidement et pas si désolé que cela.

— Je ramenait Estelle à sa porte, explique Derek et il me sourit.

Je lui retourne son sourire et lui dis :

— Merci pour le dîner.

— Ça a été un vrai plaisir, je t'appelle demain et on remet ça très vite, si tu veux.

Du coin de l'œil, je vois Oliver qui écoute notre conversation sans aucune gêne et je le fusille du regard avant de répondre à Derek :

— Volontiers. Appelle-moi.

J'attends qu'il se soit un peu éloigné vers sa voiture, avant de me tourner vers Oliver et de lui demander, un brin agressive :

— Bon... tu partais ?

— Non, j'ai juste entendu du bruit dehors et je suis venu voir si tout allait bien.

Il y a un éclat moqueur, dans ses yeux, et on dirait qu'il savoure ma colère. Je veux passer, mais il me saisit par le bras, se penche à mon oreille et murmure :

— Et moi, quand est-ce que je t'emmène dîner ?

Sa voix chaude me met sur des charbons ardents, mon cœur bat à tout rompre, mais je retire mon bras et laisse tomber :

— Jamais.

J'entends son rire pendant que je monte précipitamment l'escalier comme une petite fille terrifiée. Et je réalise que c'est exactement ça. J'ai peur. Je suis morte de trouille à l'idée de voir Oliver revenir dans ma vie, parce que la dernière fois que je l'ai laissé s'y immiscer, je ne m'en suis pas sortie le cœur intact. Et dire que je ne suis même pas sûre qu'il le sache !

Passer une bonne partie de la matinée au téléphone avec mon notaire m'a fait comprendre quelque chose : vous pouvez vouloir mener votre barque dans la direction que vous souhaitez, au final, c'est toujours le vent qui pousse la voile, et pas vous. C'est une constatation bien amère.

J'ai passé le reste du temps à peindre l'océan depuis le balcon de ma chambre, puis j'ai pris mes affaires et je me suis rendue à l'hôpital. Là, je me suis dirigée vers le bureau de Jen et j'ai frappé à sa porte, qui était légèrement entrouverte.

— Entrez !

J'ai passé ma tête par l'entrebâillement. Contrairement à beaucoup d'administratifs, Jen, je l'ai constaté, porte volontiers la tenue de toile et la blouse blanche des soignants. Du moins, je la vois toujours habillée ainsi. Elle lève les yeux vers moi et me sourit, tout en continuant à frotter une tache brune sur sa blouse, avec un mouchoir mouillé.

— Fichu café ! commente-t-elle.

— Voilà ce qui arrive quand on porte du blanc, lui fais-je remarquer en souriant. Elle rit.

— Chaque fois ! Je devrais pourtant le savoir...

Je baisse les yeux vers mon propre chemisier, tout aussi blanc que sa blouse.

— Bah, moi, je suis peintre et je devrais y faire attention aussi, et pourtant, vous voyez... Dites, je voulais vous poser une question.

— Je vous en prie. Asseyez-vous.

Elle me désigne un siège devant elle et je m'y laisse tomber.

— Je suppose que ce n'est pas possible, mais je demande tout de même : est-ce que vous pensez que l'on pourrait me laisser repeindre les couloirs du service pédiatrie ?

Les sourcils de Jen se soulèvent légèrement. Je m'empresse d'ajouter :

— Je comprendrais tout à fait que ce ne soit pas possible, mais il fallait que je pose la question.

— Non... non, en fait, me répond l'administratrice pensivement. Nous devons reloger ailleurs temporairement certains de nos petits patients, pour remplacer des

équipements, alors je suppose que pendant ce laps de temps, ce serait faisable. Bien sûr, il faut que j'en parle à mon patron, d'abord.

Je me retiens de pousser un cri de joie et de soulagement. Je demande :

— Les chambres vont être vacantes, alors ?

J'en me regarde et sourit.

— Qu'est-ce que vous avez en tête, exactement ?

— Eh bien...

Je joins les mains et je cherche un peu mes mots. Je ne voudrais pas que l'on croie que je cherche à profiter de la situation. Ce n'est pas le cas, je ne demanderai pas un sou à l'hôpital et je ne compterai pas mon temps. Je me lance...

— Ça ne coûtera rien, rien du tout, mais je pense que si je peux amener quelques amis peintres, nous pouvons faire quelque chose de vraiment bien.

J'en garde le silence un instant, elle touche machinalement ses cheveux blonds noués en queue-de-cheval.

— Si je comprends bien, dit-elle ensuite, vous paieriez les fournitures et votre travail, ainsi que celui de vos amis, ne nous coûterait rien ?

— Oui, c'est bien ça.

J'en se tait à nouveau et elle scrute mon visage avec curiosité, si longtemps que j'en suis vaguement embarrassée. Mais je soutiens néanmoins son regard, les mains posées sur mes genoux.

— Vous voulez vraiment faire ça, hein ? me dit-elle comme une évidence. Pourquoi donc ?

Je hausse un peu les épaules et souris.

— Est-ce qu'il faut vraiment une raison ?

— Non peut-être pas. Mais il n'y a pas beaucoup de gens qui seraient prêts à faire ce que vous proposez, gratuitement.

— Mais je ne ressemble pas à beaucoup de gens, répliqué-je en souriant encore. Je peux en parler moi-même à votre patron, si vous voulez.

Elle secoue la tête.

— Je l'appelle tout de suite. Je serais bien surprise qu'il vous dise non, cela fait des années qu'il répète que ce service a besoin d'être remis à neuf. Je vous envoie un texto dès que j'ai sa réponse.

— Merci, Jen, merci infiniment. J'attends votre message.

Je me lève et me dirige vers la porte. Je suis en train de la franchir quand elle

me rappelle.

— Estelle ?

Je me retourne. Elle me regarde avec un grand sourire.

— Le monde a besoin de plus de gens comme vous !

Je suis touchée et très fière. Ma vie est peut-être un brin chaotique, ces temps-ci, mais il m'arrive tout de même

d'aller me coucher en me disant que j'ai aidé quelqu'un,

dans ma journée, que j'ai fait du bien. C'est bien agréable que l'on reconnaisse vos mérites. Je remercie chaleureusement Jen et je file vers le service pédiatrie avant de me rendre tout à fait ridicule en sanglotant, ou quelque chose de ce genre.

Lorsque j'y suis, la première personne que je vois est Oliver. Il est accoudé au comptoir de l'accueil, et à en juger par les gloussements des deux infirmières à qui il parle, on jurerait qu'il est en train de leur faire un sketch à la Jim Carrey, ce qui m'étonnerait, tout de même. Oliver n'est pas tellement un bon raconteur d'histoires drôles, même s'il fait des efforts. Mais les femmes sont indulgentes avec lui. Je l'étais aussi, à une certaine époque. J'ai presque envie de lui faire une grimace faussement complice au passage, mais je me contente d'un petit signe de la main et d'un sourire, avec un « bon après-midi ! » lancé du ton de celle qui ne s'attarde pas, parce qu'elle n'a pas que ça à faire. Je ne reste pas assez longtemps pour voir la tête qu'il fait, mais je le vois tout de même se redresser et s'écarter du comptoir comme si je l'avais pris en faute.

J'inspecte le local que l'hôpital m'assigne comme salle de cours, examinant chaque chevalet, ainsi que les objets disposés à côté. Sur chacun d'eux, j'accroche une grande feuille de papier à dessin et à peine ai-je terminé que j'entends la porte s'ouvrir. Gemma, une infirmière rousse replète, pousse le fauteuil roulant d'un jeune garçon. Les autres enfants suivent sur leurs jambes. J'ai fait leur connaissance la première fois que je suis venue dans le service. Dans le fauteuil, Johnny, treize ans. Il est atteint de paralysie cérébrale, je l'accueille ainsi que Danny, Mae et Mike. Ils souffrent tous de divers cancers.

Je leur demande en souriant :

— Vous êtes prêts ?

Ils hochent la tête, sans rien dire et pour cause : à part Johnny, ils sont tous sur leurs téléphones mobiles. Je soupire, car je connais la suite : c'est la même chose avec les gamins qui viennent en stage à la galerie, du moins au début. J'ai appris que les ados étaient comme une nouvelle paire de chaussures : inconfortables et

difficiles à « faire » comme on dit, mais une fois qu'on y est arrivé, on ne regrette pas les ampoules qu'ils vous ont données. J'attaque...

— Bon, vous voulez vous payer la longue et pénible explication, ou bien vous voulez tout de suite gribouiller vos saletés sur ces feuilles ?

C'est gagné, j'ai leur attention. Ils me regardent, les yeux ronds et n'en croient pas leurs oreilles.

Mike range son téléphone et me regarde pour la première fois. Pas vraiment timidement. Ses yeux gris se promènent sur mon corps comme si j'étais une fille de son âge sur laquelle il jetait son dévolu.

— On va vous peindre ? demande-t-il, sarcastique.

Je ris et je secoue la tête. Il a vraiment du culot, celui-là. Mae ne semble pas impressionnée par son attitude, elle doit y être habituée. Elle range aussi son téléphone dans la poche arrière de son pantalon et croise les bras sur sa poitrine.

— Très bien, dis-je, d'abord on ne peint pas les gens, pas SUR les gens, en tout cas. Deuxièmement, je vois que vous n'êtes pas du genre facile, ce qui ne me déplaît pas, dans une certaine mesure et sous certaines conditions...

Je suis placée dos à la porte, aussi je ne vois pas si d'autres enfants sont entrés dans la pièce depuis que j'ai commencé mon speech, mais je continue, tout en sachant très bien qu'il me faudra vraisemblablement le répéter quelques fois.

— ... Il va falloir respecter certaines règles, dis-je en regardant Mike droit dans les yeux. Il grogne et j'enchaîne, comme si je n'avais rien entendu. Règle numéro un : pas touche au prof. Règle numéro deux : pas touche aux autres, ni aux affaires des autres.

Je fixe un point entre Mike et Mae et je suis bien contente d'avoir dit ça, quand je la vois qui rougit.

— ... règle numéro trois : respectez la créativité des autres. On dessine tous différemment et, soyons honnêtes, pas toujours très bien, moi comme tout le monde. Ne vous moquez pas des peintures, des sculptures des autres, de tout ce que nous pourrons faire, ici. Enfin, un atelier de peintre, c'est un lieu de liberté. On parle de ce qu'on veut, on crie, et surtout on dessine, peint, sculpte ce que l'on veut et personne ne nous juge. C'est bien compris ?

Ils hochent tous lentement la tête.

— J'ai une question, dit Mae, qui s'est déjà perchée sur l'un des tabourets placés devant les chevalets.

Elle est reliée par des électrodes à une machine sur roulettes qu'elle traîne

derrière elle, et qu'elle a poussée sur le côté pour qu'elle ne soit pas dans le passage. Elle me regarde.

— Vous dites que vous ne dessinez pas bien et pourtant, vous êtes peintre. Il y a une différence ?

— Une grande, oui et je suis surtout sculptrice. Je fais des petites sculptures avec des morceaux de verre brisé.

— Des morceaux de verre ? répète Mike, les yeux ronds.

— Oui.

— Et qu'est-ce que vous faites, avec ? demande Danny.

— Des cœurs.

— Des cœurs avec des morceaux de verre ? demande Mae, qui n'en revient pas.

J'acquiesce, je me tourne et j'ai un sursaut de surprise en découvrant Oliver nonchalamment appuyé au mur, à côté de la porte, les bras croisés sur sa poitrine. Ses yeux verts pétillent d'amusement et il sourit de toutes ses dents en voyant ma tête.

— Qu'est-ce que tu fais là ? je lui demande, en essayant de contenir les battements de mon cœur.

— Tous mes patients sont là, me répond-il comme une évidence, en haussant les épaules, puis il fourre les mains dans les poches de sa blouse blanche.

— Ah...

Je me détourne de lui et je reporte mon attention sur les gamins.

— Je vais vous montrer de quoi je parle.

Je me déplace pour aller chercher une boîte que j'avais apportée l'autre fois et que j'ai disposée sur la table qui est juste à côté d'Oliver. Mon bras l'effleure au passage et je l'entends qui retient un petit soupir. Du coup, j'en fais autant. Il faut vraiment que j'apprenne à me tenir quand ce type est dans les parages. Je prends la boîte et je vais me placer de l'autre côté de la pièce, devant eux tous, mais face à la porte, de façon à voir qui entre et qui sort. Justement, Genna revient dans la salle et glisse quelques mots à l'oreille d'Oliver. Celui-ci acquiesce et elle quitte la pièce. Comme Oliver voit que je le regarde, il articule silencieusement « pause pipi » en guise d'explication.

J'ouvre la boîte, en sors avec précaution le cœur en morceaux de verre avec son socle et le pose sur la table, devant moi.

— Oh mon Dieu, dit Mae, ses grands yeux bleus écarquillés d'admiration. C'est vous qui avez fait ça ?

— Oui, c'est moi !

Je ne peux pas m'empêcher de sourire fièrement. Je regarde Oliver et il sourit, lui aussi. J'ai l'impression que mon cœur, le vrai, celui qui est dans ma poitrine, manque un battement, parce que ce n'est pas le sourire charmeur qui lui sert d'habitude à faire impression sur les femmes. C'est... autre chose, de chaleureux et de réconfortant. Celui qu'il vous offre quand il approuve quelque chose que vous avez dit, ou qu'il est fier d'une chose que vous avez faite.

Je prends le cœur et le lève dans la lumière.

— On peut dire qu'il est en 3-D, dis-je aux enfants. Vous voyez, il n'est pas plat, il est en relief.

— C'est nickel, dit Mike.

— Merci, je m'en suis fait une spécialité. Beaucoup d'artistes ont un leitmotiv, un thème qui leur est propre, comme les boîtes de soupe Campbell's et l'image de Marilyn Monroe, par exemple. Pour Romero Britto, ce sont des couleurs très vives, qui claquent et font que l'on reconnaît tout de suite une de ses œuvres. C'est quelque chose comme une signature. Moi, mon motif, ce sont les cœurs. J'en peins, j'en sculpte. Mais celui-ci, c'est un super-motif. C'est un cœur-kaléidoscope. Ma vraie spécialité.

Mae pousse un « oh ! » d'admiration en le voyant et elle s'avance pour le prendre, mais décide de s'en abstenir et ses mains retombent. Je l'encourage.

— Vas-y, prends-le !

— Non... je ne veux pas le casser, il est trop joli.

— Prends-le, tu vas le garder, de toute façon, je te l'offre. Autant t'habituer à le tenir.

Les yeux de Mae s'agrandissent de surprise et elle murmure :

— C'est vrai, je pourrai le garder ?

— Mais oui !

— Et si je le casse ?

Elle hésite toujours à saisir son socle pour le lever de la table, mais elle fait délicatement tourner le cœur entre ses doigts, créant des arcs-en-ciel colorés dans toute la pièce.

Je regarde Oliver, dont les yeux me fixent intensément et je réponds :

— Bah, tu sais, c'est un cœur et les cœurs se brisent, à un moment où à un autre. Tôt ou tard, quelqu'un viendra qui le mettra en mille morceaux. Autant que ce soit toi.

Je m'interromps. Le mien, de cœur, il bat à tout rompre dans ma poitrine, parce que le regard d'Oliver est devenu grave et qu'il m'hypnotise complètement.

Pour rompre le charme et me délivrer de son intensité, je regarde Mae à nouveau.

— ... Et puis, lui dis-je, si jamais tu le casses, eh bien, je t'en ferai un autre !

Je lui fais un clin d'œil et je claque dans mes mains.

— Et maintenant, on peint et on parle peinture.

Durant toute l'heure qui suit, je sens le regard d'Oliver toujours fixé sur moi et j'ai l'impression qu'il me pénètre. Les enfants peignent différents sujets, Mae un cœur, Mike, le logo de l'équipe des LA Lakers, Danny un poisson. Ils s'habituent vite à utiliser le matériel. Je circule autour d'eux, les aide à perfectionner leurs touches et à contrôler le poids de leurs mains. Quand viennent la fin de la séance et le moment de retourner dans leurs chambres, ils me remercient et me disent qu'ils attendent la prochaine avec impatience. Je suis soulagée, contente, et mon plaisir dure bien trois minutes avant qu'Oliver ne s'écarte de son mur et ne vienne me rejoindre au milieu de la pièce où je m'affaire au rangement.

— Des cœurs brisés... logique, me dit-il.

Je le corrige.

— Ce ne sont pas des cœurs brisés, ce sont des cœurs-kaléidoscopes.

— Quelle différence ? Tu les fais bien avec des morceaux de verre ?

Je sens son souffle sur mon visage, quand je lève les yeux vers lui.

— La différence est que ces morceaux sont déjà le résultat d'une cassure et que je les utilise pour reconstruire un cœur. Il aura alors une seconde chance et même si on le brise à nouveau, le fait que ce ne soit pas la première fois empêchera peut-être que ce soit trop grave.

Ses yeux cherchent les miens comme s'il voulait savoir ce que cache ma réponse. Nous nous regardons longtemps. Suffisamment pour que mon souffle s'accélère et que la poitrine me brûle. Assez longtemps pour qu'il pose sa main sur ma nuque et qu'il attire soudain mon visage contre le sien, mes lèvres sur les siennes. Toutes mes belles résolutions s'envolent et mes bras s'élèvent vers son cou, mes mains dans ses cheveux. Je me presse contre lui et nos langues dansent un tango passionné l'une contre l'autre. Il pousse un grognement profond, dans ma bouche et ce son entre en moi, m'envahit, pénètre jusqu'à mon sexe, qu'il met en ébullition. Je ne sais pas depuis combien de temps on ne m'avait plus embrassée comme ça. J'ai l'impression de flotter et de sombrer à la fois, de surfer sur une vague énorme et d'être submergée par la suivante.

Lorsque nos bouches se séparent, nous sommes tous deux à bout de souffle et je sens bien que je suis écarlate. Je le regarde. Je regarde ses cheveux sombres que

j'ai emmêlés et le soupçon de barbe qui commence à ombrer ses mâchoires, à cette heure-ci. Mon regard s'attarde sur ses lèvres pleines, son nez légèrement busqué et ses yeux verts si intenses qui me tiennent sous leur charme depuis si longtemps. Et puis la réalité de ce qui vient de se passer me frappe de plein fouet, comme une balle tirée de nulle part. Je recule précipitamment. Je bredouille :

— Ça... ça n'aurait jamais dû arriver.

Et je fuis, je me sauve avant qu'il puisse faire un seul geste pour me retenir.

Il ne me suit pas, et c'est aussi bien ainsi, parce que même si une partie de moi le souhaiterait, je ne m'attends pas à ce qu'il le fasse. Il ne le fait jamais.

Le passé

OLIVER

Il y a beaucoup à dire sur l'évolution des gens, sur la façon dont la beauté s'épanouit tout à coup chez les vilains petits canards.

C'est ce que je me suis dit à propos d'Estelle quand je suis revenu pour les vacances, cette année. Je venais de ramener Jensen et Junior fin saouls chez eux et maintenant, je déposais Vic chez lui. Il n'était pas vraiment en meilleur état que les deux autres. Moi, je ne touchais plus un verre d'alcool depuis qu'on m'avait appris à la fac de médecine ce que ça faisait au foie. Les gars se sont foutus de moi toute la soirée, à parier combien de temps je tiendrais avant de me jeter sur une bouteille. Pendant qu'ils se piquaient la ruche et draguaient de pauvres filles qu'ils seraient bien surpris de trouver dans leur lit demain matin, la tête de Trish était entre mes jambes, sous la table. Attention, elle, ce n'est pas un coup quelconque, une pouffe qui traîne dans les bars, elle est mannequin et le rêve de tout homme : elle sort tout droit de la page centrale de *Playboy*.

J'ai garé la voiture, en ai fait le tour et avec un soupir, j'ai sorti Vic de son siège et l'ai soutenu pour qu'il ne s'effondre pas sur le bitume. Je sais bien qu'il ne trouverait pas son lit sans mon aide. Ce n'est pas drôle de jouer les nounous pour trois types qui tiennent plutôt bien l'alcool, d'ordinaire. Mais ce soir, c'était la folie, avec ces filles complètement pafs venues de je ne sais plus quelle université. J'ai ouvert la porte, Vic m'a souhaité bonne nuit, toujours dans ses brumes et je l'ai regardé monter dans sa chambre comme il le pouvait.

En secouant la tête, j'ai tourné les talons, ai refermé la porte et mis les clés – de la maison et de la voiture – dans l'un des pots de fleurs que la mère de Vic laisse dehors. Puis j'ai redescendu les marches du porche en pensant à Trish, ses gros seins, ses fesses bien fermes. La façon dont elle m'avait pompé la queue restait gravée dans ma tête. Parvenu au coin de la rue, je me suis arrêté net en réalisant que j'allais devoir rentrer à pied. Ce n'était pas bien grave, vu que la maison de

ma mère n'était qu'à quelques centaines de mètres, sauf que j'avais toujours dans l'idée de ne pas rentrer de la nuit, justement.

C'est à ce moment-là que des sanglots ont attiré mon attention. Cela faisait une minute ou deux que j'entendais vaguement quelque chose, sans trop savoir quoi. Ça aurait pu être n'importe quel bruit. Il faisait nuit noire et il y avait longtemps que tout le monde était couché.

J'ai remis en place une mèche de mes cheveux que le vent me renvoyait dans la figure et j'ai mieux écouté. Ça venait de la maison de Vic. Je suis resté immobile plusieurs secondes, espérant que ce n'était pas Mrs Reuben qui pleurait. La dernière fois que j'avais voulu reconforter la mère d'un ami, elle m'avait pratiquement sauté dessus et j'avais eu bien du mal à m'en dépêtrer.

Je lève la tête et je vois une petite silhouette, assise seule sur le toit. J'ai failli tomber à la renverse, en partie parce que je me démançais la tête pour mieux voir, mais surtout parce que j'aurais juré que c'était Estelle. Sauf que ce n'était pas possible. La fille qui était assise là-haut n'était plus une fillette. Et puis, tout à coup, j'ai réalisé. Mais depuis combien de temps tu ne l'as pas vue, Stelle ? Je me suis penché en arrière encore davantage, pour essayer de mieux voir, mais je n'y suis pas arrivé. Alors, j'ai fait le tour de la maison et j'ai escaladé le chêne sur lequel j'avais grimpé des milliers de fois, pour des tas de raisons. De là, j'ai atterri sur le toit, assez plat, par endroits, pour qu'on s'y promène sans difficulté. Stelle était assise, la tête penchée, ses longs cheveux bouclés cachant son visage.

Lorsque je me suis assis près d'elle, elle a sursauté et s'est tournée vers moi avec un cri de surprise et de peur, un air terrifié sur son visage déjà ravagé par le chagrin. Je connais Estelle depuis que j'ai treize ans et je ne l'avais jamais vue comme ça, même pas quand elle avait raté le casting pour le rôle principal dans *Casse-noisette*, alors qu'elle l'avait répété pendant des mois. Immédiatement, j'ai supposé qu'un garçon l'avait laissée tomber et mon sang s'est mis à bouillir. Je lui ai demandé qui était le débile qui avait fait ça.

Je lui ai demandé :

— Qu'est-ce qu'il y a, Stelle ?

Mais elle a secoué la tête en essuyant son visage. Il n'y avait plus de larmes visibles que dans le petit creux au-dessus de sa lèvre. Je n'avais encore jamais remarqué combien celles-ci étaient pleines, combien ses pommettes roses étaient bien dessinées, ni la jolie façon dont ses sourcils se haussaient. Je n'avais jamais

fait attention à la

beauté de ses yeux. Leurs nuances, qui rappelaient les veinures du marbre, et les faisaient ressembler à ces calcites que je collectionnais quand j'étais petit. Mon regard descendit sur son cou qui palpait, puis sur ses seins, qui étaient ronds et pleins, à présent, pas comme la dernière fois que je l'avais vue en maillot de bain et qu'elle était plate. Bon Dieu, cette fille était un vrai canon !

Elle s'est éclairci la gorge, ce qui m'a fait lever les yeux vers les siens, mettant un terme à cette inspection voyeuriste de son corps formé.

— Tu as bien grandi, n'ai-je pu m'empêcher de lui dire.

Ma voix m'a fait un drôle d'effet. Elle était rauque, pleine de désir et, fichue voix... de désespoir. Je croyais que Stelle allait lever les yeux au ciel, comme elle faisait à peu près toujours quand je lui adressais la parole, mais au lieu de ça, elle a souri et c'était le sourire le plus sexy que j'aie jamais vu.

Je venais juste d'aller à une soirée pleine de filles très chaudes qui souriaient tout le temps, mais le sourire de Stelle était lent et aguicheur, sans qu'elle fasse rien pour ça. En fait, c'était juste son sourire, celui que je lui avais toujours connu. Mais là, sur cette version femme de la petite Estelle, ça aurait dû être interdit par la loi.

— T'es pas en train de me draguer, là ? elle m'a demandé d'une voix sensuelle, qui m'a laissé comme deux ronds de flan.

— Ça dépend, ai-je répondu et je me suis rapproché d'elle, l'air de rien, oubliant complètement que j'étais sur le toit de la maison de mon meilleur copain, et avec sa petite sœur.

La pensée de Vic m'a bien traversé l'esprit, mais je l'ai chassée très vite. Pour le moment, j'étais sous un ciel plein d'étoiles avec Estelle toute triste, et tout ce que je voulais c'était la voir me sourire.

— Ça dépend de quoi ? murmura-t-elle.

— Ça dépend si ça va marcher, ou pas.

Tout en parlant, j'ai levé ma main et la lui ai passée le long du dos, ce que je n'aurais jamais dû faire, parce que maintenant, j'ai alors su qu'elle n'avait pas de soutien-gorge sous le pull trop grand qu'elle portait et cette découverte a mis le feu dans mon hémisphère sud.

Elle a secoué doucement la tête et ses yeux se sont promenés de mes yeux à ma bouche, comme si elle se demandait si elle voulait que je l'embrasse. Moi, ça m'aurait bien plu.

— Non, ça ne marche pas, m'a-t-elle dit.

— Pourquoi tu pleurais ? je lui ai demandé et j'ai repoussé délicatement la mèche de ses cheveux qui me cachait son visage, en la rangeant derrière son oreille. Elle a un peu bougé sa jambe et ça a attiré mon attention. C'est alors que j'ai vu qu'elle portait une orthèse à la cheville.

— Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Je me suis fait une entorse pour la quatrième fois, l'autre jour à la danse, et quand j'ai vu le docteur, je croyais qu'il allait me laisser la chevillière une quinzaine de jours, comme la dernière fois, mais il m'a dit que j'aurais toujours une faiblesse à la cheville et que je ne pourrais jamais danser en professionnelle.

Puis elle a tourné la tête et j'ai vu ses yeux se remplir de larmes, à nouveau.

— ... Jamais de la vie, jamais. Je n'irai pas à la Julliard School. Je ne crois pas que j'avais mes chances, mais maintenant, de toute façon, c'est mort.

Que lui dire ? Estelle adorait la danse et la peinture, mais la danse était vraiment sa passion. La lumière de sa vie. Vous pouviez le voir dans chaque geste qu'elle faisait.

J'ai pris son visage entre mes mains et j'ai essuyé ses larmes avec mon pouce.

— Tu as encore une année d'école de danse, avant de pouvoir te présenter. Ne te sous-estime pas et puis, il n'est pas sûr que tu ne te remettras pas. Tu l'as dit, ça n'est pas ta première entorse...

Elle me regardait et a fait « non » de la tête, mais sans chercher à se dégager.

— Non, Oli, pas cette fois, elle a murmuré, en léchant ses larmes sur sa lèvre. Cette fois, c'est bien fini, je le sais.

J'ai pris sa tête contre ma poitrine et l'ai gardée comme ça, la laissant pleurer et tremper ma chemise tout son saoul, car que pouvais-je faire d'autre ? Je lui ai murmuré :

— Je suis tellement désolé, chaton.

Et puis j'ai déposé un baiser sur ses cheveux. Ça aurait pu être considéré comme un geste simplement fraternel, si, en même temps, les yeux clos, je ne les avais pas imaginés répandus sur mon oreiller.

Elle s'est écartée, a essuyé ses joues puis m'a regardé sous ses cils collés par les larmes.

— Qu'est-ce que tu fais là, au fait ? m'a-t-elle demandé. Tu ne devais pas être à une de ces fêtes de folie dont vous parlez tout le temps entre vous ?

— J'y étais. J'ai ramené Vic et c'est là que je t'ai entendue pleurer.

Elle a hoché la tête, a détourné ses yeux avant de me regarder, à nouveau.

— Alors comme ça, j'ai changé ? m'a-t-elle demandé en me souriant avec un petit pétilllement dans son œil, qui à la fois m'a pincé le cœur et m'a fait me sentir à l'étroit dans mon jean.

— Ça, on peut le dire !

Elle approcha son visage du mien, si près que je sentais son souffle sur mes lèvres. Un centimètre de plus et elles touchaient les miennes. Bon Dieu, qu'est-ce que j'aurais voulu que ça arrive !

— À quoi tu penses ? m'a-t-elle murmuré.

— À des choses auxquelles un type de dix-neuf ans ne devrait pas rêvasser au sujet d'une fille de seize.

— Tu fais toujours comme si tu étais beaucoup plus vieux que moi.

On chuchotait toujours, tous les deux. Comme si on échangeait de terribles secrets. J'avais l'impression que la brise nocturne allait porter nos paroles dans toute la maison.

— Je suis assez vieux pour savoir ce que je fais.

Et ce n'est pas la peur de la contradiction qui m'étouffe, car alors, je me suis penché, j'ai effleuré doucement ses lèvres et je les ai embrassées, délicatement.

Elle a poussé un soupir et m'a dit :

— Je me suis toujours demandé ce que ça me ferait.

Instinctivement, je me reculai.

— Aucun garçon ne t'a jamais embrassée ?

Qu'est-ce qu'ils avaient donc, dans son lycée ?

Remarque, moi non plus, je ne l'avais pas vraiment embrassée. Pas complètement.

Elle rit et me regarda avec une sorte de pitié amusée.

— Je voulais dire : ce que ça me ferait si *tu* m'embrassais.

Elle sourit et baissa les yeux vers nos mains, qui se touchaient presque.

— C'est vrai, tu y as déjà pensé ?

Cet aveu me rendait absurdement heureux.

— Souvent, me répondit-elle en esquissant un nouveau sourire.

J'ai soupiré, me suis passé la main dans les cheveux et j'ai regardé sa fenêtre ouverte. Ça allait me fournir l'occasion de changer de sujet. Il valait mieux ne pas trop penser à un « vrai » baiser et encore moins à tout le reste, que j'aurais voulu faire avec elle.

— Je n'arrive pas à croire que tu sois grimpée par là, lui ai-je dit. Un de ces jours, tu vas te casser le cou. Laisse-moi t'aider à retourner dans ta chambre.

Je lui ai tendu la main et l'ai aidée à se relever, je gardais l'œil fixé sur sa fenêtre et j'écoutais la rumeur de l'océan, derrière nous. N'importe quoi, plutôt que de la regarder encore. Je pouvais sentir malgré tout son regard sur moi et sa main dans la mienne. Je savais que si je la regardais, j'allais l'embrasser. L'embrasser complètement, passionnément, ma langue sur la sienne. Et je le voulais, bon sang, je le voulais tellement ! Mais ce n'était pas possible. Ce n'était correct, ni envers elle, ni envers Vic.

— Bon, tu es prête ? je lui ai demandé, en soupirant.

Je l'ai guidée vers sa fenêtre en lui tenant les mains. Je l'ai regardée enjamber l'appui. Elle ne s'est pas retournée, mais quand je lui ai souhaité bonne nuit et que j'ai tourné les talons, elle m'a appelé. Je me suis penché sur le rebord de la fenêtre.

— Tu reviens, demain soir ? m'a-t-elle demandé, avec de grands yeux pleins d'espoir.

J'ai regardé le ciel, en espérant vaguement qu'il allait s'ouvrir, que quelqu'un allait paraître et me dire que ce n'était pas une bonne idée. Puis j'ai soupiré et j'ai dit :

— Il n'y a rien au monde dont j'ai plus envie.

Et c'était bien la vérité.

Alors, cet été-là, toutes les nuits, je suis revenu la voir, après mes soirées avec les gars, et je lui ai un peu raconté nos aventures. La plupart du temps j'en profitais pour lui donner des conseils à propos de ce qu'une fille devait faire et ne pas faire dans ce genre de soirées ; malgré mon attirance, j'offrais mon expérience, un peu comme un grand frère. Mais il était vraiment impossible de se détacher d'elle, alors j'étais là toutes les nuits. J'aimais nos conversations à propos de tout et de rien. J'adorais qu'elle trouve mes plaisanteries nulles et la façon dont ses yeux brillaient quand j'en avais enfin sorti une qui était drôle.

Parfois...

Parfois elle se penchait vers moi et elle me demandait si je l'embrasserais quand elle aurait dix-huit ans et ce que je ferais si elle n'était pas la sœur de mon meilleur ami, mais simplement une fille que je côtoierais à la fac. Ces questions un peu trop précises me mettaient la tête à l'envers. J'essayais de m'en tirer par une plaisanterie et je ne lui ai jamais dit que si elle était une copine de fac je serais collé à elle comme une sangsue, et que si elle avait dix-huit ans, je réviserais illico tous mes grands principes et j'en assumerais les conséquences. Au lieu de ça, je lui ai raconté que je sortais plutôt avec des femmes plus âgées

parce qu'elles étaient moins compliquées et moins exigeantes. J'étais bien trop accaparé par les études de médecine pour avoir une relation sérieuse. Quand je lui racontais tout ça, elle faisait la moue, comme si elle était prête à relever le défi et à me faire changer mes habitudes. J'aurais bien aimé qu'elle le relève, juste pour voir, même si je n'y croyais pas vraiment.

Aujourd'hui

— Tu as fait QUOI ? claironne Mia, outrée et j'ai envie de cacher mon visage dans mes mains.

Je le fais et je marmonne :

— Oui, oui, je sais...

— Regarde-moi, s'il te plaît ! Je veux savoir comment tu te sens après avoir fait ça, parce que, excuse-moi, mais je suis choquée !

Je baisse mes mains et j'essaie de garder mon sérieux, parce que j'ai envie d'éclater de rire, à voir sa tête.

— Oh mon Dieu, murmure-t-elle, accablée, ça t'a plu ! J'ai cru qu'il t'avait forcée, que tu étais en colère, mais non, ça t'a plu, ça se voit. Tu n'es pas un peu folle, Stelle ?

Je fronce les sourcils.

— Non, vraiment, continue-t-elle, je suis la première à souhaiter que tu refasses ta vie, mais O-li-ver ?

— Je sais, je sais...

Je soupire. Non, je grogne, plutôt.

— Moi non plus, je n'arrive pas à croire que je l'ai laissé m'embrasser. En tout cas, j'y ai mis le holà à temps, cette fois.

Elle grommelle :

— À temps, à temps...

— Eh bien quoi ?

— La fois précédente aussi, tu y as « mis le holà à temps » et qu'est-ce que ça t'a rapporté ?

— Un nouveau copain, qui a été ensuite mon compagnon.

— Wyatt aussi était une erreur, ma chérie, mais je ne voudrais pas médire de gens qui ne peuvent plus se défendre.

Je soupire et je hausse les épaules, car je ne veux pas me laisser entraîner sur ce terrain. Lorsque j'ai rencontré Wyatt, cet homme plus âgé que moi – nettement – j'ai négligé pour lui ma famille et mes amis. Je suis devenue celle que j'avais

pourtant dit que je ne serais jamais : entièrement dévouée à un homme. Mais il n'était pas n'importe lequel. Il était mon mentor, mon ami, mon amant et même s'il avait peut-être un peu trop d'ascendant sur moi et si devais, de temps en temps, faire face à ses sautes d'humeur, il m'aimait et était bienveillant envers moi.

Je coupe court.

— Je ne veux pas parler de Wyatt.

— Comme d'habitude, répond Mia avec flegme, un sourcil levé.

Je sais qu'elle me provoque, qu'elle cherche à me faire perdre mon sang-froid, et ses mots m'atteignent et me déstabilisent davantage que je ne veux le montrer.

— Je ne veux pas argumenter là-dessus.

— Bien sûr ! Tu sais que tu n'aurais pas le dernier mot, laisse tomber Mia, imperturbable.

— Bon, on va en rester là, de toute façon.

J'avale d'un coup le reste de mon verre de Moscato et le repose sur la table d'un mouvement peut-être un peu plus sec que je ne l'aurais voulu. Puis je sors un billet de mon sac et le pose sur la table.

— Tu vas vraiment partir là-dessus ? demande Mia, surprise.

— Je dois me préparer pour aller dîner chez Felicia et je ne suis pas d'humeur à discuter avec toi.

— Peux-tu me dire comment tu vas changer de vie alors que tu persistes à aller boulotter chez les parents de ton défunt toutes les foutues semaines ?

J'en reste bouche bée, littéralement. Je ne peux pas croire que Mia ose me parler de cette façon, alors qu'elle voit très bien que cela me met en colère. J'essaie de reprendre le contrôle du sang qui bouillonne en moi, mais c'est impossible si je reste une minute de plus dans ce bar.

— La prochaine fois que j'aurai besoin de ton avis, je te le demanderai, lui dis-je, furieuse. Tu ferais mieux de te regarder, avant de donner des leçons : ton ex t'a quittée pour aller retrouver son ex à lui et toi, tu n'as rien trouvé de mieux à faire qu'à aller te coller avec son oncle !

Elle se lève brusquement, les mains sur la table et clame :

— Je ne savais pas que c'était son oncle, d'abord !

Nous sommes toutes les deux face à face, comme sur un ring de boxe. J'ai les doigts sur mes tempes, pour essayer de prévenir la migraine qui monte.

— Je... Il faut que je parte ! Je ne peux pas !

En fait, je regrette déjà mes paroles. Mia ne mérite pas ce que je viens de lui asséner. Je le sais parfaitement, mais bon sang ! Elle sait que je déteste qu'elle

parle de Wyatt comme ça. Même quand il était en vie, je refusais d'aborder le sujet avec elle, parce que ça finissait toujours par une énorme dispute.

Le temps que je rentre chez Victor, je suis remontée comme une pendule et je déteste l'humanité tout entière. Heureusement, je ne rencontre personne sur ma route, parce que dans l'état où je suis, je ferais reculer un taureau enragé. Je claque la porte d'entrée pour la refermer et je grimpe l'escalier sans m'occuper des voix qui montent de la cuisine.

Vic m'appelle.

— Stelle ?

Je crie en réponse :

— Ouais, je ne fais que passer. Des trucs à prendre !

Puis je me réfugie dans ma chambre et je ferme ma porte, m'adossant au battant comme une ado fuyant ses parents, en essayant de retrouver un peu de calme avant le moment inévitable où j'entendrai les pas de mon frère dans l'escalier.

Ça ne rate pas : on frappe peu après, je soupire et j'ouvre ma porte. Mais je le regrette instantanément, car c'est Oliver que je vois dans l'encadrement avec rien d'autre sur lui que son sourire et un bermuda. Je refuse de laisser mon regard se promener sur son torse nu, même si j'en meurs d'envie au point que les yeux me brûlent, ainsi que mes mains, qui voudraient, entre autres choses, toucher la mèche couleur de sable qui lui tombe sur le front.

— Qu'est-ce que tu veux ? je lui demande, sans dissimuler ma mauvaise humeur.

Son sourire s'éteint et il me fixe, les bras croisés sur sa poitrine. Mais je refuse toujours catégoriquement de laisser mon regard s'aventurer dans cette région-là.

— Qu'est-ce qui te presse comme ça ? me demande-t-il et je commence à refermer ma porte sur lui, mais il m'en empêche en bloquant le battant avec sa main. Je soupire :

— Je n'ai pas le temps, Oliver, si tu veux à tout prix jouer les casse-pieds, reviens après onze heures du soir.

Les yeux baissés je regarde ses pieds nus. C'est sans doute, après tout, la partie la moins attirante de son anatomie.

— Bon, dit-il et rouvrant ma porte en grand, il entre.

— Qu'est-ce que tu fais ? je lui demande, outrée.

— Tu le vois, je joue les casse-pieds.

— J'ai dit : après onze heures. Là il est sept heures et demie, et il faut que je parte.

J'attrape le sac rempli de photos de Wyatt que j'avais laissé.

— Tu vas à un nouveau rendez-vous ?

Tout en me posant cette question, il se promène autour de la pièce, inspectant tout et touchant à tout, même à un soutien-gorge rose que j'avais laissé sur le dossier d'une chaise. Il l'examine avec un soin tout particulier.

— Je pense qu'on peut appeler ça comme ça, je lui réponds avec nonchalance.

J'ouvre le placard pour trouver des vêtements plus modestes et me changer. Le haut noir que j'ai sur moi est complètement décolleté dans le dos et ce n'est pas une tenue décente pour un dîner chez les parents de Wyatt.

— J'aime bien ce que tu portes, là, me souffle Oliver à l'oreille, me faisant sursauter.

Je me tourne vivement, les mains déjà levées pour le repousser, mais à ma grande surprise, mon nez s'écrase contre son sternum et je ne peux pas m'empêcher de respirer son odeur salée, masculine, mais douce, qui ne doit rien aux parfumeurs. Je n'ai hésité qu'un quart de seconde, mais cela lui suffit pour poser ses mains sur les miennes et les presser sur son torse tout chaud. Mon souffle se met à s'emballer.

— Regarde-moi, Stelle, me dit-il de cette voix quémandeuse, délicieusement grave et chaude, qui me fait chavirer depuis bien longtemps. Je n'ai de toute façon pas d'autre choix, dans la position où je me trouve, que de rejeter la tête en arrière et de lui accorder toute mon attention.

— Oublie ces branques avec qui tu sors et laisse-moi plutôt t'emmener quelque part, où tu voudras...

Mon cœur, si possible, s'emballer encore davantage, indifférent à tous les garde-fous et se ruant vers la catastrophe qui s'annonce. J'essaie de détourner les yeux vers l'affiche de cinéma qui est punaisée au mur, à côté de nous ; pas de chance, elle représente un couple qui s'embrasse, alors mes yeux reviennent se brûler à ces deux lacs d'émeraudes, fixés sur moi. Mon estomac fait le grand-huit, comme toujours quand Oliver me regarde de cette manière. J'essaie de lui reprendre mes mains, car les sentiments que j'éprouve en ce moment sont trop effrayants pour que je puisse même les analyser, mais il me tient fermement, porte mes doigts à sa bouche et embrasse délicatement le bout de mon annulaire droit. Pourquoi a-t-il précisément choisi celui-là ? Je tire plus fort et finalement, il laisse retomber ma main.

Je souffle :

— Je ne peux pas.

Ma voix est bizarrement rauque.

Une myriade d'émotions se succèdent dans ses yeux verts, avant de laisser place à la détermination et je suis obligée de faire un pas en arrière, de m'écarter de son odeur et de sa chaleur.

— Mais pourquoi ?

Je soupire et finalement, je détourne les yeux, que je baisse à nouveau sur ses pieds nus.

— Je ne peux pas, c'est tout.

Il sait pourquoi et ne devrait pas me poser cette question.

Il s'avance, si vite que je n'ai pas même le temps de réagir. Ses grandes mains saisissent mes bras et il approche son visage du mien, nez à nez. Je ne peux que le regarder, les yeux écarquillés, attendant que sa bouche vienne se poser sur la mienne, mais rien n'arrive. Il me regarde simplement et il pousse une sorte de grognement de frustration, qui entre en moi et fait vibrer chaque fibre de mon corps.

— Qu'est-ce que tu veux, Oliver ? je lui murmure, contre ses lèvres, qu'est-ce que tu veux de moi ? Tu veux m'embrasser ? Tu veux me baiser ? Tu veux entrer dans ma vie comme l'ouragan que tu es et pulvériser tout ce que j'essaie de reconstruire, avant de disparaître, encore ?

Ses lèvres affleurent à peine les miennes, comme l'ombre d'un baiser. Ses mains me serrent toujours, comme pour me casser en deux. Je sais qu'il n'en fera rien. Et effectivement, elles s'ouvrent, retombent et il s'écarte aussi vite qu'il s'est approché. Je sens un déchirement dans ma poitrine que j'aurais tant voulu, désespérément voulu, ne pas ressentir.

— Je suis désolé, dit-il sourdement et il secoue la tête, ses cheveux suivant le mouvement.

Il y a une étrange douceur dans ses yeux, à présent et je peux presque lire dans ses pensées.

« Je n'aurais jamais dû l'embrasser, jamais, jamais... »

Je ne peux m'empêcher de hausser les yeux de surprise, de l'entendre s'excuser. Il y a tant de choses que je voudrais lui dire, mais ce sentiment de défaite, dans ses yeux, me fait rester coite. Finalement, il recule franchement, s'adossant au mur, comme pour s'empêcher de revenir vers moi.

— Ce n'est pas grave... mais ne recommence pas, lui dis-je. Le baiser de l'autre jour était une erreur, nous n'aurions pas dû...

Je passe devant lui et saisissant le soutien-gorge au vol, je m'empresse de

l'enfourer dans un tiroir de la commode, comme un trésor qu'il faut absolument dissimuler, ou quelque chose de ce genre.

Cette fois quand je sens Oliver qui vient se placer derrière moi, je pousse un soupir excédé. Il faut vraiment qu'il arrête de faire ça. Je veux le sermonner.

— Oli...

Je m'arrête net, le souffle coupé, quand je sens ses lèvres douces et chaudes dans mon cou. Mon cœur bat encore à tout rompre, mais je reste figée sur place, mes mains toujours sur le tiroir. Je ferme les yeux et tente de calmer ma respiration, tandis qu'il dépose un autre baiser, juste à côté de là où il avait posé le premier. Je n'aurais jamais cru que mon cou était aussi sensible. Des sensations inouïes se propagent dans mon corps tout entier.

— Ce n'était pas une erreur, pas pour moi, me murmure-t-il d'une voix rauque qui me donne la chair de poule. Tu n'as jamais été une erreur, pour moi. Il faut que je demande à ton frère la permission de flirter avec toi, c'est ça que tu veux ?

Je sors précipitamment mes mains du tiroir et je m'agrippe au bord du plateau de la commode et une sorte de feulement sort de ma gorge, à ma grande surprise.

— Oh, ce bruit me chuchote-t-il et il m'attire contre son torse dur et doux à la fois. Ce bruit me rend fou, Stelle.

Il fait courir des baisers le long de mon cou. Je tremble et ne m'en soucie même pas, je ne sais plus ce que je veux, ce qui m'importe. Je ne sais plus si quelque chose compte encore, pour moi, après ça. Je n'ai même pas le temps de me laisser envahir par le doute, ou par un sentiment de culpabilité. Une tempête de désir se déchaîne dans mon corps et mon cœur bat, bat, tandis que les lèvres d'Oliver m'explorent, descendent toujours.

— Je ne peux pas... je ne peux pas...

Je murmure, gémissant presque.

— Oh mon Dieu, il faut que tu arrêtes, arrête...

Ses mains sont sur mes flancs, le bout de ses doigts effleure mes pointes de seins déjà dressées.

Il se presse contre moi, me repousse contre la commode.

— Et moi, murmure-t-il, est-ce que j'ai été une erreur, pour toi ?

— Oliver...

Je l'implore presque, mes yeux roulent et ses mains commencent un ballet sensuel sur mon corps, en haut, en bas, caressant et excitant, prenant tout son temps, comme s'il avait toute la soirée et toute la nuit pour déployer les

ressources de sa séduction. Comme si nous ne savions pas tous les deux que dès qu'il aurait quitté la pièce, tout serait fini, comme d'habitude et comme toujours.

— Et toi, Stelle, qu'est-ce que tu veux ? Tu veux que je t'embrasse, tu veux qu'on baise, tu veux te persuader que c'est moi l'ouragan qui veut ravager ta vie ?

La voix toujours aussi rauque, il se frotte contre mes fesses. Un autre gémissement m'échappe, malgré moi.

Il se tait, je rouvre les yeux. Je me dégage et je me retourne vers lui. Il me regarde, les yeux mi-clos, les cheveux emmêlés, sexy en diable.

Sexy ? L'adjectif semble avoir été inventé pour lui. La photo d'Oliver Hart illustrant la définition de « sexy » dans le dictionnaire. Mais cette fois, je ne me laisserai pas distraire.

— Pourquoi, demandé-je, c'est moi l'ouragan, moi ?

Je regarde furtivement la pendule qui est posée sur la commode et je constate que je suis déjà en retard. Il ne manquait plus que ça.

— Tu crois que tu ne l'es pas ? me réplique Oliver, les yeux étrécis.

Je laisse tomber :

— Tu délirés, puis je retourne vers le placard et là, en lui tournant le dos, je fais passer mon haut par-dessus ma tête. Je l'entends qui retient son souffle, mais cela ne me procure aucun plaisir. Je lui en veux.

— Non, c'est toi qui délirés, Estelle.

Il me rejoint encore et il est à nouveau derrière moi, sa voix près de mon oreille. Mais cette fois, il ne me touche pas.

— Tu délirés et c'est vrai que j'ai envie de te baiser et de faire sortir toutes ces folies de la tête !

Je ne peux pas m'empêcher de frissonner en entendant ça et je me dépêche d'enfiler un nouveau haut.

— Ça ne risque pas d'arriver !

— Pas maintenant, non, mais ça arrivera. Ne va pas à ce rendez-vous.

Il y a dans sa voix une sorte de prière qui me fait un peu dresser l'oreille. Je me retourne pour le regarder.

— Pourquoi ? Pourquoi je n'irais pas ?

— Parce que...

Il pousse un soupir, cherche ses mots. Son regard se promène autour de la chambre, comme si la réponse était inscrite sur ces fichus murs. Au moment où ma colère menace de déborder à cause de tout ce « déjà-vu », il se tourne à nouveau vers moi et son regard est si intense que j'en reste saisie.

— Parce que je ne veux pas que tu y ailles, parce que c'est mon tour. Parce que je t'ai laissée partir un million de fois, déjà, et que je ne veux plus laisser passer ma chance. Laisse-moi t'emmener où tu voudras. Laisse-moi te montrer comment je suis vraiment. Et je ne veux pas dire comment je suis au lit, bordel ! Je veux dire : comment je suis moi, profondément. Un rendez-vous, Stelle, juste un.

Et voilà que mon cœur se remet à s'emballer. Je laisse échapper un gros soupir.

— Bon, un rendez-vous, mais juste un.

Oliver sourit. Un de ses sourires qui me font toujours chavirer. Ceux qui font ressortir ses fossettes.

— Oui, dit-il, un rendez-vous.

Mon regard se promène également autour de la pièce, mais moi, c'est pour ne pas avoir à le regarder. Il en profite pour se rapprocher, mais je le stoppe d'un seul coup d'œil.

— Je pense que nos conceptions respectives du rendez-vous sont extrêmement différentes.

— Très bien, réplique Oliver, définissons-les pour être sûrs de rester en phase.

Je laisse échapper un petit rire.

— D'accord, je vais y penser. Mais si je décide de dire oui, il y aura des règles.

— Bon, tu n'auras qu'à me les envoyer par SMS.

— Je le ferai, sans faute !

Quand je redescends, je l'entends discuter avec Vic dans la cuisine et je passe la tête pour leur dire bonsoir. Oliver me regarde comme si j'étais une part de pizza qu'il s'apprêterait à dévorer. Je baisse les yeux avant de me perdre dans ce regard-là.

— Tu vas chez Felicia ? me demande Vic.

— Oui, je ne rentrerai pas trop tard. Salut, vous deux !

— Felicia ? demande Oliver alors que j'ai presque la main sur la porte.

— Oui, la mère de Wyatt.

— La... la mère de... ? bégaie Oliver, interloqué.

Je ris tout le long du chemin jusqu'à ma voiture. Lorsque j'y arrive, j'ai un SMS.

Tu m'as bien eu.

Je ris encore, mais je ne réponds rien.

Alors, ces règles, c'est quoi ?

N° 1 : on ne touche pas. N° 2 : on n'embrasse pas... si je pense à qq chose d'autre, je te dirai.

Vendredi soir, ça t'irait ?

Je n'ai pas encore dit oui, Oliver.

Mais tu vas le dire.

Je ne réponds rien. Je me demande si Vic lui a permis de m'emmener dîner ou boire un verre quelque part. Pour une raison ou pour une autre, cette perspective réveille les papillons qui s'envolent dans mon ventre. Puis je soupire en me souvenant où je vais et pourquoi. Mia a peut-être raison, après tout. Oliver est la dernière personne avec qui je devrais jouer à ce petit jeu. Mais c'est lui qui l'a inventé. Moi, dans ce domaine, je ne suis qu'une débutante, un challenger.

Le passé

OLIVER

En grandissant, le copain dont je me sentais le plus proche, c'était Jensen. On venait tous les deux de familles monoparentales, on n'était pas riches comme les parents de Vic ou ceux de Junior, et on a eu un job en plus des études dès nos quinze ans. Mais malgré nos points communs, on avait aussi nos différences. Jensen a toujours eu besoin d'avoir une petite amie régulière, tandis que moi, la dernière chose dont j'avais envie, c'était bien de m'attacher. Le divorce de mes parents en était sans doute la cause, avec le fait que ma sœur aînée et moi, on passait un week-end sur deux chez notre père et qu'alors, il nous parlait très librement des problèmes qu'il avait eus avec ma mère. Le principal, m'avait expliqué ma sœur, étant qu'ils s'étaient mariés très jeunes et sans expérience de la vie à deux. Elle avait seize ans quand elle m'avait dit ça, moi, neuf et pour une raison ou pour une autre, ses mots étaient restés gravés en moi, sans doute parce que je cherchais toujours à savoir pourquoi les choses avaient mal tourné.

J'aimais et je respectais mon père, mais je ne voulais pas finir comme lui. Pas question qu'un jour je quitte ma famille parce que le démon de l'aventure me démangerait. Lorsque j'étais ado, j'avais des petites amies, mais aucune ne me retenait bien longtemps. Ce n'est pas que j'étais infidèle ou quoi que ce soit de ce genre, mais je m'apercevais que nous avions des intérêts divergents ou bien je ne pouvais pas rester au téléphone très longtemps à bavarder avec elles sans m'endormir comme une souche. Mais j'aimais les filles. Leur odeur, leur goût... J'aimais les séduire. Sophie, ma sœur, se fichait de moi et me prédisait que j'allais devenir comme notre père, ce qui ne me plaisait pas du tout, quand je lui disais que non, je n'étais avec personne en ce moment.

— C'est bien le problème, Oli, me répliquait-elle. Tu ne vas pas rester célibataire toute ta vie, tu n'es pas George Clooney.

— Il se tape de sacrés canons, Clooney. Ça ne me déplairait pas de prendre sa place !

— Peut-être, mais moi, j'aimerais bien que mes gamins jouent avec les tiens, un jour.

— Disons que je n'ai pas encore trouvé celle qu'il me faut pour ça...

Et c'était la stricte vérité. Je ne l'avais pas trouvée. Je ne la cherchais pas vraiment, non plus, mais j'aimais l'idée que si je la rencontrais, je saurais tout de suite que c'était la bonne. Et ce n'était pas non plus que je ne leur parlais pas avant de les fourrer dans mon lit, ni qu'elles me plaisaient pas (toutes celles que j'avais eues me faisaient bander grave) mais la dernière fois que j'avais été amoureux, c'était à douze ans et toujours d'après Sophie, ça ne comptait pas. Pour le moment, je faisais ma médecine et j'avais bien besoin de m'amuser un peu. Les choses se décanteraient naturellement, ensuite.

C'est ce que je me disais quand Vic m'a invité à une fête qu'il organisait chez lui avec ses copains de fac. Il était à l'UCLA et moi à Cal-Tech et comme les deux universités ne sont pas très éloignées l'une de l'autre, on se voyait presque chaque week-end. Je prévoyais déjà de me rendre à sa fête, mais quand il m'a dit que Stelle était venue le voir ce week-end et qu'elle serait là aussi, je n'ai plus posé de questions : j'ai pris une douche et j'ai évité de répondre aux appels de Pam, ma petite amie du moment. J'avais l'intention de m'amuser ce soir-là et emmener Pam aurait signifié faire le baby-sitter. Elle était du genre à être saoule avec un seul verre, et à en boire dix, quand même.

Je suis donc allé à cette fête et j'ai salué un ou deux types que je connaissais avant de m'approcher du bar, car je me doutais que Vic jouait aux fléchettes à proximité. Il entra dans mon champ de vision et je me mis à rire, car il gardait le baril de bière comme si c'était le Saint Graal.

— Ça va, ma poule ? lui dis-je avec une tape dans le dos.

Il se retourna et on échangea un sourire.

— Oli ! vas-y, sers-toi un verre, rectification, sers-nous-en deux. Ça fait une heure que je surveille cette saleté pour pas qu'on le vide avant ton arrivée.

— Tu aurais dû me dire d'amener à boire, lui dis-je en riant et en allant me servir.

Il me versa un verre et s'écarta enfin du baril.

— Il y a quelqu'un d'autre qui vient ? lui demandé-je. Jensen ? Junior ?

— Jensen, je ne sais pas ce qu'il fabrique, il est chez lui. Et Junior est dans la famille de Rose.

Je sifflai, impressionné.

— Dis donc, ça devient vraiment sérieux !

Vic acquiesça, d'un air tout aussi affligé que le mien quand il est question que ce soit « sérieux » avec quelqu'un, et il haussa les épaules.

— Enfin, tant que ce n'est pas moi...

J'ai souri.

— Pareil !

— Ah, au fait, me dit Vic plus sérieux, je ne t'ai pas remercié pour être venu avec moi l'autre jour.

J'ai haussé les épaules et trinqué avec lui sans mot dire. J'étais allé avec lui passer un examen médical parce qu'une fille avec qui il avait couché lui avait dit qu'elle avait une MST. Je n'étais pas concerné, mais il était tellement défait par la trouille d'avoir attrapé une saloperie que je l'avais accompagné pour lui remonter le moral. Il ne voulait en parler à personne. Je n'aurais peut-être même pas été moi-même au courant, si la fille ne l'avait pas appelé alors que nous étions partis faire du surf.

— Les frères, c'est fait pour ça, lui dis-je. Tu as reçu... ?

Je voulais parler des résultats, mais j'évitai d'être trop précis, car on pouvait nous entendre et puis, je n'étais pas bien sûr qu'il était prêt à me répondre.

— Négatif (il avala le reste de son verre d'un trait). Il n'y avait rien. Ouf !

J'ai poussé moi aussi un soupir de soulagement. Je ne sais pas comment j'aurais réagi s'il m'avait annoncé autre chose. Je ne plaisantais pas en disant que nous étions des frères. Je ne peux même pas me rappeler du temps où Vic ne faisait pas encore partie de ma vie. Des amis de ce genre-là ne se trouvent pas à tous les coins de rue. Il était là lorsque mes parents ont divorcé, quand mon père est tombé malade, et tout le reste. Ses vieux m'emmenaient en vacances avec eux lorsque ma mère était en déplacement pour son boulot et Sophie, à la fac.

Bien sûr, une MST, ce n'est pas mortel, mais assez sérieux quand même pour qu'on réalise combien on a été chanceux d'éviter ça, jusque-là.

— Faut mettre une capote quand tu baisses, fils, lui murmurai-je avant de reprendre une gorgée de bière.

— Ouais, je sais, je sais...

Je me tenais à côté de lui et je regardais les types en tee-shirt aux couleurs de la fac, les filles qui buvaient, riaient...

Sur la gauche, il y avait un parquet de danse, avec un DJ aux platines. On ne voyait guère que deux ou trois couples en train de se remuer, mais l'un d'eux attira mon attention. Le type bougeait de façon assez basique, d'un pied sur l'autre, mais la fille ondulait, les mains dans ses longs cheveux bruns. Elle portait une robe

noire, courte et moulante, qui épousait chaque courbe de son corps, et des Converse noires aux pieds. J'étais complètement fasciné par la façon dont elle bougeait. On aurait dit qu'elle faisait un strip-tease, sans se déshabiller. Sa robe, toute courte qu'elle était, couvrait quand même son très joli petit cul. J'ai failli me pencher vers Vic pour lui faire une remarque à ce sujet, mais la fille s'est retournée, toute souriante, tournant le dos au type avec qui elle dansait, et j'ai vu que je la connaissais.

J'ai grogné :

— Non mais, ça va pas ?

— Quoi ? m'a dit Vic, ébahi.

— Tu laisses Stelle porter ça à une soirée ?

Je savais bien que je parlais comme le petit ami jaloux de la sœur de mon pote et que je n'avais aucun droit à ça, mais voilà que la fille dont on nous avait toujours prévenus qu'elle était zone interdite et qu'on avait tous pris l'habitude de protéger comme si on était ses frangins, voilà que... voilà qu'elle...

— Ça va vraiment pas ! répétais-je en fixant mon pote d'un air outragé.

Il m'a regardé comme si j'étais cinglé et a ri de la tête que je devais probablement faire.

— Qu'est-ce que tu racontes ? me répliqua-t-il. Elle a dix-huit ans, je ne peux quand même pas lui dire comment s'habiller, ni... D'ailleurs, elle porte plus ou moins toujours ce genre de trucs. Et puis, j'ai passé tout le début de la soirée à la surveiller comme un foutu chien de garde, au cas où le trou-du-cul avec qui elle danse essaierait de lui faire un truc tangent.

Je me touchai pensivement la mâchoire en réfléchissant à cette histoire de vêtements qu'elle portait. Non, je n'avais rien remarqué. On avait passé l'été ensemble, parlant chaque soir sur le toit de ses parents, et elle m'avait paru toujours couverte. Mais pas tellement, maintenant que j'y pensais. Elle portait toujours des chemisiers amples et des petits shorts, ou un pantalon de pyjama et un petit tee-shirt. Je ne l'avais encore jamais vraiment vue à une soirée, à part les siennes ou celles de Victor et alors, elle ne portait pas de maquillage ou de robe moule-fesses à donner envie à n'importe quel mâle de la traîner dans les buissons et la baiser sur-le-champ.

J'ai murmuré, finalement :

— Non, je n'avais pas vraiment remarqué, non...

Vic rit encore.

— C'est parce qu'elle est un peu comme ta sœur.

Je me figeai. Elle était comme ma sœur, oui. Avant qu'elle grandisse, avant un certain été. À présent, je ne croyais pas que mon cœur pourrait supporter une autre de ces danses, sachant que ce n'était pas moi, là, sur la piste, avec elle.

— C'est qui le type ? j'ai demandé.

— Euh... Adam, je crois qu'elle a dit qu'il s'appelait Adam.

— Il est venu avec elle ?

Pourquoi cette idée ne me plaisait pas du tout ?

— Oui, elle m'a dit que Mia n'était pas libre et qu'elle ne voulait pas se retrouver toute seule au milieu de types en chaleur et de filles barbantes qu'elle ne connaissait pas.

Je souris tout seul. Filles barbantes... Ça ressemblait à quelque chose qu'elle aurait pu dire, effectivement. Mais qu'est-ce que j'en savais, après tout ? Je ne connaissais pas cette Estelle-là.

— Ils sortent ensemble ?

Ils venaient de quitter la piste de danse et s'avançaient dans notre direction. Tout en marchant, elle rassemblait ses cheveux comme pour les nouer en queue-de-cheval, pour finalement les faire retomber en cascade entre ses doigts, sur ses épaules. Elle riait de quelque chose que lui disait le fameux Adam et je me demandais s'il faisait une plaisanterie sur ses fesses, vu qu'il ne les quittait pas des yeux.

— Je ne crois pas, non, je le saurais si elle avait une relation sérieuse. Elle s'amuse.

Je l'ai regardé et il a haussé les épaules.

— Et tu trouves ça normal ? ai-je demandé.

Il a, à nouveau, haussé les épaules en reprenant une bière.

— Et qu'est-ce que tu veux que je lui dise, il m'a rétorqué, de se marier avec ? Elle a dix-huit ans !

La pensée de voir Stelle mariée ne m'a pas plu du tout, alors je suis resté silencieux et je les ai regardés s'approcher. J'ai vu Stelle froncer légèrement les sourcils quand elle m'a enfin repéré et son sourire, s'effacer. Ma poitrine s'est serrée soudain. Pourquoi elle ne souriait pas, en me voyant ? Qu'est-ce que je lui avais fait ?

— Salut, Oli', me dit-elle en s'approchant.

Pour une raison ou pour une autre, ça ne me plut pas qu'elle utilise ce diminutif de mon prénom. Quand elle m'appelait comme ça, petite fille, ça ne me dérangeait

pourtant pas. Mais grande, j'avais envie de l'entendre dire mon prénom entier : Oliver. Et même, qu'elle le crie : O-li-ver !

Là-dessus, je me suis éclairci la gorge.

— Salut, Poule mouillée, je lui ai dit.

Ses yeux se sont un peu écarquillés de surprise en m'entendant l'appeler par ce surnom.

Adam rit bêtement et répéta :

— Poule mouillée ?

— C'est une longue histoire, grogna Stelle.

— Oh, pas si longue, dit Vic. Quand elle était gamine, elle avait peur de tout. Alors, on l'appelait comme ça.

Stelle leva les yeux au ciel et prit le verre que son frère lui tendait. Et moi, je restai là, à la regarder sourire à quelque chose qu'Adam lui disait. Je n'entendais pas les mots, incapable que j'étais de me concentrer dessus, seulement le rire de gorge de Stelle. Et je voyais son visage... son corps... Il fallait vraiment que je me calme, et je le savais.

J'ai vaguement entendu qu'Adam demandait les toilettes, Vic les lui a indiquées et Stelle l'a regardé s'éloigner.

Elle s'est tournée vers son frère et lui a demandé :

— Comment va le basilic ?

— Ah écoute, a grogné Vic, c'est ta plante, pas la mienne.

— Tu plaisantes ! Tu ne te soucies pas de sa santé... Très bien, je vais voir...

— Quel basilic ? j'ai demandé en la regardant s'éloigner, d'un pas dansant.

— Un machin qu'elle a planté sur le côté de la maison, parce que dans son appartement, il n'y a pas assez de lumière, ou quelque chose comme ça. Et elle croit que je vais m'en occuper.

— Ah, je vais aller voir ça.

— Très bien, comme ça tu pourras garder un œil sur elle, m'a dit Vic.

J'ai haussé un sourcil.

— Je croyais qu'elle avait dix-huit ans ?

— Oui, ben, elle a peut-être dix-huit ans pour les Adam et tous les merdeux du même genre, mais les amis et les copains de la fac, c'est autre chose.

Je l'ai regardé, attendant qu'il développe un peu, alors il a poussé un soupir excédé et il a ajouté :

— C'est sacré. C'est comme si j'allais fricoter avec Sophie. Je ne le ferai pas, et toi non plus. On ne fait pas ça, c'est tout.

Je ne me suis pas donné la peine de lui faire remarquer que Sophie était plus âgée que nous et déjà mariée, parce que je voyais bien où il voulait en venir. Elle était Stelle, sa petite sœur chérie et nous, nous étions ses copains, des types un peu cinglés qui couchaient à droite, à gauche et risquaient à tout moment de choper une MST. Pas vraiment le genre qu'on aime voir traîner autour de sa sœur.

Mais ça faisait tout de même mal, parce que la façon dont il voyait les choses s'accordait mal avec le fait que Stelle me faisait rêver de... ce que je n'avais pas le droit d'espérer.

Je fis le tour de la maison, les bruits de la fête s'estompant derrière moi. Et je l'ai trouvée. Je me suis arrêté net en la voyant agenouillée sur le gazon, devant sa fameuse plante et je l'ai regardée quelques secondes, en profitant du spectacle.

— Depuis quand tu t'es mise au jardinage ? lui ai-je demandé en m'approchant.

Elle a levé la tête, puis s'est remise sur ses pieds en souriant.

— Pas longtemps. J'essaie de manger sain, alors, je voudrais planter mes propres légumes et aromates, mais c'est quasiment impossible sur le campus.

Je me suis mis à côté d'elle et j'ai regardé la plante.

— Elle est belle, ai-je fait remarquer.

— Oui et elle sent bon !

Le sourire, dans sa voix, m'a fait lui sourire aussi, par contagion. J'ai demandé :

— Alors, comment s'est passé ton premier semestre à la fac ?

— Bien, vraiment... plaisant.

Je me suis tourné face à elle, j'ai enfoncé mes pouces dans les poches de mon jean.

— Tu aimes ça ton plaisir, hein ? j'ai demandé. Peut-être même un peu trop...

Elle a levé la tête et elle m'a regardé, avec la petite moue qu'elle fait quand elle essaie de comprendre quelque chose.

— Pourquoi tu dis ça ? m'a-t-elle demandé.

— Je ne sais pas... Adam... ta façon de danser... Mais Vic dit que tu n'as pas de relation stable.

Elle rit, ses yeux tout pétillants de gaieté.

— C'est plutôt drôle, venant de toi, m'a-t-elle dit.

— Comment ça ?

— Toi non plus, tu n'as pas de relation stable et toi aussi, tu t'amuses et tu prends ton plaisir...

— C'est différent.

— Pourquoi ? m'a-t-elle demandé, en croisant les bras sur sa poitrine, parce

que je suis une fille ?

— Non, ce n'est pas ça, ai-je dit très vite.

Et ça ne l'était pas, en effet. Les filles avec qui je couchais ne croyaient pas, elles non plus, aux relations « sérieuses », on avait au moins ça en commun. Mais Stelle... eh bien, c'était... Stelle.

— Alors, c'est quoi ? m'a-t-elle demandé d'un air de défi.

J'étais pris de court. Je me suis passé la main dans les cheveux.

— Je... je ne sais pas. Tu as raison, tu dois pouvoir faire ce que tu veux.

— Tes cheveux ont encore poussé, m'a-t-elle dit. Tourne-toi...

J'obéis. Mes épaules ont frémi lorsque j'ai senti ses mains sur elles.

— Je peux à peine les atteindre, il va falloir que tu t'accroupisses, a-t-elle murmuré.

Les yeux fermés, j'essayais de contenir le feu qui commençait à gronder en moi.

Je me suis tourné et j'ai vu, à quelques pas de là, un vieux banc de bois vermoulu. Vic m'a souvent dit qu'il voulait s'en débarrasser, mais je lui sais gré de l'avoir laissé là.

Stelle s'est assise à côté de moi, je lui ai tourné le dos pour qu'elle puisse toucher mes cheveux et j'ai un peu grimacé quand elle a tiré sur l'élastique avec lequel je me fais une sorte de petit catogan.

— Je t'ai déjà dit d'arrêter de mettre ça, m'a-t-elle reproché et elle a soupiré lourdement en passant les doigts dans ma tignasse.

Elle m'a massé le crâne, comme si elle me faisait un shampooing et j'ai failli pousser des gémissements, tellement c'était bon. Les filles aiment jouer avec mes cheveux et je ne m'en suis jamais plaint, mais en plus, il y avait quelque chose dans la façon dont Stelle les touchait qui me faisait vibrer et m'expédiait des sensations dans tout le corps. Quand elle eut terminé de les peigner de cette façon, elle a laissé retomber ses mains et a attendu, immobile, que je me retourne pour lui faire face, à nouveau.

Je lui ai demandé :

— Tu ne me remets pas l'élastique ?

Elle a secoué la tête en baissant les yeux sur ma poitrine. Je m'approchai d'elle jusqu'à ce que nos visages ne soient plus qu'à quelques centimètres l'un de l'autre, mais elle ne me regardait toujours pas en face.

J'ai murmuré :

— Estelle ?

Elle a enfin levé les yeux sur moi et pendant un moment, je me suis perdu dans

les différentes couleurs de ses pupilles, qui pour moi évoquent toujours les veines du marbre, un marbre comme il n'en existe pas de plus beau dans la nature : bleu vert et brun noisette. La façon dont elle me regardait faisait battre mon cœur. Il y avait tout un monde dans ces yeux-là. Je me disais que j'aimerais bien pouvoir me voir, comme elle me voyait. Peut-être que je me trouverais devant une tout autre personne. Peut-être l'homme d'une seule femme, un type qui l'accompagnerait chez ses parents pour le week-end et se conduirait en adulte responsable. Regarder Stelle, en ce moment, me donnait l'envie d'être cet homme-là.

— Excuse-moi, me dit-elle, je me souvenais... de choses...

J'acquiesçai, les mains sagement posées sur mes genoux, pour ne pas avoir la tentation de la toucher.

— Tu te souviens quand je t'ai demandé si tu m'embrasserais quand j'aurais dix-huit ans ? m'a-t-elle dit dans un murmure.

Elle avait posé sa main sur la mienne et, du bout de ses doigts, tapotait mes phalanges comme si c'était les touches d'un piano, faisant battre mon cœur plus vite.

— Ou... oui, suis-je parvenu à répliquer, la voix rauque.

— Je les ai, me dit-elle en me regardant droit dans les yeux et sans lâcher ma main. Tu veux bien m'embrasser, Oliver ?

Mon cœur battait si fort, que c'était à peine si je pouvais penser. Mes lèvres se sont entrouvertes et j'ai dit oui. J'étais censé être le chasseur, l'homme qui savait parler aux femmes, mais celle-là me laissait à court de mots. Elle me déstabilisait complètement. On s'est penchés l'un vers l'autre, jusqu'à ce que nos bouts de nez se touchent. On est restés comme ça, les yeux dans les yeux, puis on les a fermés. Nos bouches se sont trouvées, sa langue s'est glissée entre mes lèvres et dès qu'elle a touché la mienne, j'ai senti le feu qui couvait en moi se mettre à rugir.

Embrasser Estelle c'était... comme embrasser un nuage, ce qu'on peut seulement imaginer. C'était doux, léger et cela vous consumait entièrement. Nos bouches s'accordaient l'une à l'autre comme si nous étions nés en nous embrassant. Nos mains autour du visage de l'autre, comme si nous nous retenions, de peur d'avoir à nous séparer bientôt. Jamais je n'avais eu envie de me perdre, de me fondre dans la bouche d'une femme, à ce point. Lorsque j'ai finalement interrompu notre baiser, parce que mes mains semblaient animées d'une volonté propre et que je ne voulais pas faire quelque chose que j'aurais regretté le lendemain, les yeux d'Estelle s'ouvrirent brusquement et elle me regarda comme si elle me voyait pour la première fois. Ou peut-être était-ce moi qui voulais

qu'elle me regarde de cette manière-là. Je l'ai embrassée encore, avec plus de fièvre cette fois, et j'ai poussé un grognement rauque quand j'ai senti ses doigts se perdre dans mes cheveux.

On s'est séparés encore – ma poitrine me brûlait – et on a entendu quelqu'un l'appeler.

— C'est Adam, m'a-t-elle dit dans un souffle. Il doit vouloir rentrer.

— Tu vas t'amuser avec lui ? je lui ai demandé, puis je me suis penché pour prendre doucement sa lèvre entre mes dents.

Elle a poussé une sorte de feulement et m'a tiré les cheveux, avant de monter sur mes genoux. Mes mains se sont posées sur ses cuisses comme mues par leur propre volonté. Tout en moi désirait Stelle et la voulait tout entière. Et pour beaucoup plus que pour un coup vite fait.

— Pour l'instant, je m'amuse avec toi, je crois, me murmura-t-elle tout contre mes lèvres.

— Nom de Dieu, oui, j'ai grogné et j'ai repris sa bouche.

Nos langues se sont rejointes et j'ai guidé ses hanches contre mon bassin. C'était dingue. Nous étions dingues.

N'importe lequel des invités à cette fête pouvait tourner le coin de la maison et nous découvrir en train de se frotter sur ce banc pourri, mais on s'en foutait. D'ailleurs, on ne baisait pas vraiment, même si je l'aurais bien voulu. J'aurais voulu plus que tout au monde sortir ma queue de mon pantalon et entrer en elle, mais c'était Estelle, elle méritait mieux qu'un coup à la sauvette dans une fiesta d'étudiants. On l'appela encore, de plus en plus fort et on fut bien obligés de se lâcher. Stelle descendit de mes genoux et s'assit à côté de moi pendant qu'on reprenait tous les deux notre souffle et finalement, c'est Vic qui apparut au coin de la maison.

— Ah, Stelle, te voilà ! dit-il en s'approchant. Tu es encore à t'occuper de ta plante ?

— Oui... enfin, on parlait, bredouilla sa sœur en se levant et en défroissant sa robe.

— Ton Adam, là, il est en train de gerber partout. Tu ne peux pas le ramener chez lui ?

Elle poussa un lourd soupir excédé.

— Non, c'est pas vrai ! Je n'emmène pas de copine, pour ne pas avoir à la mater si elle boit trop et c'est le gars à qui je demande de m'accompagner qui se met minable comme un gamin à sa première teuf ?

Je n'ai pas pu m'empêcher de rire et j'ai proposé :

— Tu veux un coup de main, peut-être ?

Elle haussa les épaules.

— Je ne refuse pas... si tu veux bien.

Je me levai pour la suivre et on est allés chercher le type. On l'a d'abord laissé finir de vomir, puis je l'ai aidé à monter dans sa voiture, une BMW noire, rutilante, qui se trouvait être garée juste à côté de ma Maxima fatiguée et ça ne me plaisait pas que Stelle rentre avec ce minable complètement paf dans sa belle voiture. Je savais qu'elle n'était pas une fille intéressée et que sa famille était loin de la laisser dans le besoin, mais ça me rabaissait et me rappelait pourquoi, en fait, je n'étais pas pressé de me fixer. Je voulais avoir la sécurité quand je déciderais de me ranger : une bagnole, une maison, et tout ce que je jugerais nécessaire à la vie, même ce qui, pour le moment, ne comptait pas vraiment pour moi. Je savais que cela arriverait et que ça ne serait pas dans si longtemps.

Quand Estelle s'est installée au volant et qu'elle a mis le contact, je suis venu me pencher à sa portière. On s'est regardés intensément, longtemps, et elle a eu un petit sourire timide. Puis elle m'a chuchoté :

— Je me suis toujours demandé comment ce serait, si on s'embrassait.

J'ai tourné la tête et j'ai regardé autour de nous. Il n'y avait personne, tout le monde était à la fête. Alors, j'ai passé ma tête par la portière et de nouveau, j'ai embrassé Estelle. Je me fichais bien qu'Adam soit à côté, il ronflait comme un porc, de toute façon.

— ... Et ? j'ai demandé quand je me suis écarté.

— C'était... fantastique, vraiment !

Son visage s'est éclairé de l'intérieur quand elle a dit ça, mais elle a ajouté :

— Ne t'inquiète pas, va... Je sais bien qu'il n'y aura pas de suite.

Mon sourire s'effaça instantanément. Moi, je voulais lui dire, au contraire, qu'on pouvait continuer. On allait dans des facs voisines, on pouvait se revoir et être ensemble. Et puis... je me suis rappelé qui elle était et qui j'étais, moi. Je savais bien que Victor n'approuverait pas que j'aie une histoire avec sa sœur. Objectivement, connaissant ma réputation, je ne l'aurais pas approuvé, moi non plus. Et elle n'avait que dix-huit ans. C'était sa première année en fac. Moi, j'allais entrer en externat de médecine.

— Maintenant que tu es à l'université, c'est toi qui veux t'amuser, lui ai-je dit en espérant qu'elle allait me contredire, mais au lieu de cela, elle a souri de plus belle.

— C'est ce que je fais, à la prochaine, Oli !

Adam se mit à grogner. On s'est tus et on l'a regardé, mais il est retombé dans son sommeil de pochard.

— Oui, c'est ça, à la prochaine, je lui ai dit, et elle a démarré.

J'ai soupiré, en voyant la voiture tourner le coin de la rue. Mon cœur était bien lourd et je me demandais s'il allait repartir dans les étoiles, un jour, comme il venait de le faire, là.

Le présent

ESTELLE

JE DÉTESTE LES DISPUTES.

Je n'aime pas avoir tort, mais je déteste encore plus les disputes. Je n'ai pas trop de sang-froid quand ça arrive. Je m'énerve, je crie et je finis par fuir. Mia, elle, se met tout autant en colère, mais elle tient tête jusqu'au bout. Inutile de dire que nous ne nous sommes pas parlé depuis deux jours. J'ai aussi réussi à éviter Oliver à l'hôpital, quand j'allais montrer aux enfants comment décorer à la peinture des frisbees ou des planches à roulettes. Je l'ai toutefois aperçu au bureau des infirmières et une fois, sortant du bureau de Jen. J'avais comme ça des petits indices de ce que doit être sa vie : le flirt, les partenaires sexuels multiples et les petits rendez-vous qu'il s'octroie, probablement à l'hôpital même, les nuits de garde. Ce ne sont pas des choses plaisantes à imaginer, mais elles me viennent tout de suite quand je pense à lui.

Deux de mes amis peintres, Micah et Dallas, sont au milieu du couloir du service pédiatrie, avec le même air dégoûté que je devais avoir, la première fois que j'ai découvert ces murs. Rien qu'à la façon dont Micah se gratte la tête sous ses longs cheveux, je sais qu'il se demande ce que nous allons bien pouvoir faire de ça. Dallas regarde le pitoyable poisson peint sur la cloison, comme s'il n'en croyait pas ses yeux. Micah se tourne le premier vers moi et me lance un coup d'œil qui semble me dire : « Dans quoi est-ce que tu nous as encore fourrés ? », ce qui m'arrache un petit rire.

— Eh ben, dis donc... soupire-t-il d'un air entendu, sans se donner la peine de développer.

Je réplique :

— Merci, merci, les amis, vraiment merci ! en passant mes bras autour de sa taille, pour me serrer contre lui, ma joue contre son dos, avant de faire la même chose à Dallas.

— C'est bien gentil, réplique celui-ci, pince-sans-rire, mais ça vaut au moins

une pipe, en remerciement !

Je suis prise d'un fou rire et c'est alors que j'entends un raclement de gorge juste derrière moi. Je me retourne et je vois Oliver, qui fait une drôle de tête. Apparemment, il a entendu ce que vient de dire Dallas. Son air pincé me fait rire de plus belle.

— Ah, Oliver, dis-je, voici Micah et Dallas. Les gars, c'est Oliver, le meilleur ami de mon frère. C'est lui qui m'a entraînée dans toute cette histoire.

— Salut ! lui lancent-ils en chœur.

Oliver marmonne un bonjour, puis se tourne vers moi.

— Je peux te parler une minute ?

L'intensité de son regard me noue l'estomac.

— Bien sûr ! Les amis, la peinture est dans cette pièce. Je crois qu'on devrait commencer par la chambre au bout de ce couloir, à gauche. Je reviens tout de suite.

Puis je suis Oliver et lui demande :

— Où allons-nous ?

Il m'emmène un peu plus loin, ouvre une porte et me fait signe d'entrer, mais je ne bouge pas. Cette partie de l'hôpital est désaffectée pour la durée du chantier de peinture. Je ne voudrais pas que quelqu'un nous voie et s'imagine des choses.

— Eh bien, entre !

— On peut parler ici.

Il ferme les yeux d'un air excédé et souffle comme s'il essayait de retrouver son calme. Quand il les rouvre, je remarque comme ils ont l'air fatigués.

— C'est ça, Stelle, soupire-t-il, fais-moi rire !

Je secoue la tête mais passe tout de même la porte, parce que je ne veux pas laisser mes amis trop longtemps seuls. La pièce où il m'a fait entrer est une sorte de débarras, avec des classeurs métalliques à dossiers alignés le long du mur.

— Alors ? lui dis-je.

Il est face à moi, adossé à la porte qu'il a refermée, les mains dans les poches de sa blouse blanche. Il me regarde sans rien dire. J'insiste.

— Eh bien ?

— Je n'ai aucune nouvelle de toi, je ne te vois pas et quand je te retrouve, tu es avec un type qui veut que tu lui tailles une pipe ?

Il ne semble pas en colère, mais seulement déstabilisé et même, peut-être, un peu blessé, ce qui est ridicule et impossible, puisque c'est Oliver.

— Et ?

— Et tu m’as manqué.

Cet aveu, et surtout la façon dont il le fait, doucement et avec gravité, fait battre mon cœur un peu plus vite. Puis je pense à Wyatt et à ses « tu me manques » qu’il ne me disait pas bien souvent, seulement quand il était parti pour l’un de ses nombreux voyages sans moi et que nous ne nous étions pas téléphoné depuis un jour ou deux. Je ne lui ai jamais posé de questions, jamais demandé ce qu’il faisait alors. Même quand Mia essayait de me faire comprendre qu’il me trompait certainement, je ne donnais pas suite, parce que, pour une raison ou pour une autre, je m’en fichais. Je me suis toujours demandé si c’était grave que ça ne compte pas pour moi.

— Mais non, je ne te manque pas, Oliver et puis, tu vois quelqu’un, non ?

Il lève les yeux au plafond.

— On ne peut pas appeler ça « voir quelqu’un » !

— Bien sûr, c’est juste de la baise, je réplique d’un ton bien plus amer que je ne l’aurais voulu. J’ajoute précipitamment : ça ne me regarde pas du reste et je m’en moque !

Oliver sourit d’un air incrédule et je me sens devenir toute rouge. Je grommelle :

— Bon, j’ai à faire.

Je fais mine de partir, mais il ne bouge pas de la porte.

— Tu t’amuses avec ce type ? me demande-t-il, avec un mouvement de menton vers l’extérieur.

« M’amuser avec un type »... Moi, je lui parle de baise et lui, il dit « s’amuser » comme quand on était des ados et que Mia disait qu’elle avait « des petits amis ».

— ... À moins que tu préfères l’autre, ajoute-t-il, celui qui a les cheveux longs ? Je sais que ça t’a toujours bien plu...

Je fais un pas en arrière. C’est vrai que j’aime bien les cheveux longs chez un homme, et c’est probablement à cause d’Oliver, du reste. Je ferais mieux de les détester, apparemment.

Les siens ne sont plus si longs, à présent, mais suffisamment pour qu’on y enfonce ses doigts et qu’on s’y accroche, s’il a sa tête entre vos jambes. Il a un duvet couleur de sable sur ses mâchoires, comme toujours quand l’heure s’avance et je me dis que ça doit être une sensation délicieuse contre la peau des cuisses...

— Pourquoi tu me regardes comme ça ? me demande-t-il d’une voix rauque qui me tire de mon fantasme.

Il fait un pas vers moi et je me retrouve les yeux au niveau de « Dr O. Hart » imprimé au-dessus de sa poche gauche.

— Estelle, regarde-moi, me dit-il et une vague de désir fait lentement son chemin autour de mon ventre.

Je n'ai guère le choix qu'entre deux attitudes, soit le bousculer pour rejoindre la porte, soit lever les yeux vers les siens et reconnaître la sensualité qui brûle dans l'air comme une torchère entre nous. Je choisis la seconde, car je suis une idiote et que j'aime, il faut le croire, qu'on me brise le cœur à répétition.

— Tu me désires, me murmure-t-il. Je sais que depuis tout ce temps, tu me désires encore.

— Je n'ai pas le temps, ils m'attendent, je bredouille, en essayant de m'extirper du faisceau électrique de son regard.

— Un rendez-vous, Stelle, juste un, je te promets que je ne te toucherai pas.

— Il y a déjà quelqu'un dans ton lit, Oliver, il te faut vraiment quelqu'un d'autre ?

Ses yeux s'étrécissent légèrement.

— Pour ton information ; c'est inexact. Et tu crois vraiment qu'il ne s'agit que de coucher avec toi ?

J'ai envie de dire que je n'en sais rien. L'histoire tend à se répéter, mais je tiens ma langue, là-dessus.

Je réponds :

— Je ne sais pas de quoi il s'agit.

Et je détourne les yeux.

J'ai l'impression de suffoquer, seule avec lui dans ce petit espace. J'essaie de passer, mais il me retient par le bras.

— Un rendez-vous, Estelle.

Je ferme les yeux et secoue la tête. Des larmes me piquent les paupières. Il ne manquait plus que cela. Je souffle :

— Je ne suis pas prête.

Oliver laisse retomber sa main, il a l'air peiné.

Il s'en remettra. Il sait trouver de quoi occuper sa vie.

Arrivée à la porte, je me retourne et je lui lance :

— À propos : Dallas, le gars qui a parlé de pipe, est gay. Et Micah, celui qui a les cheveux longs, était l'un des meilleurs amis de Wyatt et il n'est VRAIMENT pas mon type.

— Il est mignon, me dit Dallas un peu plus tard, alors que nous entamons la

sous-couche et je sais qu'il parle d'Oliver, alors je pousse un petit grognement ennuyé qui le fait rire.

Je lance un petit regard de côté à Micah, mais celui-ci ne fait aucun commentaire.

— Ce que je veux dire, c'est que je me le ferais bien !

— S'il avait tes penchants, il serait sûrement d'accord. Tu es plus vieux que lui, ça, ça lui plaît et tu es chic avec tes lunettes d'intellectuel et ton nœud papillon. Oui, je crois que ça pourrait coller.

Ça le fait rire et il roule les yeux d'un air gourmand.

— De quoi il voulait te parler ? me demande Micah et mon cœur se met à taper dans ma poitrine.

Micah n'a jamais l'air de rien, mais je le vois venir avec ses airs nonchalants.

— Bah, d'un truc.

— Vous êtes ensemble ?

Ça y est...

D'une certaine manière, je crois que Micah est le fil du téléphone qui me relie à Wyatt ; chaque fois que j'essaie de le couper, il resserre le nœud et je n'y arrive pas.

— Non, on n'est pas ensemble. Je ne suis avec personne.

Micah pousse un lourd soupir et repose son rouleau à peindre avant de se tourner vers moi.

— Wyatt ne va pas revenir, tu sais... il n'est pas parti pour un de ses voyages au bout du monde avec son billet de retour dans la poche. Tu as le droit de voir quelqu'un d'autre.

— Je ne suis pas prête.

J'ai parlé dans un souffle. Je reprends mon rouleau et me remets vigoureusement à enduire le mur.

J'entends celui que tenait Micah tomber sur le sol. Et puis j'entends ses pas. Je sais qu'il s'approche de moi, mais je refuse de me retourner. Si je le fais, je sais que je vais pleurer et je ne veux pas pleurer ici. Je veux que ce projet soit fait d'espoir et de vie, pas de deuil et de chagrin.

— Tu vois ce mur, me dit Micah, dans mon dos, c'est ta vie. Ce bleu n'était ni laid, ni triste, au départ, mais nous le recouvrons, parce qu'il a fait son temps. Pourtant, les infirmières qui passent là tous les jours se rappelleront à quoi il ressemblait. Les enfants qui l'ont regardé ne l'oublieront pas non plus et peut-être que parfois, il leur manquera, mais nous, il faut que nous leur donnions quelque

chose qu'ils aient plaisir à regarder. La vie est courte et brutale, douloureuse, elle nous prend les gens que nous aimons aussi vite qu'elle nous les a donnés, mais elle est belle, aussi. Wyatt voudrait que tu sois heureuse et que tu tournes la page. Que tu sois amoureuse, que tu te maries, que tu aies des enfants, que tu voyages... tout ce qui te fera te sentir vivante. Plus tu prolonges ton deuil et moins tu vis. Or, nous le savons bien, notre temps nous est compté, à tous.

Une main imaginaire me prend la gorge et la serre tellement que je ne peux même pas répondre. Je ne m'aperçois pas que je pleure, jusqu'au moment où Micah me serre sur sa poitrine et qu'un gros sanglot m'échappe. J'entends alors un autre choc sur le sol et je sens les bras de Dallas autour de moi. Et nous voilà tous les trois à pleurer la dernière paire de bras qui nous manque et qui nous aurait tous enveloppés dans son affection. Peu après, je donne le signal du départ, car je ne peux pas regarder ce mur sans que mes larmes ne se remettent à couler. Comme je me dirige vers la sortie, je vois Oliver appuyé au comptoir de réception, sa tête dans ses mains. Je me demande s'il est fatigué ou si l'un de ses petits patients n'est pas bien.

Je pense toujours à ce fichu mur bleu et bien que je n'aie guère de raisons de vouloir le faire, j'ai soudain envie de le reconforter. Je passe sur les mauvais souvenirs et j'essaie de me concentrer sur les bons. Sans plus d'hésitation, je m'approche, passe les bras autour de sa taille et pose ma joue sur son dos. Son corps se raidit.

Je lui dis, tout contre sa blouse :

— On peut dîner ensemble, aller où tu voudras, mais en amis, pas autrement.

Il pousse un lourd soupir, je retire mes bras, il se retourne et il scrute mon visage, les sourcils froncés.

Je murmure :

— D'accord ?

Il ne répond pas. Mais il prend ma joue dans sa main et je frissonne, car il la caresse doucement de son pouce.

— Très bien, dit-il enfin, en amis.

Ses yeux dans les miens, il se penche et je commence à perdre contenance. Oliver sait que mes règles interdisent qu'il m'embrasse. Mais je sens son souffle sur mes lèvres et mes paupières battent et se ferment. Il ne prend pas ma bouche, pourtant. La sienne se pose juste à la commissure, comme il faisait autrefois, sur le toit de mes parents. On aurait pu croire – et je le croyais, aux battements de

mon cœur – qu’il allait tenter quelque chose de plus risqué, mais non. Il se recule lentement, m’examinant toujours comme si j’étais un bijou rare.

— C’est toujours oui, n’est-ce pas ? me dit-il. Je n’ai enfreint aucune règle ?

Je lui réponds son « oui », de la tête, les yeux dans les siens, bien que tout mon être crie « non ». Si ce sont là ses baisers amicaux, je ne crois pas que je survivrai à un vrai, quand bien même ce ne serait pas le premier entre nous.

— Tu m’enverras tes autres règles ? me demande-t-il avec une petite lueur dans l’œil qui m’inquiète.

J’acquiesce à nouveau en silence.

— Tu n’as plus de mots ? plaisante-t-il.

Je murmure :

— Tu m’as prise de court.

Il essaie de cacher son sourire, mais je vois ses fossettes qui se creusent.

— Tu as fait qu’un très mauvais jour pour moi se finit très bien, me dit-il et il reprend ma joue dans sa main. Cette fois, son pouce me caresse la lèvre. Je lui demande :

— Tu veux m’en parler ?

Mais il secoue la tête et sourit tristement.

— Non, j’en ai eu assez pour aujourd’hui...

Je ne peux que lui sourire en réponse et nous restons ainsi, les yeux dans les yeux, lui, son doigt sur ma bouche et moi, mon cœur dans sa main, jusqu’au moment où le haut-parleur appelle son nom.

— Je vais y aller, lui dis-je. Contrairement à certains, j’ai besoin de sommeil et tu as du travail.

Oliver acquiesce, lâche mon visage et commence à se diriger vers le couloir des chambres.

— Bonsoir, jolie Estelle, me dit-il.

Je réponds, avec un sourire :

— Bonsoir, bel Oliver.

Il sourit à son tour et me lance, avant de tourner le coin :

— Envoie-moi un SMS quand tu seras rentrée.

Je quitte l’hôpital l’esprit bien plus léger que lorsque j’y suis entrée tout à l’heure. Assise dans ma voiture, je tâte ma lèvre là où Oliver l’a touchée et je jurerais que je la sens vibrer. Je ferme mes yeux en essayant de me souvenir si Wyatt m’avait jamais fait cet effet-là. Je l’aimais. Oui, vraiment. Mais chaque fois que je suis avec Oliver, je me pose cette question et je me sens terriblement

coupable de me la poser. Peut-être bien que je les ai aimés différemment. Peut-être que pour Oliver, j'avais encore un amour d'enfant, aggravé par les hormones de l'adolescence et pour Wyatt, davantage un amour adulte, stable et sans surprises. Je n'arrive pas à décider lequel était le plus fort et si cela a un sens de les comparer. Rien ne m'y oblige. Wyatt est mort et je n'y peux rien. Alors pourquoi accepter de sortir avec Oliver en amis me semble soudain un tel affront à sa mémoire ?

Je fais les cent pas dans ma galerie, lorsqu'une femme à l'allure élégante pousse la porte. Elle me sourit et relève ses lunettes de soleil sur son front. Elle a un certain âge – à peu près celui de ma mère, certainement – et se déplace avec la grâce d'une ballerine.

Elle regarde autour d'elle, puis ses yeux se posent à nouveau sur moi et elle me demande :

— Vous êtes la propriétaire ?

— Oui, mon nom est Estelle Reuben. Vous êtes déjà venue ? J'ai l'impression de vous avoir déjà vue.

Peut-être l'avais-je rencontrée lors de l'un de nos vernissages, au temps où nous en organisions régulièrement ?

— Non, c'est la première fois que je viens, me répond-elle, mais peut-être nous sommes-nous rencontrées à New York.

Elle m'examine attentivement et reprend :

— Wyatt était votre... ?

— Mon fiancé.

Wyatt détestait les termes « ami, compagnon » quand il s'agissait d'une relation amoureuse. Il disait que « fiancés » c'était bien plus joli. Qu'étais-je donc, à présent ? Une ex-fiancée, une fiancée-veuve ? Je ne savais jamais quoi répondre à ce genre de questions.

— Je suis désolée, me dit-elle avec un petit sourire triste. Les muscles de son visage bougent très peu lorsqu'elle sourit, ce qui fait que sa compassion paraît plus de façade, que bien réelle, mais je lui souris néanmoins en réponse.

— Je vous remercie. Vous vous intéressez à l'art ?

Je ne vois pas pour quelle autre raison nous nous serions rencontrées à New York.

— Oui, je suis collectionneuse et j'ai un œil sur ceci depuis longtemps.

Elle lève sa main vers l'une des toiles les plus précieuses de ma galerie, l'œil qui semble veiller sur elle.

— Combien vaut-il ? me demande-t-elle. J'ai déjà essayé de l'acheter dans le

passé, mais je n'y suis pas parvenue.

En un éclair, je comprends à qui j'ai affaire.

— Vous êtes... Priscilla Woods ?

Cela fait un an qu'elle m'appelle – ou me fait appeler par l'assistante de son mari – à jets presque continus. J'ai toujours repoussé ses offres, même s'il s'agissait de grosses sommes, parce qu'elle désire acquérir deux tableaux dont je ne suis pas du tout prête à me séparer.

— C'est bien moi, oui, me répond-elle avec un sourire. Je suis en ville pour un jour ou deux et je me demandais si je pouvais arriver à vous convaincre de me céder ces deux œuvres.

Je m'éclaircis la gorge, pour être sûre d'être bien entendue.

— Celui-ci n'est pas à vendre.

— Et l'autre ? Les cœurs brisés avec des ailes ?

Je suis son regard vers le tableau en question, accroché sur une cimaise du mur d'en face.

— Il s'agit... de cœurs-kaléidoscopes ailés.

En prononçant cette phrase, je sens une boule monter dans ma gorge. Wyatt avait peint cette toile peu après que nous avions décidé de vivre ensemble. Il en avait en fait réalisé trois variantes, en avait vendu deux et gardé la dernière pour la galerie. Je ne sais pas s'il avait l'intention de la vendre un jour, peut-être après tout, même s'il voyait bien combien je tenais à ce tableau et combien son motif me tirait toujours des larmes. C'était sa peinture, il en faisait bien ce qu'il voulait.

— C'est beau, dit Priscilla Woods en s'approchant de la cimaise. Ça m'évoque une sorte de renaissance.

J'acquiesce en essayant de brider l'émotion qui s'est encore une fois emparée de moi, à l'évocation de mes souvenirs. Il faut tout de même que je puisse suivre cette conversation.

— Oui, dis-je, c'est bien de cela qu'il s'agit. Une renaissance.

Celle de mon cœur, de mes espoirs, de ma vie amoureuse. Une naissance, aussi, un envol : celui de notre couple.

— Je ne vois pas de prix... fait remarquer Priscilla.

— Certaines choses n'en ont pas.

Elle se tourne vers moi.

— Tout en a un.

— Les objets, oui, peut-être, mais pas les souvenirs auxquels ils sont attachés.

Elle hoche la tête, mais ne relève pas. Ses yeux quittent les miens pour regarder

à nouveau le tableau.

— Ainsi, me dit-elle, vous ne voulez pas vous séparer des souvenirs qu'il évoque pour vous ?

Je regarde la toile en silence. Non, aucune somme d'argent ne peut acheter mes souvenirs, mais d'un autre côté, je les ai, ils sont inscrits en moi pour toujours, aussi j'ai peut-être tort de les rattacher à des objets, fût-ce à des œuvres d'art. Ces deux dernières semaines, j'ai commencé à tourner une page. Je sens que je vais dans la bonne direction. Mais quand je me trouve face à ce genre de situation ; avoir à me séparer de ce qui a représenté trois ans de ma vie, j'hésite et je renâcle. Je respire profondément, sentant au passage l'odeur de peinture et de bois qui imprègne toujours cet endroit. Ma décision est prise.

— Je suis prête à m'en séparer, dis-je d'une voix ferme et déterminée.

Priscilla Woods se tourne et, ravie, claque dans ses mains avec un petit cri d'excitation. Soudain, elle se révèle différente de ce qu'elle m'était apparue, avec son rang de perles et sa coiffure parfaitement au carré. Cela me fait sourire et je suis moins triste de vendre ce tableau.

— Je peux vous le livrer chez vous, lui dis-je, sachant très bien que l'affaire est faite. Lorsque les gens qui ont de l'argent jettent leur dévolu sur quoi que ce soit, ils ne ressortent pas sans l'avoir acheté.

— J'habite New York, me dit Priscilla Woods, je ne vais tout de même pas vous demander de prendre l'avion avec le tableau sous le bras !

— Nous le faisons souvent, vous savez. Je n'aimerais pas le confier à un transporteur. Pas celui-là.

Elle me fait un petit sourire.

— Je l'emporte, me dit-elle. Nous avons un jet privé, il voyagera en toute sécurité.

La façon dont elle parle du tableau, comme si c'était un enfant, me conforte un peu dans l'idée que j'ai bien fait de le lui vendre.

— Je vais préparer la facture, lui dis-je.

Priscilla Woods regarde sa montre.

— Ai-je le temps de faire un saut de l'autre côté de la rue ? me demande-t-elle. En fait, je devais retrouver une amie pour déjeuner.

— Mais bien sûr, j'ai seulement besoin de quelques indications. Revenez après votre déjeuner, j'aurai eu le temps de tout préparer et de bien l'emballer.

— Parfait ! J'ai hâte d'accrocher mon nouveau tableau au-dessus de ma cheminée et de le montrer à tout le monde !

« Son » tableau. J'essaie de faire en sorte que ces mots ne m'atteignent pas, mais je n'y parviens pas vraiment.

Après le départ de Priscilla, et après avoir rédigé la facture, je décroche la toile, la pose sur le plancher et m'y assieds, les jambes repliées sous moi. Délicatement, du bout des doigts, je touche chacun des cœurs brisés, et les ailes qui les portent. Les larmes coulent sur mon visage tandis que je leur fais mes adieux. Je les couvre de papier bulle, une couche, deux couches, trois couches... en m'essuyant les yeux entre chaque. Je repense à l'air sérieux, concentré de Wyatt quand il préparait ses couleurs et à la façon dont son visage s'illuminait, comme éclairé de l'intérieur, quand il sentait que ce qu'il avait imaginé était en train de prendre forme.

— *Tu aimes ? il m'avait demandé et comme il devait voir sur mon visage que j'adorais son tableau, le sien s'était éclairé encore davantage.*

— *On ne le vendra jamais ! me suis-je exclamée.*

Il a ri, m'a prise dans ses bras et serrée contre lui.

— *Si, un jour, m'a-t-il dit, quand on sera fatigués de le regarder.*

Là où il est, j'espère qu'il ne croit pas que je m'en suis finalement lassée, parce que ce n'est pas le cas. Jamais je ne me lasserai de contempler les œuvres de Wyatt. Mais il ne s'agit pas de cela. C'est une sorte d'adieu que je me fais à moi-même.

Je me lève et, le cœur lourd, je me prépare à laisser partir une étrangère avec un morceau de mon passé. Elle ne saura jamais tout ce que cette œuvre représente, mais elle l'aime et c'est l'essentiel.

Le quatrième jour de ma brouille avec Mia, je décide de l'appeler et, après une longue conversation, je prends ma voiture et vais la voir à son studio. Sur le pas de la porte, je m'arrête et je prends le temps d'admirer les photos qu'elle y expose ; elles ont changé depuis ma dernière visite. Sur la droite, il y a un cliché en noir et blanc d'une femme sur un lit. Elle tourne le dos à l'appareil et le drap est remonté sur ses fesses, ce qui fait qu'on ne voit que la courbe de son dos nu, très blanc, et la masse sombre de ses cheveux sur une épaule. L'effet, très « graphique », en est saisissant.

Sur le mur qui fait face à la porte, une photo de groupe, une famille : le père, la mère et un petit garçon. Ils sont habillés normalement, mais le père comme le fils portent des masques de personnages de *La Guerre des étoiles*, tandis que la mère porte ses cheveux tressés en macarons, comme la princesse Leia. C'est à la fois amusant et un peu étrange et je regarde, fascinée, puis je sursaute, parce que Mia est descendue m'accueillir. Elle porte une robe-sac rouge et pas de chaussures, ce qui me fait rire, car je porte la même en noir. On s'embrasse en riant.

— Je suis désolée de m'être comportée comme une garce et de ne pas avoir été près de toi quand tu as vendu ce tableau, me dit-elle, renouvelant les excuses qu'elle m'a déjà faites au téléphone.

— Ça va, ça s'est bien passé. Moi, je regrette de t'avoir dit... ce que je t'ai dit. Je n'avais pas à le faire.

On pousse toutes les deux un gros soupir et on se précipite à nouveau dans les bras l'une de l'autre.

— Tu es tout de même une belle salope, parfois, me souffle-t-elle dans mon cou.

Je lui réponds de la même façon :

— C'est pour ça qu'on est amies.

Puis on s'écarte l'une de l'autre et je regarde à nouveau la photo de groupe.

— Je l'aime beaucoup, celle-ci, dis-je.

Mia sourit.

— Elle fait de l'effet, hein ? C'est leur carte de vœux d'Halloween.

— Celle-ci est vraiment belle, dis-je en montrant la femme de dos sur un lit.

— Oui. « Dans mon boudoir » commande de la cliente qui a posé, cadeau pour son futur mari... Elle est magnifique, cette femme...

Mia tourne vers moi son regard bleu.

— Dis donc, et toi ? Quand est-ce que tu vas me laisser te photographier ? Tu sais que tu serais parfaite ?

— Moi ? Ça ne m’amuse pas du tout. Et puis, je ne saurais pas prendre l’air sexy sur commande.

Mia rit.

— Mais il ne faut surtout pas essayer, idiote ! raille-t-elle. Prendre ce genre de poses, c’est le meilleur moyen d’avoir l’air d’une gourde. Tu n’aurais qu’à me laisser faire, tu sais ce que je suis capable de mettre dans une photo.

— Ça, à l’évidence, dis-je avec un geste montrant celles qui nous environnent.

— Dis donc, tu ne ferais pas un shooting pour moi, ce week-end ?

— Un shooting ? Je suis venue te faire mes excuses et t’emmener déjeuner, pas me faire recruter pour une séance de photos de charme.

— Écoute, j’ai une modèle qui s’est décommandée parce qu’elle est malade et c’est une série très importante, pour un magazine, je dois leur envoyer les photos la semaine prochaine, sans faute. C’est important, Stelle, c’est peut-être ma chance !

— Oh, merde ! soupire-je, déjà vaincue.

— Ben oui, merde, toutes mes modèles habituelles m’ont fait faux bond, il faut que tu me tires de là !

Elle me regarde comme si elle allait éclater en sanglots et je déteste la voir stressée comme ça, surtout pour du boulot.

Je soupire à nouveau :

— Bon, d’accord, d’accord, je vais le faire !

Ce ne sera pas la première fois que je poserai pour elle, en fait. Mais jusqu’à quel point cela sera désagréable ?

— Ah, merci, ma chérie, merci !

De joie, elle fait un petit bond sur place et elle me reprend à nouveau dans ses bras.

— Est-ce que ça sera... comme cette fois... là, avec le type, sur la plage ?

Ça ne s’était pas trop mal passé, jusqu’à ce que Wyatt nous rejoigne. On folâtrait dans l’eau, le modèle masculin et moi, en essayant de ne pas regarder l’appareil et de faire comme si on était amoureux, ce qui n’est pas évident quand on ne connaît pas le type, même s’il est joli garçon. Le temps qu’on s’habitue un

peu, qu'on soit suffisamment à l'aise pour prendre la pose « deux secondes avant le baiser », Wyatt était venu nous voir travailler et ça avait tout fichu par terre. Le voir là me rendait nerveuse et je ne suis pas arrivée à être naturelle avec le modèle. C'était horrible.

Mia rit et me tire de mes pensées.

— Non, ce sera en intérieur et beaucoup plus intime, me dit-elle. Alors ce n'est pas plus mal que tu n'aies personne en ce moment...

Pas trop rassurée, je grommelle que cela vaut mieux, en effet. Elle me dit qu'elle n'a pas le temps de déjeuner, alors je la laisse travailler et je rentre à ma galerie, en prenant note de passer me prendre un sandwich.

L'après-midi de ce jour-là, je suis à l'hôpital et je prépare la salle pour les petits, quand je reçois un SMS d'Oliver.

Règle n° 1 : pas de robe courte.

Je baisse les yeux sur la tenue que je porte, puis je regarde par la fenêtre pour vérifier qu'il n'est pas en train de m'espionner.

Je pianote sur le téléphone :

Tu es où ? Tu me vois ?

Il répond :

???

Moi :

Est-ce que tu me vois, d'où tu es ? Tu m'espionnes ?

Le téléphone se met à vibrer et le nom d'Oliver s'affiche sur l'écran.

— Ça veut dire que tu portes une robe courte, là, maintenant ? me chuchote-t-il.

— Oui, et au son de ta voix, je suis sûre que tu es à l'hôpital.

— Courte comment ?

— On a dit qu'on était amis, Oliver.

— Dis-moi comment elle est, quoi... J'ai besoin de le savoir...

— Au-dessus du genou.

— Quelle couleur ?

— Noire.

Dans l'appareil, j'entends une porte s'ouvrir et se refermer, puis à nouveau le souffle d'Oliver et je frémis comme s'il était juste derrière moi.

— Elle est serrée ?

Je ris.

— Est-ce que tu essaies de faire du téléphone rose à trois heures de l'après-midi, et au boulot ?

Il pousse un soupir.

— Je t'ai envoyé un SMS pour te demander de ne pas porter de robe courte à notre rendez-vous... amical, et tu me dis que tu en as une, là, alors que tout le monde peut te voir ?

— Eh bien quoi ? Je ne suis pas en sous-vêtements, tout de même !

— Non, mais n'importe quel mâle à Santa Barbara peut regarder tes jambes et rêver qu'elles se nouent autour de sa taille, voir ton décolleté et imaginer qu'ils font glisser la robe pour te voir mieux...

— Oliver, arrête ça tout de suite ! lui dis-je en rougissant malgré moi.

C'est que je commençais à me figurer certaines images, dans ma tête et à respirer plus vite. Il n'a pas à jouer ce genre de petits jeux avec moi.

— ... On est des amis ! j'ajoute bien fort, des a-mis. Je n'irai nulle part avec toi si tu continues à me dire ces choses-là.

Il ne parle plus, ensuite, pendant si longtemps que je dois regarder mon écran pour savoir s'il est toujours là.

— Et elles te font quoi, Estelle, ces choses que je te dis ?

Sa voix chaude, caressante, me donne le frisson.

— Rien du tout.

— Rien, vraiment ?

Je ferme les yeux. Il me défie et je sais très bien que j'aurais dû ignorer sa question.

— Ça ne te donne pas envie qu'on soit tout seuls, tous les deux quelque part ?

— Et pourquoi j'aurais envie de ça ? je demande, en espérant que ma voix paraît plus assurée que je ne le suis en réalité.

— Parce que si nous l'étions, je glisserais ma main sous ta robe...

Il s'interrompt et sa voix devient plus chaude et plus profonde encore.

— ... dans ta culotte...

— Qui te dit que j'en ai une ? je lui demande dans un souffle.

— C'est vrai que tu n'as pas de culotte, petite coquine d'Estelle ?

Le sourire, dans sa voix, me fait rougir de plus belle.

— Peut-être...

— Si je glisse ma main sous ta robe et que je constate que tu n'as pas de culotte, je ne pourrai pas résister. Il faudra que je te l'enlève pour voir si tu es toute nue en dessous.

— Et si je le suis ? je demande doucement.

Pourquoi est-ce que je rentre dans son jeu ? Pourquoi, pourquoi, pourquoi est-ce

que ça m'excite ? Pourquoi ça me plaît ?

— Là, il pourrait bien t'arriver des choses, me dit-il d'une voix rauque qui fait que mon cœur s'emballa.

— Ah oui, quel genre de choses ?

Je le provoque...

— D'abord, il faudra que je te goûte...

— On est amis, on n'embrasse pas, je lui rappelle vicieusement avec le sourire.

— Je ne parlais pas de ta bouche, me dit-il de cette voix qui me fait chavirer et il continue : Je prendrai mon temps, d'abord je ferai une suite de petits baisers qui descendront jusqu'à tes chevilles, puis je remonterai doucement par l'intérieur de tes mollets, de tes cuisses... ma langue y tracera une ligne, goûtant chaque centimètre de toi...

Ses paroles sont une incantation et ses mots me caressent, dessinent les images qu'il évoque, je peux sentir sa langue brûlante sur ma peau sensible.

— ... Et je remonte encore, je te déguste jusqu'à ce que tu me supplies de mettre ma bouche et ma langue à un certain endroit et...

— Oliver, arrête !

C'est bref, mais presque plus un gémissement qu'un cri. Je sais que je l'ai bien cherché, mais entendre ces mots-là me trouble trop, me fait me sentir trop...

Je souffle et j'arrive à coasser :

— Tu ne devrais pas être en train de sauver des vies, plutôt ?

— Je suis en pause, il me répond nonchalamment, comme s'il ne venait pas de me dire toutes ces choses.

— Il m'arrive même de déjeuner, tu sais...

— Tu déjeunes à trois heures de l'après-midi et tu fais du téléphone rose pendant ta pause ?

J'ai écarquillé les yeux et je dois maintenant fermer à demi mes paupières pour accommoder ma vue à la lumière qui entre par les fenêtres de ma salle de dessin.

Il rit.

— Oui, je suis doué, pour ce genre de choses.

— Bon, eh bien je vais te laisser, comme ça tu pourras terminer tranquillement ta pause...

— Pas la peine, j'ai eu une érection du feu de Dieu, et j'ai dû me cacher dans un sombre débarras, le temps que j'arrive à m'en défaire, avant de reprendre mes activités.

Je soupire et me laisse tomber sur une chaise. Des images de lui flirtant avec le

personnel féminin de l'hôpital me trottent dans la tête.

— Je suis sûre qu'il y a des infirmières... ou des membres de l'administration de cet hôpital, qui ne demanderaient pas mieux que de te faire passer ça...

Le silence, à nouveau, puis un soupir bref, dur.

— J'aimerais bien que tu n'aies pas une aussi mauvaise opinion de moi.

— Moi, j'aimerais mieux que tu ne m'aies pas mis ces idées-là dans la tête, mais c'est la vie.

— Bon, de toute façon, le problème est réglé, pour le moment, je n'ai plus besoin d'aide. Et je n'en aurais pas cherché.

— D'accord, eh bien... à plus tard.

— C'est ça.

Je range mon téléphone et je vais prendre un bout de verre pour commencer une nouvelle sculpture, quand ça vibre à nouveau.

Tu sais, j'en avais bien besoin. C'était agréable. Comme un sourire de toi.

J'ai eu une dure semaine.

Quand il exprime des choses comme ça, il me donne envie de pleurer. Je sais qu'il fait un métier difficile et le fait qu'il veuille se spécialiser en chirurgie pédiatrique après son internat force le respect. Il avait l'air si abattu l'autre fois, cela ne lui ressemble pas. Et maintenant, ce message ? Ça achève de me briser le cœur. Je pianote :

Pensées. Je suis là tout l'après-midi.

Dans ta robe ?

LOL. Dans ma robe !

Nous ne nous écrivons rien d'autre après cela, mais tout en fabriquant un de mes cœurs-kaléidoscopes, je souris toute seule. C'est Oliver qui est l'inspirateur de ces sculptures, même si Wyatt m'a aidée à les mener à bien, à trouver la bonne technique pour les assembler. Je ne peux pas m'empêcher de me demander si ce n'était pas un signe, mais je ne laisse pas cette idée me tourmenter trop longtemps. Cela ne sert à rien de croire en la destinée si vous êtes trop têtue pour la laisser vous guider.

Ma sortie « en amis » avec Oliver a fini par arriver, un samedi. Nous ne nous étions vus que très brièvement, de temps à autre, depuis notre « conversation » au téléphone et depuis, je m'étais surtout occupée de la peinture des murs des chambres, avec Micah et Dallas.

Oliver m'avait donné, à son tour, trois règles pour notre rendez-vous : pas de robe courte, des chaussures confortables et pas de maquillage. J'ai failli éclater de rire quand j'ai vu la dernière des trois et bien sûr, je n'ai pas obéi. J'ai mis un jean, des bottines noires et un petit haut blanc à fanfreluches, avec un blazer vert bouteille par-dessus, au cas où il ferait un peu frais. J'ai laissé mes cheveux tomber librement sur mes épaules et me suis maquillée. J'ai même mis un rouge à lèvres carmin. Je me suis regardée dans la glace et j'ai souri à mon reflet. Avant de rencontrer Wyatt, je n'avais jamais touché à un bâton de rouge. C'est lui qui m'a suggéré d'en mettre et aussi, de m'habiller plus « femme ». Il était plus âgé et avait davantage d'expérience que moi. Il avait davantage vécu et chaque fois qu'il me faisait une suggestion, je l'écoutais.

Avant Wyatt, je me mettais sur le dos à peu près ce que je voulais, des robes courtes, des jupes serrées, des hauts talons. Il m'avait peu à peu orientée vers ce qu'il appelait des vêtements d'adultes. Mia trouvait que j'étais une idiote de le suivre sur ce point. Elle disait qu'à notre âge (nous venions tout juste d'avoir 21 ans) nous pouvions bien montrer ce que la nature nous avait offert.

« Surtout toi, avec ton corps de danseuse », disait-elle. Je n'avais tout de même pas renoncé à porter des Chuck ou des Doc Martens et j'avais même eu un petit piercing sur le nez, pendant un temps. J'ai juste montré un peu moins de jambes et un peu moins de décolleté, pas de quoi en faire tout un plat. Aujourd'hui, je suis reconnaissante à Wyatt pour tout ce qu'il m'a apporté, mais j'ai décidé que je ne me laisserais plus influencer par personne et surtout pas par un homme. Je resterai moi-même.

Je dévale l'escalier, passe dans la cuisine et attrape une bouteille d'eau minérale au passage, que je bois au goulot en cherchant un petit quelque chose à grignoter.

— Jolie, me dit Vic après avoir jeté un coup d’œil sur ma tenue, en sortant une seconde la tête du frigo.

Je fais un tour sur moi-même et lui souris.

— Merci !

— Tu sors, si tôt ?

Je regarde ma montre. Il est dix heures du matin et Oliver va arriver d’une minute à l’autre. Soudain, je me sens nerveuse. La réalité commence à m’apparaître : Oliver passe me prendre pour une « sortie entre amis » dans la maison de mon frère, son meilleur copain. Nous n’avons pas suffisamment pensé à cet aspect des choses. J’ai vingt-cinq ans et je ne suis plus une enfant, mais Vic continue à me considérer comme « zone interdite » pour ses amis. C’est la même chose depuis mon adolescence. Il a beau considérer Oliver comme un frère, et le présenter souvent de cette façon à des tiers, je sais qu’il n’aimerait pas l’idée que lui et moi, nous soyons ensemble.

Je m’efforce de prendre le ton le plus léger possible.

— Oui, je vais faire un tour avec Oliver.

Vic fronce très légèrement les sourcils en me scrutant d’un air interrogateur, et il hoche la tête lentement.

— Vous vous entendez bien, tous les deux, avec cette histoire d’hôpital...

Dans cette constatation, il y a comme une question qu’il n’oserait pas formuler. Très curieux, dans la bouche de mon avocat de frère.

Je lui réponds d’un hochement de tête et d’un sourire un brin guindé. On sonne à la porte avant qu’il ait eu le temps d’ajouter quoi que ce soit et je me précipite pour ouvrir. Je lance :

— À plus tard ! par-dessus mon épaule, j’attrape mon sac et j’ouvre la porte.

Je sors sans même voir Oliver, mais je sens son eau de toilette. Il faut que je referme la porte avant toute chose. Il faut nous éloigner d’ici avant que Victor nous suive sur le perron et fasse voler en éclats, en quelques mots bien sentis, toute cette histoire de « soirée entre amis ».

— Pressée ? me demande Oliver en souriant, pendant que je me bats avec les millions de clés de mon trousseau.

Mon œil s’arrête sur le jean sombre et le polo bordeaux qui moule son corps mince. Puis sur les fameuses fossettes que fait ressortir son sourire, et sur la façon dont ses cheveux encadrent ses hautes pommettes. Ses fabuleux yeux verts pétillent d’amusement. Bon sang, il est vraiment trop beau pour une « sortie entre amis ».

Voilà qu'il regarde mes lèvres, à présent. Je les ouvre pour lui répondre et lui aussi semble vouloir ajouter quelque chose, mais avant que nous ayons pu parler, la porte s'ouvre et Vic paraît sur le seuil.

— Je croyais que tu plaisantais, me dit-il.

— À propos de quoi ? je réponds.

— Salut Vic, dit Oliver. Qu'est-ce qu'il y a ?

— Elle me dit qu'elle a rencard avec toi, mais elle est bizarre, on dirait qu'elle me cache quelque chose et je me demande si elle ne me raconte pas des craques.

Mon cœur fait des bonds dans ma poitrine, alors je détourne le regard. Je fixe les montagnes, là-bas, au bout de l'horizon et je réponds, sèchement :

— Je ne suis plus une enfant, Victor.

— Pourquoi elle te cacherait quelque chose ? s'étonne Oliver. Tu nous caches quelque chose, Stelle ?

Je le regarde.

— Bon, on y va, ou vous comptez me mettre sur le gril encore longtemps, tous les deux ? C'est ridicule !

Vic éclate de rire, secoue la tête et rentre en lançant par-dessus son épaule :

— Bonne chance avec Miss Grognon !

Je lui fais un doigt, ce qui le fait rire de plus belle et je dévale les marches du perron vers la Cadillac noire d'Oliver. J'ai la main sur la poignée de la portière et je l'entends qui s'approche, mais elle reste fermée. Il vient côté de moi, le pouce toujours sur le bouton d'ouverture automatique.

— Je ne pense pas qu'il faille commencer un rendez-vous, amical ou pas, sur une fausse note, me dit-il d'un air sérieux.

— Et moi je n'ai pas l'intention de me laisser chamberer à la fois par mon frère et par mon rencard, figure-toi.

— Ton rencard ?

— Tu sais ce que je veux dire.

— Pas tout à fait, ce serait gentil de m'expliquer un peu, que je n'aie pas me faire des idées.

— Oliver...

— Estelle...

— Tu connais les règles. Pas de baiser, pas de pelotage, pas d'entourloupe.

— Et toi, les miennes : pas de robes courtes, pas de rouge à lèvres... au fait, tu en portes. Et il est très rouge. Une couleur de rencard, d'ailleurs.

Je me mords l'intérieur des joues pour essayer de ne pas rire. Je n'y parviens

d'ailleurs pas vraiment.

— Parce que le rouge, c'est une couleur de rencard ?

— Sur tes lèvres, oui.

Je soutiens son regard un moment, il y a de l'électricité dans l'air et mon cœur bat vite. Finalement, il m'ouvre la portière. Je me glisse sur le siège et j'attends qu'il fasse le tour du véhicule pour me rejoindre.

— Belle voiture, lui dis-je quand il s'assied au volant.

— Merci. Cadeau de mon père lorsque j'ai eu mon externat.

Je n'ai rencontré le papa d'Oliver que quelques rares fois. Je sais qu'il est cardiaque et a fait plusieurs infarctus.

— Il va plutôt bien, je te remercie. Il s'est remarié, il a l'air heureux et sa femme est très gentille. Sa santé est stable, donc, ça va.

— Et ta mère, et Sophie ?

Il me sourit brièvement avant de retourner toute son attention vers la circulation.

— Elles vont très bien toutes les deux. Sophie est de nouveau enceinte et le petit Sander grandit à vue d'œil. Maman veut tellement les aider qu'elle a décidé d'arrêter de travailler pour être davantage disponible.

— Impressionnant ! On dirait que les gens changent.

— Tu n'imagines pas à quel point ils peuvent changer, dit-il d'une voix grave, qui résonne délicieusement en moi.

— Bon, alors, dis-je en me claquant joyeusement sur les cuisses, où allons-nous ?

— Prendre un bon petit déjeuner d'abord et ensuite, on pourrait aller visiter un vignoble.

Je me tourne vers lui.

— Tu veux me saouler à un rendez-vous entre amis ?

Il me répond du tac au tac, pince-sans-rire :

— Voilà ! Voilà à quoi on s'expose quand on met du rouge à lèvres.

Tout à la fois, je ris, je soupire et je grogne :

— Tu es impossible.

— C'est toi qui me rends comme ça !

— Parlons d'autre chose. Il y a un kit Bluetooth dans ta voiture ?

Il sourit.

— Mais oui, princesse Estelle, tout ici n'attend que votre moindre désir et est prêt pour votre inspection.

J'arrête de passer la main sur le tableau de bord et je la repasse sur mon genou.

Je sens que je rougis.

— Je crois que j’aimais mieux ta vieille bagnole, lui dis-je.

Les sourcils d’Oliver prennent la forme de deux accents circonflexes et il se tourne vers moi.

— Tu préférerais ma pauvre vieille guimbarde fatiguée à celle-ci ?

Je hausse les épaules.

— Je la trouvais plus cosy. Celle-ci, elle me rappelle la Batmobile, je n’ai rien contre, mais j’aime bien quand c’est cosy.

Il murmure quelque chose d’inaudible et commence à regarder comment connecter mon portable au kit Bluetooth, sans que j’aie besoin de rien lui expliquer ; il sait déjà que je veux écouter ma musique. Autrefois, quand je montais avec lui, je prenais toujours mes CD. Oliver ne passe dans sa voiture que du hard rock et du rap. Je n’ai rien contre non plus, mais je préfère le rock classique. Le Steve Miller Band a à peine lancé ses premiers accords, qu’il est interrompu par un appel de Mia.

Oliver me questionne du regard. J’acquiesce.

— Si tu permets, lui dis-je.

Il presse le bouton et avant même que j’aie pu dire un mot, la voix affolée de Mia résonne dans l’habitacle.

— Quels sous-vêtements tu portes ?

Je rougis une fois de plus. Du coin de l’œil, je vois Oliver qui se mord la lèvre pour ne pas rire.

— Quoi ? Mais enfin, Mia, tu es sur haut-parleur, là !

— M’en fous, c’est une urgence. Tu n’entends pas mon stress ? Tu vas me dire quels sous-vêtements tu portes, oui ?

Nouveau coup d’œil vers Oliver, et par la vitre, puis je tire un peu sur mon haut pour regarder, parce que, croyez-le ou non, j’ai complètement oublié ce que j’ai mis là-dessous.

— Tu peux déconnecter le téléphone ? je demande à Oliver, qui secoue flegmatiquement la tête.

— S’il te plaît, j’insiste. C’est terriblement embarrassant !

— Réponds-lui, c’est tout, me chuchote-t-il.

— C’est qui ? demande Mia.

— Oliver. On est dans sa voiture et tu es sur le foutu Bluetooth.

Elle rit.

— Oh mon Dieu ! Je suis désolée, Oli !

— Comment, tu es désolée ? je m'exclame. Ce n'est pas lui que tu harcèles, c'est moi !

— Bah, c'est un peu lui aussi. Bon alors, tes sous-vêtements ?

— Soutien-gorge blanc avec dentelles et petite culotte assortie.

J'ai répondu entre mes dents et n'ai pas manqué de remarquer le coup d'œil appréciateur d'Oliver. Je l'aurais bien giflé pour ça mais je sais que rien de bon n'en sortirait alors je me contente de croiser les bras sur ma poitrine.

— Ma cocotte, il faut que tu me rendes un grand service, je n'ai pu avoir le modèle homme que pour midi, aujourd'hui. Tu pourrais venir à cette heure-là ?

Je regarde Oliver qui fait « non » de la tête.

— On ne peut pas faire ça plus tard ? je réponds à Mia. Vers 18 heures, par exemple ?

C'est davantage à lui, qu'à elle, que je le demande.

— Stelle, écoute, c'est important ! J'essaie d'appeler tous les modèles que je connais, mais ils sont tous à L.A. pour un défilé de mode, ou je ne sais quoi.

Je pousse un lourd soupir et je me laisse aller contre l'appuie-tête en fermant les yeux.

— Je te rappelle, d'accord ?

— Avant une heure. S'il te plaît, Stelle, s'il te plaît !

— Mais oui !

Oliver déconnecte l'appareil et nous nous garons devant un petit kiosque au bord de la plage.

— De quoi il s'agit ? me demande-t-il une fois qu'il a coupé le contact.

— D'un shooting de photos avec lequel elle a tous les problèmes imaginables et pour lequel elle m'a demandé d'être son modèle. Apparemment, elle ne peut pas trouver un type pour poser avec moi, le délai est trop court.

— Tu veux le faire ? Je veux dire, on peut manger ici et y aller, au lieu de...

Je soupire, sans oser le regarder :

— Je sais que ce n'est pas exactement ce que tu souhaitais pour notre rendez-vous.

— Mais toi tu veux rendre service à ton amie Mia. Je peux le comprendre. On refera ça une autre fois.

Cette fois, je me tourne vers lui et je lui souris.

— Merci Oli !

Il hausse les épaules, l'air de trouver que ce n'est pas grand-chose et me demande :

— Tu as faim ?

— Je meurs de faim !

Nous nous asseyons en terrasse, devant la mer. Sur la plage, il y a des surfeurs qui préparent leur planche, et d'autres qui attendent les vagues.

— Ça... te va ? me demande-t-il doucement, avec un signe de tête en direction des surfeurs.

— C'est parfait !

— OK. Je n'étais pas sûr...

Je comprends qu'il fait allusion aux circonstances de la mort de Wyatt, qui a eu sa crise cardiaque en faisant du surf.

— On peut en parler, lui dis-je, ça ne me gêne pas.

Il me sourit gentiment.

— Je ne voudrais pas t'embarrasser.

— Ça va, maintenant. Vraiment.

Il hoche la tête.

— Tu y es... revenue, après que c'est arrivé ?

— Sur la plage ? Oui, bien sûr. Même récemment, deux jours après l'anniversaire de sa mort.

Un regard surpris passe dans ses yeux verts. Il garde le silence une seconde, puis il me dit :

— J'ai voulu t'appeler, à ce moment-là, et je suis désolé de ne pas l'avoir fait. J'avais des nouvelles par Vic, mais j'aurais dû aller te voir. Mais chaque fois que je voulais passer à la galerie, ou bien...

Il soupire et son regard se perd vers le large.

— Je... j'étais comme paniqué.

La serveuse arrive et nous commandons notre brunch, mais je pense toujours à ce qu'Oliver vient de me dire. Pour nous deux, cette journée ensemble est l'occasion de repartir sur de nouvelles bases, mais je ne cesse d'y penser.

— Pourquoi... paniqué ? je lui demande doucement en tartinant, comme lui, de la confiture de fraise sur un morceau de pain.

Je sens qu'il me regarde. Je lève les yeux et il me dit :

— À cause de cette fois, là, la dernière où je t'ai vue.

— Ah, cette fois-là...

La serveuse revient et je change de sujet, parce que celui-ci est un peu « trop », pour un rendez-vous entre amis...

— Alors, docteur Hart, lui dis-je, racontez-moi un peu ce que vous faites à votre

stage d'internat, c'est dur, on vous met la pression, on vous pose des colles ?

Oliver sourit, ce qui veut dire que les feux de joie de ses yeux s'allument et que ses fossettes ressortent.

— Je suis fier de pouvoir dire que le côté « colles » est derrière moi, mais ça n'empêche pas ces messieurs-dames de rester sur mon dos pour voir si je ne me plante pas... ce dont je n'ai pas du tout l'intention.

Il me fait un clin d'œil. Je souris.

— Bien sûr que non, monsieur Parfait ! lui dis-je.

— Docteur Parfait, je vous prie ! réplique-t-il et nous rions encore.

Mais son regard redevient sérieux.

— Je peux te demander quelque chose ?

Je réponds « bien sûr » juste au moment où la serveuse dépose nos assiettes devant nous. Oliver a commandé des œufs brouillés au bacon et moi, des œufs Bénédictine à l'avocat. Nous poussons nos assiettes vers le centre de la table, pour pouvoir mieux partager, comme nous l'avons toujours fait. Tout paraît toujours si naturel avec Oliver...

Je souris en le regardant prendre délicatement une fourchetée d'œuf et d'avocat. Il pousse un petit grognement de pur plaisir et, avec un sourire ravi, reprend un morceau et me présente la fourchette pour que je la mette dans ma bouche. Je pose mes mains sur le bord de la table et je me penche vers la bouchée qu'il m'offre, les yeux sur les siens. Dès que je reçois cette explosion de saveurs sur ma langue, je ferme les yeux et je pousse, moi aussi, un petit gémissement de plaisir.

— Mmm... C'est bon ! je murmure dès que j'ai fini de mâcher.

Je souris quand je remarque que les yeux d'Oliver ne quittent pas ma bouche. Je lui dis doucement :

— Tu voulais me poser une question ?

Il se trouble et acquiesce.

— Est-ce qu'il avait vraiment de l'ascendant sur toi ?

Je suppose qu'il lit sur mon visage qu'il me prend de court, car il s'empresse d'ajouter :

— ... si tu permets que je te pose cette question !

— Je ne sais pas s'il faut parler d'ascendant. Pas d'une façon péjorative, en tout cas. Je suis sûr que Vic t'a fait une description épouvantable de notre relation. « Ce type qui partait constamment et qui la laissait seule pendant des jours et des jours sans même lui passer un coup de fil, puis qui revenait, lui faisant la leçon sur la façon dont elle s'habille, lui conseillant d'abandonner la danse... »

J'imité la façon dont mon frère a dû lui faire ce rapport-là, mais cela ne le fait pas rire.

— ... ce qu'il faut savoir, c'est qu'il ne me forçait à rien. Je supportais ses absences et je suivais ses conseils parce que je le voulais bien.

Il passe alors, sur le visage d'Oliver, une expression que je ne lui ai jamais vue. Est-ce de la compassion, du chagrin ? Je ne sais pas, mais à le voir réagir comme ça, je sens mon cœur qui chavire.

Au bout d'un moment, je murmure :

— À quoi tu penses ?

Il détourne à nouveau son regard vers l'océan, et lorsqu'il ramène vers moi ses yeux verts, il y a toujours la même profonde tristesse en eux.

— Je pensais...

Il s'interrompt, comme s'il n'osait pas formuler sa pensée, comme s'il luttait pour décider s'il devait me le dire, ou non. Je l'encourage du regard.

— Je pensais... que je ne crois pas que je pourrais passer des jours et des jours sans entendre ta voix.

Sa réponse n'est pas du tout celle que j'attendais. Et l'effet qu'elle produit sur moi est inattendu lui aussi. Sans compter que le fait que j'aime cette réponse me trouble profondément.

— Et toi, à quoi penses-tu ? me demande-t-il, après un nouveau silence.

— Je pense que ce rendez-vous ne ressemble pas au précédent.

Oliver sourit brièvement.

— Avec le dénommé Derek ?

Je soupire, souris et secoue la tête :

— Pourquoi faut-il que tu aies une si bonne mémoire ?

— Tu le reverras ?

— Non, il n'est définitivement pas mon type.

— Et c'est quoi, ton type ? me demande-t-il les yeux fixés sur mes lèvres, qui me semblent soudain très sèches.

Je hausse les épaules.

— Je n'en ai pas vraiment. Je sais juste que ce n'est pas lui.

— Moi, je sais, dit Oliver.

— Ah oui ? Vas-y, dis-je, éclaire ma lanterne. C'est quoi, ou qui, mon type ?

Oliver sourit, de son sourire lent et nonchalant et il se cale contre le dossier de son siège en repoussant son verre.

— Tu aimes les hommes qui ont les cheveux longs, dit-il.

— Tu dis ça parce que Wyatt les avait longs... Et toi aussi !

— Je les ai toujours !

— Plus autant.

— Tu veux que je les laisse repousser ?

Je hausse les épaules, ignorant les papillons qui s'égayent dans mon estomac.

— Ça m'est égal. Jen les aime comment ?

Le sourire d'Oliver s'élargit et il fait mine de se frotter pensivement le menton.

— Je n'ai jamais vraiment pensé à lui demander son avis.

Le fait qu'il ne nie même pas qu'il peut y avoir quelque chose entre eux me donne envie de lui lancer mes couverts à la tête. Son rire me cueille au milieu de ces pensées meurtrières.

— Quoi ? je grogne, plus brutale que je n'aurais voulu le laisser paraître.

— Tu es si craquante quand tu es jalouse !

J'en reste bouche bée et je proteste :

— Je ne suis pas jalouse et je ne l'ai jamais été. Jamais de la vie. Je me fiche de ce que tu fais de ton temps.

Il continue à me sourire, les sourcils en forme d'accents circonflexes. Je ferme les yeux quand je sens que je deviens écarlate, parce que je ne peux pas supporter ses yeux rieurs.

— Stelle...

Je les rouvre brusquement quand je sens sa large main se poser sur la mienne.

— ... je t'ai déjà dit que je ne couche avec personne. Continue plutôt à me parler de tes goûts en matière d'hommes.

— Qu'est-ce que ça peut te faire, mes goûts ? Tu doutes de ta séduction ? Demande à n'importe laquelle des infirmières !

Je regrette immédiatement ce que je viens de dire, parce que je vois bien que j'ai l'air d'être très jalouse.

Oliver rit encore.

— Leur opinion ne compte pas.

— Et la mienne, oui ?

— La tienne, oui.

Son air entendu me trouble davantage que je ne le voudrais.

— Et quoi d'autre, dans mon genre ? je lui demande en retirant mes mains de sous la sienne pour les poser sur mes genoux.

— Apparemment, tu aimes les hommes nettement plus âgés que toi.

— Tu dis ça parce que Wyatt l'était.

— Oui, trop âgé.

— Absolument pas.

Ses mâchoires se crispent légèrement.

— J’ai été très... surpris, choqué, même, quand j’ai appris... que vous vous étiez mis ensemble.

Mon estomac se contracte. Je le savais, évidemment, et ne risque pas de l’avoir oublié. J’aimerais que le vent m’emporte loin d’ici, avant que je me noie dans ce regard si triste, qu’il me lance soudain.

— ... très choqué.

— Pourquoi ça ?

Oliver pousse un lourd soupir et ferme brièvement les yeux. La serveuse réapparaît avec l’addition, il la paie, nous la remercions et nous quittons le restaurant par la porte qui donne sur la plage.

— Je me suis toujours imaginé qu’un jour, tu serais à moi, me dit-il.

Il a parlé très doucement et c’est tout juste si ses mots ne se sont pas perdus dans le vent qui nous cingle le visage, mais je les ai entendus comme s’il les avait hurlés. Que puis-je dire ? Comment lui répondre après tout ce temps ?

Mon téléphone sonne et me sauve la mise. C’est Mia.

— J’ai oublié de la rappeler, murmuré-je confuse. Oui ?

— Stelle, je n’ai pas de solution, il ne peut venir qu’à midi et je n’ai personne d’autre.

Je sens qu’Oliver me regarde et je coupe le haut-parleur. Je lève les yeux vers les siens.

— Tu... tu veux venir avec moi ?

Il a un rire bref, un peu amer.

— Et te voir poser avec un autre type ? Bah, pourquoi pas après tout...

Je lui souris et remets le haut-parleur.

— Je serai là à midi, mais Oliver vient avec moi.

Mia éclate de rire.

— Ça va être d’un drôle !

C'est souvent fait de petites choses, le plaisir, comme de se lever le matin de Noël, quand on est enfant, d'étreindre une nouvelle voiture, de prendre un verre avec des amis, pour les grands. Même de toutes petites choses, comme cette première tasse de café du matin qui vous donne l'impression que la journée va être formidable. Oui, le plaisir est multiple et divers. Mais enlever ses vêtements en sachant qu'un ancien amoureux (quoi que ce terme puisse recouvrir) vous voit rejoindre un autre homme dans un lit et en sous-vêtements, c'est vraiment tout le contraire du plaisir.

— Bon, Stelle, tu peux venir ?

C'est la deuxième fois que Mia tambourine impatiemment à la porte. Je l'entrouvre juste assez pour passer la tête et jeter un coup d'œil sur le studio.

Le lit est tendu de draps blancs qui ont l'air particulièrement fins et douillets. Une fenêtre ouverte laisse entrer la lumière du jour et au milieu de tout cela, Oliver, qui papote nonchalamment avec le modèle en slip. Ou plutôt, qui hoche la tête en écoutant ce que lui raconte le type.

— Il est gay ? chuchoté-je à Mia.

— Marlon ? Elle rit. Apparemment pas, d'après les filles qui ont travaillé avec lui jusqu'à présent.

J'écarquille les yeux. Je l'imagine déjà bander contre mes fesses, sous l'édredon.

— Ça veut dire quoi, ça ? je demande, alarmée.

— Relax, il est tout à fait professionnel. Je veux dire... je sais qu'il en a baisé quelques-unes, après la séance, mais dans son lit ou dans le leur, pas dans le mien...

— Ah !

Je referme soigneusement les pans du peignoir que je porte et je la suis dans le studio. Le dénommé Marlon et Oliver tournent tous les deux la tête vers moi, à mon entrée, et Marlon vient à ma rencontre, arborant un sourire Colgate qui lui fait le tour du visage.

— Bonjour ! Marlon, me dit-il en me tendant la main.

— Estelle.

Je la lui serre.

— Je sais que tu n'es pas du métier, mais ne t'inquiète pas, ça va très bien se passer, me dit-il et sans plus de cérémonie, il m'entraîne vers le lit.

Je lance un coup d'œil en direction d'Oliver, qui regarde la scène avec un air dubitatif.

— Ça va prendre combien de temps ? je demande à Mia.

— Une bonne heure, je pense. Installe-toi confortablement, Oliver.

— Je ne suis pas sûr que le confort soit à l'ordre du jour, répond-il, mi-figue, mi-raisin.

Mia le considère avec un sourire en coin.

— Tu préférerais être à la place de Marlon ? demande-t-elle avec un sourire en coin.

Il ne répond pas immédiatement et Mia me demande d'ôter mon peignoir. Je dénoue la ceinture et il tombe à mes pieds nus. Marlon est déjà assis sur le lit, en train d'ajuster son slip.

— C'est vrai, je peux ? demande Oliver.

Je le regarde par-dessus mon épaule, l'œil écarquillé de surprise. Mia n'est pas moins éberluée.

— Tu es sérieux ? lui demande-t-elle.

— Si Estelle est d'accord. Et puis, je ne voudrais pas te faire changer tes plans, c'est ton shooting.

Mia n'hésite pas une seconde.

— Enlève ta chemise, lui dit-elle, j'ai besoin de voir de quoi tu as l'air, avant de mettre Marlon dehors.

Je suis sur le point de mettre mon grain de sel dans la conversation, quand Oliver fait passer son polo par-dessus la tête et mes protestations se perdent, avec mon regard, quelque part entre son sternum et ses hanches étroites.

— Wow, quel spectacle ! dit Mia. Marlon, sors de ce plumard, on n'a plus besoin de toi.

— Comment ça, plus besoin de moi ? demande le modèle, éberlué.

— Désolée, mon grand, mais il n'y a aucune alchimie entre Stelle et toi et ça se voit. Il me faut de l'alchimie sur ce coup-là. Du feeling, beaucoup de feeling.

— Bah, on vient tout juste de faire connaissance, proteste-t-il en sortant du lit.

— Ça se voit quand ça ne veut pas le faire, dit Mia et elle ajoute en lui

souriant : je t'appelle la semaine prochaine, après le retour de Miranda et on fixe quelque chose, d'accord ?

— D'accord, répond Marlon, philosophe, en haussant les épaules. Amusez-vous bien ! nous lance-t-il.

— Soyons claires, me dit Mia une fois qu'il est passé dans la pièce à côté pour se changer. Je ne l'aurais pas jeté hors de ce lit en d'autres circonstances, si tu vois ce que je veux dire...

Je ris.

— Moi non plus !

Oliver s'éclaircit la gorge derrière moi, l'air réprobateur et je me retourne avec un sourire et un haussement d'épaules.

— Bon Oli, en slip et au lit, plaisante Mia. Stelle, de la musique ? J'ai l'intention d'en mettre, de toute façon, alors dis oui.

— Tu es vraiment pénible, tu sais !

Mais je lui souris. Elle pianote sur son iPod et les premiers accords de *Just Breathe* de Pearl Jam retentissent dans les enceintes. Je la regarde.

— Tu vas vraiment mettre ça ? lui dis-je.

— C'est mon shooting, mon chou, c'est moi qui décide !

Oliver vient sur le lit, seulement vêtu d'un boxer noir. Il me faut toutes mes ressources de volonté pour ne pas le dévorer du regard. Il n'est pas tout à fait aussi musclé que Marlon, mais il est parfait, avec son corps mince et athlétique de surfeur californien et de lanceur de baseball. Il me monte pratiquement dessus comme un foutu lion et moi, je me sens à peu près comme une chatte en chaleur.

— Ça va ? me demande-t-il tout bas ?

J'acquiesce, toujours sans le regarder.

— Tu ne m'en veux pas d'avoir pris la place de l'autre ? ou d'avoir l'air de vouloir tout contrôler.

Je le regarde, cette fois, et je suis en train de m'apercevoir que non, je ne lui en veux pas, alors que c'est tout de même exactement ce qu'il fait. Il est médecin, bon Dieu, pas modèle ! Ce n'est pas son monde.

— Je ne suis pas en colère, si tu veux savoir.

— Non, ce n'est pas tout à fait ce que je te demande.

Je m'assieds sur le lit, les genoux sous le menton.

— Ce n'est pas vraiment la même chose, lui et toi, tu vois, lui fais-je remarquer. Il sourit d'un air finaud.

— Alors que tu conviendras avec moi que c'était de bonne guerre de se

débarrasser de ce modèle un peu trop chaleureux envers ses consœurs...

— Je n'ai pas dit ça, répliqué-je.

Mais je cache mon sourire derrière mes genoux.

— Je sais que tu es d'accord, me dit-il et il effleure doucement ma jambe jusqu'à ma main qui repose sous mon menton.

Il s'interrompt, ses doigts sur mon annulaire, et je me souviens de la dernière fois où il l'a touché.

— Tu as remarqué que tu fais une fixette sur mon doigt-là ? je lui demande.

Il lâche ma main.

— Ah bon ?

— Oui, tu le touches tout le temps.

Il ne répond rien, mais quelque chose, dans ses yeux, me remue profondément et me fait me souvenir de ce qu'il m'a dit, tout à l'heure, sur la plage.

Je me suis toujours imaginé qu'un jour, tu serais à moi.

J'aimerais bien avoir le cran de lui demander de s'expliquer, mais je n'y arrive pas, et de toute façon Mia, qui a fini de préparer son appareil, nous interrompt.

— Bon, voilà comment on va faire, commence-t-elle, je vous guiderai s'il le faut, mais je voudrais que ce soit aussi naturel que possible. On va commencer par deux ou trois où vous vous regardez, simplement, et puis on verra bien où ça nous mènera...

— Ça m'inquiète le « où ça nous mènera », je marmonne entre mes dents.

Oliver rit sous cape.

— Allez mes chéris, je veux de la tension sexuelle, allons-y ! nous dit Mia.

Oliver et moi, nous nous regardons, en nous demandant dans quoi exactement nous nous sommes fourrés, ou peut-être suis-je la seule à me le demander car, peu à peu, le visage d'Oliver devient plus sombre. Je sens vaguement que Mia se déplace dans le studio, qu'elle règle un ou deux projecteurs. L'évidence me frappe soudain que je suis en sous-vêtements avec Oliver, qui n'est pas plus habillé que moi, et que nous baignons dans la musique douce. J'avale ma salive avec difficulté.

— Ça va toujours ? me demande-t-il de sa voix grave et rauque, ses doigts caressant mes chevilles.

Je frissonne, mais j'acquiesce, les yeux clos.

Le matelas s'enfoncé légèrement et je sens qu'Oliver se rapproche de moi. Quand je rouvre les yeux, nous sommes presque nez à nez.

— Parfait ! nous lance Mia. Tenez la pose.

Son regard me fascine, je ne peux pas même pas battre une paupière.

— Stelle, tu veux bien enlever ton soutien-gorge, s'il te plaît ? me demande Mia derrière son boîtier.

J'entends Oliver respirer plus vite, ses yeux s'agrandissent.

— On ne verra pas tes seins sur les photos, je te promets !

— Bon...

Je soupire. Je n'ai pas particulièrement de problèmes avec la nudité, mais toute cette histoire commence à me rendre particulièrement nerveuse.

— Tu as besoin d'aide ? me demande Oliver.

— Non, merci !

— Dommage, ça ferait de bonnes photos, fait remarquer Mia.

Je me tourne pour la fusiller de regard.

— Quoi ? se défend-elle. Oli, tu as déjà vu des seins, n'est-ce pas ? Tu veux bien ?

— C'est la forme de punition la plus saugrenue qu'on m'ait jamais infligée. La prochaine fois, je préférerais encore la fessée, je grogne à l'attention de Mia.

Elle sourit et Oliver rit franchement.

Je baisse la tête, il passe ses bras autour de moi et trouve l'attache du soutien-gorge.

— Regarde-le ! me lance Mia.

Je respire, je relève les yeux vers les siens et avec ce que j'y vois, il me faut toute la force de ma volonté pour ne pas les baisser.

Oliver dégrafe adroitement mon soutien-gorge et dès que c'est fait, ses mains remontent sur mes épaules et abaissent les bretelles, sans que ses yeux ne quittent un seul instant les miens. Mon estomac est noué, mon cœur est au fond de ma gorge et la tête me tourne, comme si j'allais m'évanouir.

Il me murmure :

— Ça va toujours ?

Je lui réponds sur le même ton :

— Impeccable !

Nos nez se touchent.

— Stelle, mets ta main droite sur tes nichons comme si tu voulais les protéger. Oli, c'est bien, continue à la regarder comme ça et passe ta main dans ses cheveux, du côté qui me fait face.

Les yeux d'Oliver se plongent dans ma chevelure, son autre main est en coupe

sur ma joue. Je suis complètement perdue au fond de ses yeux, fascinée par la façon dont il me regarde, hypnotisée par ses gestes sur moi. Je ne peux que rester là à le regarder en retenant mon souffle.

Il murmure :

— Tu es si belle...

Sa voix gutturale, et tout ce désir, dans ses yeux, me remuent jusqu'au fond de moi et mes lèvres s'entrouvrent. Oliver approche encore son visage du mien et il effleure ma bouche de la sienne.

— Parfait ! nous crie Mia, me rappelant à propos que nous ne sommes pas seuls. Ah merde ! J'ai besoin d'une batterie de rechange et je l'ai bêtement laissée dans ma voiture...

Je m'écarte un peu, sans quitter Oliver des yeux et je retire ma main de ma poitrine. Je peux voir qu'il a bien du mal à s'empêcher de mater mes seins. Je lui souris en me demandant combien de temps il va tenir sans loucher dessus, mais il résiste. Il continue à fixer mon visage en caressant mes cheveux, ma joue...

Il bouge et vient placer ses jambes entre les miennes, nos poitrines nues se touchent presque.

— Combien de temps on va encore devoir faire ça, tu crois ? je lui demande, mon regard vagabondant entre sa bouche et ses cheveux.

— Je n'en sais rien. Toute la journée, j'espère !

Je ne peux m'empêcher de sourire.

— Original, hein, pour une petite détente entre copains ?

Il me dédie son demi-sourire si charmant.

— Tu crois toujours que c'est « entre copains » ?

La porte qui s'ouvre et se referme nous fait tourner la tête. C'est Mia. Elle se fige quand elle voit notre posture.

— Bon Dieu de merde ! Quelle pose ! Deux ou trois photos comme ça, et c'est dans la boîte !

Oliver et moi, nous nous remettons face à face, tandis qu'elle règle son appareil.

Je chuchote :

— Pourquoi tu as fait ça, au fait ? Prendre la place de Marlon, je veux dire. À part jouer au grand frère protecteur et tout ça ?

Il me regarde, abasourdi, bouche bée, presque comique et répète :

— Au grand frère protecteur ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas... dis-moi !

— Stelle, je suis assis, pratiquement nu, sur un lit avec toi, faisant tout mon possible pour ne pas bander, parce que nous ne sommes pas seuls et comme tu peux le voir, je n’y arrive pas vraiment.

Bien sûr, je regarde et effectivement, son boxer est gonflé par une grosse bosse qui ne laisse que peu de doutes sur ce qu’il ressent.

— ... Eh oui, confirme-t-il. Donc apparemment, je ne te vois plus vraiment comme une petite sœur...

Il soupire.

— Bon, on reprend la pose, nous lance Mia, vous vous regardez toujours.

Sa main revient dans mes cheveux, la mienne, sur mes seins et nous nous regardons dans les yeux.

— Tu ne peux pas te figurer ce que j’ai envie de t’embrasser, là, tout de suite, me murmure-t-il tout contre ma bouche.

— Ne fais pas ça, lui dis-je dans un souffle. La règle...

— J’ai horreur des règles.

— Oliver, s’il te plaît... non !

— J’aime quand tu m’appelles Oliver...

Il a déjà sa lèvre supérieure entre les miennes, ne bouge pas, je n’ai plus qu’à refermer ma bouche sur la sienne, et avant que j’aie compris ce qui m’arrivait, je suis sur mon dos et il est sur moi, approfondissant un baiser... qui ne devait normalement pas se produire. Mais quand sa langue touche la mienne, ses doigts dans mes cheveux, je ne peux pas m’empêcher d’y participer avec fièvre et nous voilà dans un fouillis de langues mêlées, de draps chiffonnés de mains qui courent sur moi tandis que les miennes caressent le dos musclé d’Oliver...

Et cela dure jusqu’à ce que nous entendions une toux appuyée, qui nous force à nous écarter l’un de l’autre.

— Bon, eh bien... houuuu ! Mia s’évente avec sa main. Je peux dire que j’ai vu des shootings partir en sucette, mais là, c’est tout de même très, très chaud... Voilà, mes chéris, c’est terminé, vous pouvez vous rhabiller. Stelle, il faudra qu’on parle...

Oliver se relève et m’aide à en faire autant. Nous reprenons tous deux notre souffle de ce baiser, mais à présent que c’est fini, que la lumière est redevenue normale, dans le studio, je ressens tout le poids de ce que nous venons de faire et je n’arrive pas à trouver la force d’affronter à nouveau le regard d’Oliver. Au lieu de ça, je cherche mon peignoir et quand je l’ai trouvé, je me relève en le drapant tout de suite autour de moi, puis je me précipite dans la salle de bains, toujours

sans regarder Oliver. Il semble que nous soyons voués à ce genre de choses, lui et moi. Des moments et puis, plus rien. Aussi n'ai-je personne à blâmer, que moi-même, si j'ai l'impression que mon cœur pourrait se briser d'un moment à l'autre.

Dans la salle de bains, je me regarde dans la glace et je porte la main à mes lèvres. Quel pouvoir a donc Oliver sur moi, pour que je me sente ainsi, à chaque fois ?

Je repense à Wyatt, à ses lèvres... à ses caresses et je me sens coupable, car il n'approuverait sûrement pas que je partage ce genre de choses avec Oliver. Wyatt ne le connaissait pas, mais il avait entendu parler de lui ; je lui avais raconté beaucoup de choses à son sujet, dès notre rencontre, et il ne l'aimait pas. Il avait été furieux de lire son nom sur la liste des invitations pour l'ouverture de notre galerie. Il disait qu'Oliver n'avait même pas le droit de respirer le même air que moi, que j'étais trop bien pour quelqu'un comme lui et je le croyais, en ce temps-là. C'est ce qui arrive toujours quand nous voulons désespérément croire à quelque chose. Wyatt m'aimait malgré mon cœur brisé et moi je l'aimais, pour cela. Mais maintenant que je suis revenue à mon point de départ, je ne sais vraiment plus s'il y a encore en moi quelque chose à aimer.

Je sors de la salle de bains et je trouve Mia et Oliver plongés dans une conversation à mi-voix. À la tête que fait mon amie, je sais qu'elle est en train de lui dire de se tenir à l'écart de moi, comme si j'étais une demoiselle en détresse, incapable de se défendre. En m'entendant m'approcher, ils s'interrompent et se remettent à examiner l'appareil que Mia tient toujours dans ses mains.

— Les photos ont l'air incroyables, me dit-elle en le tournant vers moi, pour que je puisse voir le petit écran.

— J'ai du mal à réaliser que c'est nous, dis-je. On est tellement...

Je lève les yeux vers Oliver et il a ce regard sur moi... qui me donne envie de m'y perdre pour toujours. Je me trouble et très vite, je reviens vers les images qui défilent. Puis je lui demande, en le regardant à nouveau :

— Ça ne va pas être gênant pour ton boulot et tout ça ? L'internat ?

Il hausse les épaules et regarde les photos.

— J'en veux des copies.

— On ne verra pas beaucoup vos visages, de toute façon, nous dit Mia. Croyez-moi, lorsque j'aurai fini de les travailler, vous voudrez les encadrer !

— Pour quel magazine tu as dit que c'était ? je demande.

— C'est pour *V*, mon chou, carrément !

— Oh, merde !

Je regarde Oliver, qui a l'air impressionné, lui aussi.

— Comme tu dis ! Une consécration ! Je suis excitée comme une puce, dit Mia.

— Ouais. Je crois que je vais vomir, je commente l'air sinistre.

— Pourquoi ça ? demande Mia, ce sont des photos superbes !

— Oui, mais je suis à moitié à poil dessus, avec le meilleur ami de mon frère !

— Et alors ?

Elle ne comprend vraiment rien à rien. Je me tourne vers Oliver qui détourne son regard. Lui, il a compris. Il n'avait pas dû penser à cela.

— Ça paraît quand ? je demande.

— Dans... un mois, juste avant Thanksgiving.

Je hoche la tête. Ça devrait me laisser le temps d'en parler à mes parents et à

Victor avant qu'ils voient ces clichés. Il faudra bien cela pour que Vic puisse digérer ça.

— Bon, dis-je, tu as besoin d'autre chose ?

Mia se tourne vers Oliver.

— Il faudrait que je parle à Stelle. Je peux la ramener chez elle.

Il me regarde. Je hausse les épaules.

— Bien sûr !

Il nous embrasse et s'en va, nous laissant seules.

— On vient de faire ça, dis-je, irritée, en montrant le lit, et lui, il s'en va au milieu de la journée qu'on devait passer ensemble. Et moi qui m'inquiète de ce que pourrait penser mon frère ! Je ne sais pas pourquoi je m'en fais !

Je suis surtout d'une parfaite mauvaise foi et je le sais.

Mia roule des yeux, excédée.

— Tu le sais, pourquoi tu t'en fais ; parce que ce type est ta drogue. Chaque fois que tu prétends t'éloigner de lui, tu reviens dessus comme un boomerang et ça recommence !

— Il ne s'est rien passé, cette fois, je réponds fermement. Rien de « vrai ».

Mia éclate de rire.

— Stelle, ce que j'ai vu, et ce que j'ai photographié, chante une tout autre chanson. Ne me raconte pas et ne TE raconte pas d'histoires !

— Ça ne compte pas.

— Tu disais que tu voulais changer de vie.

— Pas avec lui, tu l'as dit toi-même, ce n'est pas une bonne idée.

— Peut-être que je me trompais. Ce n'en est peut-être pas une, tant que ça.

— Ah oui ? Je lève les yeux au ciel. Tu as vu ça sur tes photos ?

— Non, en parlant avec lui. Je crois qu'il a mûri.

Je montre la porte dans un grand geste mélodramatique.

— Il vient de partir, une fois de plus !

— Oui, parce que je le lui ai demandé. Qu'est-ce qui t'arrive ? Tu te sens coupable à l'idée d'être avec quelqu'un ?

— Je ne crois pas. Je pense que j'ai peur de lui.

Elle me prend dans ses bras et me chuchote :

— Stelle, personne ne t'a jamais dit que quand on aime, on a peur ?

— L'amour, c'est supposé être un réconfort.

— Tu crois vraiment à ce genre de conneries ?

— Wyatt était un réconfort.

— Wyatt ne te mettait pas sur les nerfs au point de casser des assiettes parce qu'il ne t'appelait pas, ni sombrer dans la dépression à l'idée qu'il allait s'absenter une demi-journée.

Je la regarde et j'ai l'impression qu'elle vient de me donner l'explication la plus lumineuse au monde.

— Tu crois qu'il y a différentes façons d'être amoureuse ? je lui demande.

— Oui, il y a être amoureuse et puis il y a être amoureuse à en perdre la tête.

Je hausse les épaules et la suis vers la porte.

— En tout cas, dis-je, il y a aimer et il y a trouver son âme sœur.

Mia rigole franchement.

— Son âme sœur ? répète-t-elle. Moi, si j'en ai une, d'âme sœur, je suppose que c'est toi, et peut-être bien Robert, parce que c'est mon jumeau et que les jumeaux, tu sais ce que c'est...

— Je ne veux pas... je veux dire... je ne supporte pas l'idée que j'ai pu ne pas aimer Wyatt de toutes mes forces. Je me le reproche, tu comprends ? Il est mort si jeune... L'idée que je ne lui ai pas tout donné me rend triste.

— Oh, ma chérie, proteste Mia en m'attirant contre elle, tandis que nous rejoignons sa voiture, mais tu lui as sacrifié tant de choses... la danse, tes amis, le temps que tu passais avec ta famille...

— Il m'a beaucoup donné, lui aussi, tu sais. La galerie... mon travail d'artiste, qu'il a affiné... et puis, il m'a laissé sa maison.

— Je ne suis pas en train de dire qu'il n'a pas été bon pour toi. Mais tu sais que je ne crois pas qu'il a pu être l'amour de ta vie.

En voiture, nous nous taisons toutes les deux, sauf que, à certains moments, nous chantonnons sur le CD de Taylor Swift, que nous aimons bien. Quand nous arrivons à la maison de mon frère, je constate que la voiture d'Oliver n'y est pas. Je suis déçue. J'espérais vaguement qu'elle le serait. Il est vraiment rentré chez lui. Il m'a laissée. Incroyable !

Ce n'est que beaucoup plus tard, ce soir-là, après avoir pris ma douche et m'être mise au lit, que je décide que je ne peux pas laisser passer ça. Pas cette fois. Je lui envoie un SMS et j'attends jusqu'à ce qu'il me réponde.

Je ne peux pas croire que tu m'aies encore laissée tomber.

Mia disait qu'elle voulait te parler. Je serais resté, si tu l'avais voulu.

Je le voulais.

Pourquoi ?

Je regarde le téléphone comme s'il allait m'expliquer pourquoi les hommes sont

si bêtes et comme il ne le fait pas, je décide que je ne répondrai pas. Je flanque l'appareil sur la table de nuit et je tire les couvertures au-dessus de ma tête. Il n'est pas bien tard, il fait même encore jour, mais je suis épuisée. Je m'endors et tout à coup, quelque chose me réveille, un souffle sur mon visage, une main qui caresse mes cheveux. J'ouvre rapidement les yeux et je me redresse sur le lit.

— Ce n'est que moi.

Je regarde Oliver, bouche bée.

— Mais qu'est-ce que tu fais là ? Puis, je regarde ma porte légèrement entrouverte. Où est Vic ?

Il hausse une épaule et me pose un doigt sur la bouche pour me faire taire.

— Pas là. Je peux rester ?

Je fronce les sourcils.

— Qu'est-ce que tu reproches à ton lit ?

— Que tu ne sois pas dedans.

Mon cœur bat à tout rompre, mais je grommelle :

— Je ne l'ai seulement jamais vu, ton lit !

— Tu aimerais ? il me demande, en baissant la voix.

— Arrête de me regarder comme ça !

— Comme quoi, si jolie Estelle ? réplique-t-il en souriant.

— Comme si tu allais me manger toute crue.

— J'aimerais bien ! Il se glisse contre moi, tout près et je retiens mon souffle.

Mais pas d'entourloupe, j'ai promis. Parole de scout.

— Tu n'as jamais été scout.

Il sourit plus largement encore.

— C'est vrai, mais j'ai promis que je ne tenterais rien. Je veux juste être avec toi.

Je ferme les yeux.

— Et mon frère ?

— Quoi, ton frère ?

— S'il monte et te trouve ici ?

Oliver me prend par la taille et il m'attire contre lui. Mon nez est à un centimètre du sien.

— Tu voudrais que je fasse quoi si ça arrive ?

— Je ne sais pas...

En voyant la lueur sombre de ses yeux, mon souffle s'accélère.

— Tu voudrais que je lui dise que je n'arrête pas de penser à toi ? me murmure-

t-il.

Je secoue la tête et nos nez se frôlent. C'est ainsi, dit-on, que les Inuits s'embrassent. Je ne suis pas prête à mettre Victor au courant.

— Dis-moi pourquoi tu voulais que je reste, me dit Oliver.

— Parce que notre « rendez-vous entre amis » n'était pas terminé.

Oliver rit.

— Notre « rendez-vous entre amis » m'a valu, une fois rentré chez moi, de prendre la douche la plus longue de ma vie...

— Moi aussi j'en ai pris une, lui dis-je, me sentant rougir tandis que je le regarde sous mes cils.

Son visage devient grave et il pousse un petit grognement rauque.

— Bon sang, Stelle, tu avais vraiment besoin de me dire ça ?

Je ris.

— Te dire quoi ? que je me suis touchée en pensant à toi ?

Ses yeux s'étrécissent.

— Si tu veux que je tienne parole, me dit-il, tu ferais mieux de ne pas parler comme ça.

— OK.

Je lui souris et me tourne, le dos contre sa poitrine. Il se blottit contre moi, ce qui me donne des frissons. Je lui demande, comme une enfant :

— Raconte-moi une histoire...

Il murmure :

— Quel genre ?

Et il dépose un baiser sur ma tête.

— N'importe. Une comme celles que tu racontais quand on était petits.

— D'accord. Il prend un temps et il me serre contre lui, puis il commence : ... Il était une fois une petite fille qui s'appelait Cassia. Elle se promenait en parlant toute seule...

Je lui donne un coup de coude.

— Aux arbres et aux fleurs. Aux plantes, quoi. Elle parlait aux plantes !

Il rit.

— D'accord, elle parlait aux plantes. Un jour, un petit garçon, qui s'appelait Jeter, lui demande...

Je le coupe en le regardant par-dessus mon épaule.

— Jeter ? Ce n'est pas le nom d'un joueur de baseball pro ?

Oliver rit encore et secoue la tête, avant de se blottir contre moi de plus belle et

de me susurrer :

— Je ne sais pas combien d'interruptions cette histoire est capable de générer.

— Tu dis toujours que je suis bizarre, mais au moins, je les écoute, tes histoires...

Il soupire dans mon cou, ce qui me procure un long frisson.

— Tu veux que je t'en raconte une plus drôle ?

— Nan, elles sont nulles, tes histoires drôles...

— C'est pas gentil de me dire ça...

Ses mains se promènent sur mon corps et il me demande :

— Qu'est-ce que tu portes, là ?

Mes yeux s'ouvrent en grand et je suis contente que nous soyons dans la pénombre. Je murmure :

— C'est un vieux tee-shirt de Wyatt.

— Tu gardes beaucoup de choses à lui, comme ça ?

Je me tourne dans ses bras, face à lui, et je me soulève sur un coude. Il en fait autant. Et j'explique :

— Seulement ses tee-shirts. J'ai rendu ses photos à ses parents et quelques autres choses que je ne voulais pas garder. Mais je ne suis pas arrivée à jeter ses tee-shirts.

— Parce qu'il te manque ?

— Tu crois que c'est mal que je me sois moi-même déjà posé cette même question il n'y a pas longtemps ? Si des tas d'autres me tournent dans la tête depuis quelque temps ?

Oliver me caresse la joue du dos de sa main. Il demande :

— Lesquelles, par exemple ?

— Tu veux vraiment le savoir ?

— Bien sûr ! Je veux savoir tout ce que tu voudras me dire de toi.

Je garde le silence un moment et une fois encore, je me demande pourquoi il a voulu prendre la place du modèle pour ce shooting. Seulement pour me protéger d'un type qu'il pressentait très moyennement respectueux, ou bien était-ce une façon de marquer son territoire ?

Mais, après tout, c'était ce bon vieux Oli : il ne se souciait pas de marquer son territoire, il se contentait d'y passer le bulldozer, sans même remarquer les ravages qu'il y avait faits.

— Bon... eh bien, d'abord quand il est mort, j'ai cru que je ne pouvais plus respirer, surtout la nuit, quand je me retrouvais toute seule. Mais avec le temps, ça

s'est adouci... Et maintenant... je murmure : parfois, il ne me manque plus du tout.

Je me sens très ingrate... déloyale... Comme si c'était une honte de penser cela et plus encore de le dire à voix haute, à Oliver, surtout... Je me retourne et je me blottis à nouveau dans sa chaleur.

— C'est normal que tu cherches à être heureuse après son départ, me dit-il. Tu sais ça, n'est-ce pas ?

À nouveau, il parle dans mon cou. J'avale ma salive avec difficulté.

— Je le comprends, oui, mais parfois, je me sens tout de même coupable. On vivait ensemble. Des fois même, on parlait de se marier. C'était un vrai engagement. On était fiancés.

Oliver garde longtemps le silence. Et puis...

— Moi, pendant longtemps, je n'ai pas pu même m'imaginer me marier. Ce n'est un secret pour personne que je ne voulais pas m'engager, j'avais une véritable aversion pour ça, à part pour les études et le travail. Mais les femmes... en grandissant, je n'en avais jamais trouvé une avec qui j'aurais voulu m'engager...

Ces derniers mots, il les murmure et mon cœur se loge dans ma gorge, avant qu'il continue :

— ... À part une. Elle m'a toujours regardé comme si j'étais quelqu'un, alors que je n'étais personne. Et bien sûr, la malchance a voulu que celle avec qui je pourrais m'engager soit justement celle que je ne peux pas avoir. J'ai essayé, de toutes mes forces, de me tenir à l'écart d'elle.

Il dépose un baiser sur mon épaule.

— ... J'essaie de garder à l'esprit ce qui pourrait bien se passer si mon meilleur ami découvrait mes sentiments. Je les ai gardés pour moi si longtemps, même après que cette fille m'a demandé de l'embrasser. Et après que je lui ai demandé de me laisser l'embrasser, et après qu'elle m'a laissé la toucher dans une salle de bains, à une fête, et après qu'on a fait l'amour dans une chambre qui n'était ni la sienne, ni la mienne.

— Pourquoi tu ne lui as jamais dit ce que tu ressentais pour elle ?

— Parce que j'étais un crétin.

— Oliver ?

— Oui ?

— Tu crois que je pourrais dormir avec ton tee-shirt ?

Il me serre encore plus fort, si c'est possible et il enfouit sa tête dans mon épaule. Je suis sur le point de retirer ce que je viens de lui demander, de dire que

je plaisantais, ou quelque chose comme ça, quand il me lâche et s'assied. Je suis ses mouvements et malgré l'obscurité, je le vois qui fait passer son tee-shirt au-dessus de sa tête. Je fais de même et je lance le mien dans le coin de la chambre, près du placard.

Je murmure à nouveau :

— Oliver ?

— Oui, Estelle ?

C'est à peine si je vois sa poitrine se soulever dans le noir, alors je me rapproche un peu. Je lui dis, doucement :

— Je voudrais que tu me touches...

Non pas parce que je suis timide, ou quoi que ce soit, mais parce que ça ne m'est pas arrivé depuis tellement longtemps... Et puis, j'ai peur de sa réaction et j'ai peur de la mienne, aussi, s'il accepte.

Il rejette sa tête en arrière et il exhale un lourd soupir. Je crois qu'il va me dire qu'il ne peut pas, que nous allons réveiller mon frère, qu'il doit partir... mais je sens ses mains qui me caressent les bras.

— Seulement si tu veux bien, dis-je quand elles s'arrêtent.

Son rire fait vibrer le lit.

— Si je veux bien ? il répète en se penchant vers moi, les mains sur mes flancs. Mon Dieu, Estelle, si tu savais comme je le veux...

Je me pousse un peu en avant et je m'accroche à ses épaules. Ses pouces m'effleurent sous les seins et j'espère qu'il va comprendre et que sa caresse va devenir plus précise. Mais il rit et je vois qu'il a très bien compris, mais qu'il me fait délibérément languir.

— Je t'en prie, je murmure, et je m'accroche plus fort.

Il me fait des petits baisers de mon cou à ma clavicule et retour. Je rejette ma tête en arrière.

— Dis-moi où tu veux que je te touche, bébé, dis-moi où, me murmure-t-il de cette voix qui me met en feu.

— Partout... où tu veux...

Alors ses mains remontent et ses pouces excitent doucement mes pointes de seins, créant une houle de plaisirs qui déferle en moi.

Je murmure :

— Encore...

... et je l'attire vers le bas pour pouvoir nouer mes jambes autour de lui. Je me frotte et je pose mes lèvres sur les siennes. Il gémit contre ma bouche et sa langue

me goûte avec fièvre, comme un homme mourant de soif qui trouverait soudain une source. Mais la pression de ses mains ne se fait pas plus lourde. Il explore mon corps avec autant de délicatesse que si j'étais en verre. Ses doigts courent délicatement sur mes flancs, mes reins, mon cou... et s'arrêtent au-dessus de l'élastique de ma culotte.

— Continue, je t'en prie... lui dis-je d'une voix que je ne reconnais pas moi-même.

Je tremble et il ne m'a même pas touchée là où j'ai BESOIN qu'il le fasse. Il bouge un peu la tête et mon visage se trouve dans un rayon de lune qui filtre par la fenêtre. Il le scrute et il sourit.

— Si je fais ça, me dit-il, est-ce que ça sera toujours un « rendez-vous d'amis » ?

Le fait qu'il puisse faire le malin, alors que je suis pantelante, est légèrement énervant, aussi je prends sa main et je la mets où je veux qu'elle soit. Mais il secoue la tête et insiste :

— Rendez-vous d'amis ou pas ?

— Je ne sais pas !

Ma voix est montée d'un ton, je commence à perdre patience.

— ... Et je m'en fous. Touche-moi !

Il sourit et met enfin sa main dans ma culotte. Il pousse un grognement rauque, en même temps que moi, quand il constate à quel point je suis trempée.

— Tu es dangereuse pour ma santé, tu sais ça ? me murmure-t-il.

— Heureusement que tu es médecin, alors...

Je gémiss quand son doigt entre en moi. Il le met en crochet et ce qu'il me fait avec me fait presque révolter les yeux de plaisir.

— Tu aimes ? me demande-t-il, dans mon cou.

Comme j'acquiesce, il accélère son rythme.

Ma main descend de ses épaules à son boxer-short où je la plonge. Avant qu'il ait pu dire quoi que ce soit, je la referme sur sa verge dressée.

— Mmm... oh, Estelle...

Il se cambre pour que je puisse mieux m'activer.

— Tu es si dur, je murmure avant de l'embrasser.

— Tu es tellement mouillée, me répond-il contre mes lèvres.

J'en rajoute :

— Elle est grosse !

Je ne sais même plus à quoi Oliver ressemble, ni ce qu'il doit ressentir. Il prend

visiblement du plaisir et je continue à agiter ma main au même rythme que la sienne en moi.

— Oh... tu es serrée, halète-t-il.

Son pouce dessine des cercles sur mon clitoris, tandis que ses autres doigts bougent en moi.

— Je vais... je vais...

Je me cabre, une lumière éblouissante envahit mes yeux. Je continue à agiter ma main, jusqu'à ce qu'il pousse un cri étouffé et je sens le liquide chaud gicler sur mes doigts.

Nous restons immobiles et muets, on n'entend plus que notre respiration haletante, dans la chambre. Finalement, il dépose un baiser sur ma tempe et se lève pour aller se nettoyer. Je ne sais pas s'il s'attend à ce que je le suive, mais en suivant ses larges épaules dans la pénombre, je ne peux pas m'empêcher de me demander si je n'ai pas fait une bêtise. Il ramène une serviette mouillée, avec laquelle il me lave consciencieusement la main et quand il revient, il reprend sa place dans le lit.

Nous gardons le silence, j'ai son bras autour de moi et je me blottis dans ce cocon douillet qui paraît avoir été fait tout exprès pour moi.

— J'aime bien que tu sois dans mes bras, il me chuchote, son souffle tout près de mon oreille.

Je ferme les yeux.

— Moi aussi !

C'était peu dire...

— On a brisé quelques-unes de tes règles, aujourd'hui...

— Oui, un peu trop...

Je dis ça, mais je souris dans le noir.

— Quand est-ce qu'on a notre prochain rendez-vous entre amis ?

— Tu es dans mon lit, je te signale.

— C'est ta faute, tu as mis du rouge à lèvres.

— Encore cette histoire de rouge ?

— Oui. Carmin. Une femme qui porte ça à un rencard veut coucher, c'est bien connu.

Je secoue la tête en riant et il rit avec moi en me serrant plus fort. On reste tous les deux tranquilles un moment et j'ai l'impression qu'Oliver s'est endormi. Je suis toute détendue et je commence à me laisser entraîner dans le sommeil, moi aussi. Quand je me réveille, le matin suivant, parce qu'un rayon de soleil baigne

mon visage, je m'aperçois que je suis seule dans le lit. Un sentiment de tristesse commence à pointer en moi, mais je le balaie aussitôt. J'ai eu ce que je voulais et j'ai tout fait pour ça. Mais cette pensée ne me reconforte pas vraiment. Je ferme les yeux à nouveau et je pousse un lourd soupir. Quand je les rouvre, je vois le tee-shirt de Wyatt, froissé et roulé en boule dans un coin du plancher, un peu comme un souvenir qu'on veut oublier et je suis encore plus triste. Ce n'était peut-être pas l'homme parfait, mais jamais il ne m'a fait sentir que je n'étais pas la seule et l'unique, pour lui. Jamais il n'a quitté le lit après que nous avons fait l'amour sans un petit baiser et sans me dire que j'étais belle. Et jamais, jamais, il n'aurait quitté ce foutu lit sans me faire savoir que nous avons partagé quelque chose d'extraordinaire.

Des larmes plein les yeux, je vais ramasser le tee-shirt, je le presse contre moi en lui demandant pardon pour ce que j'ai fait, et puis je pleure tout à fait, parce que je parle à un tee-shirt avec celui d'un autre sur le dos. Un homme que j'ai laissé me toucher et qui, une fois encore, m'a laissée seule sans un au revoir.

Alors, la porte s'ouvre et, levant les yeux, je vois Oliver entrer dans la pièce. Son sourire s'évanouit immédiatement quand il voit que je pleure, en serrant contre moi le tee-shirt de mon amour mort. Je coasse, entre deux sanglots :

— Je croyais que tu étais parti !

Il ne dit rien, ne bouge pas. Il me regarde un long moment encore. Finalement, il s'approche, met ses bras autour de ma tête et me serre contre lui.

— Je n'allais pas partir sans te dire au revoir, il me souffle sur mes cheveux.

Moi, je pense à toutes les fois où il l'a fait, où *nous* l'avons fait et je me demande si ce sera différent, ce coup-ci. Il me dit encore :

— Ça a été une nuit formidable, tu sais...

Je murmure :

— Pour moi aussi.

Il pose un baiser sur mes cheveux.

— Je ne veux pas gâcher ça, tu comprends, Stelle ? Alors, si tu veux bien, je vais te laisser souffler un peu. Pas parce que je n'ai plus envie de toi, ni parce que je ne penserais pas que cette nuit a été merveilleuse, mais parce que je ne veux pas précipiter les choses.

Il lève mon visage vers le sien, et, le cœur dans la gorge, je me laisse envahir par la magie de ses yeux verts.

— ... Je veux... que ça nous arrive, que ça marche...

J'arrive tout juste à marmonner un « d'accord ! » avant qu'il lâche ma main et

marche vers la porte. Je ne sais pas trop quoi penser de tout ça. Je ne suis même pas sûre de savoir ce que c'est que ce « tout ça ». Tout ce que je sais, c'est que ça me fait peur de le désirer aussi fort. J'ai peur de me brûler, à nouveau.

Deux ou trois jours plus tard, au réveil, j'enfile la tenue de toile bleu marine de personnel hospitalier que m'a prêtée l'infirmière qui s'appelle Gemma, un jour que le chantier du service pédiatrie s'est avéré particulièrement salissant. Quand je la rencontre au bureau des infirmières, elle rit de me voir habillée comme ça.

— Tu viens nous donner un coup de main ? me dit-elle.

— Non, à moins que tu tiennes à ce que tout l'hôpital soit mis en examen pour mauvais traitements !

— Bon, je le note : ne jamais donner à Estelle tout ce qui pourrait ressembler de près ou de loin à une seringue...

Je ris et lui annonce :

— Ça ne va pas être long, aujourd'hui. Juste de la finition.

— C'est le dernier jour... Elle sourit. Ça va me manquer de ne plus voir ton copain Micah...

— Il reste le couloir de la maternité...

— Noooooon ! Ne l'envoie pas là-bas avant que j'aie pu lui mettre le grappin dessus !

On bavarde encore un petit peu, puis je me rends dans la salle que nous venons de décorer. Là, je relève les stores métalliques pour laisser entrer la lumière du jour et voir les progrès du séchage. Je souris de satisfaction devant la beauté de ce que nous avons créé et je choisis un petit pinceau pour retoucher quelques nuages qui manquent un peu de couleur.

— Je savais que tu serais là, me dit Oliver, apparaissant brusquement derrière moi, si bien que je sursaute et que je manque déborder du trait.

— Ne jamais surprendre quelqu'un qui a un pinceau à la main !

Il sourit d'un air d'excuse.

— Désolé... tu veux de l'aide ?

Je le regarde, l'air interrogateur. Il hausse les épaules.

— Je peux. J'étais bon en dessin.

— Prends ce petit pinceau. Les nuages ont besoin d'une couche supplémentaire.

Il fait ce que je lui dis et vient se placer à côté de moi. Je le regarde faire quelques minutes, puis je vais m'occuper d'un autre nuage, à quelques pas de là.

— Ça te va bien, la tenue hôpital, me dit-il.

J'essaie de ne pas sourire et je lui dis merci.

— Tu ferais une bonne infirmière !

Je m'arrête de peindre et je le regarde, le sourcil levé.

— Et pas un bon médecin ?

— Entrer là-dedans voudrait dire que je pense que les médecins sont plus importants que les infirmiers, ce qui n'est pas le cas. Disons que tu serais bonne dans toutes les professions où on est en contact avec les gens.

— J'y penserai si ça ne marche pas dans l'art, je lui réponds avec un sourire.

Il se déplace vers un autre nuage et il me demande :

— Tu ferais quoi si l'art n'existait pas ?

— Je mourrais.

Il s'arrête de peindre, me regarde et me dit :

— Ne me dis jamais ça.

L'intensité de son regard me trouble et me fait comprendre qu'il ne plaisante pas. Je bafouille :

— D'accord... professeur... conseillère d'éducation, quelque chose comme ça.

Il hoche la tête et reprend sa peinture.

— Remarque, me dit-il, je te trouve parfaitement à ta place, comme artiste. J'adore ce que tu fais.

— Merci. Je hausse les épaules. Je ne sais pas. Je fais... ce que je peux, au fond, c'est simple.

— Et ça ? me demande-t-il en me montrant les murs peints autour de nous, pourquoi est-ce que tu le fais ?

Il s'approche de moi.

— Je sais que tu aimes travailler avec les enfants, donc je savais que te demander d'intervenir à l'hôpital te plairait, mais tout ceci ?

Je regarde les nuages peints devant moi et je réfléchis une minute.

— Je sais combien c'est dur d'avoir eu une mauvaise journée de travail et de devoir y retourner quand même le lendemain. Alors, je me dis qu'être malade et n'avoir pas d'autre choix que de rester ici à regarder des murs lépreux, ce doit être bien pire. Et j'ai honte de penser parfois que je peux avoir des journées difficiles, quand ces enfants me racontent les leurs, et tout ce qu'ils supportent sans jamais se plaindre.

Je me tourne vers lui et mon cœur bat plus vite quand je vois ses yeux. Je lève ma main et je passe légèrement mes doigts sous son œil gauche.

— Oh, tu as l'air tellement fatigué, lui dis-je.

— C'est l'air qu'on a, au bout d'une vingtaine d'heures sans dormir, me répond-

il. Mais comme tu le disais, ils ne se plaignent pas, alors on ne va tout de même pas se plaindre, non plus...

Je baisse le bras, je retombe sur mes talons et je lui dis, en le regardant toujours :

— Tu es un type bien, Oliver Hart.

Ses lèvres se retroussent en un sourire et je vois sa main se lever. Je crois qu'il va me toucher, mais elle retombe avant d'atteindre mon visage.

— Toi, tu es une femme formidable, Estelle Reuben, me dit-il.

— Tu sais, l'art, au fond, c'est assez égoïste, je lui réponds. Je crée des objets à mon goût en espérant qu'ils vont plaire à d'autres, mais ce n'est pas comme si je m'imaginai faire du bien aux gens. Ce que tu fais, toi, par contre, est totalement altruiste.

Son œil vert se met à pétiller.

— C'est là que tu te trompes, me rétorque-t-il. Ce boulot peut sembler désintéressé, mais il ne l'est pas. Aider ces gamins, ça me donne l'impression de laisser une empreinte au monde. Quand je les vois partir en meilleure santé que lorsqu'ils sont arrivés, ça me...

Il soupire et son regard se perd un instant dans le vague, puis quand ses yeux reviennent vers les miens, il a l'air absolument heureux.

— ... C'est énorme, tu comprends, ça me fait me sentir important.

— Mais tu es important, je lui réponds avec un sourire.

— Toi aussi. Tu crois que l'art est égoïste, mais ce n'est pas vrai. Il donne du bonheur et du rêve aux gens, moi, je ne peux pas faire ça.

Il fit un geste englobant les fresques sur les murs, autour de lui.

— ... Je passe des jours et des nuits sans fin à travailler dur pour que ces enfants aillent mieux, mais, à part au moment où je peux leur annoncer qu'ils vont rentrer chez eux, je suis incapable de les faire sourire et de faire briller leurs yeux, comme quand ils découvriront tout ça.

Ses mots me vont tout droit au cœur. Je me tourne contre le mur et je finis le nuage sur lequel je travaillais, puis je vais remettre mon pinceau dans les fournitures. Oliver a le don de mettre en valeur la moindre de vos actions. Je suppose que cela fait partie de son charme.

Nous nous disons au revoir, un peu embarrassés de nous-mêmes. Je ne suis jamais sûre à cent pour cent de ce que pense ou fait Oliver. Il ne se donne entièrement qu'à son travail, je crois. Dans le passé, nous avons été amis... et puis un peu plus que cela, mais c'est à part. J'ai peur de laisser aller les choses

jusqu' où elles doivent normalement aller et de n'y gagner que des désillusions.
Mais j'ai au moins aussi peur qu'elles n'y aillent pas...

Le passé

OLIVER

Je ne me souviens plus de la dernière fois où j'ai pleuré, ni si cela s'est jamais produit, du reste, mais quand je suis allé voir mon père à l'hôpital et que je l'ai vu allongé dans son lit, c'est bien ce qui a failli m'arriver. Il n'a peut-être pas été le papa idéal, pour nous, mais entre le voir complètement affaibli et devoir bosser mes partiels, sans oublier les cours particuliers de maths et de physique que je donnais à des lycéens, j'avais de quoi être stressé.

Ce matin-là, j'étais assis dans une cafétéria, pas loin de la maison de ma mère, à travailler sur ma physique quantique en essayant d'oublier les problèmes de santé de mon père, lorsque Stelle est venue s'asseoir en face de moi. J'ai eu juste le temps de lever les yeux de mon livre et de la voir croiser les jambes et me sourire, ses lèvres serrées autour de la paille à laquelle elle buvait.

— Qu'est-ce que tu fais dans ce coin ? elle m'a demandé.

J'ai poussé un soupir et j'ai posé mon stylo. La dernière fois où je l'avais vue remontait à environ deux semaines. J'étais allé à une fête avec Vic et j'avais emmené une fille, parce que je ne me doutais pas qu'Estelle serait là. Elle avait parlé avec Mia ou Jensen pendant la plus grande partie de la soirée et ça m'avait fait drôle, après qu'on se fut embrassés tant de fois... et que j'aurais voulu qu'il y ait plus de fois, encore. Mais voilà que je m'étais retrouvé à cette fête avec quelqu'un d'autre !

J'étais quand même soulagé, parce qu'elle acceptait de me parler et de faire comme si tout était normal, et que j'avais eu peur qu'elle ne réagisse pas aussi bien après le fameux soir.

— Tu as coupé tes cheveux ? je lui ai dit, après un peu d'hésitation.

— Seulement la frange sur le front, m'a-t-elle répondu et je le regrette déjà.

— Non, ça te va bien.

— Tu attends quelqu'un ? m'a-t-elle demandé en regardant un peu nerveusement autour d'elle. Elle paraissait hésitante, tout à coup.

J'ai souri en me demandant si elle voulait parler de la fille avec qui j'étais venu à la fête. J'ai demandé :

— Ça t'ennuierait si c'était le cas ?

Elle a écarquillé un peu les yeux, puis elle s'est tout de suite renfrognée.

— Non, pas vraiment, elle a marmonné.

— Et toi, j'ai demandé, tu es avec quelqu'un ?

J'espérais que non. Pourquoi ? Je ne savais pas vraiment. Bien sûr, elle était libre de sortir avec qui elle voulait, mais moi, j'aimais mieux ne pas voir ça. Elle m'a regardé avec un petit sourire, comme si elle pouvait lire dans mes pensées. Je commençais à croire qu'elle le pouvait.

— J'étais avec un garçon, m'a-t-elle dit, mais je l'ai laissé tomber.

— Pourquoi ? j'ai demandé en me penchant un peu vers elle, les coudes, comme elle, sur la table.

— Il ne faisait que parler de lui toute la journée. Une vraie galère ! Toutes les filles veulent sortir avec lui et tous les garçons veulent lui ressembler, dit-elle. Insupportable !

Elle roulait les yeux, l'air excédé. J'ai ri.

— On dirait, en effet. Pourquoi tu devrais perdre ton temps avec un tocard pareil ?

— Il y a un type qui me plaît bien mais il est toujours plongé dans ses bouquins, a-t-elle dit alors, l'œil tellement pétillant que je n'ai pas pu m'empêcher de rire.

— Parle-moi un peu de ce gars dans ses bouquins.

— Eh bien...

Elle a baissé les yeux et joué un moment à faire des ronds de condensation avec son verre de café glacé sur la table.

— ... il est plutôt beau mec, quand on aime le genre surfeur à cheveux longs et fossettes...

Elle a levé les yeux pour me regarder et a souri timidement, d'une façon qui m'a fait battre le cœur plus vite.

— ... et il est vraiment sympa, sauf que la rumeur dit qu'il ne veut pas avoir de relation.

— Je ne suis pas sûr qu'il soit pour toi, je lui ai dit d'un air dubitatif. Tu ne peux pas te mettre avec un type simplement pour ses fossettes et ses abdos...

Elle a souri.

— Je n'ai pas parlé de ses abdos !

J'ai haussé les épaules

— Ça va ensemble, ai-je dit. Qu'est-ce que tu aimes d'autre chez ce type toujours plongé dans ses bouquins ?

— Il est intelligent et j'aime ça. J'aime la façon dont il me parle, j'aime quand il me regarde...

Elle s'est mise à rougir très joliment.

— ... et quand il m'embrasse...

J'ai essayé d'ignorer les coups de battant dans ma poitrine.

— Tu as plutôt une bonne opinion de ce type qui ne veut pas d'une relation, lui ai-je fait remarquer.

— On a tous nos défauts et c'est le sien, a-t-elle dit en détournant les yeux et en soupirant.

— Et si en fait, il n'était pas contre une relation ? J'ai demandé aussi.

Je ne sais pas du tout pourquoi j'ai dit ça. J'étais complètement contre les relations durables. Elle m'a regardé, à nouveau.

— Je sais qu'il ne l'est pas, m'a-t-elle dit, droit dans les yeux.

J'ai acquiescé, poussé un soupir et détourné les miens. Elle m'a demandé tout à coup :

— Je t'embête ?

Je l'ai regardée à nouveau, avec surprise, cette fois.

— Mais non, pourquoi ?

— Tu as l'air... je ne sais pas... tu es bizarre.

Je ne voulais pas lui en parler, ni à personne, d'ailleurs, Mais la façon dont elle me regardait avec ses beaux yeux si expressifs m'a donné envie de me confier.

— Mon père est à l'hôpital.

Elle a poussé une petite exclamation navrée et a cherché à prendre ma main. Je me suis laissé faire. La sienne était petite et plutôt froide et pourtant elle m'a réchauffé le cœur. Estelle a soupiré :

— Encore ? Il est de nouveau malade ?

J'ai eu un rire bref.

— Il a eu une nouvelle attaque cardiaque. Ça ira, s'il prend un peu soin de lui, mais il est tellement têtu ! Il ne veut pas arrêter de fumer ni faire un régime, encore moins de l'exercice. Ça me rend dingue !

Estelle pressa ma main et me fit un petit sourire navré.

— Ça va aller, m'a-t-elle dit, j'en suis sûre. Il faut avoir confiance !

Ses mots m'ont fait sourire. Elle n'a rencontré mon père qu'une fois. Je ne suis même pas sûr qu'elle se souvienne bien à quoi il ressemble.

— Tu crois que les gens peuvent changer ? j'ai demandé.

Elle a battu des paupières deux ou trois fois et puis elle s'est penchée dans ma direction, le torse à demi au-dessus de la table. J'aurais voulu lâcher sa main, l'attirer contre moi, l'embrasser et me perdre dans ce baiser. C'est ce que j'ai toujours ressenti, chaque fois que c'est arrivé. Elle s'est arrêtée, son visage à quelques centimètres du mien.

— Je suis sûre que oui, s'ils le veulent, m'a-t-elle répondu dans un souffle.

— Tu as vraiment foi dans les gens, toi, hein ?

Elle s'est rejetée en arrière, sur son siège et elle m'a souri, sûre d'elle et confiante, en reprenant sa paille et son verre.

— Je suis sûre de ça, a-t-elle dit.

J'ai pensé :

Moi, tu me donnes envie de changer. Tu me ferais même croire que je le pourrais.

Mais je ne lui ai pas dit. Le lendemain, à la même heure, je suis retombé sur elle, et le surlendemain également. Nous nous sommes assis un moment, Nous avons parlé, nous avons ri, puis nous nous sommes séparés et chacun a suivi son chemin. Elle m'a fait rire quand je n'aurais jamais cru ça possible. Elle m'a fait espérer en des choses dont je sais bien qu'elles n'existent pas. Voilà comment elle est devenue mienne, comment elle est devenue mon Estelle, sans même le savoir. Et bon sang, je ne le savais pas, moi non plus !

Le présent

ESTELLE

Une semaine plus tard, mon équipe et moi avons terminé de peindre le couloir et les chambres du service Pédiatrie. Nous avons transformé un océan de bleu terni en une verte prairie pleine de fleurs et d'enfants qui jouent. Il a fallu faire une course contre la montre pour terminer dans les délais, aussi, lorsque nous avons fini, nous célébrons bruyamment l'événement et nous quittons le chantier bras dessus, bras dessous, à demi morts d'épuisement.

— Je crois que je vais m'endormir debout, me dit Micah, la tête penchée contre la mienne.

Je réponds « moi aussi » en bâillant comme une porte cochère.

Mais je manque néanmoins faire un bond lorsque, au détour du couloir, je vois Oliver parler à une infirmière que je n'ai encore jamais vue auparavant. Il est appuyé contre le mur et elle se penche vers lui avec l'air qu'elle en ferait bien son quatre-heures. Il me voit et se redresse un peu, mais je me détourne et la tête sur l'épaule de Micah, toujours enlacée à lui et à Dallas, je sors de l'hôpital avant qu'il ait pu me retenir, bien que je doute qu'il en ait envie. Cela me tue de devoir admettre que cela me fait quelque chose, car je ne suis vraiment pas du genre à être jalouse, et pourtant, quand il s'agit d'Oliver, je deviens possessive.

Je rentre, je me mets au lit et je dors comme une bûche. Je n'entends ni les appels téléphoniques, ni les textos, ni même les cris de mon frère qui me dit de descendre manger. Je ne me soucie de rien, jusqu'à ce que je réalise que je viens de manquer un appel de mon agence immobilière, et je rappelle immédiatement, dans l'espoir qu'il y ait de bonnes nouvelles.

— Allô ?

— Je ne voudrais pas vous donner de faux espoirs, mais je crois que nous avons un acheteur.

— Oh, merci mon Dieu ! Enfin !

La responsable de l'agence me dit le montant de la somme proposée et qu'elle

me rappellera dès qu'elle aura de nouveaux éléments. Je m'étire et je descends l'escalier. Je ne m'attends pas vraiment à croiser mon frère, mais je tombe non seulement sur lui, mais aussi sur son copain Bobby. Or je dois avoir une tête de déterrée.

— Ah, Stelle, content de te voir, me dit-il, ses yeux se promenant sur mon corps comme s'ils étaient des rayons laser.

— Salut, désolée de me montrer comme ça, mais j'ai dû dormir...

— Bah, rien que dix-huit heures d'affilée, me dit Vic.

— Oh non, c'est pas vrai ?

— Oh que si, c'est vrai.

— Wow, j'étais fatiguée, faut croire.

— Faut croire, en effet. Oliver m'a appelé pour demander après toi.

Les sourcils froncés, je sors ma tête du frigo, où je venais de plonger.

— Ah oui ?

— Oui, j'ai trouvé ça curieux. Vous vous voyez souvent ces temps-ci ?

— Bah, comme ça...

J'ai replongé dans le réfrigérateur, mais je n'y cherche rien de particulier.

— Il dit qu'il a essayé de t'appeler, mais que tu ne répondais pas.

— Je le rappellerai. Je crois qu'il travaille ce soir, de toute façon.

— C'est pas Grace qui est de garde ce soir ? rigole Bobby, la bouche à moitié pleine de brioche.

Vic ne répond pas, mais me regarde pour voir si je réagis, ce que je me garde bien de faire, même si une voix, au fond de moi, est en train de hurler : « Mais qui c'est, encore, cette Grace, putain ! »

Tout ça me confirme qu'il ne faut pas que mon frère sache ce qui peut se passer ou non entre Oliver et moi. Et aussi qu'il est apparemment au courant de tous ses faits et gestes, et moi, non.

— Maman a appelé, aussi, ajoute-t-il.

— Bon, Vic, je réplique excédée, tu as bientôt fini de faire ton petit téléphoniste ? Les standards sont automatisés, maintenant. Je rappellerai quand j'en aurai envie !

Là-dessus, je les plante là et je retourne dans ma chambre.

— Wow ! commente Bobby, on dirait qu'elle a encore besoin d'un peu de sommeil.

— C'est pas sa faute, répond Vic, philosophe. Elle est née chiante.

Quand rien ne va, cours te réfugier chez ta mère. C'est ce que je pensais, ce jour-là. Mais ce que je ne mesurais pas vraiment, c'est que j'allais être assailli de questions auxquelles je n'avais pas forcément envie de répondre, comme : « *Tu manges convenablement ? Comment ça se passe avec ton frère ? Il mange bien, lui aussi ? Et Derek ? Ça va avec Derek ? Je vais vous arranger un nouveau rendez-vous, je suis sûre qu'il va te plaire de plus en plus. La galerie, ça va ? On m'a dit que tu faisais quelque chose de formidable à l'hôpital. Pour finir par : Viens manger... »*

Ce que j'ai fait. Je me suis assise à la grande table, devant la baie vitrée qui donne sur la montagne. Vic et moi, nous sommes des enfants de l'océan, mais nos parents préfèrent avoir vue sur la Santa Barbara Mountain. Ils avaient tout de même une maison à Malibu où nous allions le week-end. Parfois, on restait avec eux, mais le plus souvent, on sortait avec des amis.

— Vic m'a dit que tu voyais beaucoup Oliver, ces temps-ci, me glisse maman, l'air de rien, comme si je ne pouvais pas me rendre compte de la curiosité qui pointe dans sa question.

Je grogne :

— Vic est bien pénible. On se voit pas mal à l'hôpital, c'est vrai et on a passé, une fois, une journée ensemble. Pas de quoi en faire tout un plat !

Elle rit et je la regarde.

— ... Eh bien, quoi ? je lui demande.

— Ton frère ne m'a rien dit, c'est moi qui lui en ai parlé la première. Je trouve ça un peu bizarre. Tu détestais Oliver, avant.

— En voilà une idée !

Où est-elle allée pêcher ça ?

— Je croyais. Tu disais qu'il n'était pas sérieux...

— Parce qu'il ne l'était pas, répliqué-je, en espérant que cela lui suffira.

— Et maintenant, il l'est ?

Je joue un peu avec ma serviette, au lieu de répondre. Les gens disent que je suis une copie conforme de ma mère, que même si on m'avait clonée sur elle, je

n'aurais pas pu lui ressembler davantage. Ça me fait plutôt sourire, car elle est vraiment une belle personne, à l'intérieur comme à l'extérieur. Malgré sa brillante carrière de professeur d'université, elle a toujours placé sa famille au-dessus de toutes ses autres priorités. Aujourd'hui encore, quand elle me voit garer ma voiture derrière sa maison, elle se précipite pour m'accueillir, s'inquiétant toujours de ce que je fais, et si je vais bien. J'ai l'habitude de tout lui raconter, mais pour une raison ou une autre, je n'y parviens pas en ce qui concerne Oliver. Ici, il est un peu le troisième enfant de la maison. Ce n'est pas comme Wyatt, dont je pouvais venir me plaindre, ou au contraire, chanter ses louanges. Il était un inconnu pour mes parents. Oliver avait pratiquement été élevé avec nous. Et même s'il ne s'était rien passé de bien décisif entre nous, je détesterais l'idée de devoir dire du mal de lui dans cette maison.

— Je n'en sais rien, maman, je finis par répondre. Vraiment, je ne sais pas. Vic pourra te le dire mieux que moi, je pense.

— Mais tu le vois toujours...

— Oui, et alors ?

— Il a une amie ? Ou... des amies ?

Je hausse les épaules.

— Tu le connais. Il flirte avec tout ce qui bouge, alors je suppose que oui.

— Il couche avec toutes, tu crois ?

Je la regarde, les yeux ronds.

— Maman, ça devient gênant ! Encore une fois, je n'en sais rien.

— Parfois, les hommes de ce genre-là ont mauvaise réputation, alors qu'en réalité... Oliver a toujours été un si bon garçon.

Je fais un vague geste de la main qui ne m'engage à rien et j'enchaîne :

— Pourquoi on parle de ça ?

Elle me fait un large sourire et je commence à me recroqueviller sur mon siège. Elle ne va pas me dire qu'elle m'a arrangé un nouveau rendez-vous avec Oliver, tout de même ?

— Je connais quelqu'un, me dit-elle – il s'appelle Zach – qui a cette réputation de coureur, alors qu'en fait, il est très sérieux...

— Maman...

— ... et TRÈS beau garçon...

— Maman !

— ... Il a une galerie à Malibu.

Je crie presque :

— Zach Edwin ?

Maman me sourit en haussant les sourcils, de cet air de petite fille qui a chipé de la confiture et ne s'est pas fait prendre.

— Mais comment est-ce que tu le connais ? je demande, bouche bée, un peu plus curieuse que je n'aurais voulu le paraître.

— C'est une drôle d'histoire. Bettina et moi, nous faisons un peu de shopping, et nous sommes entrées dans sa galerie. Il a vraiment de très belles choses, mais ce qui nous a tout de suite attiré l'œil, c'est un cœur... l'un de tes cœurs, ma chérie. On a fait les idiots en prétendant ne rien connaître à rien et on lui a demandé le prix...

Elle s'interrompt, pour rendre son effet plus dramatique encore.

— ... Quatre mille dollars !

Cette fois, ma bouche reste grande ouverte.

— ... Il nous a dit qu'il avait vendu les autres à trois mille dollars pièce, et que c'était le dernier qui lui restait. Mais qu'il les avait lui-même achetés à un tiers et qu'il n'avait pas le contact de leur auteur. Stelle ? Ça va, mon chou ?

Je secoue la tête sans rien dire. Ma mère me tapote la main en riant.

— Non, mais tu te rends compte ? me dit-elle. Je suppose que c'est Wyatt qui les lui a vendus.

J'avale ma salive, en essayant de revenir de mon étonnement.

— Wyatt m'avait dit qu'il avait vendu quelques pièces, mais... quatre mille dollars ?

— Tu n'as rien touché là-dessus, alors ? s'inquiète ma mère.

— Je ne crois pas que la vente ait été enregistrée dans la succession. En fait, Wyatt les a vendus pour nous en débarrasser, parce que j'en avais fait quelques exemplaires en trop pour une exposition à laquelle on participait. Il devait penser que les vendre à Zach me ferait une bonne publicité. J'avoue que je ne m'en suis pas occupée et Wyatt a dû oublier de lui laisser sa carte : il faisait ça tout le temps. Mais mon Dieu... quatre mille dollars !

— Oui, je sais, dis ma mère, excitée comme une puce.

— Bon, alors, tu lui as dit que les cœurs étaient de moi ?

— Oui et il a été très impressionné.

— Ah ?

— Alors, j'ai pris mon smartphone et je lui ai montré le site de ta galerie. Il a vu ta photo et j'ai vu son œil s'allumer.

— Oh mon Dieu, maman !

Je me mets la tête dans les mains.

— Je lui ai dit, pour Wyatt, version courte, et que tu étais libre à présent pour une rencontre, et il a sauté sur l'occasion...

Je répète :

— Oh, mon Dieu, maman !

Toujours la tête dans mes mains...

— Mais enfin, Stelle, tu l'as vu ? Il est plutôt craquant, non ?

— Il est beau comme un dieu, mais je ne veux pas sortir avec lui ! Enfin, maman, on n'est pas à la foire aux bestiaux, arrête de vouloir me faire rencontrer tout le monde et n'importe qui !

— Et pourquoi pas ? me réplique-t-elle, visiblement mécontente. Il y a des gens qui payent pour ça. Tu ne regardes pas cette émission de télé : *Millionaire Matchmaker* ou quelque chose comme ça ?

Je la dévisage en n'en croyant toujours pas mes oreilles.

— Je... non, maman, non, je n'ai pas eu le plaisir de voir ça, mais... enfin, je vendrais avec plaisir une de mes œuvres à Zach Edwin, mais je n'ai rien à faire d'autre avec lui !

— Parce que c'est un coureur ?

— Hein ? Mais non !

Zach a cette réputation, en effet, et ce n'est pas pour rien. Il n'est pas spécialement connu pour rechercher les femmes peintres, sculptrices, ou galeriste, mais après avoir été marié, avoir trompé sa femme et divorcé, le tout en moins d'un an, il est réputé pour coucher avec des actrices, des mannequins et indifféremment tout ce qui passe le seuil de sa galerie avec une jupe courte.

— Tu en es bien sûre ?

— Absolument certaine. Je ne cherche rien de sérieux, de toute façon, alors qu'est-ce que j'en aurais à faire de sa réputation ?

— Je ne crois pas qu'elle lui rende justice. C'est un charmeur, c'est vrai, mais je ne pense pas qu'il couche autant qu'il veut bien le laisser croire...

— Maman, on ne pourrait pas parler d'autre chose ? J'aimerais bien manger mes pancakes en paix, maintenant.

— Mais bien sûr, ma chérie. Encore un peu de café ?

— Avec plaisir. Où est papa ?

— Il est parti tôt ce matin. Il a une longue journée, avec des clients célèbres.

— C'est bien, ça !

— Oh oui, je suis sûre que l'on va en entendre parler dès son retour. Tu restes

pour dormir ?

Je verse du sirop d'érable sur mes pancakes et je soupire :

— Oui, je pense que oui.

— Tu es sûre que tu ne veux pas faire la connaissance de Zach ? Il habite vraiment tout près.

Je la fusille du regard.

— Maman, tu plaisantes, là ?

— Il pourrait venir dîner, ce ne serait pas comme un rendez-vous... Vous parlerez d'art...

— Et toi, maman, depuis quand est-ce un sujet qui t'intéresse ? Tu détestais quand Wyatt venait ici et qu'il en parlait.

Visiblement choquée, elle réplique, la main sur le cœur :

— Je n'ai jamais détesté le voir ici, mais je n'aimais pas la façon dont il te parlait, parfois.

— Ah oui ? et comment ? je demande en poignardant mon pancake.

— Comme si tu étais une enfant.

Je ne m'attendais pas à ce qu'elle me réponde. Je m'arrête un instant de mâcher, pensivement. Mais de fait, j'étais bien une enfant. Il avait onze ans de plus que moi et avait l'expérience d'un octogénaire.

— Je ne crois pas qu'il me parlait comme à une enfant.

— Tu étais sa muse... et la lumière de sa vie, sans doute, je peux le comprendre, à présent. Mais à ce moment-là, c'était très agaçant, cette façon qu'il avait de vouloir que tu sois toujours collée à lui, chaque fois que des copains de ton père étaient dans les parages. Que croyait-il donc ? Qu'ils allaient t'enlever à lui ? Et tu ne t'en apercevais pas ?

Je la regarde.

— Bien sûr que si ! Les hommes sont comme ça.

Elle hoche la tête, paraissant mesurer mes paroles.

— C'est sans doute vrai, finit-elle par reconnaître. Enfin, je sais qu'il t'aimait et t'a apporté beaucoup. Mais tout de même, Zach Edwin...

Le reste de la journée se passe à faire du shopping avec maman et Bettina (la mère de Mia) et à parler de Zach Edwin, car j'ai finalement accepté qu'il vienne dîner. Mia menace de me tuer si je ne me jette pas sur mon téléphone dès qu'il sera parti, pour tout lui raconter. À un certain moment de l'après-midi, entre un essayage de chaussures chez Neiman Marcus et un verre au Chili's, mon frère, qui a eu mystérieusement vent de la chose, m'appelle pour me dire qu'il me tue si je

sors avec Zach, car il a entendu dire que celui-ci saute sur tout ce qui bouge, notamment, sur l'ex-femme d'un de ses clients. Après ça, je juge bon d'éteindre mon mobile, car j'ai assez à faire avec les bavardages de Bettina et de maman, qui sont en train de dresser la liste exhaustive des types que Mia et moi aurions pu épouser. Je ne sais pas si elles oublient que j'ai été fiancée, ou si elles préfèrent l'ignorer parce que mon compagnon ne leur plaisait pas.

Le soir, je porte une robe que j'ai achetée aujourd'hui même, courte, mais pas trop, avec un joli imprimé de petites fleurs, moulant le buste, mais évasée sous la taille. Maman insiste pour me faire porter des chaussures rouges à hauts talons parce qu'avec, paraît-il, mes jambes sont « un vrai miracle » (ce sont ses propres mots). Lorsque la porte s'ouvre, à dix-neuf heures, je saute dans les bras de mon papa avant même qu'il ait pu poser son attaché-case. Son bon rire de Père Noël me pénètre et me réchauffe le cœur.

— Oh, on dirait que j'ai manqué à quelqu'un, me dit-il lorsqu'enfin je le lâche un peu.

Ses cheveux, jadis couleur de sable doré, sont à présent pleins de sel, son visage est marqué par toutes les fois où il a ri, et c'était souvent. Auprès de lui, je me sens toujours une petite fille.

— Tu es la seule personne normale dans cette maison, je lui chuchote à l'oreille.

Il rit et me répond sur le même ton, avec une mine de conspirateur :

— Tu n'es pas obligée de rester seule avec ta mère...

— ... Et Bettina !

L'œil de mon père s'arrondit.

— Oh mon Dieu, me dit-il, tu as besoin d'un verre...

- ... ou d'une vingtaine, lui dis-je.

Il éclate de rire à nouveau, la main sur mon épaule.

— Ah, Thomas, tu es rentré, dit ma mère et elle vient vers nous en souriant, dans une robe noire qui lui arrive au-dessus du genou.

— Mais Hannah, s'exclame mon père en la voyant, tu veux me donner une crise cardiaque ? Qu'est-ce que tu portes là ?

Les voir tous les deux, c'est comme regarder *Autant en emporte le vent*. Vous savez, la dernière partie, quand Rhett tient le visage de Scarlett O'Hara entre ses mains ? Ça, c'est mes parents. Jour. Après. Jour.

— Oh, voyons Tom, arrête, roucoule maman en jetant les bras autour de son cou, tu sais bien que Stelle déteste les marques d'affection en public !

Je ris et je secoue la tête.

— Je ne les déteste pas, leur dis-je, mais si vous me cherchez, je suis dehors.

Tandis que je m'éloigne, j'entends mon père murmurer :

— Pourquoi donc veux-tu à toute force lui faire rencontrer des hommes, voyons ?

— Parce qu'il faut qu'elle change de vie !

— Elle le fera quand elle y sera prête, ça ne sert à rien du tout de brusquer les choses ; et maintenant Victor s'y met aussi : il m'a téléphoné qu'il va passer ce soir pour dire son mot.

La main déjà sur le bouton de porte, je me fige. Un moment, je pense jeter l'éponge et rentrer chez moi, mais je me souviens opportunément ce qu'est devenu mon « chez-moi », alors je sors et je vais m'asseoir dans la cour de mes parents.

En grandissant, j'ai eu deux types d'amis : ceux qui avaient des familles hyper-protectrices et ceux dont les parents se fichaient bien de ce qu'ils faisaient. J'aurais franchement préféré relever de la seconde catégorie. Les miens n'étaient pas stricts, tant que je ne rapportais pas de trop mauvaises notes et ils se mêlaient seulement de... oui, d'accord, ils se mêlaient de tout.

Quand Wyatt est mort, je reconnais que j'étais soulagée de les trouver, car j'aurais probablement passé des semaines sans manger s'ils ne m'avaient pas nourrie, pratiquement, à la petite cuillère. Inutile de dire que je n'étais pas surprise que Vic ait décidé de venir nous rejoindre, pour mettre son grain de sel dans cette histoire de Zach ; après ce qu'il avait dit concernant son client, cela cessait d'être un réflexe de protection de sa sœur, c'était quasiment devenu un problème professionnel.

Mon père me rejoint au-dehors après sa douche et il me tend un verre de vin blanc.

— J'ai pensé que tu en avais peut-être besoin, me dit-il en levant le sien à ma santé.

Je le remercie, bois une gorgée et m'adosse confortablement aux coussins du fauteuil de jardin où j'ai pris place.

— J'ai entendu dire que tu faisais un travail formidable à l'hôpital, me dit papa.

Je le regarde et je souris.

— Je crois que oui, on a bien travaillé.

— Je suis fier de toi, Stelle. Je sais bien que j'ai toujours dit que l'art était une

perte de temps et que tu aurais dû faire autre chose, mais là, je ne peux pas m'empêcher d'être fier.

— Merci papa !

Je me penche vers lui et je dépose un baiser sur sa joue.

— Ta mère n'aura de cesse qu'elle t'ait trouvé un nouveau compagnon... Tu devrais prétendre que tu es amoureuse, pour qu'elle te fiche la paix.

— Je crois que maman ne s'arrêtera pas avant que j'aie des enfants.

— Je croyais que tu n'en voulais pas...

Il boit une gorgée sans me regarder, ses yeux sont dans le vague, perdus au loin. Il ne peut pas voir mon air embarrassé. En fait, c'était Wyatt qui n'en voulait pas.

Je me tourne et comme lui, je regarde la montagne, que le crépuscule est en train de voiler de bleu.

— Je n'en sais trop rien, en fait. Je ne suis pas décidée.

— Parfois, nous sommes obligés de faire beaucoup de concessions aux gens que nous aimons, dit doucement mon père, et il est difficile de savoir quand il faut s'arrêter, parce que cela semble naturel de leur faire plaisir.

J'acquiesce silencieusement et je reprends une gorgée de vin.

— Lorsque j'ai épousé Erika – il parle de sa première femme, qui est morte plusieurs années avant qu'il rencontre ma mère – j'ai quitté pour elle tout ce que j'aimais. J'ai abandonné mes études et pris un travail parce que... enfin, tu sais ce que c'est, un homme doit nourrir sa famille, et tout ça... puis, quand un chauffard l'a fauchée sur le bord d'une route, je me suis demandé : c'est quoi, ma vie, à présent ? Je n'ai plus rien. Et ce qui est terrible, c'est qu'alors je ne pensais pas tant au fait que je l'avais perdue, qu'à tout ce que j'avais dû abandonner pour elle.

Il boit une longue gorgée de vin et je sais exactement ce qu'il doit ressentir.

— Et avec maman ? je lui demande, avec nous ? Ça a été pareil ?

— Non, lorsque j'ai rencontré ta mère, les choses étaient différentes. D'abord, elle était plus jeune que moi. J'ai attendu qu'elle ait terminé ses études. Je ne voulais pas lui faire commettre la même erreur que celle que j'avais faite pour Erika. Je ne voulais pas qu'elle puisse un jour regarder le passé et regretter les choses qu'elle n'avait pas pu faire.

— Tu crois que tous les hommes sont comme ça ? Qu'ils attendent le bon moment pour faire les choses ?

Bien sûr, je pense à Oliver, en disant cela.

— Non, probablement pas tous. Mais c'est certainement le cas de ton frère. Je pense qu'il attend que sa carrière soit vraiment sur les rails avant de se ranger et

de vivre avec quelqu'un. En tout cas, s'il voulait le faire tout de suite, je lui conseillerais de changer d'avis. Mais je ne pense pas qu'il ait pour le moment rencontré la personne, alors le problème ne se pose pas.

— Non, sans doute pas.

— Ce que je veux dire, Stelle, c'est que tu as probablement dû renoncer à plus de choses que tu ne crois, pour Wyatt, ce qui n'est pas forcément une mauvaise chose, d'ailleurs. Après tout, c'est la vie. Mais je ne voudrais pas que tu te précipites dans une nouvelle relation en te disant que tu dois nécessairement refaire les mêmes sacrifices. Même si ta mère trouve toutes les qualités au prétendant...

— Bah, nous savons tous que maman a parfois des goûts un peu particuliers, dis-je, ce qui le fait rire.

— Ce n'est pas faux, reconnaît-il volontiers.

Le passé

OLIVER

J'ai toujours considéré que j'avais de la chance d'avoir un ami comme Victor. Il est généreux, franc et par-dessus tout, loyal. Lorsque je n'avais nulle part où aller, après la fin de mes études secondaires, il n'avait pas hésité un instant.

— Tu n'as qu'à venir vivre avec moi, m'avait-il dit.

— D'accord, tu me diras combien tu veux que je paye comme loyer. C'est seulement pour une quinzaine de jours.

Il m'a regardé comme si j'étais tombé sur la tête.

— Ça ne va pas, non ? Tu es mon frère, tu ne me dois rien ! Et voilà comment j'avais emménagé dans le petit cottage derrière la maison qu'il louait pour l'été. Les grandes vacances... avant que je parte pour la fac de médecine et lui, celle de droit, à l'UCLA. On a eu la bonne vie, durant ces semaines-là : on se levait tard, on surfait, on mangeait, on buvait des coups et on batifolait avec les filles du coin. Ces vacances, c'était un peu comme le dernier week-end de liberté que s'octroient certains célibataires avant de sauter le pas, ce qui était plutôt drôle, car nous étions loin de songer à nous ranger. « Qui voudrait d'une femme, quand il peut en avoir dix ? » proclamait Vic et Jensen surenchérissait : « Les frangins avant les frangines. » Junior était le seul à ne pas pouvoir participer à nos fêtes, car il était avec la même fille depuis la sixième. On se moquait de lui, mais au fond, je crois qu'on était tous jaloux qu'il en ait trouvé une avec qui il avait envie de vivre chaque jour de sa vie. Ce soir-là, j'étais fatigué d'avoir passé toute la journée au grand air et je devrais me lever tôt le lendemain matin pour commencer à déménager mes affaires dans la chambre que j'allais occuper à la fac, dès la rentrée. J'avais dans l'idée de boire un verre, deux à la rigueur, et d'aller au lit. C'est dans cet esprit-là que je m'engageais dans l'allée qui menait à la maison principale, où la fête avait déjà commencé. Je répétais : un verre ou deux et puis au lit, comme un mantra. J'avais presque l'impression d'entendre ces mots sortir des enceintes qui hurlaient dans le salon, comme les paroles d'une chanson. Un

verre ou deux, un verre ou deux... c'est alors que j'ai vu Estelle entrer dans la maison. Je souriais tout seul en la voyant remettre en place d'une main les mèches de ses cheveux que le vent dérangeait. Elle avait une jolie petite moue sur ses lèvres, en regardant autour d'elle. D'un mouvement d'épaule, elle a fait tomber la veste qu'elle portait, révélant un petit haut noir qui rehaussait ses seins et dévoilait son nombril sur une jupe courte à sequins qui épousait magnifiquement les courbes de ses hanches. Elle a dû sentir que je la regardais, parce que ses yeux ont croisé les miens et qu'elle m'a souri, d'une certaine manière. Ce sourire-là me disait qu'elle était prête à faire quelques bêtises et qu'elle se demandait si je ne pourrais pas les faire avec elle...

Instantanément, je me répétais : un verre ou deux et puis au lit, en espérant que j'arriverais à m'en convaincre avant que j'aie pu la rejoindre. Indifférents à mon dilemme, mes pas me portèrent traîtreusement vers elle.

— Il y a longtemps que je ne t'ai pas vue, lui ai-je dit en admirant comme d'habitude le marbre veiné de ses yeux.

Elle m'examina des pieds à la tête et je grognai :

— Bon, verdict ?

Ses yeux s'arrêtèrent finalement sur les miens, elle rougit un peu et se mit à rire.

— Tu as l'air en forme, me dit-elle.

— Toi, tu es magnifique.

Elle m'a souri, en remerciement, et j'ai repris :

— Comment ça va, depuis...

Il devait y avoir environ deux mois que nous ne nous étions pas vus, deux mois que nos langues s'étaient jointes, comme ça nous arrivait généralement à ce genre de fête, au cinéma ou à peu près n'importe où, où ça nous prenait. Cela n'était jamais allé très loin ; on s'embrassait et on se caressait un peu par-dessus nos vêtements, avant qu'une chose ou l'autre vienne nous interrompre. Ce n'était pas tout à fait par hasard si j'allais moins aux fêtes qu'organisait Vic, car la culpabilité commençait à me peser au sujet d'Estelle.

Comme cette fois, il y avait environ deux mois de cela, où je l'avais croisée dans le long couloir qui menait à la salle de bains. J'avais l'intention de lui annoncer qu'on allait tout arrêter, que c'était une bêtise, mais elle a attiré mon visage près du sien et m'a embrassé avec une telle passion que j'en ai oublié jusqu'à mon foutu prénom. Je savais qu'elle était dangereuse pour moi. Ce que je ressentais quand elle était dans les parages était affolant. J'avais des plans bien

précis et les choses qu'elle me faisait désirer n'y entraient pas ou du moins, pas encore.

— Je vais bien, m'a-t-elle dit.

On est allés à la cuisine se servir un verre de bière et on est ressortis s'asseoir sur un banc.

— Et toi ? m'a-t-elle demandé. Il paraît que tu pars bientôt pour Berkeley ? Je savais que tu le ferais.

J'ai souri. La dernière fois que je l'avais vue, je ne savais pas encore si j'allais intégrer cette fac de médecine réputée.

— Ça semble irréel, lui ai-je dit.

Elle m'a regardé un long moment, la tête un peu penchée et ses lèvres se sont retroussées en un magnifique et chaleureux sourire.

— Je suis fière de toi, Oliver, m'a-t-elle dit.

J'avais le cœur qui battait très fort en entendant cela, mais je n'ai pas répondu. Je me suis contenté de sourire et de boire une gorgée de bière.

— Tu continues à... t'amuser ? lui ai-je demandé.

Je n'avais pas tellement envie de l'entendre me confier sa vie amoureuse, mais j'étais curieux de tout ce qui la concernait. Tout ce que j'avais manqué d'elle.

Estelle se mit à rire.

— On peut dire ça, oui...

— Tu n'as pas encore... rencontré quelqu'un ?

J'espérais que le ton de ma voix pouvait paraître léger. En fait, j'avais l'impression d'avoir le cœur pris dans un étau.

— Peut-être que oui, peut-être que non, m'a-t-elle répondu en faisant sa mystérieuse. Et si je l'avais rencontré, comment savoir si c'est le bon ?

Elle haussa les épaules avec un petit sourire malin.

Mon regard alla se perdre vers la plage, qu'on ne voyait pas à cause de l'obscurité mais dont on entendait la rumeur à quelques dizaines de mètres.

— Je pense qu'on le sait quand on a rencontré quelqu'un de vraiment spécial, lui ai-je dit.

— Et toi, m'a-t-elle demandé, tu l'as déjà rencontrée, la « vraiment spéciale » ?

Je prends le temps d'avaler une gorgée de bière et je laisse tomber :

— J'ai décidé il y a longtemps de l'éviter, avant qu'il soit temps.

J'ai parlé d'une voix basse, comme si je confessais un crime à un prêtre. Estelle s'est rapprochée de moi jusqu'à ce que nos bras se touchent, puis elle a posé sa tête sur mon épaule.

— Tu crois qu'il y a un moment précis où il est temps ? a-t-elle murmuré.

— Je ne sais pas.

J'ai tourné mon visage pour pouvoir sentir l'odeur de ses cheveux.

— Moi j'ai rencontré un type, m'a-t-elle dit tranquillement et c'était comme si mon cœur s'arrêtait de battre.

— Ah ?

J'ai vidé mon verre d'un trait.

— Il est sympa... différent... il est plus vieux que moi.

— Beaucoup plus vieux ?

Elle a levé la tête pour mieux me regarder et nous nous sommes retrouvés nez à nez. J'en ai éprouvé une espèce de joie brutale et je me suis rapproché encore. Parce que je suis un salaud, un égoïste. Parce que je voulais que ces lèvres-là soient à moi, et aussi ces yeux et que cette voix, il n'y a que moi sur Terre, qui puisse l'entendre, même si ce n'était que pour une seule nuit.

— Plus vieux que moi, a-t-elle murmuré, son nez effleurant le mien, et aussi que toi.

Je recule et je prends le temps de jeter un coup d'œil aux alentours, pour vérifier que nous ne risquons pas d'être surpris. L'espace d'un instant, j'ai éprouvé de la honte et puis je me suis perdu dans ses yeux, à nouveau.

— Tu aimes les garçons plus vieux que toi ? Je lui ai demandé, tout contre ses lèvres.

Avec une lueur d'excitation dans ses yeux marbrés, elle a répondu :

— Certains, oui.

— Ah ?

Très délicatement, j'ai pris sa lèvre supérieure entre mes dents.

— Oui, a-t-elle répété dans un souffle.

— Et tu crois que c'est le bon ? j'ai demandé en déposant un baiser léger comme un papillon sur sa bouche.

— Non, a-t-elle répondu en faisant exactement la même chose sur la mienne.

— Tu as déjà été amoureuse, Estelle ? j'ai demandé, avant de me reculer un peu pour mieux voir ses grands yeux.

— Et toi ? a-t-elle murmuré, sans cesser de me regarder.

— Je...

— Je ne savais trop quoi répondre, mais de toute façon, avant que j'aie pu dire quoi que ce soit, des voix criardes retentissaient derrière nous.

Nous nous sommes dépêchés de céder la place. C'était un groupe assez éméché

qui encourageait l'un des leurs à vider sa bière d'un seul trait. Ils se sont rapidement éloignés et nous nous sommes à nouveau retrouvés seuls, les yeux dans les yeux. J'ai dit :

— J'ai vraiment envie de t'embrasser...

Mon cœur, si c'est possible, battait encore plus fort qu'auparavant. Je me suis approché, mon visage contre le sien.

— Oui, j'ai envie de t'embrasser encore...

— Et moi, m'a-t-elle répondu tranquillement, j'ai envie que tu fasses plus que ça, cette fois. J'ai retenu mon souffle.

— Estelle...

— Je t'en prie !

J'ai fermé les yeux. J'étais à la torture. Il fallait que j'oublie la fête bruyante autour de nous et que je me concentre sur ce que je devais faire et ne pas faire. « Vic est ton meilleur ami et tu lui as promis de t'occuper d'elle, pas de lui faire du mal. Il te tuera, il est son frère. S'il faisait la même chose à Sophie, tu dirais quoi ? ». J'ai senti Estelle se rapprocher, j'ai eu son souffle sur l'oreille et sa main s'est refermée sur ma queue. Je ne pouvais plus respirer et encore moins penser.

— J'ai envie de toi, Oliver, a-t-elle murmuré.

J'ai rouvert les yeux et quand je l'ai vue, là, devant moi, j'ai compris que je ne pourrais pas la repousser. Même si je l'avais voulu et même si je le devais. Elle a pris ma main et a commencé à m'entraîner vers le cottage. J'ai regardé par-dessus mon épaule pour être bien sûr que personne ne nous avait vus. Je cherchais particulièrement Vic, mais je ne l'ai pas trouvé parmi les fêtards et tout de suite, je me suis senti un vrai con. J'allais m'enfermer discrètement dans une chambre avec la petite sœur de mon pote et je vérifiais soigneusement que celui-ci ne nous avait pas repérés. J'étais supposé la protéger du grand méchant loup, mais le loup, c'était moi ! Seulement, je ne pouvais pas m'en empêcher. Avec Estelle, je ne voyais jamais les feux passer au rouge, je ne voyais que du vert et je ressentais des choses qui me donnaient envie d'être meilleur, pour elle, même si je savais bien, au fond, que cela m'était impossible.

La porte s'ouvrit et se referma derrière nous.

Dès que nous avons été face à face, elle m'a sauté dessus. Nouant ses jambes autour de ma taille et ses bras autour de mon cou, elle a collé sa bouche sur la mienne. Je l'ai saisie par les fesses et j'ai goûté sa langue avec fureur. Je n'ai pas pu m'empêcher de pousser un gémissement en la sentant l'aspirer et la sucer. Je

l'ai reposée sur ses pieds, elle m'a retiré mon tee-shirt, m'a regardé, les yeux brillants et ses petits doigts ont couru sur ma peau, y laissant une trace de feu.

— Tu es chatouilleux, m'a-t-elle dit en riant tout bas.

En fait, je ne le suis pas vraiment, mais quand elle m'a touché de cette façon-là, mes muscles se sont contractés et j'ai frémi, ce qui lui a fait croire que je craignais les chatouilles. Je n'ai pas voulu la brusquer, aussi je l'ai laissée me déshabiller complètement, prendre l'initiative et décider de ce qui se passerait ensuite.

— Tu es beau, m'a-t-elle murmuré quand je me suis retrouvé nu devant elle.

Elle a avancé sa main et l'a refermée sur ma verge, qui s'est redressée de plus belle. Finalement, mes belles résolutions n'ont pas tenu et j'ai attrapé l'ourlet de son petit haut noir. Je ne le lui ai pourtant pas retiré tout de suite, je l'ai regardée et elle m'a dit oui pour que je soulève. Je l'ai fait et je suis resté ébahi devant ses seins nus. Je me les étais représentés dans ma tête des millions de fois, mais cela ne leur rendait pas justice. Sa poitrine était une perfection. J'ai dégrafé sa jupe et elle l'a laissée tomber à ses pieds chaussés de sandales à talons. Enfin, je me suis penché pour l'embrasser, dans un baiser particulièrement lent et sensuel, pendant que mes mains glissaient sur son corps. J'ai déposé une ligne de baisers sur son cou, ses épaules, le doux sillon d'entre ses seins et enfin, j'ai pris chacune des pointes dans ma bouche. Stelle a poussé une sorte de feulement en agrippant mes cheveux, alors j'ai continué à l'embrasser en descendant vers sa culotte, que je lui ai baissée en prenant le tissu entre mes dents. Je l'ai fait glisser sur ses chevilles, puis j'ai délacé les lanières de ses sandales, et l'ai aidée à les retirer. J'étais à genoux devant elle et le désir me submergeait comme une vague énorme. Je me suis toutefois interrompu et j'ai levé les yeux vers les siens quand j'ai atteint l'intérieur de ses cuisses et que je les ai écartées. Elle me regardait avec une sorte d'intérêt passionné, comme si j'étais un mystère qu'elle devait à tout prix résoudre.

— Sur le lit ? je lui ai demandé en caressant doucement ses cuisses.

Les lèvres entrouvertes, elle a fait oui de la tête. Ses yeux multicolores avaient un éclat extraordinaire. Je me suis alors relevé, je l'ai soulevée dans mes bras et je l'ai emportée vers le lit, comme une jeune mariée à sa nuit de noces. Je l'ai étendue et me suis remis à l'embrasser, à la caresser, et à lui faire sentir combien je la désirais. Son beau corps se tordait sur les draps et sous mes lèvres. Elle tirait mes cheveux et répétait mon prénom, encore et encore. *Oliver, oh, Oliver.* Jamais de ma vie je n'avais entendu de plus belle mélodie. Mes doigts ont

remplacé ma bouche sur les pointes de ses seins que j'ai caressées, titillées et pressées doucement.

— C'est bon, a-t-elle murmuré, éperdue et j'ai souri.

Je voulais que ce soit absolument délicieux pour elle. Je me suis positionné contre ses jambes et j'ai fait une pause, ce qui ne m'arrive jamais. D'habitude, je cherche un préservatif, je le place rapidement et je continue. C'était la première fois que je m'arrêtais pour me demander s'il était possible de pénétrer ce corps étendu devant moi sans une protection. J'aurais voulu qu'il n'y ait pas de barrière, entre nous, même pas la plus fine. Mais c'était Estelle. *Mon* Estelle. Ses mains sont descendues de mon torse à ma queue, qu'elle a serrée.

— Ce n'est pas la peine, m'a-t-elle dit tranquillement. Je prends la pilule.

— Ah bon ? Tu fais ça souvent ? Sans capote ? Je lui ai demandé sur le même ton.

Mon cœur s'est mis à battre plus vite et je ressentais quelque chose qui ressemblait à de l'appréhension. Pourquoi est-ce que je lui avais posé cette question ? Est-ce que ça comptait ? Depuis quand je me préoccupais de ce que mes amantes faisaient avec d'autres partenaires ?

Elle a secoué la tête.

— Jamais.

Je crois bien que j'ai poussé un soupir de soulagement. *Jamais*. Je me sentais... J'étais comme ivre. J'allais pouvoir lui donner quelque chose qu'elle n'avait jamais eu. Je n'étais pas celui qui lui avait pris sa virginité, ni celui qui avait eu le bonheur de recevoir son premier baiser. Mais ça, je pouvais le lui donner. Je me penchai et du bout de mon gland, j'excitai doucement les lèvres de son sexe.

— Je t'en prie, Oliver, a-t-elle murmuré, Viens...

J'ai repris sa bouche pour qu'elle se goûte sur mes lèvres et elle m'a tiré les cheveux pour que je vienne plus près.

— Allons-y doucement, j'ai murmuré dans ses cheveux.

— Non, je ne veux pas que ce soit doucement, a-t-elle répondu en ouvrant de grands yeux. Ses hanches se sont cambrées vers moi. J'ai souri.

— Mais moi, je veux que ce soit lent, lui ai-je dit et je suis entré en elle d'un coup. Elle a poussé un cri et son corps s'est tendu comme un arc. Coup de reins en arrière, elle a poussé un soupir, un en avant et elle a crié, encore.

— Tu veux toujours que ça aille vite ? j'ai demandé.

Elle a noué ses jambes autour de ma taille. J'ai poussé un râle de plaisir.

— Oui, je veux toujours et elle agitait ses hanches en cadence avec les miennes.

Je me suis retiré complètement, puis remis en elle à nouveau et j'ai souri quand elle a feulé. Mes poussées étaient rapides et profondes, et j'aimais la façon dont elle y réagissait. J'essayais d'absorber sa chaleur, son humidité, tout ce que je pouvais, alors je prenais tout mon temps, jusqu'à ce que sa main descende vers là où nos corps se rejoignaient et qu'elle commence à se caresser. Alors j'ai soulevé sa jambe et je lui ai donné de vrais coups de reins. Elle a hurlé mon nom, j'ai crié le sien, elle m'a griffé le dos et cela m'a donné envie de la pilonner encore plus vite. Puis elle s'est mise à gémir :

— Oliver, Oliver, je ne peux pas... je ne peux pas...

Elle secouait convulsivement la tête et ses yeux étaient presque blancs. Je me suis retiré. Elle a poussé un cri étouffé et m'a regardé comme si elle allait me tuer. Alors, je me suis assis et je l'ai soulevée au-dessus de mes hanches. Nous ne nous sommes pas quittés du regard une seule seconde. Quand elle s'est assise sur moi et a commencé à bouger ses hanches, j'ai senti que je perdais tout contrôle. La façon dont ses yeux plongeaient dans les miens disait : *Est-ce que tu ressens la même chose que moi ? Est-ce que c'est en train de nous arriver ?* Bien sûr, ces mots n'étaient pas vraiment prononcés, ils restaient enfouis dans nos langues s'agitant l'une contre l'autre. *Est-ce que tu cherches toujours ? Est-ce que tu crois encore qu'il y a quelqu'un d'autre pour toi ?* Fébrilement, mes mains ont encadré son visage et les siennes ont fait de même avec le mien. Nous sommes restés ainsi jusqu'à l'orgasme. Le mien a éclaté immédiatement après le sien. Il a été lent, d'abord, puis extraordinairement puissant et libérateur. Nous nous sommes regardés, en tentant de reprendre notre souffle, des questions plein la tête, que nous n'oserions jamais nous poser.

*Le présent***ESTELLE**

— C'est une nouvelle robe ? m'a demandé Vic quand je me suis assise en face de lui, à table.

— Oui, je l'ai achetée hier, avec maman et Bettina.

— Bon Dieu, quel duo ! grogne Vic. Et elles se sont débrouillées pour trouver un imbécile à te mettre dans les pattes, tout en faisant du shopping.

Je ris, parce qu'il n'a pas complètement tort. La venue de Zach hier soir à la maison a achevé de me convaincre que le cheptel de prétendants que maman avait à me proposer n'était pas bien brillant. Zach est beau et très charmant, mais il parle de lui quatre-vingt-dix pour cent du temps et il a utilisé les dix pour cent restants à m'expliquer les profits qu'ils pourraient faire avec mes cœurs-kaléidoscope. Lorsque Vic est enfin arrivé, j'étais prête à trouver une excuse pour monter me coucher, mais je suis restée parce que mon pauvre frère était à bout. Sur le chemin de la maison des parents, il avait eu un pneu crevé et Oliver avait dû venir le dépanner parce qu'il utilisait déjà sa roue de secours. Résultat : Oliver s'était retrouvé avec nous à la table familiale, visiblement embarrassé par la situation. Il avait passé son temps à nous regarder, Zach et moi, d'un air peu amène. Je ne sais pas exactement s'il était jaloux ou si la conversation de Zachary l'assommait. Il s'était excusé très vite, prétextant une grosse fatigue et dès qu'il était monté se coucher, j'en avais fait autant de mon côté.

— Il n'a fait que parler de lui toute la soirée, je commente, le lendemain, pour Vic.

— Un vrai artiste ! ricane mon frère, qui sourit quand je lui donne une tape sur la tête. Tu as de la chance avec tes petits copains, toi, hein ?

— Tu l'as vu plus longtemps que moi, je suis montée me coucher tout de suite, je lui fais remarquer.

— De toute façon, tu n'as rien à faire avec lui. C'est un homme à femmes et une vraie merde. Je suis sûr qu'il est impliqué dans deux ou trois trucs pas clairs.

— Tu dis ça de tout le monde ! Je l’imite en roulant des yeux comme lui : « Je suis sûr qu’il est impliqué dans deux ou trois trucs pas clairs ! »

Il hausse les épaules.

— Je me trompe rarement, dit-il.

— Tu es pire que papa. Tu ne supportes aucun des types avec qui je sors.

— Ça, ce n’est pas vrai, dit-il, les sourcils froncés et il lève les yeux en entendant la porte s’ouvrir et se refermer derrière moi. Puis il continue, les yeux dans les miens : Si c’est un type bien, pas un sauteur et qu’il n’est pas impliqué dans des trucs pas clairs, ça ne me dérange pas.

— Qu’est-ce qui ne te dérange pas ? demande Oliver.

Sa voix me fera décidément toujours vibrer. Je me lève et je me dirige vers la cuisine, en lui faisant un sourire au passage.

— Vic est en train de me dire avec qui je peux ou ne peux pas sortir, je lui explique. Ne t’inquiète pas, pour le moment, tu ne sembles pas être sur la longue liste des refusés.

Oliver a un petit rire et grommelle quelque chose comme :

— Manquerait plus que ça !

Je prends sur moi pour ne pas lui faire un doigt d’honneur, puis je vais chercher des céréales dans le placard. En fait, je ne sais même pas vraiment pourquoi je suis si furieuse. Il semblerait que chaque fois que je suis avec Oliver, quelque chose me pousse à bout. Ma patience s’envole et mon bon sens également. Pire, je deviens jalouse et possessive. Je me souviens de Vic parlant de la nuit de garde de Grace et c’est suffisant pour me donner envie de lancer quelque chose à la tête de l’homme qui n’est même pas à moi.

— Bon sang, dis-je, maman n’a que des céréales diététiques ?

Je me retourne et je vois Oliver qui me fixe. Je grogne :

— Quoi ?

Il me demande :

— Il y a qui, sur ta liste ?

Et il me faut un quart de seconde pour comprendre de quelle liste il veut parler. J’ai un petit rire bref.

— Qu’est-ce que ça peut te faire ? je lui demande.

— Ça me fait.

Je lève un sourcil étonné et je lui assène :

— Et la nuit de garde de Grace, c’était comment ?

Les yeux d’Oliver s’agrandissent de surprise, puis je rouvre la porte du placard

et il est obligé de s'écarter de mon chemin.

Il soupire :

— Il n'y a pas particulièrement de garde de Grace...

Je sens qu'il me fixe au-dessus des portes du placard.

— ... Il y a aussi la nuit de Mae, celle de Danny, celle de Patrick, celle de Justin... Tu veux que je continue ? Car le fait est que je passe la plupart des miennes à l'hôpital, sauf les soirées où j'ai beaucoup de chance et que c'est celle d'Estelle...

Ces mots font battre mon cœur plus vite, mais je refuse toujours de le regarder.

— ... Et maintenant, tu me dis qui est sur ta liste ?

Tu veux vraiment le savoir ? je lui demande d'une voix très calme, en refermant le placard.

Il croise les bras sur sa poitrine. Aujourd'hui, il ne porte pas la tenue de toile du personnel soignant, mais un tee-shirt bleu marine qui souligne la perfection de sa silhouette et un blue-jean si parfaitement ajusté à ses hanches étroites, qu'on dirait qu'il a été taillé sur mesure. Avec ses cheveux encore humides, coiffés en arrière, il a l'air d'un mannequin et je déteste cela. Stupide mec. Stupide beau mec.

— Oui, je veux le savoir.

— Demande à mon frère, dis-je en montrant Victor du menton.

— C'est à toi que je le demande.

À mon tour, je croise les bras et je lui fais face.

— Et moi je te répète de le lui demander, parce que je ne sais pas qui est sur sa liste d'approbation. Est-ce qu'on va continuer longtemps ce dialogue imbécile au-dessus d'une porte de placard ?

Il ouvre la bouche comme s'il allait parler, la referme.

— Je veux ta liste, pas celle de Victor, me dit-il finalement. La sienne, je sais bien que je ne serai jamais dessus. Je veux savoir à qui tu permets de sortir avec toi.

Arrivée là, je sais que je ne m'en tirerai pas si facilement, c'est pourquoi je suis soulagée de voir mon père entrer dans la pièce en s'éclaircissant la gorge et de pouvoir détourner mes yeux de l'intensité de ceux d'Oliver. Ceux de mon père vont de mon visage au sien et reviennent.

— J'ai interrompu quelque chose ? demande-t-il.

Non ! répondons-nous tous les deux en même temps.

— J'ai entendu dire que c'était ta dernière semaine à l'hôpital, dit mon père en venant donner une tape chaleureuse sur l'épaule d'Oliver. Félicitations, mon

garçon ! je savais que tu avais cela en toi. Tout le monde disait que tu te dissipais un peu trop, mais moi je savais que tu ferais tes preuves.

Je me retiens de grogner ouvertement. Est-ce qu'il faut toujours, dans cette maison, que l'on parle des frasques passées d'Oliver ? Bon sang !

— Merci, répond-il en riant. Je crois qu'il est plus que temps de se ranger, à présent.

— Tu sais dans quel hôpital tu vas travailler ? demande encore mon père en ouvrant le frigo.

Oliver me regarde et répond :

— J'ai quelques propositions, mais je réserve ma décision pour le moment.

Il est grand temps de détourner la conversation.

— Papa, pourquoi il n'y a plus de Lucky Charms dans cette maison ?

— Parce que ta mère n'en achète plus.

— Hein ? Pourquoi ça ? Il n'y a plus rien à manger ici.

Le rire de maman, dans le couloir, résonne dans toute la maison.

— Nous n'avons peut-être plus ce que tu aimes, dit-elle, mais il y a à manger.

Assieds-toi, je vais te faire des œufs.

Je grommelle entre mes dents :

— Je déteste les œufs.

Je suis adossée au comptoir et Oliver est près de moi. Ses doigts effleurent les miens, ce qui me procure un joyeux petit frisson. Je le regarde.

— Si, tu les aimes, me dit-il tout bas.

Je secoue la tête.

— Non, pas vraiment.

— Même avec du fromage de chèvre ?

L'air de rien, il a entrelacé ses doigts aux miens.

— Un peu plus s'il y a du fromage de chèvre, dis-je en essayant de dégager mes doigts, mais sans y parvenir. À quoi tu joues ?

— Je veux être sur cette liste, me dit-il si doucement que je suis probablement la seule à pouvoir l'entendre, mais je regarde tout de même autour de moi pour être bien sûre que personne dans la pièce n'a pu y prêter attention.

— Eh bien tu n'as qu'à t'y inscrire.

— Sur la tienne ou la sienne ? me demande-t-il en lançant un coup d'œil dans la direction où se trouve Victor.

— Sur celle qui compte le plus pour toi.

Mue par je ne sais trop quelle impulsion, je touche ses cheveux. Il ferme

brièvement les yeux à ce léger contact et je sens un petit coup de chaud au cœur à cause de l'intimité de tout cela. Mon père s'éclaircit à nouveau la gorge, je m'écarte brusquement d'Oliver pour bien montrer qu'il ne se passe rien. Et c'est vrai, après tout, Il ne s'est rien passé. Rien du tout.

— Tu veux du café, Oliver ? demande mon père.

— Oui, volontiers, merci !

Comme je passe près de lui, papa me sourit et me murmure :

— Ton frère le tuerait. Tu sais ça, n'est-ce pas ?

Je me raccroche nerveusement au bord du comptoir.

— Il n'aurait aucune raison, je réponds de même.

Il rit.

— Tu es bien sûre de cela ?

Je me dépêche de passer à table et je m'assieds en face de mon frère, comme d'habitude. Oliver se met à côté de moi, comme toujours, également, quant à papa et maman, ils prennent leurs places habituelles. Maman a posé sur la table des œufs pochés, des œufs brouillés, des œufs au plat, des toasts, du beurre et de la confiture. Je prends un toast. Oliver se penche pour me servir des œufs brouillés, parce qu'ils sont au fromage de chèvre et au bacon. Je commence à manger et papa nous regarde comme si nous étions à deux doigts d'annoncer que je suis enceinte. Ce petit déjeuner promet de se dérouler d'une façon plutôt bizarre.

— J'aime bien ta robe, elle fait beaucoup d'effet sur toi, me murmure Oliver et je sens que mon visage s'empourpre.

— Oliver, Tom m'a dit que tu as presque fini ton internat. Tu comptes te spécialiser en pédiatrie ? demande maman.

— Tout à fait. J'aime beaucoup travailler avec les enfants.

— Ça doit être dur, fait-elle remarquer tristement. Tu dois voir des choses bien pénibles.

— Ce n'est pas facile, confirme-t-il et il se met à chercher ma main sous la table. Cela te fait réaliser la chance que tu as d'être en bonne santé.

— Je suis sûr que cela te fait voir la vie autrement, surenchérit mon père.

— Exactement ! répond Oliver.

Il presse ma main et c'était comme s'il pressait mon cœur.

— Cela m'a fait clairement comprendre certaines choses.

— Cette année nous avons tous compris des choses, commence ma mère, mais Victor l'interrompt. Il grogne :

— J'ai raté un truc, c'est le petit déjeuner de Thanks-giving ? On va tous se

prendre la main et rendre grâce à Dieu pour nos œufs ?

Je me mords la lèvre pour essayer de ne pas éclater de rire et lance un coup d'œil à Oliver qui apparemment fait de même. Nos mains, justement, se serrent plus fort.

— Pas la peine que ce soit Thanksgiving pour être reconnaissants d'être en bonne santé, dit maman.

— Vic est de mauvaise humeur parce qu'il n'a pas vu depuis quarante-huit heures une fille avec qui il traîne souvent en ce moment, dis-je, sarcastique, et je lui tire la langue parce qu'il me fait une grimace.

— En tout cas, je n'ai pas besoin de ma mère pour me trouver un rencard, réplique-t-il.

— Mais, moi non plus ! je lui rétorque avec un regard d'avertissement en direction de maman.

— Prouve-le, dit Vic. Sors ce soir et trouve-toi un mec de la bonne manière.

Je ris.

— Tu veux dire : dans une boîte de nuit ? C'est le dernier endroit où j'irais chercher et d'ailleurs, depuis quand tu veux que j'aie des rencards, toi ?

— Depuis que tu t'occupes des miens, alors que tu restes seule.

Je roule des yeux effarés.

— Mais je suis très heureuse toute seule, merci !

— Moi je n'ai aucun problème pour trouver des femmes qui veulent sortir avec moi.

— Je n'en ai pas non plus à trouver des mecs qui veulent.

Il lève un sourcil dubitatif, mais n'ajoute rien. J'enfonce le clou.

— Je suis sérieuse, Victor.

Il lève ses mains en guise de reddition comique.

— Je laisse tomber, Stelle, annonce-t-il. On sort quand même, pour célébrer ma défaite ?

— D'accord, sortons ensemble ce soir, si tu veux !

— On ne sait pas, peut-être que tu vas trouver l'amour là où on ne l'attend pas, commente-t-il avec emphase.

— Maman, tu ne vas rien dire à ton idiot de fils ?

— Estelle !

— Quoi, Estelle ? C'est vrai qu'il est idiot !

— Je crois que ton frère veut juste que tu ailles de l'avant dans ta vie, intervient calmement papa. Tu sais bien qu'il a toujours eu une façon bizarre de montrer ses

sentiments. D'ailleurs, qui nous dit que tu n'es pas en train de te rapprocher de quelqu'un qui serait juste sous notre nez ?

Victor ricane.

— Primo, dit-il, on s'en serait aperçus, deuzio, on ne connaît personne qui voudrait se coller avec elle !

J'essaie de ne pas m'étouffer de rire. Oliver en fait autant de son côté.

Victor appelle Jensen, qui semble être en ville tous les week-ends, pour qu'il se joigne à nous. Il monte une véritable expédition, qui sera composée de Mia, Jensen, Victor, Oliver, Bobby et moi. Oh, et aussi de deux filles que pourraient amener Oliver et Jensen, puisqu'on sait bien qu'ils ne se déplacent pas sans être accompagnés, à moins qu'ils trouvent sur place ce qui leur faut.

— Pourquoi donc faut-il qu'on aille en boîte ? me demande Mia en ouvrant son placard.

— Je crois que Vic a besoin de se changer les idées. Il a tout le temps le nez fourré dans son travail, lequel consiste, je te le rappelle, à conseiller des gens en instance de divorce qui ne pensent qu'à s'entre-déchirer.

— Et pourquoi il faut encore que Jensen soit là ? soupire-t-elle et soudain, elle cesse de regarder dans sa garde-robe pour s'asseoir tristement sur son lit.

Je suis juste en face d'elle, je peux voir la mine désolée qu'elle fait, chaque fois qu'il est question de Jensen.

— Tu n'es pas obligée de venir, tu sais, je te trouverai une excuse...

Elle me regarde.

— Tu es sûre que tu pourras t'en tirer toute seule ?

— Ça ira très bien, J'aurai trois gardes du corps. Et puis, je ne peux pas t'en vouloir de ne pas avoir envie de voir Jensen.

Elle soupire.

— C'est juste que je ne suis pas prête, tu vois...

Je m'assieds à côté d'elle et prends sa main dans la mienne.

— Je comprends...

J'évite de lui dire que Jensen, lui non plus, n'aime guère que l'on prononce son nom devant lui, ce n'est pas vraiment le moment. Je soupire :

— Ça m'embête que tu sois triste à cause de lui, comme ça...

Mia me sourit tristement.

— Moi aussi, mais qu'est-ce que tu veux, c'est la vie !

La conversation revient ensuite sur la tenue que je vais porter et sur ma coiffure.

Je commence à me préparer et pour un moment au moins, nous laissons en paix les ombres du passé.

Lorsque j'arrive au club qu'a choisi Victor, on m'escorte jusqu'au carré VIP, où mon frère, Bobby, Jensen et Oliver, parlent avec quelques filles assises à leur table. La musique à fond et la faible lumière m'empêchent de comprendre ce qu'ils se disent, mais le fait qu'aucun d'eux ne m'ait vue arriver montre bien qu'ils sont absorbés dans leur conversation avec elles. Oliver rejette sa tête en arrière et part d'un grand rire. Je jurerais que je peux le sentir rouler de sa poitrine à la mienne. Ou peut-être est-ce la rumeur de l'enceinte géante contre laquelle je m'appuie. Cela me suffit en tout cas pour tourner les talons et me diriger vers le bar. Je reviendrai lorsque j'aurai absorbé suffisamment de courage liquide pour pouvoir m'asseoir avec eux et surtout, avec lui.

Dès que j'ai les fesses sur le tabouret, je commande un verre, je regarde autour de moi les corps qui s'agitent sur la piste de danse et surtout les femmes qui croisent à la recherche de leur prochaine victime. Deux drinks plus tard, je reviens vers le carré VIP et je refais signe à l'hôtesse qui m'y a amenée tout à l'heure. Elle me sourit et me ramène à la table de Vic. Je me plante en face d'eux tous, pour qu'ils me remarquent, malgré la musique.

— Salut !

Vic tourne la tête vers moi. Il y a une fille qui s'est pratiquement assise sur ses genoux, mais il semblerait que ce soit le cas de toutes celles qui sont à cette table. J'essaie de ne pas regarder dans la direction d'Oliver.

— Ah, tu es quand même venue ! me dit Victor, l'air sincèrement content de me voir. Il se lève pour m'embrasser.

— C'est ma sœur, Estelle, dit-il aux filles. Elle pourra vous confirmer que nous sommes tous célibataires.

Je dois faire une tête mi-figue, mi-raisin, car l'une d'elles se met à rire à gorge déployée.

— Salut Estelle, moi c'est Marie.

Les quatre autres filles se présentent à leur tour.

— Alors comme ça, ils sont libres ? demande une brunette à l'air déjà un peu

partie, avec son sourire vague et sa main pas très soignée sur le genou d'Oliver. Je parviens à garder le sourire, mais il doit être un peu forcé.

— Tout à fait, dis-je. Pas le genre à apporter leurs saucisses quand ils vont au Palais de la Choucroute. Vous n'avez qu'à vous servir, les filles !

Jensen me regarde et secoue la tête d'un air réprobateur. J'imagine que ce n'était pas la chose à dire. Je grogne :

— C'était juste une plaisanterie, je reviens plus tard.

Puis je leur fais un petit signe de la main, un sourire contraint et je retourne m'asseoir au bar, à la même place que tout à l'heure. Quelqu'un s'installe sur le tabouret à côté de moi, mais c'est à peine si je m'en aperçois. Je sirote mon verre en tapotant nerveusement le comptoir du bout des doigts. En fait, je suis en train de me demander si je dois rester ou partir et appeler Mia pour qu'on finisse la soirée ailleurs.

— Qu'est-ce qu'une jolie femme comme vous peut bien faire là toute seule ? me demande mon voisin et mes yeux sortent pratiquement de leur orbite, car il a l'accent anglais le plus sexy que j'aie jamais entendu.

Non pas d'ailleurs que j'en ai entendu souvent, à part au cinéma... Je pivote sur mon siège et je découvre un homme très élégant, plus âgé que moi. L'air d'un businessman, je dirais, mais bien sûr, c'est à cause du costume qu'il porte.

— Je ne suis pas seule. J'avais juste besoin de m'éloigner un peu des gens avec qui je suis censée passer la soirée.

Ses lèvres se retroussent en un petit sourire.

— Ils sont aussi ennuyeux que cela ? demande-t-il.

Mes yeux se promènent sur son visage, je note les lèvres minces, les yeux sombres, les boucles courtes sur son front, les joues impeccablement rasées et je me demande si elles sont aussi douces qu'elles en ont l'air. Son sourire s'élargit et le mien, également.

— Je suis avec mon frère et ses amis. Ils célèbrent quelque chose en rapport avec leur travail. Vous voyez le genre...

Il regarde mon verre de vodka-tonic presque vide et me dit :

— Dans ce cas, me permettez-vous de vous en offrir un autre ?

Je souris.

— Avec plaisir. Et vous, vous êtes seul ?

— Oh, avec deux ou trois collègues de travail...

Il me montre des hommes attablés non loin de Vic et de ses copains. Je lui demande :

— Vous êtes au carré VIP et vous venez jusqu'ici juste pour faire remplir votre verre ?

Il se penche vers moi, à quelques centimètres de mon visage.

— J'ai pensé qu'il valait mieux me présenter avant que quelqu'un d'autre le fasse à ma place.

Je souris et le barman dépose un verre devant moi.

— Miles, dit le charmant Britannique en me tendant la main.

— Estelle.

— Quel joli prénom ! Et que faites-vous dans la vie, Estelle, quand vous voulez vous amuser, je veux dire, à part éviter les célébrations ennuyeuses avec votre frère ?

Je le regarde, lui sourit et lui répond tranquillement :

— Je danse.

Il hausse un sourcil.

— Montrez-moi !

Je me lève, bois une gorgée de la façon la plus élégante que je peux trouver et, prenant sa main, j'entraîne mon cavalier sur la piste.

D'un coup d'œil, je vérifie au passage où sont les garçons ; ils papotent toujours, à l'exception de Vic, qui s'agite en compagnie de l'une des filles. Le seul qui me remarque est Oliver et le regard qu'il me lance suffit à me mettre en feu.

Miles me prend par les hanches et nous tanguons au gré de la musique. Finalement, je ferme les yeux, je me laisse aller au rythme qui m'envahit, j'oublie Oliver et tout le reste pour ne plus sentir que la vibration, au point même d'en oublier où je suis et avec qui.

— Tu es vraiment une bonne danseuse, me souffle Miles à l'oreille. À quoi d'autre es-tu bonne, encore ?

Je n'ai plus tellement que cela envie de sourire, mais je continue à danser et j'ignore sa question. Au fur et à mesure que le beat devient plus agressif, mes mouvements deviennent plus provocants et les mains de Miles sur mon corps, plus hardies. De ma taille, où elles se trouvaient au départ, elles ont glissé l'air de rien vers mes fesses. Je pivote sur moi-même, les prends et les remonte à ma taille. Ce faisant, j'aperçois également une haute silhouette qui se dirige vers nous. Ça ne devrait pas m'inquiéter, puisque nous sommes au milieu d'un night-club bourré de monde, mais je sens qu'il se passe quelque chose, j'ai eu comme un petit coup au cœur qui m'a prévenu que c'était Oliver, qui s'approchait. Je jette un coup d'œil

autour de nous. Victor et Bobby sont chacun enlacés avec une fille et ils ne paraissent pas avoir remarqué son manège. Il vient droit sur moi.

— Il faut que je te parle, me dit-il, en s'interposant carrément entre mon partenaire et moi.

— Euh... nous dansons, là... dit Miles, les sourcils froncés, mais il s'arrête, néanmoins.

— Non, vous ne dansez plus, dit simplement Oliver, mais d'une voix qui me fait hérissier les cheveux sur la nuque.

Miles se raidit et me regarde comme s'il n'en croyait ni ses yeux, ni ses oreilles. Et je dois bien avouer que moi non plus.

— Qu'est-ce que tu veux, Oliver ? je lui demande.

Mais il ne me regarde pas. Il continue à fixer Miles.

— J'espère, lui dit-il, avoir passé l'âge de lancer des bastons dans les boîtes de nuit, alors vous me feriez plaisir si vous vouliez bien enlever vos mains de ses fesses et aller vous promener plus loin...

La colère me cueille à l'estomac, tandis que j'assiste à cet échange. Bizarrement, j'ai seulement quatre mots dans la tête : « la nuit de Grace » et aussi l'image du sourire entendu de Bobby en les prononçant. Je deviens soudainement livide. Je recule d'un pas et je fusille Oliver du regard.

— C'est quoi ton problème ? je lui demande.

— Je vois que vous vous connaissez, dit Miles d'un air pincé.

Puis il me regarde.

— ... Quand vous aurez fini de jouer au petit jeu auquel il veut vous faire jouer, vous êtes la bienvenue à notre table.

Puis il tourne les talons et disparaît dans la foule, me laissant bouche bée.

— Estelle... commence Oliver, mais je l'arrête de ma main tendue, je fais demi-tour moi aussi et je m'éloigne vers le fond de la salle.

La file d'attente pour les toilettes des dames est interminable, comme d'habitude, alors je regarde de tous côtés en cherchant une issue. Derrière moi, je sens qu'Oliver me talonne, alors je me précipite vers la sortie la plus proche, en frissonnant au moment où la fraîcheur de la nuit me tombe sur les épaules.

— Estelle ! me crie Oliver, comme les portes du club se referment derrière lui.

On n'entend plus de la musique qu'une rumeur assourdie.

— Qu'est-ce que tu veux, à la fin ? je lui demande, excédée.

Oui, que peut-il bien vouloir ? Les bras croisés, je ne peux qu'espérer que l'alcool que j'ai bu me soutienne et qu'il me protège du froid qui m'entourne. Je

me sens furieuse contre tout et contre tous. C'était supposé être une soirée agréable, l'occasion de prouver à Vic que je pouvais me trouver un type sans aide, sans ma mère, sans la galerie, sans personne. Ce qui est stupide, du reste. Me voilà dans une boîte de nuit, à essayer de prouver des choses... que je n'ai nul besoin de prouver. Et où cela va-t-il me mener ? À un coup tiré, sans lendemain ? Comment pourrais-je commencer une histoire avec un homme dans un endroit où la conversation est superflue et où le sexe pour le sexe est la norme ? Je ne peux m'empêcher de rire à la seule pensée de cette idiotie et je ris plus encore, mais jaune, quand je me souviens qui m'a suivie au dehors : le seul homme que je veux et que je ne devrais pas vouloir. Celui que je ne *veux* pas vouloir. Celui que je suis terrifiée de vouloir. Comme il ne dit rien, je me tourne vers lui et le regarde. Oliver rejette ses cheveux en arrière d'un geste machinal. Il a l'air épuisé, celui d'un homme qui travaille quatre-vingts heures par semaine et trouve quand même le courage d'accompagner son meilleur ami dans un night-club. Il y a dans son regard une vraie et infinie tristesse.

— Je sais que j'ai tout gâché, Stelle. Pas ce soir, je veux dire... dans le passé.

Je me tais. Je ne peux pas l'interrompre quand il me regarde avec ces yeux-là et qu'il me parle avec cette voix-là.

— ... Tu n'as aucune raison de me pardonner et aucune de m'ouvrir tes bras à nouveau. Je sais que c'est fini, que je ne t'aurai jamais. Je sais je ne devrais même pas y penser. Les postes que l'on m'offre après l'internat sont tous à San Francisco, ce qui veut dire que je vais probablement partir bientôt... encore une fois. Ton frère n'approuvera jamais... quelque chose entre nous.

Il pose son front contre le mien et exhale un lourd soupir :

— Alors, comment se fait-il que je te veuille si fort ?

— Combien de fois va-t-on encore recommencer ça, Oliver ? je lui murmure.

Combien de fois vais-je encore te laisser me briser le cœur ?

— Il faut qu'on se parle, me dit-il en frottant son nez contre le mien. Accorde-moi une soirée, rien que nous deux.

— Une soirée et puis quoi ? Tu partiras le lendemain ?

Je m'éloigne franchement de lui.

— Laisse-moi le temps de m'organiser un peu, me dit-il, l'œil suppliant.

Je secoue la tête.

— Je ne peux pas.

— Pourquoi ?

— Parce que la dernière fois qu'on a fait ça, tu m'as quittée, je réplique, un peu

plus fort que je l'aurais voulu. Il cille. Nous avons eu cette nuit ensemble puis tu es parti. Je me suis réveillée, mais tu n'étais plus là. Tu as fichu le camp sans me dire un mot, tu as juste chargé Victor d'un message : « Oli est reparti pour Berkeley, et il dit qu'il t'appellera. » Mon frère ne savait même pas que nous nous étions vus à la fête. Tu sais combien ça peut faire mal d'être traitée comme ça ?

— À ce moment-là, je n'allais pas bien du tout, je te l'ai dit.

— Eh bien, on a été au moins deux à être mal et je n'ai pas trop envie de recommencer !

— Tu t'es mise à vivre avec ce type à peine un an plus tard !

— Ah, parce que je devais t'attendre ? Je n'ai peut-être pas reçu le message qui me disait que tu reviendrais et que l'on aurait peut-être une chance de construire quelque chose ? Oui, c'est ça, je n'ai pas dû le recevoir... de même que celui où tu t'excusais de me laisser seule et complètement perdue !

Sa bouche s'écrase sur la mienne avant même que j'aie eu le temps d'articuler la dernière syllabe et je le pousse vers le mur, derrière lui. Il grogne quand je colle mon corps contre le sien et que ma langue va chercher la sienne. La tête me tourne, à sentir son odeur, à le goûter, nous nous dévorons comme si nous mourions d'une faim équivalente et réciproque, une faim de nous, de l'autre. Dans une sorte de brouillard, j'entends vaguement qu'on nous appelle, mais je n'enregistre pas vraiment ce fait avant que la voix se rapproche et que nos deux téléphones mobiles se mettent à sonner ensemble, celui d'Oliver dans sa poche et le mien dans la pochette que je tiens à la main.

— Estelle ? Oliver ?

C'est la voix de Jensen et nous décidons enfin à nous arracher l'un à l'autre. Nos sonneries de mobile s'emballent de plus en plus. Je prends le mien et vois le prénom de Victor s'afficher sur l'écran. Je lève les yeux vers Oliver qui articule silencieusement que Jensen l'appelle. Nous répondons en même temps.

— Oui, elle est avec moi, on est dehors, dit Oliver.

— Je suis dehors, je réponds de mon côté à Victor.

— Ah, est-ce que Jensen est avec vous ? Il paraît qu'il est sorti fumer une cigarette.

— Non, on ne l'a pas vu.

— Bon, vous revenez bientôt ? On ne vous a même pas vus sortir.

— C'est que tu étais un peu occupé, je persifle.

— Bon, on se verra à la maison. Préviens Oli que les filles viennent avec nous.

En entendant cela, je sens mon estomac se nouer.

— D'accord, je vais le lui dire.

Je coupe la conversation et je remets le téléphone dans mon sac. Oliver, qui m'écoutait intensément, fait un geste vers moi. Je l'arrête net.

— Ne t'en fais pas, lui dis-je. Vous avez de la compagnie, ce soir Vic m'a dit de te dire que les filles rentraient avec vous. Tout en parlant, je commence à revenir vers l'entrée du night-club. Je croise Jensen qui me regarde bouche bée. Je ne sais pas ce qu'il a vu ou entendu au juste. Je m'en préoccuperai peut-être demain, mais pour le moment, tout ce que je veux, c'est partir ici. Je lui lance au passage :

— Je rentre en taxi !

Et je me précipite vers le premier que je trouve en stationnement. Par-dessus mon épaule, j'aperçois la mine contrite d'Oliver avant de refermer la portière et de donner au chauffeur l'adresse du seul endroit que j'ai pu appeler « mon foyer », durant les deux dernières années. Par bonheur, j'en ai toujours la clé.

Le passé

OLIVER

Perdre vos ambitions, c'est parfois simplement vous laisser balloter par la vie et ne vous en apercevoir que lorsqu'il est trop tard. Comme les saisons, nos existences changent et un beau jour, vous vous retrouvez entre l'automne et l'hiver, sans plus pouvoir faire un pas en arrière et bien peu vous restant à faire, en avant.

Durant mes deux premières années de fac de médecine, je ne suis pas rentré chez moi pour les vacances. Ma mère et Sophie venaient me voir à Berkeley. Puis, les copains m'ont rejoint au moment des congés de printemps et l'année suivante, nous sommes allés tous ensemble à Las Vegas. Revenir à la maison m'a paru étrange, au début. J'avais l'impression que rien n'avait changé et que moi seul, je n'étais plus le même. C'était ce que j'avais dans la tête, avant qu'un beau matin, je retrouve Vic complètement survolté, dans un Starbucks.

— Si tu continues à avoir la jambe qui tressaute comme ça, je vais te la clouer, lui ai-je dit en levant les yeux de mon bouquin.

Nous étions censés bosser, lui pour sa licence, moi, pour mon externat. Il a soupiré :

— Désolé. C'est juste que j'ai un tas d'emmerdes en ce moment.

J'ai posé le bouquin, me suis calé contre le dossier de mon siège et lui ai dit :

— Vas-y, raconte !

Il a fermé les yeux une seconde et soufflé bruyamment par le nez. Une lourde exhalaison contrariée. Je me demandais bien ce qu'il allait me dire. Peut-être qu'il avait foiré un examen, ou mis une fille enceinte, ou encore qu'on lui avait donné un hamster à garder. Avec Vic, vous ne pouvez jamais savoir.

— Elle s'est fiancée.

— Ou... oui ?

J'ai essayé de l'encourager à développer.

— Estelle... Elle s'est fiancée.

Il se passa alors plusieurs choses, simultanément : ma mâchoire tomba, je soufflai à mon tour et la barmaid fit tomber le café qu'elle était en train de faire, ce qui causa un peu de remous dans la salle.

— Elle a fait quoi ? j'ai demandé.

Sachant que j'avais très bien entendu, il se contenta de hocher la tête, les sourcils levés, pour exprimer sa propre surprise et son mécontentement. Moi, j'avais l'impression que des mâchoires de fer venaient de se refermer autour de mon cou. Estelle s'était fiancée. Mon Estelle.

— Mais à qui ? Je ne savais même pas qu'elle était avec un type !

J'essayais de conserver une voix calme et de ne pas montrer de colère, car sinon mes oreilles allaient devenir toutes rouges et il allait s'en apercevoir. Bon Dieu, où j'avais eu la tête, tous ces derniers temps ? Et pourquoi personne ne m'avait rien dit ?

— Ça fait un moment qu'elle voit un peintre, avec des hauts et des bas.

— Plutôt des bas, non ?

Je l'avais vaguement entendu dire, mais j'avais cru comprendre que ce n'était pas sérieux, ou peut-être, j'avais voulu le croire. Vic haussa les épaules.

— Eh bien, ça l'est, maintenant. Ils vont vivre ensemble, disent qu'ils sont fiancés, tout ça... enfin... c'est ma petite sœur ! Que Junior veuille se fiancer, qu'il se marie, c'est une chose, mais Stelle ? Ça me fiche un coup de vieux terrible !

Estelle s'était fiancée. Mon Estelle. Estelle allait vivre avec quelqu'un. Et ce n'était pas moi...

— Attends, je ne t'ai pas montré les photos...

Victor a sorti son téléphone et a commencé à les faire défiler. La première qu'il m'a montrée était celle qu'ils avaient justement choisie pour annoncer leurs fiançailles. Estelle avait sa main sur le torse du type et ils souriaient tous les deux à l'objectif. Il avait de longs cheveux blonds, comme moi, une barbe comme la mienne... et une fille avec lui qui aurait dû être avec moi. Estelle avait ses cheveux lâchés et ses belles boucles brunes encadraient son visage délicat. Ses yeux noisette souriaient tout autant que sa bouche. J'ai vu la pierre à son doigt et j'ai détourné les yeux. J'avais comme un poids sur la poitrine, je ne pouvais plus respirer. J'ai reposé le téléphone sur la table sans plus le regarder et j'ai dit :

— Je suppose qu'elle est heureuse.

J'ai repris mon livre. Je sentais que Victor m'observait et je m'attendais plus ou moins à ce qu'il me demande pourquoi je réagissais bizarrement à ce qu'il venait

de m'annoncer. Je préparais déjà mon discours, dans ma tête. J'étais prêt à lui dire que j'étais amoureux de sa sœur, que je savais qu'il n'approuverait pas, mais que je m'en foutais. Oui, j'étais prêt à dire franchement ce que je ressentais. Je souhaitais qu'il m'interroge, mais il ne l'a pas fait. Il a soupiré et s'est redressé contre le dossier de son siège.

— J'ai vraiment l'impression d'être vieux, a-t-il dit. Ma sœur qui se marie...

— Pas encore, j'ai protesté. Elle s'est juste fiancée. Il y a pas mal de gens qui se fiancent et qui ne se marient pas...

C'était ça que je voulais ? J'étais assez salaud pour le lui souhaiter ? Pourquoi est-ce que cela me faisait quelque chose, après tout ? Je n'avais pas été là pour elle. J'étais parti. Je n'avais personne d'autre à blâmer que moi-même.

— Tu veux venir à la fête de fiançailles, ce soir ?

Autant me demander si je voulais porter un tutu rose pour aller jouer au football...

— Ben quoi ? Tu pourras au moins me tenir compagnie, a rigolé Vic.

Comme je voulais la revoir, j'ai dit oui. Bien sûr que j'irai ! J'allais y aller et lui dire de ne pas se marier avec ce crétin de peintre. Peut-être que j'avais besoin de la voir pour être sûr qu'elle était heureuse, pour vérifier qu'il n'y avait plus d'étincelles entre nous, que le passé était mort et qu'elle avait opté pour la réalité. J'avais sans doute attendu trop longtemps... bien sûr, c'était ça : j'avais trop attendu.

Chaque seconde passée avant le moment d'aller à cette fête chez Vic était devenue comme le compte à rebours de mon malheur. Je me suis changé cinq fois. Cinq fois ! J'ai fini par appeler ma sœur au téléphone. Je ne lui avais jamais dit, pour Estelle, parce que je savais qu'elle ne m'approuverait pas, Mais il fallait que j'en parle à quelqu'un. N'importe qui. Il fallait qu'on m'écoute et peut-être que d'en parler à Sophie allait dissiper ce cauchemar. Peut-être que ça allait casser les fiançailles, le mariage, je ne savais pas trop. Elle m'a dit :

— Si tu ne m'appelles pas pour me dire que tu viens donner à manger à Sander, à ma place, tu n'es pas le bienvenu pour le moment...

— Sophie, ça ne va pas du tout.

Elle a gardé le silence, assez longtemps.

— Bon, elle a enchaîné finalement, tu peux éclairer ma lanterne ? Je ne peux pas tout deviner. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Tu te souviens d'Estelle, n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr !

— On a été un peu ensemble, dans le passé, quelquefois... enfin... plus que quelques fois.

— Oh mon Dieu, ne me dis pas que tu l'as mise enceinte ?

— Mais non ! Ce n'est pas ça, non, j'ai répondu d'une voix lasse.

Et alors ? Cela aurait donc été une si terrible nouvelle que ça, si je l'avais mise enceinte ? Normalement, j'aurais dû le penser, moi aussi, mais je n'en étais plus si sûr.

— Bon, alors ? Vic vous a surpris et t'a fait un œil au beurre noir ?

— Non. Elle s'est fiancée.

Nouveau silence, je savais qu'elle était toujours en ligne, parce que j'entendais babiller mon neveu derrière elle.

— Et tu es malheureux parce que tu ne peux plus sortir avec elle ?

— Je suis malheureux parce que je crois bien que je suis amoureux d'elle.

J'étais moi-même surpris du calme avec lequel je disais ça ; je ne me l'étais même pas encore avoué à moi-même.

— ... Enfin... je n'en suis pas sûr, mais je crois.

Ma sœur a ri.

— Eh bien ça alors... ça, c'est quelque chose...

— Sophie !

— Oliver, tu m'appelles au milieu du repas pour me dire que tu es peut-être – mais tu n'en es pas sûr – amoureux de la petite sœur de ton meilleur ami depuis l'école primaire et qu'elle va se marier avec un autre. Je veux dire... ça me laisse sans voix... quand est-ce que ça a commencé ? Quand t'en es-tu aperçu ?

— Il y a des années, mais ça n'a jamais été vraiment... réel, tu comprends ?

— Suffisamment pourtant pour que tu pètes les plombs en apprenant qu'elle s'était fiancée avec un autre...

J'ai fermé les yeux.

— Comment tu peux être sûr que tu l'aimes vraiment ? a-t-elle encore demandé. Est-ce que vous êtes restés en relation ?

— Non, non. Nous ne nous sommes pas parlé depuis... enfin... un certain temps. Depuis la dernière fois où je suis revenu à la maison et encore, cette fois-là, c'était juste entre deux portes, bonjour, bonsoir. J'emmenais une fille dîner et elle, elle attendait un type.

— Et maintenant ?

— Maintenant, elle se fiance avec un connard !

Sophie a ri à nouveau.

— Et toi, tu es le prince charmant ?

— Je ne sais pas quoi faire. Je vais à sa fête de fiançailles, mais je ne sais pas quoi faire.

— Tu vas à sa fête... ? Mais tu es fou ! Qu'est-ce que tu crois qu'elle va dire ?

— Je ne sais pas. Je suppose que j'espère vaguement qu'elle va sortir sa bague de son doigt et la jeter à la figure du type.

— Oli...

J'ai grogné. Ma sœur ne m'appelle comme ça que lorsqu'elle veut atténuer quelque chose qu'elle va me dire et que je ne vais pas aimer entendre.

— Peut-être que tu ferais mieux de laisser tomber. Peut-être qu'elle n'était pas la bonne...

— Si elle l'était ! Elle l'est !

J'ai commencé à faire nerveusement les cent pas dans ma chambre.

— Dans ce cas, pourquoi tu n'as pas essayé de faire quelque chose plus tôt ? a-t-elle soupiré.

— Tu te souviens comment c'était quand papa est parti ?

— Il n'est pas parti. Les parents ont divorcé. Ça fait une différence.

— Peu importe. Tu te souviens ce qu'il a dit quand c'est arrivé ? Qu'il se sentait complètement méprisable de ne pas pouvoir entretenir maman ?

— Oh mon Dieu, tu as retenu cette connerie que papa n'a sûrement proférée que quand il était saoul ?

— Tu parles que je l'ai retenue ! J'étais tout gamin et il était mon père. Tous mes copains étaient tellement... À ce moment-là, j'ai eu une sorte de vision de ce que je voulais faire quand je serais grand. Je voulais réussir pour que ma femme n'ait pas à travailler si elle ne le voulait pas.

— En somme, tu t'es fixé comme but une vision des années 1950, pour toi et pour ta future femme, sans prendre en compte le fait que dans la vie, on ne fait pas toujours ce qu'on veut, m'a dit Sophie après une longue pause.

J'ai poussé un lourd soupir.

— Et merde ! Merde, merde, merde !

J'ai donné un coup de poing dans le mur. Au bout du fil, j'entendais que mon neveu s'était mis à pleurer.

— Faut que je te laisse, m'a dit Sophie, bonne chance pour ce soir et... Oliver ? Tu sais, parfois, on laisse s'éloigner ceux qu'on aime, Mais ça nous apprend à aimer plus fort encore ceux qui vont venir, tu comprends ?

J'ai grommelé un vague « oui, merci » et j'ai promis d'aller la voir dès le

lendemain. Je ne pouvais pas supporter de laisser partir Stelle. Quel mal y avait-il à vouloir la garder ? J'ai fini par sortir et au lieu de prendre la voiture, j'ai marché jusqu'à la maison de Vic. J'avais besoin de réfléchir à ce que j'allais faire, une fois là-bas.

Mais parfois, réfléchir ne vous sert pas à grand-chose. De plus, ce jour-là, le vent qui me sifflait aux oreilles rendait mes pensées plus confuses encore. Une fois arrivé, je ne savais toujours pas ce que j'allais faire. D'habitude, j'entrais par la porte de derrière, mais cette fois, je n'étais plus ici en tant que meilleur copain de Victor. J'étais le... le quoi, d'ailleurs ? d'Estelle. Je frappai donc à la grande porte. Thomas, le père de Victor, parut très surpris de me voir là, quand il m'ouvrit.

— Je crois bien que c'est la première fois que tu passes par là, m'a-t-il dit.

— J'ai pensé que cette fois, il valait mieux. Ça fait un moment...

— Tu es toujours notre garçon, tu sais, même si tu as bien grandi et si tu sauves des vies, docteur...

Il riait exactement comme Victor, en secouant ses épaules et en montrant ses dents très blanches, parfaitement alignées.

— C'est un grand jour, alors... j'ai dit.

— Grand jour, oui...

Il a regardé autour de lui. Il n'y avait que peu de monde, mais peut-être n'était-ce que le début de la soirée.

— Victor est dans la salle de jeux avec le frère de Mia, me dit Thomas. Estelle est dans la cuisine. Son fiancé est... quelque part par là...

Je n'avais pas vraiment l'intention de le rencontrer, mais à peine le père d'Estelle avait-il prononcé ces mots que l'homme de la photo apparut devant nous. Je le reconnus tout de suite. Il était nettement plus âgé que moi, plus maigre, un peu plus petit, mais il avait un sourire qui retenait l'attention. Je le reconnaissais, ce sourire, pour l'avoir souvent vu quand je me regardais dans la glace. Apparemment, Estelle avait des goûts qui variaient peu. J'aurais pu lui sourire, moi aussi, si elle n'avait pas porté sa bague à son doigt.

— Wyatt, c'est Oliver, le plus vieil ami de Victor, dit Thomas pour me présenter.

Le dénommé Wyatt m'examina de ses yeux bruns. D'abord, il fronça les sourcils et finalement, son visage s'éclaira et il sourit.

— Bien sûr, Oliver, me dit-il, j'ai beaucoup entendu parler de toi. C'est agréable de pouvoir mettre enfin un visage sur un nom.

Il m'a tendu la main, je l'ai prise, l'ai serrée un peu plus fort que nécessaire.

— C'est intéressant, lui ai-je dit. Moi, je n'avais jamais entendu parler de toi avant aujourd'hui, mais je dois dire que tu es un sacré veinard !

Il haussa le sourcil, un peu surpris du ton de ma réponse. J'aurais probablement dû l'adoucir un peu, vu la présence du père d'Estelle à côté de nous, mais c'était parti tout seul.

— Tu sais ce qu'on dit, m'a-t-il répliqué, le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt... Et qui se décident les premiers.

Il me fit un clin d'œil et s'éloigna. Je lui aurais volontiers sauté sur le râble et rabattu son caquet.

— Qu'est-ce qu'elle trouve à ce type ? j'ai murmuré entre mes dents, croyant que Thomas ne pourrait pas m'entendre, mais son grand rire joyeux a éclaté à mes oreilles.

Il m'a donné une claque dans le dos et m'a emmené vers la salle de jeux. Pendant ce qui m'a paru une éternité, j'ai regardé Robert et Victor jouer à un stupide jeu vidéo où ils flinguaient tout ce qui bougeait. Une connerie sans intérêt.

— Je vais me chercher une bière, j'ai dit finalement en me levant. Tu veux quelque chose ?

— Tu ne veux vraiment pas jouer ? m'a demandé Victor, même s'il savait très bien que je déteste ces trucs-là.

Comme je ne répondais pas, il m'a crié de lui en rapporter une... Je suis allé la cuisine et j'ai salué les gens que je connaissais. Mia, qui était en train de se disputer avec quelqu'un au téléphone, a roulé des yeux à mon attention, l'air de dire : « Non mais tu peux le croire, toi, qu'elle se fiance avec ce tocard ? » J'ai ensuite vu sa mère avec celle de Stelle, les ai embrassées toutes les deux à la va-vite et ai brièvement répondu à leurs questions sur Berkeley. Du coin de l'œil, par la fenêtre, je voyais Wyatt sur son téléphone mobile, en train de griller une cigarette dans le jardin. Stelle allait épouser un fumeur, en plus ? Tout cela me paraissait exactement le contraire de ce qui devrait être sa vie. Moi, je la voyais peindre, faire de belles sculptures, boire sur la plage des boissons colorées... je ne la voyais pas du tout avec ce type. Peut-être bien, après tout, qu'il n'y avait rien à lui reprocher, peut-être que je me cherchais juste des excuses pour le détester, mais je n'aimais pas cette façon mielleuse qu'il avait eue de me saluer comme s'il me connaissait depuis toujours. Comme si, en fait, il était au courant de toutes mes erreurs avec Estelle et qu'il voulait bien me faire sentir que lui n'en avait fait aucune.

C'est en retournant à la cuisine un instant plus tard que je l'ai vue, finalement. Elle était vraiment une de ces belles filles qui le deviennent plus encore avec le temps, comme se bonifie un vin.

Elle portait une robe de teinte ivoire qui lui arrivait au genou et la moulait comme un gant, sur de jolies chaussures dorées avec des petits rivets sur les talons. Ses cheveux tombaient naturellement sur ses épaules et une frange venait sur son front qu'elle devait parfois écarter de ses yeux en soufflant dessus. Elle me tournait le dos et je marchais vers elle, m'approchant sans m'annoncer, parce que c'est ainsi que nous faisons d'habitude. Nous ne prenions pas de précaution particulière pour nous aborder.

— Salut ! je lui ai tout de même lancé.

Elle s'est figée en reconnaissant ma voix et s'est lentement tournée vers moi. Pendant ce qui m'a semblé une éternité, elle m'a simplement regardé, en se demandant visiblement ce que je fichais là.

— Salut, m'a-t-elle répondu dans une sorte de coassement et elle a dû s'éclaircir la gorge.

— On m'a dit que...

Je ne pouvais même pas prononcer les mots. J'ai baissé les yeux vers son annulaire. La bague brillait de tous ses feux et semblait me défier.

— Oui, a-t-elle simplement répondu.

Nos regards se sont à nouveau croisés. Je ne savais pas quoi lui dire et ne parvenais pas à la féliciter de quelque chose qui ne me faisait certainement aucun plaisir.

— Tu es heureuse ? je lui ai demandé en avançant vers elle.

Elle a reculé nerveusement, heurtant même un meuble et a levé la main en un geste défensif pour m'empêcher d'aller plus loin.

— Je... Oui, je le suis.

— C'est le bon, alors ? j'ai demandé.

Ma voix ne tremblait pas, mais j'avais le cœur en cendres et je savais que mes yeux devaient la supplier de me dire qu'il n'en était rien. Elle a détourné les siens.

— Il me rend heureuse, si c'est ce que tu veux savoir.

Je me suis approché tout de même. J'ai demandé :

— C'est ça qu'il faut faire, pour être le bon ?

Elle m'a regardé bien en face, avec un éclair dans ses yeux. Si j'avais encore le

moindre doute, je l'ai perdu à ce moment-là, dans un océan de chagrin que, d'un seul regard, elle a fait se déverser en moi.

— Ce qu'il fallait, c'était être là pour moi. Ne pas disparaître après chaque fois où il s'était passé quelque chose entre nous. Ce qu'il fallait... bon Dieu, Oliver, qu'est-ce que tu veux que je te dise de plus ?

Ces derniers mots ont été prononcés dans un murmure.

— Dis-moi simplement qu'avec lui, tu ressens tout ce que tu ressentais avec moi, lui ai-je suggéré, à quelques centimètres de son visage.

Elle a ri, d'un rire bref et peut-être amer.

— Je ne t'ai pas vu depuis quoi ? Plus d'un an ? Et tu viens avec... avec ces yeux-là pour me demander ce que je ressens quand je suis avec toi ! Qu'est-ce que tu veux que je fasse de toi et de tes questions, Oliver ?

Je l'ai attrapée par les coudes, sa bouche à quelques centimètres de la mienne. Elle sentait le champagne et les petits fours. Je n'ai eu qu'à fermer les yeux pour imaginer les goûter sur sa langue.

— Laisse-moi, m'a-t-elle dit à voix basse. Je ne veux pas que tu m'embrasses, pas aujourd'hui.

— C'est peut-être la dernière fois que je pourrai le faire, lui ai-je répondu doucement, mes lèvres déjà sur sa joue.

— S'il te plaît, Oliver !

C'était à la fois un murmure et une prière.

— Tu sens ton cœur qui bat contre le mien ? je lui ai dit tout contre sa bouche, tu n'as pas l'impression que, parfois, il pourrait t'empêcher de respirer quand tu penses à nous deux ?

— J'aimerais bien que tu me laisses respirer, justement, a-t-elle répliqué, mais je sentais qu'elle frissonnait à mon contact.

— Combien de fois par jour est-ce que tu penses à moi, Stelle ?

— Je ne répondrai pas à ça.

Elle a fermé les yeux lorsque mes lèvres ont effleuré les siennes.

— Tu ne m'empêcheras pas de t'embrasser.

— Je le dois, s'il entre et qu'il nous voit, il sera furieux.

— Il n'aurait pas dû te laisser seule, pour commencer.

Elle était serrée contre moi, mais me repoussait toujours doucement. J'ai entendu des pas derrière moi, je l'ai lâchée et me suis écartée d'elle.

— Est-ce qu'il y a encore des petits fours, ma chérie, je n'ai plus rien à donner à nos invités ? dit la mère d'Estelle en apparaissant derrière nous.

— Oui, répondit-elle précipitamment, juste là, derrière toi et je vais mettre au four des petites saucisses en pâte.

Un plateau à la main, Hannah s'arrêta près de moi et me pinça la joue.

— Est-ce qu'il n'est pas encore plus beau à chaque fois qu'il revient nous voir, celui-ci ? a-t-elle lancé gaiement, avant de s'éloigner.

J'ai souri et quand nous avons été seuls, à nouveau, j'ai remarqué :

— Ton fiancé semble en savoir long sur mon compte...

Le visage d'Estelle s'est assombri.

— Suffisamment, oui.

— Suffisamment pour savoir qu'il devrait s'inquiéter de nous savoir seuls ensemble ?

— Assez pour comprendre que tu es dangereux. Mortellement dangereux pour mon équilibre...

J'ai poussé un soupir. Cela ne se passait pas comme je l'avais prévu. J'étais en train de perdre la bataille.

— Ainsi c'est fait, tu vas l'épouser ?

— Nous sommes fiancés, Oliver. On vit ensemble. On est en train d'ouvrir une galerie ensemble. Rien que ça, c'est un peu comme avoir un enfant.

Ces mots m'ont fait frémir. Un enfant. Un enfant avec lui. J'ai dit, d'une voix blanche :

— C'est très dur à entendre, pour moi.

— Ce que nous avons eu... c'est du passé, a-t-elle murmuré, ses yeux fixés sur le plancher, entre nous.

— Tu crois vraiment ça ? j'ai demandé en lui prenant le menton pour la forcer à me regarder dans les yeux.

— Arrête, arrête ça, s'il te plaît, m'a-t-elle dit d'une voix tremblante, les yeux pleins de larmes.

Je me détestais d'en être la cause. Je me suis demandé combien de fois elle avait dû pleurer pour moi, durant toutes ces années. C'est alors que j'ai compris que j'avais tout gâché. Ce n'est pas une chose facile à admettre. Vous ne pouvez pas vous en tirer en disant : « Laisse-moi revenir demain, je vais recoller tout ce que j'ai cassé. » C'est la vie, je suppose. C'est ce à quoi il faut bien faire face quand on a passé l'âge de vivre sans souci, au jour le jour, que l'on change, qu'on a grandi et que l'on découvre ce que l'on a irrémédiablement gâché et perdu. Je lui ai dit :

— Tu as raison...

J'ai laissé retomber ma main et je me suis écarté.

— Tu as raison, j'ai répété, je suis désolé. Si tu es heureuse, je n'ai plus rien à dire. Je suis content pour toi, ma belle, ma très belle Estelle.

Je me suis penché, j'ai déposé un baiser sur sa joue, j'ai respiré son parfum encore une seconde, pour la dernière fois, et je suis parti.

*Le présent***ESTELLE**

La batterie de mon portable a rendu l'âme environ deux minutes après que j'ai franchi la porte de la maison et je n'en étais pas fâchée : du silence, voilà tout ce qu'il me fallait. Je me suis étendue sur le canapé que l'agence immobilière avait insisté pour que je laisse dans le salon, seule pièce à ne pas être absolument vide. Lorsque je me suis levée ce matin, je suis tout de même montée dans la chambre en pensant à la dernière fois que j'avais dormi dans ce canapé. C'était en attendant le nouveau lit que nous avions commandé avec Wyatt. Il avait acheté cette maison avec une ancienne compagne, longtemps avant notre rencontre. Cela ne me dérangeait pas particulièrement, jusqu'à ce que je me rende compte que j'allais devoir dormir dans le lit qu'ils avaient acheté ensemble. Avec beaucoup de tact, il avait tenu à en changer et il m'avait envoyé le choisir. Cela fait vraiment bizarre, à présent, cette chambre vide. Le lit, j'en ai finalement fait cadeau à la mère de Wyatt. Je ne pouvais plus supporter de coucher dedans. J'y avais dormi une année entière après sa mort et cela suffisait bien. Aller de l'avant, cela voulait dire aussi renoncer à certains détails du confort que nous avions partagé tous les deux. En attendant, me voilà revenue à mon point de départ. Ce n'est pas que je n'ai aucune identité propre, sans Wyatt et notre vie ensemble, mais j'aimais, par exemple, le simple fait de rentrer dans cette maison et de savoir ce que j'allais y trouver. Penser que bientôt elle ne serait plus à moi me rendait mélancolique. Bien sûr, j'en achèterai une autre, bien sûr je la décorerai à mon goût, mais sera-t-elle mon vrai foyer ? J'essaie de dissiper ma tristesse en redescendant l'escalier et en jetant un coup d'œil dans chaque pièce. Puis j'ouvre la porte d'entrée pour quitter les lieux et de surprise, je laisse tomber tout ce que j'ai dans la main, parce qu'Oliver est assis sur les marches du porche, en me tournant le dos.

— Qu'est-ce que tu fais là ? je lui demande interloquée.

Je l'entends soupirer, mais il ne se retourne pas. Je remarque, un peu

absurdement, qu'il se laisse à nouveau pousser les cheveux. Je suis surprise qu'il ne les ait pas noués avec le fichu élastique qui lui sert à se faire un catogan.

— Tu vois, me dit-il doucement, j'avais préparé tout un speech, mais maintenant que tu es près de moi, je ne peux pas me rappeler un seul mot.

— Et tu es là depuis longtemps ? je demande en m'asseyant à côté de lui sur les marches. Il hausse les épaules, toujours sans me regarder et grogne :

— Est-ce que ça compte ?

— Ça parlait de quoi, ce speech que tu avais préparé ?

Il soupire.

— C'est bien le problème. De toute façon, quand je me répétais dans ma tête les phrases que j'avais tournées, je me disais que cela me faisait passer pour un parfait abruti. Dans la vie, j'ai toujours essayé de tout planifier et tout préparer, mais quand il s'agit de toi, je suis perdu...

Et pour la première fois depuis que nous parlons, ce matin, il se tourne vers moi et me regarde.

— Je n'ai pourtant rien de si troublant, dis-je, moi je me trouve toute simple...

J'ai calé mes mains entre mes genoux, pour résister à l'envie de toucher ses cheveux, ses joues, ses lèvres pleines.

— Tu l'es, me dit-il avec conviction. C'est peut-être justement ça qui est troublant. Mais de toute manière, tout de toi me rend fou. Ton sourire, la façon dont tu me regardes, celle dont tu parles aux enfants, à l'hôpital, comme s'ils étaient des adultes. Très peu de gens font ça, tu sais ? Moi-même, parfois, après avoir travaillé comme une brute pendant des heures, je passe dans leurs chambres, mais je ne parle qu'à leurs parents. Toi, je t'ai vue leur apprendre à peindre, à faire quelque chose de leurs mains et de leur temps. J'ai vu la façon dont tu les regardais...

Il s'interrompt, soupire et me regarde de ses yeux verts si profonds, qui brillent comme si j'étais l'être le plus précieux au monde.

— ... Et tu sais ce que je me dis, à ce moment-là ? ajoute-t-il, je me dis que je veux avoir des enfants avec celle qui pose ce regard-là sur eux, parce que chaque gamin mérite d'être regardé comme ça. Tout le monde mérite de se sentir important.

Mon cœur se gonfle, de l'entendre me faire cet aveu. J'ouvre la bouche pour parler, mais les mots me manquent, alors je me serre contre lui et je pose ma tête sur son épaule. Il embrasse le haut de mes cheveux et passe son bras autour de moi.

— Tu crois que je suis fou ? me demande-t-il tout bas.

— Oui, absolument, je lui dis en souriant, et je m'écarte pour mieux le regarder. Tu es un garçon compliqué. Et tes complications me rendent folle. Tout en toi me rend folle.

Il sourit et secoue la tête.

— Je reconnais que ça sonnait mieux quand je me le disais à moi-même.

Je me penche vers lui et je frotte mon nez contre sa joue toute froide de l'air du matin. Je murmure :

— Moi j'ai trouvé que ça sonnait drôlement bien !

— Tu n'es pas fâchée que je sois venu ici ? me demande-t-il en passant doucement sa main sur moi.

— Comment as-tu deviné que j'y étais ?

— J'ai appelé Mia, en fait... je veux dire... au bout d'un moment, lorsque j'ai compris que tu n'allais pas rentrer chez Vic, je lui ai demandé ton adresse.

Je soupire, en souriant toujours :

— Ah, celle-là...

— Elle m'a dit qu'en échange, je lui devais des cafés pour toute la semaine !

J'ai ri et j'ai demandé :

— Tu crois que tu vas pouvoir payer tout ça avec ton salaire d'interne ?

— Peut-être qu'elle ne s'en apercevra pas si j'en oublie quelques-uns...

— Tu te fais des illusions !

Nous rions tous les deux et puis nous nous regardons en silence. L'émotion me serre la gorge et me pique les yeux. Il me caresse doucement la joue. Il murmure :

— Un nouveau rendez-vous, ma belle Estelle ?

La façon dont il me fait cette simple demande fait battre mon cœur et mes dernières réserves s'envolent. Oui, je le veux. Je veux le croire.

— D'accord, un nouveau rendez-vous !

Je lance, par-dessus mon épaule, un regard à cette maison que je partageais avec un homme que j'aimais. Je ne regrette pas du tout d'avoir accepté ce rendez-vous. Peut-être que pour une fois, la chance va me sourire.

J'ai préféré ne pas parler à mon frère de mon nouveau rendez-vous avec Oliver, parce que... eh bien, parce que je n'en ai pas eu le courage. Je sais trop qu'il essaierait de l'empêcher et je n'ai pas du tout envie de l'entendre me dire le fond de sa pensée : qu'Oliver est un coureur et qu'il ne me mérite pas. Et puis, ce n'est qu'un rendez-vous, après tout, même si cela promet d'être plus tendre que notre « rendez-vous entre amis » précédent. Bien sûr, tout au fond de moi, une petite voix me crie : « Ne t'attache pas trop vite ! » Seulement...

Seulement, c'est Oliver et quoi qu'il arrive, je serai toujours attachée à lui.

Je prends ma voiture et je me rends au studio de Mia. Je me gare sur le petit emplacement réservé aux visiteurs, ma voiture restera là jusqu'à ce que Oliver et moi, nous décidions de rentrer. Puis je monte à l'étage. Rob, le frère de Mia, est là.

— J'ai entendu dire que tu avais un rencard avec Oliver, me dit-il. Ça se voit d'ailleurs on dirait que tu joues *La Chatte sur un toit brûlant*. Tu transpires par tous les pores de ta peau.

Je lui bourre l'épaule d'un coup de poing pour lui apprendre à vivre et à me respecter.

— C'est pas vrai ! lui dis-je. C'est pas vrai, n'est-ce pas ?

Je file vers la salle de bains et je me regarde dans le miroir du lavabo. Ouf, il exagère. Mais ma nervosité se lit sur ma figure, en effet.

— Qu'est-ce qui m'arrive ? je marmonne. Où est Mia ?

— Sous la douche. Tu es nerveuse parce que vous allez avoir votre premier vrai rendez-vous, ma fille, me dit-il d'un air suave. Les précédents ne comptent pas.

Je dois le regarder d'un air hagard parce qu'il hausse un de ses blonds sourcils et éclate de rire.

— Il me faut un verre, dis-je en prenant la direction de cuisine.

— Non, il ne te faut pas ça. Tu vas t'asseoir et te détendre un peu.

— Et toi, tu vas arrêter un peu de faire ta pétasse, je marmonne contre mes dents en me laissant tomber sur le canapé.

— Quand tu seras avec lui, ne va pas t'asseoir comme ça, me conseille Rob,

sarcastique. Y a rien de plus laid qu'une fille qui se laisse choir, le cul en avant.

Je le fusille du regard, mais je me redresse quand même, les jambes croisées.

— Va te faire foutre, Robert, lui dis-je. Je crois que j'aurais dû mettre un jean.

Le frère de ma meilleure amie éclate de rire en rejetant la tête en arrière. Ce qu'il peut lui ressembler quand il fait ça !

— Mais je plaisante, ma poulette, me dit-il. Bon sang, ce que tu es nerveuse !

— Qui est nerveuse ? demande Mia, qui vient d'entrer dans la pièce. La sauterelle, là, qui rebondit dans tous les coins comme une pucelle avant son premier bal ?

Je suis bien obligée de rire.

— Ça va aller, dit Mia en venant vers moi. C'est juste que c'est Oli.

— Oui, c'est juste que c'est lui. Ça va, je suis bien ?

Mia m'examine des pieds à la tête d'un œil critique, puis elle acquiesce et dit :

— Tu es très belle, comme toujours quand tu portes du maquillage, que tu te coiffes et que tu t'habilles un peu.

— Ce qui veut dire que les autres jours, je ne le suis pas ?

— Eh bien, on va dire que tu réserves ta beauté pour les grandes occasions, ma chérie.

— Salope ! je lâche entre mes dents et nous éclatons de rire, mais le mien se bloque dans ma gorge, car on frappe à la porte.

— Oh, oh ! Entrée du mâle en rut, dit Rob d'une voix sépulcrale en mimant un tigre de dessins animés.

Moi, j'ai envie de me cacher dans un trou de souris. Mia va ouvrir la porte et siffle d'admiration.

— Il y a de la coucherie dans l'air, ce soir, annonce-t-elle à la cantonade.

C'est pour le coup que j'ai vraiment envie de me cacher dans un trou. Je rougis comme une écrevisse et je dis au frère et à la sœur de la boucler un peu. Oliver porte un jean et des chaussures noires, une chemise grise et un borsalino. C'est amusant, cela lui va à ravir et ça s'accorde parfaitement avec la robe grise que je porte. Je pousse un petit rire extasié.

— Mais on dirait qu'ils se sont donné le mot ! s'exclame Rob. Regarde ça, ils sont trop mignons ! Mia, prends ton appareil !

Enfin, je me tourne vers Oliver, qui m'adresse un de ces sourires charmeurs qui me font toujours fondre.

— S'il te plaît, commence Mia, en s'adressant à lui, ramène-la nous à minuit, et assure-toi qu'elle ne baigne pas dans la vodka...

Elle se tourne vers moi, regarde mon visage cramoisi et se plie en deux de rire.

— ... Excuse-moi, Stelle, me dit-elle entre deux hoquets, mais c'est trop mignon ! Je ne t'ai pas vue aussi nerveuse depuis le jour où tu as perdu ton pucelage. J'ai oublié avec qui... Elle s'arrête brusquement de rire et se tourne vers Oliver avec un air cette fois très sérieux.

— ... Toute plaisanterie mise à part, lui dit-elle, si tu lui fais encore du mal, je te tue. Et ce ne sera pas un meurtre civilisé, un assassinat bien calme et indolore... je t'arracherai ce qui fait de toi un homme, t'éventrerai et je disperserai gaiement tes entrailles à travers la ville, sous la forme de joyeuses guirlandes... merci de te souvenir de ça.

— Bon, on s'en va d'ici, dis-je en poussant Oliver vers la porte. Cet endroit ne va pas tarder à être déclaré asile de fous municipal.

Oliver en rit encore tandis que nous descendons l'escalier. Il doit s'arrêter un instant en bas des marches pour reprendre son souffle. J'aimerais bien pouvoir en rire avec lui, Mais je suis si embarrassée que je n'ose même pas le regarder. Bon Dieu, c'est absolument ridicule de l'être, nous avons TOUS été élevés ensemble ! Il m'ouvre la portière de sa voiture en essuyant une larme de rire au coin de son œil. Moi, je m'assieds, toujours sans un mot. Mon regard est fixé droit devant moi. Il se calme et sa main cherche la mienne sur mon genou. Il la presse doucement pour attirer mon attention.

— Eh bien ? murmure-t-il en me souriant.

— Je suis contente que tu aies apprécié la petite représentation, je maugrée entre mes dents. Il y en aura une comme ça chaque soir à 20 h 30, matinée le dimanche et relâche le lundi...

Ma remarque ironique le fait encore sourire. Il porte ma main à ses lèvres et l'embrasse doucement. Je frissonne.

— Je crois qu'ils sont contents et qu'ils nous veulent du bien, me dit-il. Tu es très belle, je suis bien content d'avoir finalement accepté de sortir avec toi.

Je ne peux m'empêcher de rire.

— C'est vrai, je ne t'ai pas trop harcelé ?

Il pousse un soupir comique et hausse les sourcils.

— Ça a été épuisant le devoir de constamment repousser tes avances.

Je me détends et je m'installe confortablement dans le siège. Oliver a une très jolie façon de me faire me sentir instantanément à l'aise. Ses doigts effleurent mon genou et j'ai un petit sursaut de plaisir. Je me sens comme une pile électrique.

— Alors, où est-ce que tu m'emmènes ? je lui demande en me tournant vers lui.

Il sourit. Lui, il regarde la route.

— Si je te le dis, ce ne sera plus une surprise.

— Ça n'est pas un dîner et un film ? je lui demande.

Je me retiens de rire en voyant son regard consterné.

— J'ai vraiment l'air si ennuyeux que cela ?

— Je ne sais pas, moi, je réplique, innocente. Ou emmènes-tu les filles avec qui tu sors, d'habitude ?

— Dîner, c'est vrai.

— Ah, tu vois... Et, c'est tout ?

— Eh bien, pas tout à fait, mais je ne suis pas sûr que tu aies envie que nous en parlions... Pas plus que moi, je n'ai envie d'entendre parler de cette histoire de pucelage et de celui avec qui tu l'as perdu.

— Je comprends, dis-je en rougissant de plus belle tandis qu'il se gare à la marina.

Moi, je n'ai pas oublié, bien sûr, avec qui cela s'est passé. Hunter... Hunter Grayson est resté un bon ami. Nous avons pris soin, l'un comme l'autre, d'effacer jusqu'au moindre souvenir de ce soir-là.

Oliver se tourne sur son siège pour être bien en face de moi et il passe le dos de sa main sur ma joue et mon cou, sans me quitter des yeux.

— Je suis vraiment content que nous soyons là, tous les deux, tu sais, me dit-il.

— Je souris doucement, soudain intimidée.

— Moi aussi !

Il retire sa main, fait le tour de la voiture et vient m'ouvrir la portière. Je prends mon sac et je le suis. Au bout de quelques mètres, il reprend ma main et nous entrelaçons nos doigts. Ce n'est qu'un petit geste tout simple, mais il fait battre mon cœur plus vite.

— On va sur un bateau ? je demande alors que nous nous approchons du quai.

— Pas tout à fait. Une autre fois, peut-être.

Il se penche pour me sourire et ce sourire-là me réchauffe comme un grand feu de joie.

Nous nous avançons sur une jetée, il y a une table mise avec des chandelles, un chemin de petites bougies dans des photophores nous y mène, tout le long des planches. Il n'y a personne d'autre qu'un serveur qui tient une bouteille de champagne dans ses mains et arbore un grand sourire.

— Bonsoir, Mario, lui dit Oliver.

— Bonsoir, docteur Hart, répond l'homme avec un léger accent hispanique. Je

suis heureux de vous revoir.

— Estelle, voici Mario. Mario, je vous présente Estelle, mon invitée.

— Très honoré, dit le serveur en s'inclinant. Oliver me tient ma chaise et quand nous sommes assis, Mario remplit nos flûtes de champagne avant de nous tendre deux cartes, et de s'éloigner, sans doute pour remettre la bouteille dans son seau à glace.

Je regarde les chandelles, la table, les bateaux, la lune qui se lève sur l'océan et finalement, le beau visage d'Oliver.

— Tu sais que tu aurais pu m'emmener manger un hamburger dans un grill quelconque et que j'en aurais été – presque – aussi heureuse ? lui dis-je.

Il me sourit de son long et envoûtant sourire.

— La nuit est encore jeune, me dit-il d'un air mystérieux.

Je lui rends son sourire et je tends la main vers ma flûte de champagne.

— Comment as-tu arrangé tout ça ? je demande en voyant Mario s'approcher avec un plateau d'argent qu'il dépose entre nous avant de s'éloigner discrètement.

Je m'assure qu'il est hors de portée d'oreille pour chuchoter :

— Et où as-tu trouvé ce type ?

Les épaules d'Oliver sont secouées d'un rire silencieux. J'adore décidément ses fossettes qui ressortent quand il rit.

— Est-ce qu'on joue aux devinettes ? me demande-t-il, les yeux pétillants d'amusement sous le rebord de son chapeau.

— On pourrait, dis-je, amusée moi aussi.

— Eh bien, figure-toi que j'ai fait sa connaissance en soignant son fils aux urgences. J'étais de repos, mais je remplaçais quelqu'un. Sa femme et lui étaient aux cent coups, parce que David, leur fils, avait fait une glissade et s'était blessé à la tête. Alors je l'ai soigné.

— Et vous êtes restés en contact ? je demande, surprise.

— C'est-à-dire, j'ai dû... m'occuper de leur cas, me dit-il d'un ton plus confidentiel.

— T'occuper de leur cas ?

Je le regarde sans comprendre, attendant une explication.

Il soupire et il finit par me dire :

— Ils n'avaient pas de sécurité sociale, alors j'ai dû... faire ce que j'avais à faire, et ils n'ont rien payé, voilà...

Je suis émue. Mon cœur se serre et j'étends ma main pour qu'il y mette la

sienne. Nous restons ainsi sans plus rien dire.

Je ne lui dis pas, même si c'est la vérité, qu'il est un type merveilleux. Je sais bien qu'il est du genre à se jeter sous un autobus pour vous et avoue ensuite qu'il vous a sauvé la vie en affirmant que tout le monde aurait fait la même chose à sa place. Je crois qu'il ne peut tout simplement pas comprendre que tous n'ont pas sa volonté et sa grandeur d'âme, loin s'en faut. Il me regarde et dans son regard, il y a tout ce désir, cette faim de moi qui me fait trembler et que je peux sentir jusque dans sa main. J'en oublie ce dont nous parlons, ce que nous faisons, qui nous sommes et quel jour on est.

— On attaque ? me dit-il avec un sourire qui me fait fondre à nouveau.

J'acquiesce et je retire ma main pour prendre des huîtres sur le plateau qui est entre nous.

— Est-ce que tu as bouclé ton dernier jour de travail à l'hôpital ? je lui demande.

— Eh bien, mon internat est terminé, mais j'ai accepté quelques missions supplémentaires, le temps de savoir où j'irai ensuite.

— Moi, j'y retourne mardi pour un cours. Mae veut que j'apprenne aux enfants à faire des objets avec des morceaux de verre brisé.

Oliver me regarde sans parler, comme pour m'encourager à continuer, ce que je fais.

— ... En fait, ce que je voudrais, c'est qu'on autorise d'emmener les enfants dans mon atelier, plutôt. Jen a accepté de demander à M. Frederick d'autoriser cette sortie. J'imagine qu'il faudra l'accord des médecins et des infirmières. J'espère que cela va se faire... Sinon, mon seul souci en ce moment, c'est la maison que je vends. Je soupire : vivement que ce soit fait.

— Et ensuite, tu feras quoi ?

— Au début, j'avais dans l'idée de donner tout l'argent aux parents de Wyatt. Régler tous les comptes. Mais j'ai réfléchi je me suis dit... que c'était ma maison à moi aussi, après tout. Peut-être que je devrais prendre une part sur l'argent de la vente. Je ne sais pas, je ne suis pas vraiment fixée, encore. C'est difficile... Ils n'en veulent pas, ils n'en ont pas vraiment besoin, alors j'hésite.

Oliver acquiesce et boit une gorgée de champagne.

Il me demande :

— Elle te manque, ta vie d'avant ?

Mes yeux cherchent les siens. Je sais pourquoi il me demande ça et je ne sais

pas si j'ai envie de répondre. Je finis par soupirer et par détourner les yeux, avant de me résoudre à parler. Mais c'est lui qui reprend la parole le premier.

— On va faire quelque chose, me dit-il, sa main cherchant à nouveau la mienne. On va se poser mutuellement toutes les questions imaginables et y répondre, peu importe si c'est dur ou si ça n'a aucun sens. Je veux tout savoir. Que rien ne reste plus dans l'ombre, d'accord ?

— C'est beaucoup pour un seul rendez-vous, je lui dis doucement.

Il presse ma main.

— Parfois, on n'a qu'un seul rendez-vous et plus rien d'autre.

Sa réponse me donne envie de pleurer. Il doit le sentir, car il porte ma main à ses lèvres et l'embrasse.

— Je veux un tas de rendez-vous avec toi, Stelle, me dit-il. Mais nous avons fait des choses, dans le passé, sur lesquelles nous ne nous sommes pas expliqués... je ne veux pas que ça recommence.

Je prends une profonde inspiration.

— Non, je ne regrette pas le passé. Je veux dire, je regrette le confort que m'apportait ma maison, le fait d'avoir un foyer et puis... je regrette Wyatt, parfois.

Ma voix se fêle et je ravale les larmes que je sens venir.

— Je regrette... son amour de l'art et de la vie, son enthousiasme, les histoires qu'il me rapportait de ses voyages... tu crois que c'est... bizarre... ?

Je le regarde, les yeux humides. Il a l'air un peu décontenancé par ma question.

— Non, me dit-il, Non... c'est bien. Je suis content de l'entendre. Je ne voudrais pas que tu croies qu'à cause de moi, tu dois oublier ton... fiancé et votre vie ensemble. C'est juste que... je n'ai jamais pensé devoir lutter avec quelqu'un pour l'affection d'une personne et voilà que je me trouve en compétition avec un fantôme. Ça fait peur, car parfois, les souvenirs sont plus attirants que la réalité.

Je le regarde quelques instants puis je me lève et je fais le tour de la table. Sans un mot, Oliver se recule et me fait de la place sur ses genoux. Je n'y assieds et noue mes bras autour de son cou, la tête contre sa poitrine. Ses bras se referment sur moi, si parfaitement, si naturellement, que l'on croirait que nous sommes deux pièces d'un puzzle qui trouvent parfaitement leur place. Il y a tant d'années que je rêve de faire cela et voilà que cela arrive et que le fantôme de mon passé s'interpose entre nous. C'est ainsi que vont les choses, je le sais bien, mais cela me brise le cœur, pour lui et pour nous.

— Est-ce que ça te consolerait un peu, lui dis-je dans son cou, en sentant son

odeur propre et apaisante, si je te disais que tout le temps où j'étais avec Wyatt, c'est lui qui était en compétition avec ton fantôme ?

Il a un petit rire bref qui résonne en moi.

— Pas vraiment. Ça veut simplement dire que certaines choses auraient dû être faites plus tôt. Si j'en avais eu le courage, tu n'aurais peut-être pas dû faire face à cette perte.

Je me recule un peu et je le regarde dans les yeux.

— Comment se fait-il que tu n'aies pas encore trouvé une femme ? je lui demande. Toutes celles avec qui tu travailles ou avec qui tu es allé à la fac, toutes plus belles et plus intelligentes les unes que les autres ? Comment le parfait Oliver n'a-t-il pas trouvé quelqu'un ?

Il rit encore, ses yeux pétillent, il lève la main pour peigner un peu mes cheveux. Je fais pareil, mais je laisse la mienne sur sa nuque. Il ferme ses paupières.

— Je ne suis pas parfait, Estelle, murmure-t-il. Je suis même très loin de l'être.

— Tu l'es, pour moi, je lui réponds de même.

Quand il rouvre ses yeux, ils se sont assombris.

— C'est toi qui le dis, laisse-t-il tomber.

— Sur une échelle allant de « heureuse » à « Je ne peux pas m'arrêter de sourire tellement je suis excitée à cette idée », que me répondrais-tu si je te disais que Mia t'a préparé un petit bagage, dans l'éventualité que tu ne rentrerais pas ce soir ? me demande Oliver en posant son borsalino sur le tableau de bord.

Il achève :

— ... Comme ça, dit-il, je pourrai déshabiller jusqu'à tes gènes...

J'ouvre les yeux et mon cœur tombe dans mon estomac lorsque je vois le regard plein de désir dans les siens. Puis il se fixe sur ma bouche et c'est plus que je n'en peux supporter. Je perds toute prétention à la retenue, je l'agrippe, l'attire vers moi et l'embrasse, furieusement au début, puis plus doucement ensuite, pour faire durer le plaisir, le goûter. Cela dure tant et tant, que nous ne nous apercevons pas que le feu est passé au vert et que des coups de klaxon résonnent derrière nous.

— Pas mal, hein ? me dit-il en redémarrant.

S'il veut parler du baiser, c'était même époustouflant mais je sais qu'il fait allusion à ce qu'il appelle sa « plaisanterie ». Je ferme les yeux et je savoure encore le goût de ses lèvres sur les miennes.

— Ça, une plaisanterie ? Ça ne serait pas plutôt une forme de séduction pataude ?

Je ne peux m'empêcher de sourire quand il éclate de rire en répétant :

— Une forme de séduction pataude !

— J'ai encore une question, dis-je, en redevenant sérieuse. Est-ce que tu sors avec quelqu'un, que tu vois quelqu'un, fais des choses avec quelqu'un, Grace ou qui que ce soit d'autre, à l'hôpital ou bien ailleurs ?

Je vois son profil qui s'assombrit. Au ralentissement suivant, il me regarde.

— Je t'ai déjà dit que non, Stelle. Tu crois que j'insisterais autant avec toi si je voyais quelqu'un d'autre ?

Après avoir dîné, nous avons beaucoup parlé, surtout de Wyatt et de la maison, puis quand nous avons repris la voiture, j'étais un peu anxieuse. Je ne voulais pas, mais alors vraiment pas, que la soirée se termine. Nous avons roulé un moment,

écoutant de la musique, parlant de films et il a fallu qu'Oliver y fasse allusion, pour que je m'aperçoive que nous n'avions pas encore évoqué... la suite.

— Eh bien... je me suis interrompue, j'ai ri. Tu ne m'as laissé le choix qu'entre des options... uniquement positives. Alors, je dirais... vraiment heureuse.

Il a souri et m'a regardée.

— Tant mieux, parce que le sac est dans le coffre et que je te kidnappe pour la nuit. Peut-être même pour le reste du week-end.

— Tu réalises que tu gâches tes chances d'obtenir un autre rendez-vous ?

— Ne sous-estime jamais l'audace des imbéciles.

Je ris de bon cœur et je résiste à l'envie de passer ma main dans ses cheveux.

Au lieu de cela je remarque :

— Tes cheveux poussent vite !

— Je ne me plains pas, répond-il. L'ennui, c'est que je vais bientôt devoir les faire couper et soigner mon rasage, aussi.

— Pour des entretiens d'embauche ?

— Oui je les relaisserai pousser quand j'aurai un poste. Personne ne veut engager un docteur qui porte un catogan.

— Bah, il est tout petit et puis moi, je connais quelqu'un qui trouve que les docteurs avec un catogan sont particulièrement sexy.

— Ah oui, c'est vrai ?

Il me sourit.

— J'en connais au moins une.

— Est-ce que son prénom commence par un E ?

— C'est bien possible.

— Est-ce qu'elle a peur du noir ?

Je grogne « non » et je détourne le regard. Il rit.

— Et enfin, est-ce qu'elle déteste mes plaisanteries ?

J'esquisse malgré moi un sourire, mais je continue néanmoins à fixer le paysage par la portière.

— Je ne peux pas imaginer que quelqu'un les aime, dis-je.

— Oh mais si, cela se trouve !

— Oliver, dis-je en me tournant vers lui avec un soupir exagérément résigné, je suis désolée si je te fais de la peine, mais elles *essaient* seulement d'être drôles, tes blagues.

— Elles essaient ? Je vois ce que c'est, tu n'as pas encore entendu mon dernier trait d'esprit...

Je ris et je grogne à la fois :

— Bon, allons-y, raconte !

Il attend le prochain feu rouge pour se pencher vers moi, son menton presque sur mon épaule et j'en oublie presque de respirer pour une seconde. Puis il se met à parler et sa voix est si basse et chaude que je zappe presque complètement ce qu'il me raconte, en retenant mon souffle.

— Si j'étais un enzyme, murmure-t-il, son haleine chaude contre mon oreille, je serais une hélicase d'ADN.

Et sur cette déclaration sibylline, il trace un chemin de petits baisers sur mon cou.

Je bats des cils, ferme les yeux, mes mains agrippent nerveusement mes genoux.

— Je ne sais pas... j'ignore comment tu travailles, moi !

Il lève un sourcil dubitatif.

— Tu sais parfaitement comment je travaille !

— Donc, tu n'es avec personne d'autre ? j'insiste en ignorant sa remarque.

— Pourquoi, tu voudrais insinuer que je suis avec toi ?

— Non, pas du tout. Pourquoi tu dis ça ?

— Parce que tu demandes si je suis « avec quelqu'un d'autre » ?

— Eh bien je ne voulais rien sous-entendre.

Il tourne le coin d'un bel hôtel sur le front de mer et stoppe juste devant le portier. Sa main se pose à nouveau sur la mienne.

— Eh bien moi, me dit-il, c'est ce que je veux sous-entendre.

Mon cœur fait un bond dans ma poitrine, tandis que l'homme en livrée ouvre la portière. Je ne sais pas comment j'arrive à sortir de cette voiture et j'ai beaucoup de mal à me composer un air normal. Oliver sort deux sacs de voyage du coffre et je le suis à l'intérieur. Je regarde autour de moi et je lis quelque part que nous nous trouvons sur la Sonoma Coast. Le trajet en voiture a passé comme un rêve, je m'en suis à peine aperçue. Je suis pourtant venue dans les environs bien des fois. Vic et moi, nous nous plaignions toujours que le trajet nous paraissait interminable. Je vois Oliver s'avancer vers le comptoir de la réception et parler à l'employée. Il la fait rire et elle lui sourit chaleureusement. Il a ce don particulier d'être toujours à l'aise avec tout le monde et de traiter chacune et chacun avec sympathie, ce que les gens lui rendent bien. Il émane de lui une telle confiance que vous avez l'impression que le monde lui appartient. Il pourrait s'immiscer dans n'importe quelle conversation de gens importants sans que, pas une seconde, on se demande qui il est et que l'on soupçonne qu'il ait pu avoir, il y a peu de temps

encore, une véritable poubelle comme voiture ou faire deux boulots pour payer ses études. Son sourire pourrait charmer n'importe qui, même quand on ignore qu'il a réellement un cœur d'or et personnellement, quand il me regarde en souriant comme cela, je fonds.

— Tu viens ? me dit-il.

Il prend mon bras sous le sien et il n'entraîne vers l'ascenseur. Je m'aperçois que je ne lui ai pas même demandé où il comptait m'emmener et pour quoi faire. Quelque chose se passe lorsque je suis avec Oliver. C'est comme si le monde s'évanouissait autour de moi. Tout peut bien s'écrouler, pourvu que je sois dans ses bras.

Au moment de pénétrer dans la chambre, il pose les bagages près de la porte et me laisse y entrer la première. Elle est très grande, avec un lit qui me paraît immense, un canapé près de la fenêtre et même une cheminée. Je m'assieds sur les coussins du canapé. Oliver ne dit rien et quand je me retourne vers lui, je le trouve appuyé au mur de l'autre côté du lit, les jambes croisées, le bord de son chapeau baissé sur ses yeux verts. Ce que je peux toutefois y lire me noue l'estomac.

— Pourquoi tu restes aussi loin ? je lui demande avec un petit rire nerveux.

— Parce que je me demande un peu ce qui va arriver si je fais un pas de plus vers toi...

J'inspire profondément, nerveusement.

— Peut-être que j'aimerais que tu viennes plus près, moi, lui dis-je.

Il secoue la tête en retenant un sourire.

— J'aurais peut-être pu te l'annoncer plutôt, me déclare-t-il, mais je ne t'ai pas amenée ici pour autre chose que... eh bien, que dormir.

J'ouvre la bouche, mais je me ravise et le laisse continuer.

— ... Ça fait partie de notre rendez-vous. Demain, la visite des vignobles. Nous n'avons pas pu la faire la dernière fois.

Je me lève calmement et je marche vers lui, ne m'arrêtant que lorsque nous sommes à quelques centimètres l'un de l'autre.

Je lève la tête pour le regarder bien en face, me soulève sur la pointe des pieds, lui retire son chapeau et le balance au sol près de la cheminée.

— Si je veux faire autre chose que dormir, moi ?

Son visage s'assombrit légèrement, puis un lent sourire apparaît sur ses lèvres et il me caresse doucement la joue.

— Je vais être très clair avec toi, Stelle, me murmure-t-il. Je ne veux te forcer à

rien, ne t'inciter à rien. Je ne veux plus que tu te réveilles le matin en regrettant ce que nous avons fait la nuit précédente.

— Je ne regretterai rien, je murmure aussi, en frémissant sous sa caresse.

— La dernière fois que nous avons dormi ensemble, je t'ai trouvée le matin en train de pleurer sur un tee-shirt, me dit-il doucement, mais il y a un soupçon de chagrin, dans sa voix.

— C'était différent.

— Et en quoi donc ? demande-t-il en se poussant du mur et en mettant ses mains sur mon cou. Dis-moi donc en quoi ce serait différent, car ce qui pourrait se passer cette nuit, c'est bien autre chose que quelques petites caresses. Je veux dire : c'est bien au-delà du physique. Même s'il y a des caresses, des baisers, ce sera davantage et je ne veux pas que tu te dises que tu as trahi quelqu'un ou que tu as été infidèle à sa mémoire.

Je ferme les yeux, car j'ai besoin de me soustraire à son regard qui me perce et à tout l'amour que je peux y voir briller. Je sais bien qu'il a raison, qu'il ne mérite pas que je regrette ce que je pourrais faire avec lui. Pourtant, il se trompe. Tout ce que j'ai pu connaître dans ses bras, je ne l'ai jamais regretté. Pas un seul instant, même quand cela faisait mal et même les fois où il est parti. Je n'ai rien regretté parce que je l'aimais. Wyatt n'était peut-être pas le plus compréhensif des hommes et peut-être que sa façon de me faire évoluer n'était pas vraiment la bonne, mais il m'a appris à reconnaître l'amour pour ce qu'il est. C'est ça, le message que portent mes cœurs kaléidoscopes, mes cœurs en miettes. Oliver a été celui que j'ai aimé le premier, celui qui m'a brisé le cœur le premier, et voilà qu'il est de retour. Pour combien de temps, cette fois, je me le demande. En tout cas, mon cœur saigne. Lorsque je rouvre les yeux, Oliver me regarde avec inquiétude. Je noue mes bras autour de son cou et je me soulève encore une fois pour embrasser son menton qui commence à piquer, ses fortes mâchoires, puis je remonte...

— Ce que nous vivons, toi et moi, n'a rien à voir avec cette partie ancienne de ma vie, je lui chuchote en embrassant le lobe de son oreille. Nous vivons dans une galaxie qui n'est rien qu'à nous...

Je souris, parce que je sens que son cœur bat plus vite.

— ... un univers où les tempêtes sont passées, où la lumière descend, où rien n'existe plus que nous deux.

Ses mains enserrant ma taille et très délicatement, il me repousse.

— ... j'ai prévu que cette nuit, mes mains resteraient sages et que je dormirais

sur le canapé s'il le faut, mais voilà que tu dis des choses qui viennent bouleverser tous mes raisonnements, comme toi seul sais le faire...

Il enfouit son visage dans mon cou et il dépose un baiser, deux baisers, trois baisers, bien brûlants, avant de se reculer et de me regarder encore.

— J'ai l'impression de plonger dans un puits très profond quand je suis avec toi, me dit-il, celui de tes yeux, celui... des sensations que me procurent tes caresses...

Il laisse sa dernière phrase en suspens et colle sa bouche à la mienne pour un long, très long baiser. Nos cœurs battent l'un contre l'autre et nos langues dansent un slow sensuel, puis un mambo et tout s'efface autour de nous.

Les mains d'Oliver descendent le long de mon corps jusqu'à l'ourlet de ma robe. Il m'en débarrasse, sans interrompre le flux de notre désir, tandis que je déboutonne sa chemise et la lui ôte. Même s'il n'y a pas bien longtemps que je l'ai déshabillé ainsi, j'ai l'impression que je n'ai pas vu son corps depuis des siècles. Ma main flatte chaque muscle, chaque contour et chaque méplat de l'homme magnifique qui se trouve devant moi. Mes doigts trouvent la boucle de sa ceinture et je la défais en le regardant au fond des yeux. Je le regarde me regarder. Il a un air d'extase sur le visage et je plonge ma main dans son boxer-short, je presse, je caresse, je porte et son souffle devient haché, entre ses dents. Il prononce mon prénom dans un murmure, tandis que je m'agenouille devant lui. Il se débarrasse de ses chaussures d'un coup de pied et je l'aide à retirer son jean, son boxer-short, ses chaussettes... J'ai le visage contre son ventre, je dépose de doux baisers sur son abdomen en souriant de voir ses muscles parcourus de spasmes de plaisir. Puis je descends pour trouver ce qui m'attire.

Ma langue se glisse sous sa queue dressée et il gémit, sa main s'enfonce dans mes cheveux. Je répète la même caresse de chaque côté en tenant ses bourses. Il pousse un grognement, plus fort, quand je prends tout ce que je peux de lui dans ma bouche. Il prononce mon prénom d'une voix basse et gutturale. Je lève les yeux et je croise les siens, à demi clos. Un frisson me parcourt quand sa main écarte les cheveux de mon visage et qu'il me regarde. Il m'attrape par les épaules, jusqu'à sortir de ma bouche, puis il me relève et nous nous retrouvons poitrine contre poitrine, son nez contre mon front.

— L'effet que tu me fais, Stelle, murmure-t-il tout contre moi, ça a quelque chose d'inexplicable...

Il m'embrasse sur le front et me fait m'asseoir sur le lit. Il défait l'attache de mon soutien-gorge en prenant tout son temps, puis il le fait glisser de mes épaules.

Il fait la même chose avec ma culotte, qui descend le long de mes cuisses jusqu'à ce qu'elle soit sur le sol avec le reste de nos vêtements. Puis il recule et me regarde, ce qui s'appelle regarder. Ses yeux semblent laisser une trace brûlante partout où ils passent sur moi. Puis soudain, il se met à rire.

— Pour la deuxième fois de ma vie, me dit-il, je ne sais pas par quoi commencer.

S'agenouillant devant moi, il écarte mes jambes. Il embrasse d'abord mon genou, puis toute la longueur de ma cuisse jusqu'à mon pelvis. Ses lèvres vont se perdre un instant dans ma petite touffe, puis il reprend son chemin de baisers jusqu'à mon ventre. Quand il atteint mon sein droit, il s'interrompt et me regarde par-dessous le mamelon.

— Tu ne peux pas savoir combien de fois j'ai rêvé de refaire ça, soupire-t-il puis il passe le bout de sa langue sur la fraise érigée.

J'ai tout de suite un spasme et quand il recommence, je l'agrippe aux épaules. Il souffle doucement sur la pointe richement innervée et la sensation de chaud et de froid me fait frissonner de plus belle. Il passe à l'autre sein et je tremble de plus en plus, en sentant le papier-émeri de son menton sur ma peau. Sa bouche se referme sur le mamelon et il le suce en l'aspirant et en le relâchant doucement. Pendant ce temps, sa main n'est pas inactive sur l'autre. J'ai l'impression d'être en feu, au point ultime de la combustion, et il ne s'agit encore que de mes seins. Oliver semble lire dans mes pensées, car il me regarde et me sourit avant de redescendre explorer des régions plus... méridionales. Au creux de mes cuisses, il glisse son visage en les écartant, et il plonge sa langue en moi. Il me goûte. Ma main tremble quand elle s'enfonce dans ses cheveux et je fais pivoter légèrement mes hanches, contre son visage. Il me tient par les genoux et son regard se relève à la rencontre du mien. L'intensité en est si pure et si crue, que j'en ai l'estomac retourné. Dans ses yeux, il y a tout le poids de notre passé et de notre avenir incertain. Il y a la tristesse des années perdues, la blessure lancinante de tous ces « Et si nous avions fait ça », de tout ce qui aurait pu être et n'a pas été... Je voudrais détourner le regard et fermer mes yeux à la ferveur de ses yeux verts qui me transpercent, car je ne veux pas admettre que j'ai peur. Je ne veux pas m'avouer qu'il a toujours la possibilité de me faire du mal et de m'abattre complètement. Mais sa langue me fouille et je commence à perdre à peu près la raison. Finalement, je ferme les yeux et je gémissais son prénom, cambrée comme un arc par les orgasmes qui se succèdent en moi. Une nouvelle pluie de baisers, Oliver se redresse, je rouvre les yeux et il est au-dessus de moi. Pendant

longtemps, il ne fait rien d'autre que de me regarder, ses yeux dans les miens. Je déplace ma main entre nous et le corps de mon bel amant tressaille quand elle se referme sur sa queue et s'active, de bas en haut et de retour. Oliver respire de plus en plus vite, de plus en plus fort.

— On devrait prendre un préservatif, me dit-il, mais je secoue la tête et mon autre main se pose sur sa nuque pour attirer son visage plus près du mien.

— Je n'en veux pas, dis-je tout contre ses lèvres.

Il se fige et l'espace d'un instant, je me demande s'il ne va pas passer outre et en utiliser un. Peut-être regrette-t-il de ne pas l'avoir fait, la première fois, il y a des années. Il soupire :

— Estelle...

Je suis à présent certaine qu'il va se lever et aller chercher un préservatif, mais au lieu de cela, il passe son bras derrière mon dos pour me serrer contre lui, et il se place contre mon sexe, puis doucement, avec précaution, il me pénètre. Je pousse un petit cri retenu en le sentant pulser en moi. Il sourit dans mon cou.

— Ma belle, belle petite Estelle, murmure-t-il.

Le sourire, dans sa voix, me fait sourire à mon tour.

— Tu n'as pas idée comme c'est bon d'être en toi.

J'arque mon dos vers lui et je le supplie de continuer. Il me donne de longs coups de reins et ne s'arrête plus, cette fois.

— C'est comme si... tu m'avalais tout entier, me dit-il en bougeant plus vite, ses poussées devenant aussi plus puissantes, plus impérieuses, comme s'il proclamait son droit à me prendre.

— Tu as déjà rêvé de ça, avant, toi aussi ? me demande-t-il, la voix rauque, alors que nous venons de changer de position, ma jambe sur son épaule pour qu'il puisse rentrer plus profondément encore en moi.

Je crie de plaisir et je hoche la tête affirmativement.

— Raconte-moi, me souffle-t-il en me regardant dans les yeux avec une passion extraordinaire dans les siens.

— Je me touche souvent en pensant à toi, lui dis-je tranquillement, sans baisser les miens. Il pousse un grognement et s'arrête de bouger, fermant ses yeux comme s'il se concentrait. Je continue :

— Je t'imagine en train de me prendre, comme ça. Je pousse mes hanches vers lui. Et parfois, par-derrière, aussi.

Oliver rouvre brusquement ses paupières et je gémiss lorsque'il se retire, puis revient en moi plus vite et plus fort. Mes orteils se recroquevillent, mes yeux

roulent, je m'agrippe à ses fesses pour l'encourager à me pilonner plus vite et plus fort. J'ai envie de crier de joie et de pleurer, tant les émotions se bousculent en moi. Je le supplie :

— S'il te plaît... s'il te plaît... plus vite... plus fort...

Mais Oliver a d'autres plans. Il se penche, écarte mes jambes et embrasse mon mollet, qui repose contre son torse. Il frotte son visage contre ma peau, ses lèvres vont et viennent à l'unisson de ses hanches toujours en action.

— Je voudrais que ça dure toujours, dit-il en mordillant l'intérieur de ma jambe, je pourrai vivre dans ta chatte.

Et s'il n'y avait ses doigts sur une pointe de mon sein et sa queue qui me lime, je pourrais presque en faire une plaisanterie. Mais l'orgasme commence à rouler en moi comme un orage et je ne peux plus penser à rien. Il lâche ma jambe et remonte sur moi, son torse au-dessus du mien, ce qui fait que je ne peux voir que son visage. Je ne sais pas ce qu'il peut lire dans mes yeux, mais j'ai l'impression qu'ils pénètrent jusqu'au fond de mon âme et me découvrent, comme dans un livre ouvert. Je vais dire quelque chose, mais un orgasme déferle en moi et je crie son nom. Au même instant, il grogne le mien dans un râle, et ses yeux se ferment d'épuisement. Oliver pousse un long soupir et quand il rouvre ses paupières, il a ce sourire nonchalant que j'aime tant, depuis toujours, et qui me donne l'impression qu'il a enfin trouvé ce qu'il cherchait depuis bien longtemps. Nous restons étendus sur le lit, nus, face à face, sa main sur ma hanche et la mienne sur son torse.

En matière de sentiments, il me semble que je me suis toujours laissée un peu voguer au gré des événements. Je n'ai jamais cherché à savoir où une relation pourrait bien me conduire, ça ne m'a jamais préoccupée. Mais à présent, couchée avec Oliver, je me prends à rêver à l'avenir. À un avenir avec lui.

Je le regarde et murmure :

— À quoi penses-tu ?

Il m'attire contre lui à nouveau et embrasse la couronne de mes cheveux.

— Je pense que c'est le meilleur rendez-vous entre amis que j'aie jamais connu.

Je ris, puis demande :

— C'est vrai ?

Il me répond, presque grave :

— Oui, c'est vrai

— On a quand même complètement bousculé nos règles, dis-je en plaisantant. Et on avait dit un rendez-vous, pas deux.

Il sourit.

— J'ai toujours eu un problème avec les règles.

— C'est une chance, je réplique et je me mets à bâiller contre sa poitrine.

Je m'endors dans ses bras et même si je suis heureuse de passer encore la journée avec lui demain, une part de moi-même est terrifiée à l'idée de quitter cette chambre et de faire face à la réalité.

Je me réveille parce que j'ai trop chaud, comme si j'avais sur moi une couverture chauffante. Puis j'ouvre les yeux et je réalise que la couverture, c'est Oliver. Nos corps sont si emmêlés que si on nous dessinait dans cette attitude, on aurait bien du mal à déterminer quel membre est à qui.

Mon regard monte de son torse à sa chevelure en bataille, en profitant de tout ce que je peux voir entre les deux et je pousse un soupir de contentement. Les paupières de mon amant s'ouvrent et quand ses yeux verts rencontrent les miens, je suis récompensée par un sourire à couper le souffle, qui fait s'envoler des milliers de papillons dans mon ventre.

— Salut, il me murmure d'une voix si sexy qu'elle rallume immédiatement mon désir. Je lui souris et lui réponds un peu timidement :

— Salut.

Il retire sa main de ma hanche et passe ses doigts dans mes cheveux pour les écarter de mon visage, puis il se penche et effleure mes lèvres, des siennes. Je ferme mes yeux et je pousse un gémissement lorsque sa langue rencontre ma langue et commence avec elle une danse de séduction qui fait battre mon cœur et accélère mon souffle. Oliver interrompt son baiser comme il l'avait commencé par de plus petits sur mon cou, mes seins, mon ventre...

Je l'agrippe frénétiquement par les cheveux quand il atteint mon clitoris, qu'il commence à lécher lentement et le souvenir de ce qui s'est passé la nuit dernière me revient instantanément. Par hasard, en secouant la tête en tous sens, mon regard tombe sur la petite pendule qui est encadrée dans la table de nuit et je soupire, tant de la sensation que me procurent les doigts de mon amant que de l'heure qui passe :

— On va finir par être en retard !

Mais je retiens mon souffle quand sa main se pose sur mon sein droit et que ses doigts en agacent la pointe.

— On va se débrouiller pour que cela en vaille la peine, murmure-t-il tout contre moi, en léchant de plus belle.

— Oliver...

Je gémissais plutôt que je ne parle, la voix rauque.

— Estelle ?

Je sens son souffle sur le mamelon mouillé et ses doigts qui s'agitent toujours en moi

— Oh mon Dieu...

— Mmmm...

Et sa langue s'active toujours. Une fois de plus je m'arc-boute, traversée par des frissons de plaisir. Il se redresse et se présente pour entrer en moi, les paupières à demi closes. Il me pénètre et commence à bouger, pas trop vite.

— C'est comme ça que toutes nos journées devraient commencer, dit-il en se poussant en moi.

Il me remplit et mes yeux se révulsent déjà de plaisir. J'accompagne chacun de ses mouvements. Le regard de ses yeux verts ne me quitte pas un seul instant et il me fait me sentir la plus belle femme de la Terre. Oui, il a raison, c'est bien comme cela que tous nos matins devraient commencer et depuis longtemps. Mais s'il avait dû partir ensuite, comme il l'avait fait, je ne pense pas que j'y aurais survécu.

— Comment t'a-t-il proposé les fiançailles ? me demande Oliver un peu plus tard, après que nous avons bu, à force de « dégustation » de vin, certainement le contenu de deux bouteilles.

On se posait mutuellement des questions depuis le début de la journée. Ça avait commencé comme un jeu : celui qui ne voulait pas répondre devait vider un verre, mais comme nous buvions de toute façon, on a vite oublié le jeu et continué les questions.

Je bois une grande gorgée de vin. Il ne rit pas, cette fois, parce que cette question-là est aussi inconfortable pour lui, à poser que pour moi, à y répondre.

— C'était le jour où nous avons signé pour le local qui allait devenir la galerie... Nous étions à la maison en train de fêter ça, il y avait les deux amis que tu connais, Dallas et Micah...

Il acquiesce et je continue.

Donc, on buvait, les hommes disaient des bêtises, les femmes riaient et tout à coup, voilà Wyatt qui plie le genou devant moi et qui me propose les fiançailles...

Je souris tristement à ce souvenir. Je me sentais si excitée... je n'ai pas crié de bonheur, ni fait aucune démonstration bruyante, mais j'étais tellement, tellement heureuse ! Oliver prend mon verre vide à côté du sien et reprend la petite assiette

de morceaux de fromage que nous trimbalons avec nous le long de la vigne. De place en place des verres de dégustation attendent, posés sur des tonneaux.

— Est-ce que tout s'est passé comme tu l'espérais, ensuite ? me demande-t-il.

Je le dévisage avec curiosité. Il ne paraît ni jaloux, ni fâché de ce que je viens de raconter, seulement curieux.

Je hausse les épaules.

— Je n'avais jamais vraiment pensé à tout ça, avant cette nuit. Notre relation était... je ne sais pas, je n'avais pas l'impression que nous étions vraiment engagés et encore moins mariés. Nous vivions ensemble et tout ça, on aurait pu penser qu'il était facile de sauter le pas suivant, mais je n'ai jamais... attendu ça. Je n'en avais pas besoin. Les fiançailles, je n'en avais jamais rêvé avant le jour où il en a parlé et puis finalement, j'en ai eu envie, moi aussi.

— Tu as été heureuse de l'avoir fait ? De t'être engagée, de vivre avec lui ?

Nous arrêtons de marcher et je le regarde. Lui, il évite de croiser trop directement mon regard.

Mais chaque fois que je pose les yeux sur lui, je reçois une sorte de décharge électrique en plein cœur. Je dois faire un effort pour me persuader que cet homme-là, que je désire depuis l'enfance, est réellement avec moi.

— Oui, je l'étais.

Je le dis parce que c'est la stricte vérité. Jamais je n'ai regretté un seul des moments que j'ai passés avec Wyatt.

Oliver hoche la tête sans rien dire. Je glisse ma main sous son bras, par pur besoin de le toucher et de vérifier que tout va bien. Il me regarde, comprend et le coin de sa bouche esquisse un sourire d'excuse.

— Je te demande pardon, murmure-t-il, je ne voudrais pas casser l'ambiance. C'est juste que c'est plus dur que je l'avais cru.

Je lève ma main pour caresser ses cheveux épais. Il ferme les yeux et ses narines frémissent un instant. Puis il prend une sorte d'inspiration et demande :

— Dans ce cas, pourquoi vous ne vous êtes pas mariés, puisque vous viviez comme si vous l'étiez ?

Il n'a pas ouvert les yeux, qu'il avait fermés sur ma caresse. Ma main se fige.

Je la retire et je recule. Il rouvre ses yeux, alors et nous nous regardons pendant ce qui nous semble une éternité avant que je réponde :

— Nous n'en avons jamais parlé.

Ma voix est presque un murmure. Je me détourne de son regard intense, parce qu'il le faut. La seule autre personne à qui j'ai dit cela, jusqu'à présent est Mia, et

à la façon dont elle a tenu ma main et embrassé mes cheveux, je voyais bien qu'elle me plaignait. Elle devait en penser la même chose que moi, mais nous ne voulions pas le formuler. Le fait est que nous étions heureux, Wyatt et moi. On se disputait, comme n'importe quel couple, mais nous étions heureux la plupart du temps. La vie était facile avec lui et je n'avais pas vraiment envie d'amener les questions trop graves sur la table, sans doute parce que je craignais que cela mette un terme à notre relation. J'avais l'impression que lorsque nous en serions arrivés là, un point de non-retour serait atteint.

— Jamais ? demande Oliver et je sens qu'il s'interroge.

Je secoue la tête.

— Tu peux m'en dire plus ? insiste-t-il.

La façon dont il me demande cela me donne envie de tout lui dire, parce qu'il y a une sympathie et une tristesse dans sa voix qui impliquent une vraie compréhension.

— Il ne voulait pas d'enfants, j'explique dans un murmure, comme si c'était un grand secret que je voulais cacher à l'univers entier, ce qui était bien l'idée, au fond.

— En tout cas, il n'en voulait pas avec moi, c'est tout ce que je peux dire.

La main d'Oliver cherche la mienne et finalement je me tourne pour le regarder. Aussitôt, je le regrette, parce que l'expression qu'il a sur son visage me donne envie de pleurer.

— Ne pas vouloir d'enfants avec toi n'a aucun sens. Il n'en voulait tout simplement pas, probablement. Il y a des gens comme ça.

Comme je reste silencieuse, Il presse ma main dans la sienne.

— ... Moi, je sais que tu seras une maman merveilleuse, un jour, Stelle.

Il se penche et m'embrasse doucement sur les lèvres. Ce n'est pas un baiser bien sensationnel mais il est si plein de tendresse que je me sens immédiatement réconfortée.

— Bon, il soupire et il prend un petit morceau de fromage sur l'assiette, qu'il me met dans la bouche. C'est ton tour, à présent.

— Combien de temps restes-tu avec une femme, en général, avant de vous séparer ?

Il tord un peu la bouche et je vois bien qu'il essaie de se retenir de rire.

— Ça dépend.

— De la femme ?

— Oui et de la situation.

— Combien de temps tu es resté, au mieux ? Je ne dis pas : quelle a été ta plus longue relation, parce que je ne sais pas comment tu appelles ça.

Je me détourne parce que je sens bien que je rougis. C'était plus confortable pour moi quand il me posait des questions sur Wyatt.

Il sourit.

— Le plus longtemps ? Je ne sais pas... probablement deux mois, quelque chose comme ça...

— C'est tout ?

Il sourit encore et passe son pouce sur mes sourcils comme pour les dérider.

— Tu sais, j'ai eu une très longue relation avec les études. Ça a toujours été ma priorité.

Je soupire et impulsivement, j'entoure son torse de mes bras. Il cache mon visage dans sa poitrine.

— Merci, lui dis-je. Ce week-end, c'est quelque chose de merveilleux. Je le pense vraiment.

Je sens son ventre qui se contracte contre ma joue. Il prend une grande inspiration.

— Merci de m'avoir laissé t'enlever.

Je souris, lève la tête et le regarde :

— Tu peux m'enlever comme ça chaque fois que tu le voudras.

Tout son visage s'éclaire, Il me sourit et ses adorables fossettes ressortent. Ses yeux pétillent.

— Je n'y manquerai pas, me dit-il d'une voix profonde.

J'essuie mes mains à un torchon de cuisine et je prends mon téléphone pour lire le SMS que vient de m'envoyer Oliver.

Viens voir un peu dehors.

Je fronce les sourcils et je regarde par-dessus mon épaule la porte de derrière, où se tient mon frère. Je ne sais pas ce qu'il fabrique, mais je suppose que cela doit avoir un rapport avec sa planche de surf. Je vais à celle de devant, regarde par le judas et souris en voyant Oliver sur le perron, ses mains enfoncées dans les poches de son jean. Il porte une chemise grise et un bonnet de marin en laine qui plaque ses cheveux couleur de sable contre son col. J'ouvre la porte et je m'appuie au chambranle, en tenant toujours le bouton. Il me regarde des pieds à la tête en prenant tout son temps. Comme toujours, j'ai l'impression qu'il trace une ligne de chaleur à même ma peau.

— Tu es mignon, lui dis-je et je ris quand il hausse un sourcil.

— Mignon ?

— C'est censé être un compliment...

— Quand on a quatre ans, peut-être, dit-il en venant me rejoindre dans l'encadrement de la porte.

Je souris.

— Pas du tout, ça marche à tout âge. On peut être mignon à quatre-vingts ans.

Les coins de sa bouche s'étirent lentement, il se penche vers moi et étend ses bras de chaque côté de moi, de manière à m'emprisonner dans l'embrasement. En baissant un peu la tête, je peux voir son ventre bronzé sous sa chemise et je tends ma main pour le toucher. Il enfouit son visage dans mon cou et m'embrasse tandis que je m'accroche à lui.

— Je vais te montrer qui est mignon, dit-il d'une voix rauque et grave.

Je souris et je rejette ma tête en arrière.

— Où est ton frère ? il me demande et une fois de plus, ses lèvres courent de ma gorge à mon épaule.

— Dehors, là derrière, je réponds en fermant les yeux et en me serrant contre lui.

Il me murmure :

— Allons quelque part...

Je mords mes lèvres pour retenir un gémissement de plaisir, quand je sens sa langue sur ma clavicule.

— Où ça ?

— Où tu voudras. Sur la plage, sur la jetée, manger des sushis, tout ce que tu voudras...

Ses baisers courent maintenant sur ma mâchoire et sur ma joue.

— Tu détestes les sushis, lui dis-je en levant les yeux vers les siens.

Il lâche le mur et se redresse en me caressant le visage avec le dos de sa main.

— Ça ne fait rien, je prendrai des tempuras...

— Bon, laisse-moi juste dire à Vic que je m'en vais...

— D'accord, il fait quoi ? me demande Oliver en me suivant vers la porte de derrière.

— Je ne sais pas au juste, je crois qu'il nettoie sa planche.

— Je la waxe, nuance ! corrige Victor, ce qui me fait sursauter. Qu'est-ce que tu as à être nerveuse comme ça, ces temps-ci ?

— Je ne le suis pas, dis-je en essayant de contenir les battements de mon cœur.

— Un peu, que tu l'es !

Il se tourne vers Oliver.

— Ça va, vieux ? Qu'est-ce qui t'amène ?

— Rien de spécial. Je suis de repos.

— Ça m'étonne que tu ne sois pas en train de dormir, alors, commente Victor en retournant à sa planche de surf.

— Bah, je voulais profiter de la journée. Stelle et moi, on va aller manger des sushis, tu veux venir ?

Les mains de mon frère s'immobilisent sur sa planche, puis il lève vers nous des yeux étrécis, en nous regardant l'un et l'autre, alternativement.

— Non merci, dit-il.

Je suis presque sûre que même de là où il est, il peut entendre mes battements de cœur. Je me prépare à la question qui va inévitablement suivre, Mais Vic me surprend dès qu'il ouvre la bouche.

— Tu sais ce n'est pas en traînant avec Oliver que tu vas te trouver un mec ?

— Combien de fois tu vas waxer le même coin de ta foutue planche ? je lui demande en lui tournant le dos et en rentrant dans la maison pour cacher mon irritation.

— C'est pas la même planche que tout à l'heure ! il me lance, par-dessus mon épaule.

— Pas vrai. Je n'ai jamais vu personne waxer la même planche aussi souvent, je réplique.

J'entends Oliver lui dire au revoir et me suivre. Je le sens juste derrière moi, une seconde après.

— Il y a des gens qui ne sauront jamais waxer une planche, me murmure-t-il et je sens son souffle dans mon cou.

— Tu sais, toi ? je lui demande en souriant par-dessus mon épaule.

Il se penche pour m'embrasser rapidement sur les lèvres, puis nous sortons et nous nous dirigeons vers sa voiture.

— Si on prenait des sushis à emporter et qu'on aille pique-niquer sur la plage ?

— Ça, c'est un bon plan !

— C'est un plan fabuleux, tu veux dire, il me répond, en déposant un baiser sur la joue, avant de m'ouvrir la portière.

Il commande les sushis par téléphone, en me consultant du regard chaque fois qu'il nomme un rouleau susceptible de me plaire. Quand il repose l'appareil, nous gardons le silence un long moment.

— Je crois qu'on devrait lui dire, articule finalement Oliver, en entrelaçant ses doigts aux miens.

Mon cœur manque de bondir hors de ma poitrine en entendant ça.

— Et lui dire quoi ? je demande calmement, en regardant droit devant moi.

— Que nous sommes ensemble.

— On est ensemble ? je demande toujours très tranquillement, en souriant à cette idée. Oliver rit et lâche ma main pour me prendre le menton.

— On ne l'est pas ?

Mon sourire s'élargit encore.

— Je ne sais pas. Dis-moi !

Sa main se pose sur ma nuque et il m'attire vers lui jusqu'à ce que nos bouts de nez se touchent.

— Je crois, dit-il, qu'il vaut mieux pour nous qu'on dise qu'on l'est.

— Et lui, qu'est-ce que tu crois qu'il va dire ? je lui demande dans un souffle, contre ses lèvres.

— Il va être furieux.

Il me regarde au fond des yeux.

— Contre moi, pas contre toi.

— Tu n’as pas peur que ça détruise votre amitié ?

Il soupire, je sens son souffle sur mes lèvres. Il sent la menthe poivrée.

— Pourquoi crois-tu qu’il m’a fallu si longtemps pour...

Il pose un baiser au coin de mes lèvres, puis à l’autre. Je ferme les yeux pour mieux savourer les siennes.

— Je crois qu’on peut attendre encore un peu, dis-je finalement.

Oliver se retourne et me regarde, attendant une explication. J’ouvre la bouche pour la lui donner, mais son téléphone se met à vibrer et il décroche. C’est le restaurant de sushis qui appelle. Il répond qu’il arrive tout de suite pour chercher la commande. D’ailleurs, nous y sommes. Il se gare devant.

— Attends, tu me diras plus tard, me murmure-t-il en déposant un petit baiser sur le bout de mon nez.

Je me laisse aller contre le dossier de mon siège et je pousse un lourd soupir. Comment pourrais-je bien expliquer ce que je ressens ? Je ne suis pas du tout sûre de pouvoir le traduire par des mots. Je me souviens de ce que tout le monde disait lorsque Wyatt et moi nous sommes mis ensemble ; la désapprobation muette et les murmures derrière notre dos. Je me demande si Oliver et moi allons devoir faire face à la même hostilité. Cela pourrait même être pire. Wyatt était un étranger pour les miens. Oliver fait pratiquement partie de ma famille. Il n’y a aucun doute que Victor verra notre relation comme un véritable inceste, même si nous n’avons aucun lien de sang.

Je vois Oliver revenir vers la voiture avec un sac en plastique dans une main et son téléphone dans l’autre. Il a un air préoccupé qui me met immédiatement en alerte.

— Tout va bien ? je lui demande pendant qu’il se réinstalle au volant.

— Oui, j’ai dû appeler l’hôpital et m’occuper du cas d’un patient.

— Un que je connais ? je demande, inquiète, parce qu’il ne répond pas tout de suite.

Je ne sais pas comment je réagis si l’un des enfants à qui je donne des cours de dessin et auxquels je me suis beaucoup attachée devait disparaître.

— Non, un bébé, trop petit pour aller à tes cours.

Je murmure :

— Je ne sais pas comment tu peux supporter tout ça.

— Je ne sais pas toujours non plus, soupire-t-il.

Et soudain, il claque dans ses mains, ce qui me fait sursauter sur mon siège.

Il sourit en regardant la tête que je fais.

— C'est vrai que tu es nerveuse, ces temps-ci ! me dit-il.

J'essaie de lui dissimuler mon sourire en regardant droit devant moi tandis qu'il démarre.

— Tu ne m'as toujours pas dit pourquoi tu voulais qu'on attende, me fait-il remarquer alors que nous revenons sur le front de mer.

Je soupire :

— Je crois que j'ai envie de garder ça pour moi, encore un peu.

— En somme, tu veux que je sois ton petit secret coquin ?

— Je n'ai pas dit ça.

Coquin, c'est comme ça que l'on pourrait définir son sourire.

— Je n'ai rien contre, me dit-il, j'aime bien l'idée d'être un petit secret coquin.

Chaque fois qu'il dit ces mots-là, je ressens quelque chose. Il a le don de donner une connotation sexuelle à tout. Mais je désire tout de même expliquer :

— Ce n'est pas que je ne veux pas le dire parce que j'en aurais honte ou quelque chose de ce genre...

Il se gare sur le parking de la plage et je souris de le voir faire le tour de la voiture pour ouvrir ma portière. Puis il ouvre le capot de son coffre et en sort deux serviettes de bain. Je lève un sourcil goguenard.

— On dirait que tu es un habitué des pique-niques impromptus sur la plage, dis-moi...

Oliver rit, secoue la tête et m'attire contre lui.

— Seulement avec les prénommées Estelle.

— Mais j'en connais plusieurs, moi, lui dis-je en feignant la colère et en faisant mine de le repousser.

Il sourit toujours.

— Moi aussi, dit-il, mais il n'y en a qu'une à qui je peux proposer des sushis sur la plage sans même avoir à lui suggérer de prendre son bikini.

Je pince les lèvres et je me dirige vers le chemin de planches qui mène à la plage.

— Ça veut dire que tu n'aimes pas me voir en bikini ? je demande, faussement naïve, en faisant la moue. Nous nous mettons un peu sur le côté pour que les gens puissent passer et Oliver se penche pour me murmurer à l'oreille :

— Tu es magnifique en bikini, mais je te préfère encore toute nue, dans mon lit, les jambes ouvertes, prête pour moi...

Je m'assieds sur le muret et Oliver me prend par la taille. Je le regarde.

— Il vaudrait mieux garder ce genre de commentaires pour toi lorsque nous

sommes en public, lui dis-je.

Il se mord un peu la lèvre pour ne pas sourire.

— Pourquoi, me demande-t-il, parce que ça t'excite ?

J'acquiesce et il approche son visage du mien. Il frotte son nez contre ma joue et mon oreille en une lente caresse. Nos deux souffles s'accélèrent. Il me murmure :

— Et si je te disais que c'est comme ça que je te veux, là, tout de suite...

— Et pourquoi donc tu aurais ce genre d'envies alors que nous sommes juste sur le point d'entrer sur une plage publique ? je lui réplique dans son cou, faussement innocente.

— Peut-être que j'ai envie de voir si je te fais toujours de l'effet, chuchote-t-il.

— Ça, pour m'en faire, tu m'en fais, lui dis-je reculant pour mieux le voir.

Ses yeux verts pétillent.

— Peut-être que j'ai envie que tu me supplies de t'emmener chez moi tout de suite, insinue-t-il d'une voix basse et chaude, en passant sa main sous le léger chemisier que je porte.

Je regarde autour de moi pour voir si quelqu'un a remarqué quelque chose.

— Oliver... je chuchote d'une voix suppliante.

— Estelle, dit-il en m'imitant.

Sa main remonte sur ma cage thoracique, s'arrêtant juste sous mon sein gauche.

— Tu veux qu'on aille chez toi ? je demande, le souffle court.

Ses lèvres s'écartent et il secoue doucement la tête.

Quand il me regarde comme il le fait en cet instant, comme si c'était la première fois qu'il me voyait et que j'étais la plus belle femme au monde, il me fait fondre.

— Non me dit-il, je veux honorer ma promesse et emmener ma chérie faire un pique-nique, dit-il doucement en se penchant pour effleurer mes lèvres des siennes. Puis sa bouche prend la mienne et nos langues entament une danse de la séduction, en total décalage avec le feu intérieur qui se propage en moi. Lorsque nous sommes à bout de souffle, nous nous interrompons dans un éclat de rire. Oliver passe son doigt sur ma lèvre supérieure et il me sourit.

— Si on mangeait, me dit-il, avant que les sushis ne se mettent à tourner et qu'on se retrouve aux urgences ?

Il m'entraîne sur la plage. Après avoir déjeuné, nous restons étendus sur le sable, nos jambes nouées. Nous regardons la foule, les joggers, surfeurs, touristes ou amateurs de bains de soleil.

— Il y a longtemps que je n'étais pas venu ici, me dit-il.

— Ah oui ?

— Mes parents nous emmenaient sur cette plage lorsque nous étions petits. Chaque fois, Sophie voulait jouer à m’enterrer dans le sable et un beau jour, elle en a tellement mis sur moi qu’elle a bien failli m’étouffer. Il sourit. Mon père était très en colère parce qu’il avait dû me déterrer à toute vitesse mais après coup, on a tous tellement ri qu’on en avait les larmes aux yeux.

Il s’interrompt et me fait un sourire triste.

— ... Je crois que c’est la seule fois de ma vie où j’ai vu mes parents vraiment joyeux, heureux. Le seul moment dont j’ai été témoin, en tout cas...

Je pose ma tête sur son épaule, il appuie la sienne et cherche ma main.

— C’est un joli souvenir, dis-je. Celui-ci sera meilleur, répond-il en pressant mes doigts dans les siens.

Toute la semaine suivante, Oliver et moi, nous nous voyons de la même manière. Pas forcément sur la plage, mais pour des petits moments qui s’installent et allongent le temps. Nous parlons, nous rions, nous nous embrassons, nous faisons l’amour et nous nous amusons comme des fous. Je ne peux pas dire que je me sens plus complète quand il n’est pas là, mais avec lui, j’ai l’impression d’être une version plus achevée de moi-même. C’est peut-être cela qui m’a toujours attirée chez Oliver ; il me rend heureuse et fière de ce que je suis et je n’ai pas besoin de changer de personnalité ou de faire semblant quand je suis avec lui. Je n’ai qu’à être moi-même, tout simplement, et jamais le fait de l’être ne m’a fait me sentir aussi bien.

Le dimanche suivant, je décline une invitation à dîner chez les parents de Wyatt. Je ne cherche même pas en cacher la raison à Felicia.

— J'ai eu un rendez-vous avec un homme la semaine passée...

Felicia a un petit hoquet de surprise. Je ne précise pas que ce rendez-vous s'est transformé en toute une semaine passée ensemble, car même aux moments où nous ne pouvions pas nous voir, nous parlions au téléphone et échangeions des messages.

— Et alors ? Comment ça s'est passé ?

— Très bien, dis-je dans un souffle, vraiment, vraiment, très bien.

— C'est parfait, nous sommes bien contents pour toi, Estelle. Nous serons heureux de te voir refaire ta vie. Tu es jeune, tu es belle, tu le mérites. Je suis certaine que Wyatt penserait la même chose.

Je me garde bien de lui dire que j'en doute, parce que je l'imagine mal appréciant de me voir changer d'une autre façon que celle qu'il attendait de moi. Mais de toute façon, c'est un fait, j'avance et le pire, c'est que je n'en éprouve plus guère de culpabilité. Oliver me rend heureuse, on dirait que mon cœur a enfin décidé ce qu'il voulait que je fasse de lui et qu'il n'y a plus que mon cerveau qui s'attarde encore sur le chemin de la culpabilité. Après avoir raccroché, je descends à la cuisine me faire un sandwich, parce que je meurs de faim, mais on dirait que lorsque je m'absente pour la journée, personne ne mange plus dans cette maison.

— Stelle, tu peux commander une pizza, s'il te plaît ? me crie Victor du salon, avant de balancer une série de jurons bien sentis en direction de la télévision. Je suppose que les Forty-Niners sont en train de perdre le match.

Je la commande, me fais mon sandwich, mords dedans, puis je viens voir ce qui se passe.

— Comment tu fais quand je ne suis pas là ? je lui dis sur le seuil du salon.

Je vais prendre une nouvelle bouchée de mon sandwich, mais m'arrête quand je constate qu'il n'est pas seul ; Oliver lève sa bouteille de bière à ma santé et Jensen fait de même, en nous regardant bizarrement, lui et moi. Je suppose que

c'est à cause de ce qu'il a vu, ou cru voir devant la boîte de nuit, l'autre fois. Victor me répond, sans lever les yeux du match :

— Apparemment, j'ai survécu.

D'habitude, Oliver tapote les coussins à côté de lui pour me faire signe de venir m'asseoir, mais aujourd'hui, il n'en fait rien, alors je m'installe près de mon frère, je mets le pied sur la table basse et je mords à nouveau dans mon sandwich.

— Il y a quoi, dedans ? me demande Jensen, en le regardant comme s'il voulait le manger directement dans ma main.

Je réponds :

— De la dinde et du gruyère...

Et je lui tends mon sandwich, car c'est cela ou bien aller lui en faire un, à moins de lui suggérer d'aller se faire foutre, ce qui entraînerait une discussion pénible, surtout avec une grande gueule comme lui.

— Merci, me dit-il et il le prend avec un large sourire accompagné d'un clin d'œil satisfait. Excédée, je me relaisse tomber dans le canapé. Je regarde vaguement le match en attendant que la pizza arrive, si bien que je finis par m'endormir et c'est un long hurlement de Victor qui me fait me réveiller. Un but a dû être marqué. Je réalise alors que le bras de Jensen est autour de mes épaules. Il me serre contre lui, je tressaute en essayant de m'écarter. Je me tourne tout de suite vers Oliver qui paraît détendu et regarde le match, mais je continue à le fixer jusqu'à ce que je croise son regard. Je perçois sa gêne : il soupire, marmonne quelque chose, puis se détourne. Je ne sais pas ce qu'il attend de moi, mais le fait qu'il reste comme ça sans rien faire me donne envie de hurler. Je n'ai aucune envie de le rendre jaloux et surtout pas avec Jensen, ce qui serait parfaitement ridicule, mais tout de même ! Je n'ai qu'à m'en prendre à moi-même, car c'est moi qui ai insisté pour que nous gardions le secret sur notre relation. Je lui ai demandé de me laisser un peu de temps, mais je crois qu'en fait, j'aimerais qu'il en parle à Victor, malgré tout. J'aurais préféré qu'il ne m'écoute pas. Je pousse un soupir agacé et je pince vicieusement Jensen. Il me lâche avec un cri de douleur.

— Tu l'as bien cherché, lui dit Victor avec un grand sourire.

— Ça t'a plu d'aller vivre à New York ? je lui demande abruptement, en repliant mes jambes sous moi, histoire de passer à autre chose.

— Non, me dit-il. J'ai bien aimé ça, mais la plupart du temps, je regrettais la Californie. Et puis, j'avais des choses à faire, ici.

Je m'enfonce à nouveau dans le canapé en me demandant ce qui se passerait si Oliver et moi nous annoncions officiellement que nous sommes ensemble. Est-ce

qu'on continuerait à traîner avec mon frère et ses copains ? Est-ce que ça serait seulement envisageable ? Et est-ce que même après ça, on resterait chacun d'un côté de la pièce, par peur du jugement de Victor sur notre relation ? Mes épaules s'affaissent rien que d'y penser. Relevant les yeux, je vois ceux de Victor posés sur moi et je souris en le voyant tapoter le coussin du canapé à côté de lui. Malgré tout ce que j'ai pu penser, je me lève et je le rejoins. À peine mes fesses se sont posées sur les coussins qu'il me murmure :

— Tu m'as manqué.

J'essaye de dissimuler mon sourire ravi, et il parle encore, plus fort cette fois.

— Il fait un froid de loup, ici !

— C'est vrai, dis-je à tout hasard.

— Ben non, il ne fait pas froid, dit Jensen, éberlué, en nous regardant.

— On est juste dans le courant d'air !

Je pousse un peu mes jambes de façon à toucher la sienne et il se penche pour les ramener vers lui, ce qui fait que je me retrouve pratiquement sur ses genoux. Il laisse sa main sur moi et la promène le long de ma cuisse, ce qui me fait frissonner. Nos yeux se croisent et des milliers de papillons décollent dans mon ventre, parce que je connais ce regard. Je sais que dans une seconde, Oliver va le faire descendre sur mes lèvres et qu'il passera doucement sa langue entre les siennes. Mon cœur commence à battre à mes tempes. Ce doit être un temps fort du match, car Victor et Jensen poussent des cris, mais ça m'est complètement égal, parce que le seul jeu qui m'intéresse est celui qui amène de longs doigts d'homme à l'intérieur de mes cuisses et celui de ses lèvres qui s'écartent quand j'en approche. Une toux embarrassée résonne dans la pièce, nous sursautons et nous nous écartons sous le regard de Jensen, interloqué, genre : « Mais qu'est-ce que vous faites ? »

— Ça va ? lui demande Vic, qui se détourne un instant de la télévision.

— Oui, oui, c'est la bière qui est passée par le mauvais tuyau.

Victor secoue la tête et ouvre une nouvelle boîte de bière. Il demande :

— Oliver, tu as du nouveau, question boulot ?

— J'ai un entretien à la fin de la semaine.

— À San Francisco ?

— Oui.

— Merde... Santa Barbara ne va pas te manquer ? demande Jensen.

J'essaie de ne pas le regarder répondre, de ne pas le voir, même pas du coin de l'œil, hausser les épaules, ou bien faire un geste de la main qui signifierait que

cela n'a pas d'importance. De ne pas m'apercevoir que cela me perce le cœur. Mais c'est bien ce qui se passe... Nous parlons souvent ensemble de ses perspectives de travail et du peu d'opportunités dans le coin, en ce moment. Mais ça n'adoucit pas la blessure de le voir prospecter des zones éloignées alors que notre relation est enfin sur de bons rails. Je préfère ne pas y penser parce qu'il s'agit de son métier, de ses ambitions et que c'est ainsi que vont les choses.

— La maison c'est là où tu te trouves, tu sais, dit-il, philosophe.

C'est plus que je n'en peux supporter. Je me lève et je me dirige vers la porte de la cuisine. J'ouvre le réfrigérateur pour prendre une bouteille et au moment où je le referme, Oliver entre.

— Tu es fâchée, hein ? me dit-il.

Je soupire.

— On ne peut rien te cacher, petit génie !

Il me regarde et je comprends tout à coup qu'il ne devine même pas la raison de ma colère. Que je puisse être affectée par son éventuel départ pour San Francisco ne l'effleure pas.

— Pourquoi tu ne m'as pas parlé de cette histoire d'entretien d'embauche ?

Je chuchote, pour que les autres n'entendent pas, là-bas dans le salon, mais avec véhémence. Comme il ne répond rien, je secoue la tête.

— Je ne peux pas en parler pour l'instant, dis-je, j'ai promis à ma mère d'aller l'aider. Il faut que je parte.

— Ça ne peut pas en rester là, me dit-il en me prenant par les épaules pour me forcer à le regarder en face. Il n'a même pas encore eu lieu, cet entretien, Estelle, ce n'est pas comme si j'avais déjà du travail là-bas.

— Mais tu en auras, je lui réponds et je sens déjà les larmes qui me montent aux yeux. Tu en auras parce que tu es intelligent, que tu travailles dur, que tu as obtenu un foutu classement splendide et que n'importe quel directeur d'hôpital aurait beaucoup de chance de t'avoir dans son équipe. Tu m'as dit une fois que tu ne pouvais pas être en compétition avec un fantôme. Eh bien moi, je ne peux pas lutter avec ton travail.

Je m'écarte de lui.

— Mais tu n'es pas... commence Oliver juste au moment où Victor entre dans la cuisine. Je manque de le percuter au passage.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-il, quelque chose ne va pas ?

Je grogne :

— Rien du tout.

— On parlait... dit Oliver, embarrassé. Je préfère enchaîner :

— Je sors et je ne rentre pas ce soir.

Je me dirige vers la porte d'entrée. Victor siffle d'un air admiratif.

— Trois nuits de suite ? On va faire sa connaissance bientôt, alors... Tu lui as dit que ton frère était avocat, possédait une arme et était copain avec tout un tas de flics ?

— Je vais chez les parents, crétin ! protesté-je en secouant la tête.

Par-dessus mon épaule, je le vois ouvrir le réfrigérateur. Oliver attrape mon regard et articule silencieusement « il faut qu'on parle ». J'acquiesce et, avec mon pouce et mon auriculaire entre mon oreille et ma bouche, je lui fais signe de me téléphoner, puis je sors. Une heure et un peu plus d'une centaine de cartes de vœux plus tard, je monte vérifier ma messagerie. Oliver a bien essayé de me joindre, je le rappelle. Il décroche instantanément.

— Où tu es ? me dit-il.

— Chez mes parents, je te l'ai dit.

— J'arrive.

— Quoi ? Mais non...

Je regarde autour de moi la pagaille que j'ai réussi à mettre en moins de dix minutes dans mon ancienne chambre.

— Ne ferme pas le loquet de ta fenêtre.

— Oliver ! On a passé l'âge. Tu vas encore grimper à l'arbre ?

— Pourquoi, tu me trouves trop âgé pour ça ?

Je peux presque entendre le sourire dans sa voix.

— Ma foi, lui dis-je, si tu es suffisamment bien chaussé pour...

— Je ne le suis pas. Ça va être une tuerie. À tout de suite.

Malgré mon cœur blessé, je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Très bien, lui dis-je, je laisse la fenêtre entrebâillée.

Après ce qui me paraît des heures d'attente, Oliver saute dans ma chambre et vient me rejoindre sur le lit. Je lui tourne le dos et sans me retourner, je murmure :

— Ça t'a pris une éternité.

— Dix minutes, tout au plus.

— Eh bien, ça m'a paru une éternité.

— Moi, c'est toujours l'impression que j'ai quand je ne suis pas avec toi, me dit-il en m'attirant contre lui. Tu m'as dit que tu ne pouvais pas lutter avec mon métier. Bien. Il y a autre chose ?

Je pousse un lourd soupir.

— Il y a que nous avons eu un week-end fabuleux et que tu m’as encore laissée seule. Je peux pas supporter de t’avoir à moi et puis de te perdre tout le temps comme ça, Oliver, ce n’est pas possible.

Je ferme les yeux. J’ai l’impression que c’est un duo que nous avons interprété bien souvent, lui et moi, mais c’est là où nous en sommes et je suis en train de m’apercevoir que je suis en fait presque prête à l’accepter, plutôt que de perdre tout ce que j’éprouve quand je suis avec lui, mais c’est comme si cet amour... Oui, j’ai bien dit amour, comme si cet amour n’était rien de plus que jouer à la roulette russe. Vous entendez tourner le barillet du revolver et vous ne savez pas si le souffle que vous retenez sera votre dernier et puis, le percuteur claque à vide et vous continuez, jusqu’au prochain tour. Mais il y a bien un moment où la balle percute et vous enlève la tête.

Oliver soupire à son tour :

— J’aimerais bien avoir les réponses, tu sais, j’aimerais bien savoir de quoi demain sera fait, ça rendrait les choses moins difficiles.

— Moi, je me fous de ce dont demain sera fait, Oliver.

— Mais non, ne te mens pas à toi-même en prétendant que tu veux juste t’amuser et prendre la vie comme elle vient. Ce n’est pas vrai.

Je réfléchis un instant et je lui réponds :

— Toi, tu sors avec des filles et tu ne t’engages dans rien de sérieux. C’est à peu près ce que dit mon frère ; que cela t’est facile de prendre et de laisser. Mais moi, Oliver, est-ce que je suis comme les autres ou est-ce que je compte pour toi ?

Il dépose doucement un baiser sur mon épaule et enfouit son visage dans mon cou.

— Écoute, petite Estelle, me dit-il, si on m’offre un job qui me tente vraiment, je t’en parlerai et nous verrons ce que nous devons faire, d’accord ? Arrête un peu de me parler des autres femmes. Il n’y en a pas et quand il y en avait, je n’escaladais pas leur appui de fenêtre, je ne les poursuivais pas, je ne prenais pas la peine de leur expliquer mes décisions. Si elles n’aimaient pas ma manière d’être, elles étaient libres de passer leur chemin, tout comme moi, le mien. Le fait que je sois venu ici pour te dire tout ça devrait parler pour moi, je pense...

Je murmure :

— Je le pense aussi.

— Alors tu me crois quand je te dis que tu comptes énormément pour moi ? me souffle-t-il tout contre mon épaule.

— Oui, je te crois et il ne faudra pas t’inquiéter pour moi quand tu partiras pour

ton entretien.

En fait, je doute qu'il s'inquiète beaucoup, mais je suppose que je dois dire ça. Je suis tout de même plutôt soulagée et je commence un peu à ramasser les morceaux de mes espoirs brisés, en espérant les recoller. Oliver pousse un lourd soupir de soulagement et noue ses jambes avec les miennes. Il a toujours son visage enfoui dans mon cou et ses bras autour de moi. C'est comme ça que nous passerons la nuit. Mais même si je suis bien au chaud dans le cocon que je préfère le plus au monde, je dors peu. Je sens bien que là où m'entraîne mon cœur, je ne passerai pas sans quelques nouvelles blessures.

Quelques jours plus tard, en arrivant à l'hôpital, j'aperçois Oliver en train de parler avec un médecin que j'ai déjà vu, mais que je ne connais pas. Lui ne me remarque pas et je me glisse dans la salle de dessin en me disant que c'est mieux ainsi. J'essaie de me convaincre que je ne veux pas perdre la tête pour cet homme, même si je sais, en fait, que je l'ai déjà perdue. Mais après notre conversation au sujet de ses entretiens d'embauche, je me suis dit qu'il fallait laisser venir les choses au jour le jour. La dernière fois que nous étions ensemble, quand il a quitté la maison de mes parents à l'aube, je lui ai dit que nous devrions ralentir un peu et ensuite, j'ai évité de trop le prendre au téléphone, mais il ne m'a pas beaucoup appelée. Je sais par la rumeur – par la petite Mae, en fait – qu'il a travaillé sans relâche ces jours-ci, aussi je me dis qu'il n'a pas dû vraiment avoir de temps pour moi. Dans la salle de dessin, je dispose des feuilles de papier journal et des boîtes en plastique transparent devant la place de chaque enfant. Dans les boîtes, je dispose des objets et des morceaux de verre coloré et à côté, je place un maillet. Lorsque les enfants arrivent avec l'infirmière de jour, (aujourd'hui c'est Tara) je les accueille et je leur montre leur place. Oliver arrive peu de temps après, avec un petit clin d'œil dans ma direction. Il s'approche de Danny et vérifie le diagramme qui est accroché à sa pompe à oxygène.

— Ne me dites pas qu'on va casser des trucs ? me lance Mae.

— Chouette, on va casser des trucs ! s'écrie Mike en le levant en l'air un poing vengeur.

— Oui, mais tu peux le reposer pour le moment, lui dis-je calmement et souviens-toi des règles.

— J'aime toujours pas les règles, réplique-t-il et je ne peux pas m'empêcher de rire.

Machinalement, je lance regard en direction d'Oliver pour voir si la réflexion

du petit garçon l'amuse, lui aussi, mais je le trouve en train de regarder Mike avec attention. Je reprends :

— Pour répondre à ta question, oui, nous allons casser des choses.

— Bon, mais... un dauphin, dit Mae en sortant l'animal en verre filé de sa boîte. Une planche de surf ?

Je souris.

— Ce ne sont que des objets.

— De jolis objets !

— Nous en ferons quelque chose de plus joli encore. De plus, si vous regardez bien, vous verrez qu'ils ont tous un petit défaut.

Je leur montre qu'il manque une nageoire au dauphin et qu'il y a un éclat sur la planche de surf. Je ne remarque pas qu'Oliver sort de la pièce et seul le bruit de la porte qui se referme me fait lever les yeux. Mais nous sommes déjà concentrés sur notre projet, faire des modèles réduits de cœurs brisés, même si ceux-ci, pour la plupart, ressemblent encore à une simple boule. Les enfants sont dans l'excitation de la création.

— À présent, je leur dis, il va falloir que je les emporte pour les passer au four.

— Les passer au four ? répète Danny.

— Oui, il faut un temps de cuisson et puis de refroidissement, après. Vous voulez qu'on en fasse des porte-clés, ou qu'on les laisse comme ça ?

— Des porte-clefs ! s'écrie Mae.

— Pour quoi faire ? lui demande Mike. On n'a pas de clés et on conduit pas.

Elle sourit d'un air malin.

— Parle pour toi, moi j'ai bientôt l'âge.

— D'accord, des porte-clés, grommelle Mike, vaincu.

C'est la fin de la séance et ils quittent la salle, pendant que je range le matériel. Mais très vite, la porte s'ouvre de nouveau et Jen entre, suivie d'un type en complet-veston.

— Ah, me dit-elle en souriant, je suis bien contente que vous ne soyez pas encore partie, je vous présente Chris, il est le chef de mon département et c'est lui qui a donné le feu vert à votre projet.

Je le regarde, un peu surprise, parce qu'il semble avoir mon âge et que je suis étonnée d'apprendre qu'il est le supérieur de Jen.

— Très heureuse, lui dis-je, et je m'essuie maladroitement les mains, un peu confuse, sur mon torchon taché de différentes matières. J'ajoute avec un rire nerveux : je suis désolée, tout est toujours un peu sale, après que...

Jen sourit.

— Au moins, dit-elle, personne ne peut dire que vous ne travaillez pas !

Elle regarde autour d'elle et s'extasie devant les petits cœurs.

— C'est ce que vous venez de faire aujourd'hui ? Mais c'est très beau !

— Ils ne sont pas finis, il faut que je les emporte chez moi, pour la cuisson.

J'espère qu'elle a saisi la mise en garde implicite dans ma voix et qu'elle ne va pas essayer d'y toucher, car ils sont encore très fragiles. Mais par bonheur, elle se contente de les regarder d'un air émerveillé, qui me fait sourire de plaisir.

— J'aime beaucoup ce que vous avez fait de ce service, me dit l'homme qui l'accompagne. Tout le monde trouve ça formidable. Les chambres, les couloirs, on n'a plus du tout l'impression d'être dans un hôpital...

Jennifer regarde sa montre.

— Je suis désolée, dit-elle, je vais devoir vous laisser, j'ai un rendez-vous.

Elle regarde le dénommé Chris qui lui sourit et hoche la tête en signe d'assentiment. Elle quitte la salle et referme la porte derrière elle. Je me trouve embarrassée de moi-même, seule avec cet homme que je ne connais pas. Mais lui aussi regarde avec curiosité tout ce qui l'entoure, ce qui fait que ma gêne se dissipe assez rapidement. Je vais me laver les mains au lavabo, puis je retire mon tablier en me dandinant un peu d'un pied sur l'autre, et je me dirige vers la porte. Il me la tient et nous sortons.

— Combien de temps comptez-vous continuer ce programme ? me demande-t-il.

— Très franchement, je n'y ai pas encore pensé, je réponds honnêtement. J'ajoute, avec un sourire : je me disais que Jen me préviendrait quand elle estimerait que ça ne serait plus utile.

— Eh bien, c'est justement pour cela que je voulais vous rencontrer, me dit-il en s'arrêtant devant le comptoir des infirmières.

— Parce que... vous voudriez que je cesse mes interventions ?

Bien sûr, je ne pourrai pas le prendre trop personnellement s'il répondait par l'affirmative, je sais bien que ce n'était qu'une proposition temporaire, mais je sens que j'ai absolument besoin de mener le projet jusqu'au bout.

Chris jette coup d'œil derrière lui, sur les infirmières qui discutent entre elles, puis il se tourne à nouveau vers moi.

— Est-ce qu'on pourrait... aller en parler quelque part ?

— Bien sûr ! Dans votre bureau ?

— En fait, dit-il un peu gêné, avec vaguement l'air d'un enfant pris en faute, ça

vous ennuerait si on descendait plutôt à la cafétéria ? Sinon, je sens bien que je vais encore passer mon heure décente de déjeuner.

Je ris.

— Pas du tout, allons-y.

En chemin, Chris me raconte qu'il a commencé à travailler dans cet hôpital dès ses premières années d'université et qu'il a eu une première promotion après sa licence, puis une plus importante, une fois son master obtenu.

— Et vous, que faites-vous quand vous n'êtes pas ici ? me demande-t-il en déposant son plateau sur la table où nous nous allons nous installer.

— Eh bien, de l'art, dis-je et je souris en le voyant hocher la tête.

Dans l'esprit de beaucoup de gens, l'art est tout au plus un passe-temps et ne peut pas être un « vrai » métier.

— Je m'occupe aussi d'un atelier de peinture pour adolescents des quartiers difficiles.

— Oh ! Vous devez vraiment aimer beaucoup les enfants et les jeunes, dit-il en s'essuyant discrètement la bouche.

— Je suppose que c'est le cas, dis-je en souriant.

— Vous avez des frères et sœurs ?

— Juste un frère aîné. Mais avec lui, la maison a toujours été pleine de garçons. J'ai souvent eu l'impression que j'étais la plus jeune d'une fratrie de quatre.

Je tourne la tête et je vois Oliver assis à une table de l'autre côté de la salle, en compagnie du même médecin avec qui je l'ai vu tout à l'heure. Je ne sais pas comment je ne l'ai pas remarqué plutôt, mais de la façon dont il me regarde, je sais que lui a dû me repérer depuis notre entrée à la cafétéria. Je prends mon sac pour contrôler mon téléphone et je vois tout de suite que j'ai un appel manqué et deux SMS.

— Je sais ce que c'est, me dit Chris au même moment, j'ai deux jeunes frères.

Je module un vague son qui puisse lui faire comprendre que j'ai entendu ce qu'il m'a dit et je regarde les messages.

Tu es partie ?

Ah non, tu es là, je te vois.

Je fronce les sourcils.

— Tout va bien ? me demande Chris.

Je lève les yeux vers lui.

— Oui, oui, tout à fait... Alors, que vouliez-vous me dire à propos du programme ?

En même temps que je lui pose la question, je tape :

Moi aussi je te vois.

— Eh bien, je me demandais si vous accepteriez de continuer, en fait... vous comprenez, ce n'est pas la première fois que nous avons une animatrice en arts plastiques dans cet hôpital. Mais la dame qui s'en occupait avant vous... enfin, son programme était assez ennuyeux. Et puis, les enfants avaient du mal à s'entendre avec elle, parce qu'elle était nettement plus âgée et plutôt stricte. De plus, pour être tout à fait franc, ce qu'elle faisait n'était pas extraordinaire...

— C'est elle qui a fait ce poisson qui se promenait sur tous les murs ?

— Vous ne pouvez pas imaginer comme j'ai pu faire des pieds et des mains pour que ce soit repeint et que l'on ne voit plus cette chose...

Son expression horrifiée me fait rire.

— Et moi qui croyais que personne n'avait bon goût dans cet hôpital ! dis-je.

— Le mien est parfait, je vous assure. Alors... une fois par semaine ? Ça irait ? Nous aimerions que ce soit deux fois, mais je ne suis pas sûr que le conseil d'administration accepte de payer ça.

Ses derniers mots me surprennent.

— Vous savez, lui dis-je, je n'attendais pas de rémunération.

— Je l'ai bien noté, mais tout travail mérite salaire.

— Ce n'est pas ce qui me motive.

Je baisse les yeux sur l'écran de mon téléphone.

Tu me manques.

Je sens mon estomac qui se serre. Je relève la tête et je vois qu'Oliver est toujours assis à la même table, mais qu'il est seul à présent et qu'il me regarde toujours. Je pianote :

C'est pour ça que tu me regardes comme si tu en voulais au monde entier ?

— Ces cœurs que vous apprenez à faire aux enfants, c'est votre création ? me demande Chris.

— J'acquiesce.

— Vous les vendez ?

— Oui, tout à fait.

— Combien valent-ils ?

— Eh bien, ça dépend de leur taille.

— Vous les faites à la commande ou bien vous en avez déjà en exposition ?

— J'en expose et j'accepte aussi les commandes.

Chris soupire et se frotte le front.

— Vous comprenez, je dois faire un cadeau à ma compagne pour l'anniversaire de notre vie commune et je ne savais pas quoi lui offrir. Oui, bien sûr, après huit ans, je devrais tout de même avoir une idée... il esquisse un sourire gêné. Mais je suis certain qu'un de ces cœurs lui plairait beaucoup.

— Voulez-vous que je vous en apporte quelques-uns quand je reviendrai mardi avec ceux qu'ont faits les enfants ?

Il m'adresse un sourire ravi.

— Ça, ce serait formidable ! Vous savez où est mon bureau ? Du côté opposé à celui de Jen, dans la même aile que votre salle.

— Je suis sûre que je trouverai...

Nous nous levons de table en même temps, et il me tend la main.

— À mardi, alors, me dit-il.

Je lui dis au revoir et je m'approche de la table d'Oliver, mais je m'arrête quelques mètres avant et je lui fais signe de me rejoindre dans le couloir. Il m'emmène dans une salle vide à côté de la cafétéria, referme la porte derrière nous et me plaque au mur pour un baiser fougueux, avant même que j'aie eu le temps de dire un mot. Je m'agrippe à ses cheveux, lui aux miens et nos langues dansent ensemble un pas de deux frénétique. Je m'écarte, hors d'haleine.

— Je t'ai vraiment manqué, dis-je pantelante. Tu accostes souvent les femmes dans les hôpitaux, comme ça ?

Oliver pose son front contre le mien, il a le souffle court, lui aussi.

— Rarement, me répond-il. Normalement, je n'ai pas besoin de ça.

Il grogne quand je passe mes ongles sur son torse.

— Parlez-moi de vos besoins, docteur Hart, je lui murmure, et je me hisse sur la pointe des pieds pour passer ma langue sur le bord de sa lèvre.

Il pousse ses hanches contre moi et j'exhale un petit gémissement en sentant comme il est dur.

— J'avais besoin de te voir, murmure-t-il contre ma bouche et ses mains s'aventurent sous mon chemisier.

— Est-ce que vous souhaiteriez abuser de moi au beau milieu d'une journée de travail ? je lui demande en me cambrant quand je le sens passer ses doigts sous mon soutien-gorge.

— La mienne s'est terminée il y a une heure de cela, me répond-il en caressant mes pointes de son pouce.

— Et tu es resté ?

— Oui, pour t'attendre.

— C'est vrai ?

Je pousse un soupir en sentant sa bouche se renfermer sur mon sein. Puis :

— Et tu m'as attendue en me surveillant de l'autre bout de la salle ?

— Il n'est pas ton genre, dit-il en passant à l'autre sein.

— Quoi ?

Je le prends par les cheveux pour qu'il cesse. Il lève les yeux vers moi.

— Chris, le type avec qui tu as déjeuné, n'est pas ton genre.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire.

— Tu crois vraiment que j'irais flirter avec un homme à la cantine de l'hôpital où tu travailles ?

Il pousse un soupir, sans lâcher mes seins pour autant.

— Et comment tu dirais, toi ?

Je ris, je secoue la tête et je prends son visage dans mes mains pour le forcer à me regarder à nouveau.

— Appeler ça du flirt serait ridicule. Quelle importance, ce que je faisais avec lui ?

J'ai vraiment du mal à ne pas rire à la façon dont il détourne les yeux en haussant les épaules. Je demande, impitoyable :

— ... Est-ce que tu es en train de me faire une scène de jalousie ?

Ses yeux reviennent se poser sur moi.

— Je ne suis pas jaloux.

— Non ? Alors, si je te dis qu'il m'a donné rendez-vous au dehors et qu'il veut sortir avec moi, ça ne compte pas pour toi ?

Il grogne :

— Il a fait ça ?

— Ça compte ?

— Oui.

— Et pourquoi donc ?

Je passe mes mains dans ses cheveux, il ferme les yeux sous ma caresse.

— Parce que...

— Oui, Oliver ?

Il les rouvre.

— Parce que je veux que ce soit moi, celui qui t'emmène dîner et... tout le reste. Moi seul et tout le temps.

— Ça tombe bien, tu ES cet homme. Accepte-le donc !

— Oui...

Il se penche pour m'embrasser.

— Très bien, je soupire en me blottissant dans ses bras.

Je voudrais y passer le reste de ma vie.

Mais je ne suis pas bien sûre que cela soit possible. Il doit sentir mon malaise, car il s'écarte un peu et me caresse la joue du bout des doigts.

— C'est juste un entretien, Stelle, murmure-t-il en me regardant.

Je prends une profonde inspiration et je ferme les yeux.

Non, je ne crois pas que ce soit juste un entretien. C'est un tournant de sa vie et la vie est courte, ce qui est arrivé à Wyatt me l'a appris. Je n'ai pas le droit de culpabiliser Oliver parce qu'il fait quelque chose qu'il aime. Je ne suis pas le genre de fille qui demande à un homme d'abandonner ses rêves en échange de mon bonheur. Je rouvre les yeux.

— Je sais, dis-je. Fais des étincelles à cet entretien, Oli. C'est pour ton métier.

Je me hisse à nouveau sur les pointes des pieds pour l'embrasser sur la joue. Il veut encore me serrer dans ses bras, mais je l'arrête, la main sur sa poitrine.

— Appelle-moi quand tu rentreras.

Et puis, je m'écarte. Je me détourne de ses grands yeux verts, de ses belles mains si chaudes, de tout ce bonheur qu'il m'apporte. Je quitte la salle, puis l'hôpital sans regarder en arrière.

Assise dans le salon de jardin de mes parents, je tends la main pour prendre un morceau de verre et je trouve le moyen de me couper le doigt avec. Je pousse un juron en secouant mon index et en le suçant alternativement. Il y a longtemps que cela ne m'était pas arrivé, ce genre d'incidents stupides.

— On était censés fêter quelque chose, dit maman, en venant vers moi avec deux verres de citronnade.

— Oui, ce n'est rien, dis-je en prenant celui qu'elle me tend.

— Tu es contente d'avoir finalement vendu ta maison ?

— Oui... je repose la boîte à morceaux de verre, que je tenais sur mes genoux. Soulagée, surtout, et excitée, aussi.

— Pas triste ?

Je la regarde. Elle me sourit, je lui rends son sourire.

— Non, pas du tout.

Je suis heureuse que ce soit vrai. Peut-être que je commence à m'habituer à vivre chez Victor. Même si j'aurai toujours du chagrin de ce qui est arrivé à Wyatt, je me dis que j'ai survécu et que je dois aller de l'avant.

— Et tu as vendu ce tableau de Wyatt que tu aimais tant. Je suis fière de toi.

— Merci, Je suis bien un peu fière de moi, aussi, je lui réponds avec un petit rire.

— Mais tu comptes toujours garder la galerie ?

C'est davantage une constatation qu'une question. Je me rembrunis un peu.

— Bien sûr !

— Tu sais que si tu veux en ouvrir une nouvelle et prendre un nouveau départ, nous serons heureux, ton père et moi, de t'aider financièrement ?

Je garde le silence un moment. La galerie représente pour moi tout autant de souvenirs que la maison, mais d'une façon différente. Wyatt y avait son atelier et moi le mien. Nous ne partagions pas l'espace, comme dans notre chambre à coucher, par exemple.

— Merci maman, j'y repenserai à l'échéance de mon bail.

— Quand est-ce ?

— À la fin du mois.

— Ça approche. Tu ferais mieux d’y penser tout de suite, fait-elle remarquer en riant.

Puis elle regarde la boîte que j’ai posée à côté de moi.

— Il y en a du verre, là-dedans, me dit-elle. Combien de cœurs brisés vont en sortir ?

Mes parents ironisent volontiers sur mes créations, ils n’en connaissent pas le sens profond mais au fond, je sais qu’ils les trouvent belles et qu’ils me soutiennent. Les premières personnes à avoir acheté mes cœurs brisés étaient un groupe de femmes mûres célibataires qui voulaient en faire le centre d’une soirée appelée « Qui a besoin d’un homme, après tout ? » La chance a voulu que l’année suivante, trois d’entre elles aient trouvé un mari. Pourtant, personne n’en parle. C’est curieux comme les gens préfèrent se focaliser sur d’amères fatalités que sur des coïncidences heureuses. Je souris.

— Je suis contente de t’apprendre que ces cœurs vont être utilisés lors d’un mariage.

— Oh, vraiment ?

— Tout à fait. Le type qui dirige le département où j’interviens à l’hôpital en a offert un à sa compagne et il en a profité pour faire sa demande, après huit ans de vie commune. Alors, sa fiancée a décidé qu’il y en aurait un pour chacune des demoiselles d’honneur.

— Une jolie idée ! dit ma mère. Ça va être sûrement un très beau mariage...

Nous tournons toutes les deux la tête, car papa vient d’annoncer que les premiers invités du barbecue étaient arrivés.

— Je vais mettre tout ça ailleurs, dis-je en prenant l’une des boîtes de morceaux de verre.

— Bonjour ! nous lance Mia en venant vers nous.

Pour la première fois depuis deux ou trois jours, je commence à me détendre.

— Tu veux bien m’aider ? lui dis-je en montrant l’autre boîte.

— Oh, qu’ils sont jolis tous ces cœurs, dit-elle comme nous ramenons les boîtes à la maison.

Nous restons ensuite au salon pour attendre sa mère et une conversation s’engage entre nous à propos des cœurs, des photos de Mia, des copains de mon frère... C’est toujours la même chose, chaque fois que mes parents organisent un barbecue. Mêmes invités, mêmes conversations. Je n’y avais échappé que du temps de Wyatt, car il n’aimait pas beaucoup ce genre de petites fêtes familiales.

Il disait toujours qu'elles le faisaient se sentir un étranger parmi nous et comme cela me peinait qu'il le prenne ainsi, je n'y allais pas non plus. Cela me manquait bien un peu, mais ma famille le comprenait. Ils savaient qu'à ma place, ils auraient fait la même chose.

Victor arrive un peu après, en compagnie d'une fille que je ne connaissais pas et d'une amie de celle-ci, il nous les présente comme Madelyn et Emma, en ajoutant que Madelyn est la sœur de Bobby.

Mia et moi, on échange un regard amusé en les accueillant. Nous avons l'impression toutes les deux qu'elles pourraient être nos petites sœurs. Je me demande ce qu'Oliver en penserait. Nous ne nous sommes pas beaucoup parlé depuis son entretien, la semaine dernière, seulement quelques SMS et un coup de fil un soir parce que, disait-il, il avait envie d'entendre ma voix. Mais nous n'avions pas évoqué notre relation, ni la façon dont elle pouvait évoluer. Par bonheur, J'avais été suffisamment occupée pour ne pas trop y penser le soir ou bien la nuit, à ces moments où la réalité vous pèse, comme une chape de plomb.

— Jensen arrive, nous prévient Vic.

Il aime bien donner à Mia des nouvelles de son ex, ou peut-être qu'il n'est pas assez sadique pour lui laisser avoir la surprise de sa venue.

— Je croyais qu'il était reparti bosser à l'autre bout du pays, dit-elle d'une voix plus calme que je l'aurais cru.

— Son départ a été reporté, répond mon frère avant d'emmener ses invitées saluer nos parents.

Je lui prends le bras au passage et lui souffle à l'oreille :

— Pourquoi est-ce que tu te retrouves avec la sœur de Bobby ?

Nous les regardons parler avec maman et Bettina.

— Parce qu'elle est restée à la maison cette nuit, répond tranquillement mon frère.

Je le regarde, bouche bée.

— Mais quel âge a-t-elle ?

— Relax, tu veux, il me répond en riant, elle est majeure et nous sommes des adultes consentants. Je me suis conduit comme un gentleman, en les gardant à la maison après une fête, parce qu'il était très tard, enfin très tôt plutôt, et que Emma avait trop bu...

Sa confession décomplexée me fait quelque peu rougir les oreilles, mais j'essaie de cacher ma colère qui monte. Il a raison sur le point du consentement, mais c'est un fichu hypocrite d'aller s'afficher avec la petite sœur de l'un de ses

amis alors qu'il n'a pas cessé, depuis l'adolescence, d'écarter ses copains de mon chemin. Je demande :

— Et il était où, son frère ?

— Il bossait sur un dossier.

— Avec la sœur d'un ami, dis-je, je ne peux pas le croire !

— Quoi ? réplique-t-il comme si je l'offensais. Je t'ai dit qu'elle était majeure !

Du coin de l'œil, je vois Mia qui nous regarde, les bras croisés. Il est évident qu'elle pense la même chose que moi. Je fixe Victor comme si mes yeux étaient des pistolets et il rit d'un air embarrassé, puis baisse les yeux.

— Elle me plaît, d'accord ? grommelle-t-il.

Et il s'éloigne.

Je me tourne vers Mia et j'articule silencieusement les mots : JE LE HAIS !

Elle approuve vigoureusement. Une fois notre accord établi sur ce point, nous retournons nous verser un grand verre de sangria, la grande spécialité de ma mère.

— Ça va ? je demande à mon amie, qui a plutôt l'air d'avoir avalé un crapaud.

Elle hoche la tête sans rien dire et je suis son regard en direction de Jensen et d'Oliver, qui se promènent nonchalamment sur la pelouse en discutant et en riant. Ils ont l'air de poser pour une foutue photo de mode masculine à la campagne. Même s'ils ne sont pas responsables de ma mauvaise humeur, les voir tous les deux ainsi me retourne les sangs.

— Tu veux qu'on s'en aille ? je suggère à Mia. On n'a qu'à s'éclipser discrètement. Mais à ma grande surprise, elle refuse. Elle affiche courageusement un sourire et me regarde, l'œil clair.

— Non, me dit-elle, tes parents sont très heureux que tu sois là, cette année.

Elle met sa main dans la mienne.

— Ne t'en fais pas, je survivrai.

— On a toujours fait ça, toutes les deux, pas vrai, je lui réponds en souriant tristement.

Du coin de l'œil, je vois Oliver et Jensen rejoindre Vic et les filles et les accueillir avec force embrassades qui me révulsent complètement. Je serre plus fort la main de Mia en voyant la façon dont Emma se jette pratiquement au cou d'Oliver.

— Je vais appeler Nathan, dit-elle.

Je la regarde, bouche bée.

— Tu ne vas pas faire ça ? dis-je en souriant malgré moi.

D'ordinaire, ni l'une, ni l'autre, nous n'aimons jouer à rendre les hommes

jaloux. Moi, je me gardais bien de ce genre de jeux avec Wyatt, car il n'avait déjà que trop tendance à l'être, naturellement. Mia n'est pas de ce genre-là, elle non plus. Et les amis de mon frère se ressemblent tous sur un point : ils sont sûrs d'eux, tellement sûrs, même, qu'ils sont certains qu'aucune fille ne les quittera jamais. Jensen n'a jamais imaginé une seconde que Mia pourrait le laisser tomber, non pas par fatuité, mais parce que pour lui, leur relation était un fait établi. Et Mia s'était longtemps pliée à cette image qu'il avait d'elle, toujours disponible et confiante avec lui. Mais quand les choses avaient viré à l'aigre, elle était sortie de sa coquille et avait tourné la page avec courage. Je savais qu'elle s'était forgé une sorte de carapace, car elle n'avait plus jamais été la même depuis. Pas en public, en tout cas. Les seules fois où je parvenais à retrouver la véritable Mia, c'était dans ce genre de circonstances, quand elle redevenait vulnérable.

Je regarde, moi aussi, Oliver et Jensen riant et plaisantant avec ces filles et je me dis... après tout... nous aussi nous avons bien le droit de rigoler un peu.

— Dis-lui d'amener quelques copains à lui, dis-je à mon amie en regardant la nouvelle coupe, cheveux courts, d'Oliver. Bien sûr, il est toujours aussi beau et ses boucles atteignent quand même le col de son polo. Il a aussi taillé sa barbe, ce qui lui donne un air plus ouvert, tout à fait charmant.

— C'est parti, dit Mia en pianotant furieusement sur son téléphone. Ils vont voir...

Je la suis dans la maison et j'éclate de rire en l'entendant grommeler : les salopards ! à voix basse. Je l'aime, ma Mia !

Nous montons dans mon ancienne chambre et elle m'aide à ranger les cœurs que je viens de fabriquer, quand Nathan l'appelle pour dire qu'ils sont à la porte. Nous nous précipitons dans l'escalier pour les accueillir, Nathan, Hunter (oui, mon « premier ») et Steven. Trois garçons que nous connaissons, Mia et moi, depuis le lycée. Trois très chics types.

— Je ne t'ai pas vue depuis des siècles, me dit Hunter après m'avoir embrassée comme du bon pain sur les deux joues.

— C'est vrai ! qu'est devenue cette fille avec qui tu sortais ? Emily, Je crois c'est ça ?

— Oui, on est en train de faire une sorte de break. Elle est loin, et c'est difficile, les relations à distance. Il hausse les épaules. Mais je crois qu'il y a quand même toujours quelque chose entre nous...

Je lui souris, les souvenirs me reviennent et j'en oublie un instant la fête qui est en train de se dérouler et les garçons que nous essayons de rendre jaloux. Je suis

sûre qu'il en est de même pour Mia. Nous avons presque l'impression de nous retrouver au temps du lycée, c'est très agréable et nous en avons bien besoin, l'une et l'autre. Nous rions et plaisantons en évoquant l'époque où Nathan faisait de la lutte et après une démonstration hasardeuse où je fais le sparring-partner, je me retrouve à tomber à genoux sur le sol dur. Je ris, mais ça fait mal.

— Ça va ? me demande Nathan inquiet, comme l'ambulancier consciencieux qu'il est devenu, depuis.

— Oui, oui, ça va, je réponds, je suis un peu trop vieille, maintenant, pour ce genre de jeu, mais je suis vivante.

Tout le monde rit.

— Allez viens, me dit Hunter avec un clin d'œil, je vais te porter sur mon dos, comme autrefois.

Et avant que j'aie compris ce qui m'arrive, il me charge sur ses épaules et se précipite dans le jardin en hurlant quelque chose à propos d'une attaque de zombies. Je ne sais pas à quel film il fait allusion, mais je ris hystériquement, mes cheveux balançant à droite et à gauche dans son dos, tandis que Mia, Nathan et Steven nous suivent. Nous rions tous tellement fort que tout le monde se retourne pour nous regarder.

— Ah, voilà tout le voisinage qui rapplique, c'est bien ! dit Vic, qui sourit quand Hunter s'arrête pour le saluer, sans me poser à terre.

Lui et ses copains les ont toujours bien aimés, tous les trois. Ils faisaient du surf ensemble et jouent peut-être même encore au football avec eux, de temps à autre.

— Longtemps qu'on s'est pas vus, dis donc ! lui lance Hunter, qui s'en va ensuite saluer chaleureusement tout le monde, toujours sans me lâcher.

Je me plains de mon genou et je suis sur le point de me laisser glisser au sol, quand il se met à me balancer comme si j'étais un bâton de majorette et je me retrouve cul par-dessus tête, les cheveux traînant dans l'herbe.

— Bon, tu veux la reposer ? intervient Oliver, avec toute l'autorité du médecin qu'il est. Tu sais que ce n'est pas bon pour sa circulation, de rester trop longtemps comme ça !

On entend quelques rires saluer cette affirmation.

— Laisse un peu ton boulot de côté une minute, tu veux ? lui dit Jensen.

— Tu me reposes ? dis-je à Hunter en riant et en écartant les cheveux de mon visage.

— Je ne sais pas, me dit-il, pas sûr que ton genou soit assez solide pour te permettre d'échapper aux zombies.

Je ris, mais je ne suis pas tout à fait tranquille. Je ne pense pas qu'il va tenter de m'embrasser ou quelque chose de ce genre, mais je préférerais que le jeu s'arrête là.

Il me pose enfin et je suis obligée de m'accrocher à lui, car je suis prise de vertiges.

— Tout ça pour finir par me retomber dans les bras ! me dit-il en riant.

— Je t'ai dit qu'on était trop vieux pour ces bêtises. Regarde ce que tu as fait, j'ai la tête qui tourne, maintenant !

— *Tu* es trop vieille pour ces bêtises. Moi, je me sens très bien, si tu veux refaire un tour, tu me demandes.

— Stelle, je peux te parler deux minutes ? me demande Oliver. Hunter et moi nous le regardons, surpris, Jensen, aussi.

— Si tu veux, dis-je et en croisant son regard, je sens mon cœur tomber au fond de mon estomac.

Je regarde alors Hunter et je lui souris.

— Je reviens, lui dis-je.

Il me sourit en haussant les épaules.

— Je ne bouge pas.

Puis il se tourne vers Mia.

— Allez, lui dit-il, à ton tour, maintenant !

— Là, ça devient intéressant, murmure Jensen.

Je suis Oliver qui m'entraîne hors de portée de voix, sous le grand arbre qui se trouve de l'autre côté de la pelouse.

Je suis face à lui, derrière le tronc qui nous cache à la vue de tous les invités.

— Qu'est-ce qui se passe ? je lui demande, en regardant consciencieusement l'herbe entre nos pieds.

— Ce qui se passe ? Ce qui se passe ? C'est tout ce que tu as à dire ?

Je pousse un soupir et lève mes yeux vers lui d'un air las. Je déteste quand la tête qu'il fait me fait battre le cœur, comme ça. Je déteste quand ses yeux me font paraître le monde entier si... petit, en comparaison.

— Comment s'est passé ton entretien ? je lui demande.

Il ferme les yeux un bref instant, comme s'il était excédé. Je continue :

— J'aime bien tes cheveux comme ça, et ta barbe aussi.

Il rouvre les paupières et esquisse un tout petit sourire. Il faudra bien que je m'en contente.

— Merci, les entretiens se sont très bien passés. Il y en a eu deux, en fait...

Il ne me regarde pas en parlant, mais fixe un point dans le vague, au-dessus de mon épaule. Comme il n'ajoute rien, je souris, mal à l'aise.

— Bon ! Je savais que ce serait comme ça.

Nous nous regardons en silence, un long moment, et je me dis que j'aimerais poser mes lèvres sur les siennes et tout dissiper dans un baiser.

— Alors, comme ça... Hunter ? me demande-t-il finalement.

J'ai un rire bref.

— Il n'y a plus rien entre nous depuis bien longtemps, si c'est ce que tu voulais me demander.

Je me souviens de notre dernière conversation à l'hôpital.

— Non, je...

Il s'interrompt et s'adosse au tronc d'arbre, la tête et les yeux levés vers les branches. Il n'y a rien dont j'aurais envie comme de m'approcher et d'embrasser sa pomme d'Adam nouée.

— C'est tellement dur, pour moi, Estelle, dit-il enfin. Je ne crois pas que tu comprends à quel point c'est dur.

— Quoi donc ?

Le cœur dans la gorge, j'attends la bombe qu'il va faire éclater entre nous. Il me regarde de nouveau.

— J'ai cru que j'allais le tuer. Hunter, je veux dire.

Cet aveu me chavire, me fait me sentir très mal, mais en même temps... Je détestais la jalousie de Wyatt. Elle m'accablait et me mettait en colère. Celle d'Oliver me fait un effet bien différent. L'entendre me l'avouer me procure une sorte de bonheur coupable, plein de honte.

— Pourquoi ? je lui demande, en m'approchant de lui.

— Il joue avec toi, te jette sur son épaule... C'est facile, pour lui. Victor ne dit rien, ne bronche même pas en vous voyant.

— C'est un vieux copain, il le sait, je murmure en m'approchant encore un peu.

— Je le sais aussi, mais tout de même ! Je me suis imaginé ce qui arriverait si je me conduisais comme ça avec toi, devant lui. La réponse ne fait hélas pas de doute...

— Tu veux qu'on se quitte ? lui dis-je abruptement, les yeux baissés. Tu veux qu'on arrête ?

— Non, Jamais. Je n'ai pas dit ça. Je ne dirai jamais ça !

Il parle avec véhémence, je lève les yeux vers lui.

— Pourquoi ?

— Je te l’ai dit...

Il me prend la main.

— ... je te veux.

— Alors, prends-moi.

Son visage s’assombrit. Il entrelace ses doigts avec les miens, m’attire plus près.

— On va nous voir, lui dis-je.

— J’ai envie de toi, là, tout de suite...

Sa voix comme un murmure rauque contre ma joue...

Je m’écarte et lâche sa main. Je le regarde par-dessous mes cils.

— Retrouve-moi dans la salle de bains, celle qui est sur le côté de la maison, dans cinq minutes. J’ai envie, moi aussi... aussi longtemps que je peux t’avoir, je te veux.

Il me regarde intensément en se mordant la lèvre.

— Cinq minutes ?

— Cinq minutes.

Je lui souris, m’éloigne, et je vais rejoindre Mia. Tout de suite, elle me chuchote :

— Qu’est-ce qu’il t’a dit ?

— Qu’il avait failli tuer Hunter quand il nous avait vus.

Elle rit.

— Il faut dire que c’était un sacré spectacle. Et Jensen ne me quitte plus des yeux.

— On savait que ça allait se passer comme ça...

— C’est vraiment un connard. Un beau, un merveilleux connard...

Je sais qu’elle veut parler de Jensen. Elle secoue la tête.

— Oliver t’a dit s’il avait accepté un poste ?

Je fais la moue.

— Je sais qu’il a eu des entretiens, mais je ne crois pas qu’on lui ait proposé quelque chose.

L’idée qu’il puisse partir à l’autre bout de la Californie me rend folle, et pour l’instant, je veux utiliser tout le temps qui nous reste pour être avec lui. Je m’inquiéterai plus tard, ferai avec le chagrin quand il viendra et j’espère secrètement que ce ne sera pas le cas.

— La viande est prête, venez vous servir, lance ma mère et tout le monde la suit vers le barbecue.

— Tu ne viens pas ? me demande Mia en constatant que je ne bouge pas.

— J'arrive. Il faut que j'aïlle chercher quelque chose dans la maison.

Et je tourne les talons pendant qu'elle s'en va rejoindre Steven, Nathan et les autres. Une fois dans la salle de bains, mon souffle s'accélère à l'idée de ce qui m'attend. Des pas dans le couloir me font battre le cœur, puis j'ai l'impression que celui-ci s'arrête, quand Oliver pénètre dans la pièce. Je regarde, des pieds à la tête, ce corps dont je crois bien que je ne pourrai jamais me lasser.

La main derrière son dos, il referme le verrou sans cesser de me regarder et de me sourire de ce lent sourire sensuel qui me liquéfie complètement.

Tout de suite ses mains sont sur ma taille et il m'attire contre lui, sa bouche prend la mienne, pour un baiser incroyablement tendre qui me retourne comme un gant. Les miennes volent vers son visage, avides de toucher tout à la fois son cou, ses bras, son torse et même si nous sommes dans une salle de bains et que le temps est compté, le regard qu'Oliver porte sur moi semble promettre tout autre chose. Il défait la fermeture éclair de son blue-jean et s'en débarrasse prestement, de même que son boxer-short. Je fais voler mes sandales, m'arrache de mon jean et de mon string, je me retourne, les mains sur le lavabo, mes yeux cherchant ceux de mon amant dans le miroir. Je me penche et son regard quitte momentanément le mien pour aller se poser sur ce que je lui offre. Quand il revient, j'y lis un tel désir que je serre plus fort le rebord de porcelaine. Je regarde sa queue dressée et je mouille mes lèvres de plaisir anticipé, à l'idée de la sentir bientôt en moi.

Oliver se place entre mes jambes et pendant un long moment, il caresse mes fesses, les yeux clos et les pectoraux gonflés.

Je recule et je le supplie de me pénétrer, mais il continue de me palper et de passer ses doigts dans les plis trempés de mon sexe.

Je suis prête pour toi, je lui murmure en frémissant sous ses caresses.

— Je le vois, dit-il et se penchant, il dépose un doux baiser entre mes omoplates.

— ... Tu as toujours été prête pour moi.

Et soudain, il entre en moi, d'un coup, doucement mais complètement et je mords ma lèvre pour ne pas crier. Ses hanches commencent à bouger, il a une main sur mon épaule et une autre à ma taille, ses coups de reins se font plus forts. J'essaie de ne pas faire trop de bruit, mais je ne peux pas m'empêcher de crier mon plaisir. C'est si bon et je me sens... si pleine !

— Chuuut, me murmure-t-il à l'oreille en la léchant. Tu es si bonne, Estelle... si parfaite pour moi.

Ces mots et le regard d'adoration qu'il pose sur moi et que je vois dans le miroir me font battre le cœur. Mes hanches se soulèvent à la rencontre des siennes, il mord mon épaule... Je gémiss son prénom et sa main vient caresser mon clitoris pendant que ses coups de reins s'accélèrent, son bassin claquant contre mes fesses, de plus en plus vite, de plus en plus fort.

— Estelle... Je ne peux plus me retenir, Bébé... c'est trop bon !

C'est une sorte d'étincelle, qui court du bout de mes orteils jusqu'à la pointe de mes cheveux et qui produit l'explosion. L'orgasme déferle en moi, pendant qu'Oliver se vide à longs jets dans mon ventre. Il enfouit son visage dans mon cou, et nous haletons ensemble en essayant de reprendre notre souffle... Soudain, des pas dans le couloir. Nous nous regardons, alarmés et je tressaille quand Oliver se retire de moi et se met à ramasser fébrilement nos vêtements. Nous nous rhabillons en hâte, mais nous sommes bien loin d'être présentables ; mes cheveux sont en bataille, nos visages sont rouges et trahissent clairement ce que nous venons de faire. Je fais tout de même signe à Oliver de sortir. Il referme la porte derrière lui. Mais dès qu'il est dans le couloir, j'entends une voix furieuse et le bouton de porte se met à tourner frénétiquement.

— Qui est-ce qui est là-dedans ?

Absolument paniquée, je reconnais la voix de mon frère.

— Tu sais que tu es mon meilleur ami, Oliver, dit-il mais si jamais c'est celle que je crois qui est là...

Il n'achève pas sa phrase, mais claque sa main contre la porte.

— Ouvre !

Mais je ne le peux pas, je suis complètement tétanisée, dans un état second, bien différent de celui où je me trouvais en entrant dans cette salle de bains. Finalement, les larmes aux yeux, je me décide à déverrouiller le loquet mais je m'arrête net en entendant à nouveau la voix de Victor :

— Estelle n'est pas dans le jardin et en fait, il n'y a que toi qui n'y es pas non plus. Mia ne sait pas où elle a pu aller. Elle n'est pas dans sa chambre. Hunter ne sait rien et j'espère, oui j'espère, qu'elle n'était pas là-dedans avec toi.

Sa voix est basse et menaçante. Oliver crie soudain :

— Je suis amoureux d'elle, d'accord ?

Mes genoux manquent de se dérober sous moi et les larmes brouillent ma vision. J'ôte enfin le verrou et j'ouvre la porte. D'abord, Vic me regarde et sa mâchoire tombe de surprise, mais dès qu'il parvient à se reprendre, son regard devient meurtrier.

— C'est ça, hein, gronde-t-il, tu baises ma sœur !

Le regard que me lance alors Oliver me poigne littéralement le cœur.

— Je suis amoureux d'elle, répète-t-il.

— Amoureux d'elle ? crie Victor en le poussant contre le mur.

Je me rue sur eux, et prends mon frère par le bras.

— Vic, Arrête, arrête !

— Tu es amoureux d'elle, hein ? Pourquoi tu pars, alors ? Tu viens d'accepter un boulot à quatre heures de voiture d'ici, espèce de salaud !

— C'est vrai, Oliver ? Et tu as accepté ? je demande d'une voix tremblante, en lâchant Victor.

Il en profite pour envoyer son poing à la figure d'Oliver, qui accuse le coup et se tient la bouche, sans répliquer. Je crie. Il ne m'a pas lâchée des yeux une seule seconde.

— J'allais t'en parler, me dit-il.

— Tu ne lui en as même pas encore parlé ? hurle Victor en le frappant à nouveau. Tu couches avec ma sœur et tu n'as même pas la décence de lui dire que tu pars ? Et ça dure depuis combien de temps ?

— C'est entre elle et moi, répond Oliver qui crache du sang, ses mains obstinément baissées le long de son corps, comme s'il s'obligeait de toutes ses forces à ne pas se défendre.

— Entre elle et toi ? Non ce n'est pas entre elle et toi, dit encore Victor, puis il se tourne vers moi. Ce n'est pas entre lui et toi, Stelle !

Je ne sais pas de quoi a l'air mon visage en ce moment, mais je suppose qu'il est le reflet du tumulte qui est en moi. Cela semble attiser la colère de Vic.

— Espèce d'ignoble salaud, reprend-il en levant à nouveau le poing sur Oliver.

Je réagis enfin, m'accrochant désespérément à son bras et l'attirant en arrière.

Pour autant que je souffre à en mourir, je ne veux pas qu'il continue à frapper Oliver, qui encaisse les coups sans réaction, comme s'il les méritait.

— Arrête, Victor, arrête je t'en supplie ! je sanglote.

— Tu ne sais pas par quoi elle est passée, crie-t-il encore. Tu ne sais pas ce qu'elle a traversé depuis un an. Elle n'a pas besoin d'un salopard dans ton genre pour lui faire encore plus de mal !

Finalement, les gens surgissent autour de nous. Jensen laisse tomber son assiette par terre et se précipite pour tirer Victor en arrière.

— Ce salaud... il baisait Estelle dans les coins, dit rageusement mon frère.

— Ne parle pas d'elle comme ça ! rugit Oliver.

Victor va sur lui à nouveau, le poing levé, mais Jensen le retient et le tire en arrière, non sans peine.

— Je te faisais confiance ! Putain, je te faisais confiance, Tu étais comme mon frère ! Comment tu as pu me faire ça ? hurle-t-il encore.

Ce n'est que lorsque Mia se précipite vers moi pour m'entourer de ses bras, que je réalise que je tremble comme une feuille. Elle veut m'entraîner à l'écart, mais c'est alors que la voix de mon père s'élève au-dessus de toutes les autres.

— Victor, dans mon bureau, tout de suite, dit-il d'une voix qui ne souffre pas de discussion. Oliver, toi aussi, s'il te plaît.

Victor le regarde.

— Tu peux croire, toi, que...

— Tais-toi et viens dans mon bureau. Et je te défends de toucher Oliver.

Un grand silence retombe sur nous tous. Oliver essaie de venir vers moi, mais je secoue lentement la tête. Je ne veux pas envenimer les choses et surtout, j'ai besoin de réfléchir. Besoin de m'éloigner de tous ces gens et de comprendre ce qui m'arrive. Je ravale mes émotions et je me dirige en silence vers la voiture de Mia. Ma mère et la sienne me serrent dans leurs bras au passage en me disant combien elles sont désolées pour moi et en me posant mille questions : *Comment est-ce arrivé ? Tu l'aimes ? Pourquoi tu ne nous as rien dit ?* Je ne réponds pas. Je ne dis pas que c'est arrivé il y a bien longtemps, que cela a toujours été, en fait. Je me retiens de leur crier que si je leur avais caché ça, c'était précisément pour que ce genre de choses n'arrive pas. Je ne leur dis pas non plus que cette fois, mon cœur ne s'est pas seulement brisé en mille morceaux, il a littéralement explosé, laissant en moi un vide et une confusion indescriptibles. Je monte dans la voiture avec Mia. Nathan, Steven et Hunter nous accompagnent. Steven et Nathan se serrent à l'arrière de la petite voiture, je suis obligée de m'asseoir sur les genoux de Hunter, à l'avant. Dès que mon visage est contre sa poitrine, je craque et me mets à sangloter. Il me serre contre lui sans rien dire, jusqu'à ce que nous arrivions devant la maison de Nathan et qu'ils descendent de voiture.

Ils me disent tous les trois qu'ils sont désolés, avant de me serrer brièvement dans leurs bras. Ils étaient là pour l'enterrement de Wyatt, et après. Ils étaient là pour me tenir la main quand mon cœur était seulement un peu égratigné, ils l'étaient aussi plus tard quand il était quelque peu brisé, alors il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils soient là également pour assister à sa destruction complète. Je remonte dans la voiture de mon amie et elle m'emmène vers la plage, là où nous sommes toujours allées lors des bons et des mauvais jours. Nous marchons

en direction des rochers noirs qui sont pour nous deux comme de grands amis éternellement muets, qui ont assisté à nos succès et où nous sommes venues pleurer sur nos défaites. Nous nous asseyons, Mia m'offre sa main, son oreille, son épaule, et alors mes larmes déferlent comme les vagues à nos pieds, en une lugubre et douloureuse symphonie.

Je considère que j'ai eu bien de la chance d'aimer deux fois. Tout le monde ne connaît pas, dans sa vie, le bonheur de ce lien si profond avec autrui. J'ai aimé deux hommes, mais pas de la même façon. L'un a été mon mentor, mon ami, mon amant. Il m'a ouvert les yeux sur ce dont j'étais capable et il a cru en moi quand les autres doutaient. Lorsque je l'ai perdu, j'ai pleuré tous les jours pendant des semaines et mon cœur a été en deuil pendant des mois. Je pleurais la perte d'une vie tranchée bien trop tôt, d'un artiste admiré, d'un pilier parmi les hommes et dans ma vie. Je regrette toujours son sourire et l'odeur de ses mains, même après qu'il avait fumé une dizaine de cigarettes. Je regrette ses récits des pays qu'il avait traversés et des gens qu'il avait rencontrés. Ses colères même me manquent et la façon qu'il avait de balancer de la peinture partout, quand il n'était pas satisfait de son travail. Je crois que c'est quand il m'a appris comment canaliser mes peines dans mon art, que je suis tombée amoureuse de lui. Il faut briser tout cela pour le faire renaître, me répétait-il en m'aidant à briser des morceaux de verre. Il me disait dans ces moments-là qu'il fallait haïr le monde entier et le fracasser à coups de maillet pour mieux le faire renaître, plus beau, et qu'en recollant tous ces morceaux de verre, nous en faisons de la beauté. Le premier garçon dont je suis tombée amoureuse me régalaît d'histoires de rois et de reines, de guerre et de paix, il me disait qu'il espérait être un jour, pour quelqu'un, une sorte de chevalier à l'armure étincelante. Je vivais par procuration ses aventures, admirant la façon dont ses mains s'animaient quand il racontait ses histoires et j'adorais la façon dont ses yeux verts pétillaient lorsqu'il me voyait rire en l'écoutant.

Il m'a appris ce que l'on ressentait quand on était caressée et fougueusement embrassée. Plus tard, il m'a aussi enseigné la souffrance que l'on éprouve lorsque l'on perd quelqu'un à qui on s'est attachée. Il n'y a qu'une chose qu'il ne m'a pas apprise, et c'est la façon dont j'allais souffrir lorsqu'il briserait le reste de cœur qu'il m'aurait laissé après son passage. Je me suis toujours demandé si j'avais manqué cette leçon-là. Et à présent, je me demande s'il s'est lui-même seulement aperçu de ce qu'il faisait et s'il a senti quoi que ce soit pour moi.

Je me suis demandé, quand une fois de plus il m'a quittée, s'il reviendrait jamais. Quand les choses étaient devenues sérieuses avec Wyatt, souvent la nuit, je me disais : Et si Oliver entrait par cette porte, à présent, et qu'il me demandait de venir avec lui ? Est-ce que je le suivrais ?

Je n'ai jamais su la réponse, car il n'est pas venu.

Contrairement à ce qui s'est passé quand j'ai perdu Wyatt, mes regrets ne se sont jamais adoucis en ce qui concerne Oliver. Il n'y a pas eu d'apaisement, car il réapparaissait toujours avant que j'aie eu le temps de m'habituer à son absence. Oliver m'a appris les regrets et le chagrin. Il m'a appris à accueillir la tristesse avec le sourire, parce que, aussi belle que soit la vie, parfois elle nous arrive telle que nous ne l'avions pas prévue. Il m'a permis de comprendre que l'amour, s'il donne des ailes et nous fait croire un instant que nous sommes tout-puissants, peut aussi nous précipiter, quand nous le perdons, dans le plus sombre et le plus solitaire des précipices. Les cœurs que je fabrique ont été brisés, mais ils sont entiers, à nouveau, quand ils sortent de mes mains. Ce sont des kaléidoscopes qui brillent dans la lumière. Ils signifient qu'il faut croire à l'amour, espérer toujours, même quand on l'a perdu, car l'amour, comme un kaléidoscope, peut briller de mille façons différentes et vous pouvez toujours trouver une nouvelle façon de le regarder, bien qu'il soit fait de morceaux de verre brisés, il vous donnera de la beauté. Et toutes les belles choses, au fond, ne sont-elles pas des objets brisés, qui renaissent sous une autre forme.

— Pourquoi je ne peux pas l'envoyer tout simplement par la poste, ce tableau ?
je soupire peut-être pour la millième fois.

Mia coupe la musique.

— Bon, ça suffit maintenant. Je sais que tu es très mal et je sais aussi combien tu deviens emmerdante quand tu te mets à tourner en rond dans ta tête. Alors vas-y, dis-le : À quoi tu penses ?

Je soupire à nouveau.

— ... Et arrête un peu de soupirer, bordel ! dit-elle d'un ton qui fait que je ne peux pas m'empêcher de rire.

— Ah, excuse-moi, lui dis-je, c'est juste que je me sens tellement... idiote !

Je dois m'interrompre parce que je sens les larmes qui montent. Oui, j'en ai marre de pleurer à cause de ce type.

— Tu sais ce que je lui reproche, moi ? me dit subitement Mia comme si elle lisait dans mes pensées, en mettant la main sur la mienne. Son idiotie. Comment un type aussi intelligent peut-il se conduire d'une façon aussi conne ?

Je m'essuie les yeux en riant.

— Je me le demande tout le temps figure-toi, lui dis-je.

— Ça montre bien ce que c'est que les hommes. Ils ont beau être forts, intelligents, bourrés de talent, tout ce que tu veux, il leur manquera toujours quelque chose pour dépasser le stade du singe évolué.

Quand notre rire retombe, je la regarde et lui dis :

— Tu sais ce qui me rend vraiment folle ? C'est que je pense qu'il m'aime vraiment. Je le vois bien quand il me regarde et je le sens quand il me touche. Je me suis beaucoup demandé pourquoi il se conduisait comme ça. Mais le fait que je sois impuissante à le faire rester auprès de moi, ça en dit plutôt long, n'est-ce pas ?

Je me laisse aller contre le dossier de mon fauteuil et je secoue la tête, avec un rire bref.

— Le plus drôle, c'est que vous avez tous cru que j'étais amoureuse d'un fantôme. J'aime toujours Wyatt, c'est vrai, mais en fait, je suis amoureuse

d'Oliver depuis mon enfance et tout ce que j'ai de lui, ce sont des souvenirs, bons ou mauvais. Ce qui me fait vraiment très mal, c'est qu'Oliver soit en fait, lui aussi un fantôme, que je peux certes toucher et sentir, mais qui me tient en son pouvoir chaque fois qu'il est auprès de moi. Je soupire. La vie est une belle saloperie...

Je termine l'emballage du tableau et je retiens ma place dans l'avion au tout dernier moment. Je vais pour éteindre mon portable, quand il se met à vibrer et le nom d'Oliver s'affiche sur l'écran. Je le regarde sans réagir jusqu'à ce qu'il passe en messagerie et je le mets en mode avion. Durant le vol, je regarde un film qui me fait pleurer, parce que je suis une idiote et que j'ai précisément choisi une histoire à l'eau de rose couverte d'oscars. Quand j'arrive à New York, je ne souhaite plus que prendre une douche et aller au lit, mais après une interminable conversation téléphonique avec mon agente immobilière dans le taxi qui me conduit à l'hôtel, je me dis que j'aurais bien également besoin d'un verre. Je prends ma douche, m'assieds dans le lit et je vais sur ma messagerie pour écouter le message d'Oliver. La batterie est presque à plat, mais je veux me débarrasser de cela avant de dormir. Dès que j'entends sa voix, je ferme les yeux et j'ai aussitôt envie de refermer mes bras... sur moi-même.

— Je suis tellement désolé, Stelle, commence-t-il d'une voix que je ne lui connais pas. Je sais que tu pars pour New York, mais il faut qu'on parle. Appelle-moi, je t'en prie. Je sais que tu es occupée, mais il faut que...

La batterie meurt avant même qu'il ait terminé sa phrase. Je repose l'appareil d'une main tremblante et je ferme les yeux. Je dois me concentrer sur tout autre chose que sur mes problèmes ou plutôt, je dois penser à un autre de ceux-ci : vendre le tableau de Wyatt a été une chose, mais m'en séparer va être une tout autre paire de manches.

Le lendemain matin, après un réveil difficile, je dois me ruer à mon rendez-vous chez l'acheteuse. Mon téléphone se met à sonner dès que je sors de l'ascenseur. Je jette un dernier regard au tableau posé sur un diable que pousse obligeamment le portier de l'immeuble, qui m'a accompagnée jusque-là, et je fouille dans mon sac. Lorsque je prends mon téléphone, je vois s'afficher sur l'écran la photo d'Oliver que j'ai prise hier soir à l'hôpital. Son sourire aguicheur, ses fossettes, son regard pétillant... j'ai bien du mal en arracher mes yeux, mais je décroche, finalement.

— Stelle, je suis désolé, me dit-il en préambule, précipitamment, comme s'il redoutait que je raccroche, rien qu'en entendant sa voix. Mais ses excuses n'adoucissent en rien la peine que je ressens toujours. L'entendre aurait même plutôt tendance à la réveiller. Je regarde autour de moi. L'ascenseur est une cabine

privée qui m'a directement conduite dans l'entrée du magnifique appartement de Priscilla Woods, mon acheteuse. J'articule un « oui ? » pour dire quelque chose.

— Ton vol s'est bien passé ? me demande-t-il. Comme je ne réponds rien, Il reprend : Estelle ? tu es toujours là ?

— Oui, oui, je suis là...

Je regarde la double porte lambrissée qui me fait face, comme si elle allait me donner la force de clore cette conversation et d'aller au bout de cette vente.

— Tu es occupée ? me demande-t-il.

Je m'éclaircis la gorge en voyant la porte s'ouvrir.

— Oui, je te rappelle un peu plus tard.

Il reste un moment sans répliquer et je peux presque entendre la question qu'il se pose : est-ce que je passe outre et je lui parle quand même, ou est-ce que j'accepte de m'expliquer plus tard ?

Finalement, d'une voix pleine de regrets, il rend les armes.

— Oui, rappelle-moi dès que possible, s'il te plaît, il faut qu'on parle.

J'appuie sur le bouton de fin de communication sans lui dire au revoir et je me tourne vers Priscilla, qui est venue m'accueillir.

— Estelle, dit-elle en souriant, quel plaisir de vous revoir !

— Plaisir partagé, Mrs Wood, lui dis-je en serrant la main qu'elle me tend.

— Je vous en prie, appelez-moi Priscilla.

Je la suis vers le salon, au son de nos talons claquant sur les dalles de marbre.

— Posez le tableau ici, Connor, s'il vous plaît.

Le portier s'exécute, s'incline et nous laisse seules.

— Je suis tellement contente de l'avoir, me dit-elle, l'air effectivement ravie. Mais j'ai été surprise que vous me rappeliez si vite, qu'est-ce qui vous a finalement décidée à vous en séparer ?

Je regarde le cadre soigneusement emballé et je réponds pensivement :

— Disons... que j'ai compris que pour aller de l'avant, on devait se débarrasser de tout ce qui rappelait trop le passé, même si ça fait mal. Surtout si ça fait mal...

Priscilla acquiesce. Sa main soignée se tend vers deux flûtes de champagne posées sur un guéridon. Je ne les avais pas remarquées. Elle m'en tend une et boit une gorgée de l'autre.

— J'ai perdu mon premier mari alors que nous étions très jeunes, explique-t-elle. Nous étions... très amoureux.

Son regard se perd dans le vide un instant et elle sourit à ce souvenir.

— ... Il a été tué dans un accident de voiture, percuté par un chauffard ivre. Nous n'étions ensemble que depuis deux mois et nous nous étions mariés alors que nous ne nous connaissions que depuis une semaine. Cela avait été... un double coup de foudre, en quelque sorte...

Elle rit encore, de son rire léger et reprend une gorgée de champagne.

— ... Lorsque je l'ai perdu, j'ai bien cru que j'allais en mourir. Mais je suis restée en vie... j'ai retrouvé l'amour, avec Matthew. Cela fait vingt ans que nous sommes mariés et vingt-trois que j'ai perdu Éric et pourtant, voyez-vous, il ne se passe pas une journée sans que je pense à lui.

Je bois une gorgée de champagne pour tenter de desserrer le nœud que j'ai dans la gorge et je réalise soudain que ce n'est pas Wyatt qui en est la cause.

— Vous avez eu une belle vie avec lui, dis-je en montrant plusieurs photos dans des cadres, sur le manteau de la cheminée.

— Oui, c'est vrai, reconnaît-elle en suivant mon regard.

Lorsque je croise le sien, à nouveau, ses yeux sont pleins de compassion pour moi.

— Bien, dit-elle, voyons un peu mon nouveau tableau.

Son tableau. Je m'aperçois que l'entendre prononcer ces mots ne me dérange plus. Je débarrasse le cadre de toutes ses couches de protection et le motif apparaît. Je le regarde, et lui fais mes adieux.

Priscilla joue avec son collier de perles tout en admirant le tableau, elle aussi.

— Il est encore plus beau que dans mon souvenir, murmure-t-elle.

En déposant le papier bulle à côté du cadre, je considère cet œil qui m'a accompagnée durant deux ans et surtout après la mort de Wyatt.

Mon acheteuse et moi discutons encore un peu. Elle s'intéresse aussi à mes cœurs-kaléidoscopes et je promets de lui envoyer mon catalogue dès mon retour en Californie. Quand nous nous disons au revoir, je regarde une dernière fois le tableau, pour bien l'imprimer dans ma mémoire et je retourne à mon hôtel en m'autorisant à pleurer un petit peu sur tout ce que j'ai perdu. Ceci fait, je plaque un sourire sur mon visage. Je ne me sens pas si mal, après tout. J'ai encore une soirée à passer en ville, rien de particulier à faire et je décide qu'une page est tournée.

Le présent

OLIVER

Il y a eu peu d'occasions où je me suis senti vraiment angoissé dans ma vie et je suis bien obligé d'avouer que celle-ci est l'une d'elles. De plus, je n'ai personne d'autre à blâmer pour cela, que moi-même. Je devrais peut-être bien me faire à l'idée que j'ai perdu Estelle, mais je refuse de l'accepter. Je prends mon téléphone, je compose le numéro que j'ai appelé chaque jour depuis qu'elle est partie.

— Qu'est-ce qui se passe ? me demande Victor en me voyant faire.

— Elle t'a appelé, toi ? je lui demande.

— Tu devrais redescendre en pression, me dit-il. Prescris-toi un truc à toi-même, bien fort.

Je ris. Rire grinçant.

— J'ai juste travaillé quatorze heures de suite. La chimie est vraiment la dernière chose dont j'ai besoin.

— Je ne sais pas quoi te dire, alors.

Je soupire.

Dis-moi que j'ai encore une chance. Dis-moi qu'elle a parlé de moi, qu'elle n'a pas tiré un trait.

Je ne pose à mon meilleur ami aucune de ces questions, parce que je sais qu'il n'en a pas les réponses.

— Tu as pu lui parler, toi ? je lui demande tout de même.

Ça fait deux jours qu'elle est rentrée, et pas un mot.

— Bah, me dit-il, juste deux secondes. Elle ne m'a rien dit, à part qu'elle est furieuse contre moi et qu'elle a du boulot... Elle a aussi commencé à enlever ses affaires de chez moi. Apparemment, son agence immobilière lui a trouvé une maison sur la plage et elle en est tombée raide dingue, de la villa en question.

Raide dingue... c'est ce qu'on dit de quelqu'un qui est amoureux.

Amoureuse...

Ce mot tourne dans ma tête, c'est moi, moi qui veux être l'objet de son amour. Je ne le mérite pas, mais je le veux. Je demande :

— Elle s'installe quand ?

— Je suis supposé l'aider à le faire ce week-end. Elle a été occupée avec la galerie, c'est vrai, je ne crois pas qu'elle t'ait évité consciemment. Je pense qu'il s'agit juste d'un mauvais timing.

— Un putain de mauvais timing, je grogne, en tapant sur mon volant.

— Je... écoute, Oli, tu sais que tu es comme un frère pour moi, me dit Victor. Tu m'as tiré d'affaire plus de fois que je ne saurais le dire. Mais elle, tu comprends, c'est ma petite sœur.

— Je l'aime plus que tu ne peux l'imaginer.

Je me fous complètement d'avoir l'air d'une mauviette ou quoi que ce soit de ce genre, parce que c'est la vérité.

— Je sais, et c'est pour ça que je vais lui parler. Mais je pense que de toute façon, elle va te rappeler d'elle-même.

— Dis-le lui si tu la vois avant moi, s'il te plaît. Dis-lui ça.

— Je le ferai, je te promets. Bon, il faut que j'y aille, mon client m'attend.

ESTELLE

Un tourbillon d'émotions se déchaîne en moi quand je sors de l'agence immobilière avec les clés de ma nouvelle maison. La gérante m'a promis de m'appeler bientôt avec des propositions de locaux pour installer ma future galerie. Je suis en période de renouvellement de bail et après en avoir discuté avec la mère de Wyatt, j'ai décidé de déménager mon activité plus près de mon nouveau chez-moi. Sans surprise, Felicia m'a donné sa bénédiction et m'a dit de faire exactement ce dont j'avais envie. Elle m'a simplement demandé si elle pouvait avoir un des tableaux de Wyatt, ce que j'ai bien volontiers accepté.

Je me gare devant la galerie, que mon copain Dallas m'aide à tenir depuis maintenant deux semaines, ce dont je lui suis très reconnaissante. Il m'attend devant l'entrée principale avec un grand sourire et m'accueille avec des démonstrations dignes d'un animateur de show télévisé.

— Oh, mon Dieu ! lui dis-je en riant, j'espère que tu ne reçois pas tout le monde de cette façon, sinon mes trois malheureux clients réguliers vont se disperser dans la nature...

— Que tu es mauvaise langue, mon enfant, me dit-il d'un air exagérément outré. Me dire ça juste le jour où je vends un tableau !

Je reste un instant bouche bée, Puis je m'exclame :

— Non, c'est vrai ? Lequel ?

— Un de ceux de Wyatt.

Et il me montre un cadre où il vient d'apposer une étiquette « vendu ».

C'est un nu féminin. C'est... elle. Wyatt ne m'a jamais dit qui il représentait, mais j'ai toujours supposé que c'était son ex.

— Oh mon Dieu, dis-je dans un souffle, tu devrais vraiment continuer à m'aider ici.

Il rit.

— Je fais ce que je peux. Je t'ai mis ton courrier sur le bureau. Au fait, Oliver est passé deux ou trois fois pour te voir.

Je m'arrête net.

— Et ?

— Rien, Je voulais juste que tu le saches. Il n'avait pas l'air très gai, mais toujours aussi mignon.

Il me fait un clin d'œil et je lève les miens au ciel. Je passe dans mon atelier, prends mon courrier et m'assieds dans le fauteuil. Quelque chose attire mon regard, en face de mon bureau. C'est une toile blanche, posée sur le chevalet. Quelques phrases sont écrites dessus, à la main.

C'est notre toile. Et si on peignait dessus ce que nous voulons ? Je t'aime et je t'aimerai toujours.

Oliver

Je me laisse doucement envahir par la joie qui monte en moi. C'est si simple et cela lui ressemble tant. J'adore ! Je sais qu'il faut que je l'appelle, mais j'ai si peur qu'il parte, une fois encore...

Je signe quelques papiers, puis je ressors de l'atelier. Je vois Dallas en train de téléphoner.

— Quand est-ce qu'il a fait ça ? je demande en pointant mon menton vers le chevalet.

— Hier soir.

— Il sait que je n'étais pas revenue ici depuis mon retour de New York ?

— Je le lui ai dit.

— S'il revient, dis-lui que je l'ai vu. Merci encore, Dallas.

Je l'embrasse sur la joue.

— Mais qu'est-ce qu'on ne ferait pas pour toi, ma chérie ? Je vais déjeuner. Tu n'as pas envie de manger un morceau ?

— Non merci, pas aujourd'hui. Il faut que j'aie une conversation avec mon frère.

— Tu me dis, si tu as besoin de quoi que ce soit, me lance-t-il au moment où je franchis la porte.

En me rendant chez Victor en voiture, j'appelle Mia et je lui raconte ce que j'ai trouvé dans l'atelier.

— C'est trop mignon, me dit-elle. Tu vas l'appeler avant ou après avoir déménagé ?

En me garant devant le cabinet d'avocats où travaille mon frère, je grogne :

— Je n'ai pas encore eu le temps de lui parler et je ne crois pas que ce que j'ai à dire puisse l'être au téléphone.

— Je ne crois pas qu'il soit encore parti pour San Francisco, en tout cas...

— Je ne sais pas de quoi que j'ai le plus peur, de l'appeler et qu'il vienne me voir ou qu'il me dise qu'il est déjà là-bas. Si c'est le cas, je saurai que c'est fichu. S'il est ici, je suppose que je vais me mettre à espérer qu'il restera, mais je le connais : il ne lâchera pas un boulot, s'il en a un...

Je pousse un lourd soupir, referme ma portière et me dirige vers l'entrée du bâtiment.

— Il va peut-être te surprendre, me dit Mia.

— Je ne sais pas si j'ai tellement envie d'être surprise. Je ne veux pas non plus qu'il ne prenne pas ce job et qu'il en vienne à me haïr à cause de ça.

— Tu verras bien !

Après avoir raccroché, je me présente à l'assistante de Victor sans dire qui je suis, et elle me demande d'attendre, car il termine un rendez-vous. Puis elle l'appelle pour lui dire qu'il a une visite hors agenda. Je l'entends vaguement grogner qu'on me fasse entrer dans son bureau. Je peux facilement l'imaginer en train de se frotter le front comme si on venait de lui déposer une tonne de briques sur la tête.

— Si j'étais une cliente et que je te vois comme ça, je ne crois pas que j'aurais envie de t'engager, lui dis-je en pénétrant dans son antre.

Ses yeux s'agrandissent de surprise en me voyant débarquer et il se lève précipitamment de son fauteuil.

— Je ne t'attendais pas, me dit-il.

— Je vois ça...

Je prends un siège.

— Ne t'inquiète pas, lui dis-je, je n'en ai que pour une dizaine de minutes.

— Je ne peux pas annuler mon prochain rendez-vous.

— Ça ne sera pas nécessaire.

Il essaie de me faire un petit sourire timide.

— Tu crois que tu vas pouvoir me parler sans m'arracher la tête ?

— Je n'en suis pas bien sûre, mais on va essayer.

Je lui souris pour tempérer un peu l'effet de mes paroles. Il s'assied.

Je prends mon souffle, sans bien savoir où je vais.

— Tu voulais tuer Oliver, lui dis-je...

Un temps. Il roule des yeux effarés et secoue la tête....

— Le type qui te défendait à l'école primaire quand des grands te harcelaient dans la cour, qui te soutenait quand tu étais malheureux de ne pas être entré dans

l'équipe de base-ball du lycée, au risque de s'en faire virer lui-même, celui qui s'est levé bien des fois, aux petites heures du matin, pour venir te chercher dans des fêtes, parce que tu étais trop bourré pour conduire, qui te ramenait à la maison et ne te laissait pas sans s'être assuré que tu montais bien dans ta chambre...

— Comment tu sais tout ça ? me demande-t-il doucement.

— Parce qu'il me l'a raconté quand on se retrouvait sur le toit de la maison, lui et moi, la nuit...

Victor garde un instant les yeux baissés.

— Je n'avais plus ma tête, dit-il d'une voix enrouée. On s'est expliqués tous les deux, après. C'était dur de le découvrir comme ça, tu comprends ? Et puis, c'est Oliver. J'avais peur pour toi.

— Oliver est un type bien.

— C'est même un type formidable, mais tu es ma petite sœur, tu sais ? Personne n'est assez bien pour toi.

Il me sourit, je lui souris moi aussi.

— Je ne suis pas du tout certaine que ça pourra marcher, dis-je dans un murmure, les yeux baissés. À cause de son boulot... Je relève la tête et je regarde Vic, à nouveau. Il m'a menti. Au moins, par omission.

Mon frère hausse les épaules.

— Ça ne tiendrait pas devant un tribunal, tu sais, me dit-il. Je fronce les sourcils.

— Quoi ?

— Le mensonge par omission. Ce n'est pas recevable, pas comme un vrai. Dans un divorce, par exemple...

Je l'arrête tout de suite.

— Victor, pour une fois, tu ne peux pas me parler d'autre chose que de divorce ou de tribunal ?

Il me fait un sourire d'excuse.

— Désolé. Tu sais, je crois que tu devrais lui parler et surtout, écouter ce qu'il a à te dire.

Je hoche la tête sans répondre et sans le regarder.

— Comment tu as su... je veux dire... Comment tu t'es aperçue que tu étais amoureuse de lui ?

Je souris.

— Une nuit, après t'avoir ramené à la maison, il m'a entendue pleurer à cause de mon genou blessé. C'était le jour où j'ai appris que je ne pourrais jamais

danser en professionnelle. Il est monté me rejoindre sur le toit et il m'a parlé. Ensuite, c'est moi qui lui ai demandé de revenir. C'était très innocent, on parlait, c'est tout, mais tu sais comment il est quand il te raconte une histoire. Il s'anime, ses yeux brillent et... voilà, je suis tombée amoureuse de lui, de lui tel qu'il est, avec son grand cœur et sa loyauté envers vous, ses amis. Je crois que je n'ai jamais cessé de l'être, depuis.

— C'était un amour de gamine, Et puis, après ça, tu t'es trouvé un autre homme...

Je regarde Vic et il grommelle :

— Je fais juste l'avocat du diable, c'est tout.

— Parfois, j'aurais bien aimé que ce soit ce que tu dis. Tu ne peux pas savoir combien de fois je me suis dit que ce n'était qu'un stupide bégain de fillette. J'essayais de me mentir à moi-même et de refouler mes sentiments. Mais rien n'y a fait. Le cœur bat où il veut.

Mon frère se frotte les tempes.

— J'étais vraiment furieux contre lui, dit-il, d'abord parce que ça s'est passé derrière mon dos, et puis... C'est un sacré coureur, tu le sais, non ? Il aime les femmes et il les aime mûres. Je crois que je ne l'ai jamais vu qu'avec une seule fille de notre âge, c'était au lycée. Alors, quand j'ai su...

— Je sais. Je connais sa réputation, moi aussi j'ai grandi avec vous. Mais je sais aussi qu'il m'aime vraiment, même si je suis nettement plus jeune que ses conquêtes habituelles.

Je ris. Vic me sourit et il hoche la tête.

— Moi aussi, dit-il, je crois qu'il t'aime vraiment.

— Seulement ça ne compte pas. C'est son métier qui passe en premier et je ne peux pas l'en blâmer. Je connais ça, moi aussi.

Vic reste pensif un moment, puis il me dit :

— Il a toujours été... perfectionniste. Le genre à tout mettre parfaitement en ordre avant d'agir, à ne jamais s'embarquer sans biscuit...

Dans l'interphone, son assistante l'interrompt pour l'informer que son rendez-vous est arrivé. Je me lève, Victor fait le tour de son bureau et me prend dans ses bras.

— Je t'aime et je suis de ton côté, d'accord ? me dit-il. Si c'est lui que tu veux, je suis d'accord avec ça. Je regrette ce que j'ai fait parce que tu as raison ; sans Oliver, aucun d'entre nous ne serait où il en est, aujourd'hui. J'espère juste que vous ne déménagez pas trop loin de moi.

Je me serre contre lui et me recule pour le regarder dans les yeux.

— Tu veux que je reste dans le coin pour que je continue à te faire la cuisine, c'est ça, hein ? lui dis-je en riant.

Il rit avec moi.

— Il y a de ça, c'est vrai, mais tu vois ce que je veux dire.

— Tu sais que je ne pars pas bien loin.

— Oui, oui, je sais. Alors, on fait ça ce week-end ?

J'acquiesce et avant de sortir, je lui dis, sans cesser de sourire :

— À propos, je t'en veux beaucoup d'avoir fait cet esclandre le jour même où tu nous annonçais que toi aussi, tu sortais avec la petite sœur de ton copain.

Victor part d'un grand rire.

— Oliver m'a dit exactement la même chose !

— Ça ne m'étonne pas, dis-je en sortant.

Je manque de rentrer dans un homme d'un certain âge et je m'excuse.

— Non non, je vous en prie, c'est moi, me dit-il mais... dites... je l'ai vraiment entendu rire, là ?

L'assistante de Vic me lance un regard entendu et me remercie d'avoir mis son patron de bonne humeur. Je prends note de lui envoyer une boîte de chocolats pour la remercier de supporter mon phénomène de frère tous les jours.

Et puis je souris toute seule, parce que je sais combien j'ai de la chance de l'avoir.

Je ne vais pas au déjeuner que ma mère a arrangé pour moi pour ce qu'on pourrait croire, mais pour affaires. D'ailleurs, Derek m'a dit que puisqu'on se voyait, on pouvait aussi bien déjeuner. Lorsque nous arrivons dans le restaurant qu'il a choisi, je me sens assez peu à ma place, même si nous sommes en semaine et dans un restaurant du Mall, où la clientèle vient surtout des bureaux voisins. Tout le monde semblait être sur son trente et un, alors que moi, je porte un vieux jean, des boots, et un pull noué sur mes épaules. Je constate que je suis la première arrivée et je pose à côté de moi la boîte que j'ai apportée et qui contient un cœur que la mère de Derek m'a commandé. Quand mon téléphone se met à sonner dans mon sac, je fouille parmi les millions d'objets qui s'y trouvent et je sens que quelqu'un s'assied en face de moi.

— Je me suis demandé un instant si tu allais venir, dis-je sans lever les yeux.

— Et moi, je me suis demandé si tu allais marcher...

En entendant la voix qui vient de prononcer ces mots, j'ai l'impression que mon cœur s'arrête de battre. Je lève enfin les yeux et je vois Oliver assis sur la chaise qui me fait face. Je suis hébétée non seulement qu'il soit là, mais de voir que sa lèvre est toujours enflée et qu'il a des points de suture sur la mâchoire. Il me scrute de ses yeux verts et avant qu'il ait pu ouvrir la bouche à nouveau, je bredouille :

— Mais qu'est-ce que tu fais là ?

— Je suis venu prendre un cœur, dit-il, je suis sérieux.

Il montre la boîte à mes pieds.

— D... d'accord, il est là-dedans, en effet.

Il se penche, se saisit de la boîte et la dépose sur la table. Le serveur vient prendre notre commande, mais nous lui demandons de revenir plus tard et il nous laisse seuls. Oliver ouvre le coffret, en sort le cœur, le petit livret qui va avec et il repose la boîte à mes pieds. Je le regarde faire tourner le cœur-kaléidoscope dans sa main et lui faire prendre la lumière.

— J'ai accepté ce poste parce que j'ai réagi comme l'ancien Oliver, le type qui

voulait tout mettre en ordre dans sa vie pour qu'elle soit parfaite, dit-il en levant les yeux du cœur pour chercher les miens. Je suis désolé de pas t'avoir d'abord demandé ce que tu en pensais.

— Je ne t'en ai pas voulu d'avoir dit oui, je t'en ai voulu de ne pas m'avoir dit que tu l'avais fait.

Il ouvre la bouche comme s'il allait parler, mais il se tait et regarde à nouveau le kaléidoscope dans sa main.

— C'est ta définition de l'amour ? me demande-t-il en lisant le texte imprimé sur le livret.

J'avale ma salive avec difficulté et je hoche la tête.

— « L'amour est beauté, chatoiement, changement et hantise. Et il est tout cela à la fois. » Qui peut définir ce que c'est que l'amour, à ton avis ?

— Ceux qui aiment, et puis ceux qui ont tenu l'amour entre leurs mains et qui l'ont perdu.

— Tu es dans quelle catégorie ?

— Les deux. Je regarde autour de moi. Derek ne va pas venir ?

Oliver replace le cœur dans la boîte et y range le livret. Il referme le coffret, me regarde et sourit.

— Non, il ne viendra pas.

— Mais je lui ai parlé au téléphone...

— Et il t'a menti, comme on lui avait demandé de le faire.

Je secoue la tête.

— Les gens de mon entourage ne reculent devant rien...

— Sors avec moi, ce soir. Un nouveau rendez-vous, s'il te plaît...

Je le regarde droit dans les yeux.

— Pourquoi j'accepterais ?

— Parce que je te le demande, me répond-il en cherchant ma main.

Je m'empresse de cacher les deux sous la table. S'il me touche, je sais que je vais accepter. Je vais de toute façon accepter, probablement, mais s'il me touche, je vais accepter trop vite. Le serveur revient et nous demande si nous désirons commander. Nous nous regardons l'air de dire : est-ce que nous partons, est-ce que nous restons ? Est-ce qu'on peut vraiment manger dans un moment pareil ? Pour gagner du temps, nous lui demandons de nous apporter une carafe d'eau.

— Un nouveau rendez-vous, dis-je, et puis ?

— Accorde-moi ce rendez-vous, Estelle.

J'imite son soupir et je détourne mon regard.

— J'ai l'impression d'avoir déjà entendu ça quelque part...

Oliver se lève soudain, prend sa chaise et l'approche de la mienne pour s'asseoir près de moi, il se tourne de façon à ce que nos genoux se touchent et quand il prend mes deux mains dans les siennes, mon cœur se met à battre follement, dans ma poitrine.

— Qu'est-ce que tu fais ? je chuchote en regardant du coin de l'œil les tables autour de la nôtre, où notre manège commence à attirer l'attention des autres consommateurs. Qu'est-ce que c'est que ce beau garçon un peu cinglé qui joue aux chaises musicales au milieu d'un restaurant ?

Les coins de la bouche d'Oliver se relèvent et pendant un instant, je me perds dans la contemplation de ses fossettes.

— Détends-toi, me dit-il, ce n'est pas une demande en mariage, du moins pas encore...

Pas encore ? Tout se brouille dans ma tête.

— Qu'est-ce que tu fais, alors ?

Oliver se penche vers moi, son visage à quelques centimètres du mien et je retiens mon souffle. Je ferme un instant les yeux en sentant les siens sur mon nez, ma joue, ma bouche...

J'ouvre les yeux...

— Je sais que tu as été patiente avec moi dans le passé et je te demande de l'être encore une fois.

Je ne retire pas mes mains des siennes.

— Je ne sais pas si je peux faire ça, Oliver, lui dis-je doucement. Je peux bien accepter de passer après ton travail, de temps en temps, parce que je comprends combien il est exigeant et cela ne va probablement va s'arranger avec le temps, mais je ne peux pas être mise à l'écart chaque fois que tu auras décidé de faire quelque chose qui est bon pour ta carrière.

Je cherche, sur son visage, les signes d'une quelconque compréhension. Il ouvre la bouche, la referme et me regarde lui aussi intensément, comme s'il cherchait à fixer mes traits dans sa mémoire, comme s'il avait pu les oublier, dans le peu de temps où nous avons été séparés.

— J'ai accepté ce poste... par une sorte de réaction instinctive, me dit-il, comme si j'avais encore le droit de penser et de décider pour moi seul, comme l'Oliver ambitieux que j'étais, avant. J'ai tout gâché, je fais cela souvent... Et si je ne te l'ai pas dit, c'est aussi parce que dès que je t'ai vue à ce barbecue, j'ai su que finalement je n'accepterais pas ce poste, que jamais je ne pourrais partir

aussi loin de toi. Il s'interrompt et continue à me fixer. Tu n'as jamais eu la seconde place, dans aucun des aspects de ma vie, Estelle. Oui, parfois ce sera difficile. Sans doute il y aura des jours où j'aurai davantage de travail que d'autres, mais jamais, je te le jure, tu ne passeras après ma carrière.

Ses doigts serrent les miens pendant qu'il me parle.

— ... Ce que nous avons est tellement spécial que je ne veux plus jamais le perdre. Un tas de gens passent toute leur vie à en rêver. C'est pourquoi je te demande de me faire le cadeau de cette soirée avec moi, ce soir... il porte ma main à ses lèvres et l'embrasse... Mieux, je te supplie de passer la soirée avec moi.

Je m'aperçois qu'il a sur le visage une expression que je lui ai déjà vue, qu'il change un pneu crevé ou qu'il examine le diagramme d'un malade à l'hôpital. Je réalise que ce qu'elle exprime, c'est sa détermination. Elle veut dire : je ne te laisserai pas tant que tu ne m'auras pas dit oui. Puis, elle fait place au charmant sourire du garçon dont je suis amoureuse depuis l'enfance, son sourire « Non, je vous assure que je ne suis pas vraiment un loup déguisé en mouton » et je sais que je ne vais pas refuser plus longtemps.

Je fais une longue pause, puis :

— C'est la dernière fois que j'accepte ce genre de demande de ta part.

— Ce sera la dernière fois que je te le demanderai.

Nous nous levons, prenons nos affaires et nous partons après que je lui ai donné ma nouvelle adresse.

Une fois rentrée, je me demande si une partie de son grand projet n'est pas de me demander d'aller vivre à San Francisco avec lui. Très honnêtement, je ne sais pas si je pourrai accepter. Mais je ne vois pas non plus comment je pourrais refuser. J'ai l'impression que j'attendais cela depuis toujours.

Je suis dans la nouvelle maison, même si elle n'est pas encore tout à fait installée. Je me suis douchée et habillée simplement, comme il me l'a demandé. Je porte un jean et des boots, j'ai noué un foulard sur un tee-shirt. Après avoir fermé les fenêtres, je m'assieds sous le porche pour attendre Oliver, en profitant de la magnifique vue. La maison n'est pas bien grande et la porte d'entrée est de l'autre côté, sur la rue, car le porche-véranda fait face à la mer. J'entends les pas d'Oliver qui contourne la villa, en effet, et il ne semble pas avoir remarqué ma présence ou du moins, il n'en laisse rien paraître. Il se tourne face à l'océan et ferme un instant les yeux, ce qui me fait sourire sans que je sache bien pourquoi. Il a les mains dans les poches de son jean, la tête légèrement en arrière et il paraît

tout à fait détendu. La brise joue joliment dans ses cheveux. Il reste ainsi un moment et un éclair de surprise passe dans ses yeux verts quand il s'aperçoit que je suis là, assise sur les marches.

— J'étais un peu distrait, dit-il avec un petit rire.

— Comment ne pas l'être, dis-je en me relevant et en montrant la vue.

Quand j'ai eu les clés, je n'ai pas voulu attendre pour occuper les lieux. Victor m'a aidée à déménager ce qui m'était absolument nécessaire, sans attendre le week-end.

Oliver monte les marches pour me rejoindre et il me regarde. Il pousse un soupir.

— Tu n'as pas l'air tellement content de passer la soirée avec moi, lui fais-je remarquer en riant.

Il jette un coup d'œil par-dessus son épaule et je suis son regard. Les vagues lèchent le sable tandis que le soleil sombre dans la mer, à l'horizon. Il me regarde à nouveau et il sourit.

— Si j'avais vu cet endroit plus tôt, je t'aurais proposé de passer la soirée ici, me dit-il.

Il me prend la main, m'entraîne, et je souris en le voyant lancer vers la plage un dernier regard plein de regrets.

— Tu sais, on peut revenir plus tard, je lui chuchote avec une mine, exagérée, de conspiratrice.

Mais il reste sérieux, l'expression de ses traits est même plutôt sévère. Je ne sais pas pourquoi, j'ai l'impression qu'il lutte avec lui-même, en ce moment.

— Allons-y, me dit-il.

Je suis un peu surprise, et inquiète. À tout prendre, j'espérais vaguement qu'il allait m'embrasser et que tout serait oublié, même si une toute petite part de moi-même est soulagée qu'il ne l'ait pas fait. Je nous ouvre la porte pour traverser la maison, la referme derrière nous, puis je marche lentement vers l'entrée pour qu'il ait le temps de bien voir les lieux.

— Tu aimes ? je lui demande.

— Aimer. Oui, c'est le mot juste, me dit-il gravement, les yeux dans les yeux.

Je sens qu'une boule d'émotion me monte dans la gorge.

Dans la voiture, je lui lance des regards d'interrogation muette, mais il ne paraît pas s'en apercevoir. Toutefois, l'ombre de sourire qu'il a au coin de la lèvre me fait penser qu'il n'en est rien. J'ai beaucoup de questions à lui poser, mais je reste silencieuse, car je voudrais qu'il parle le premier. Il garde le silence, jusqu'à ce

que nous arrivions à une maison, dans les collines. Nous sommes devant un portail qu'Oliver actionne à l'aide d'un boîtier électronique, puis il emprunte une allée circulaire dans laquelle il se gare.

— Je dois déposer quelque chose pour mon neveu, me dit-il je n'en ai que pour une minute.

— Très bien.

Je ne sais pas au juste s'il souhaite que je sorte de voiture et que je l'accompagne. Je n'ai pas vu sa sœur depuis longtemps. La dernière fois, elle transportait encore le petit Sander dans un porte-bébé ventral et si je compte bien, il doit maintenant avoir environ quatre ans. Je souris à Oliver et le suis vers l'arrière de la voiture. Il ouvre le coffre. Celui-ci est presque vide à l'exception d'un sac, d'une blouse blanche de médecin et d'une paire de baskets, tout cela bien rangé dans un coin.

Il prend le sac et nous nous avançons vers la maison, où il frappe à la porte vitrée. J'aperçois tout d'abord des cheveux bruns bouclés, puis le visage du petit Sander apparaît. Ses grands yeux verts s'arrondissent comme des soucoupes volantes quand il reconnaît Oliver.

— C'est oncle Oli ! s'écrie-t-il. Maman, oncle Oli est là !

— J'ai entendu, j'arrive, crie sa mère depuis le couloir.

Elle a un grand sourire quand elle me voit. Oliver se penche et dès que la porte est ouverte, Sander se jette à son cou avec des petits cris de joie. Le voir avec cet adorable petit garçon est si touchant que j'ai presque envie de pleurer.

— Il y a longtemps qu'on ne s'était pas vues, Stelle, me dit Sophie en m'ouvrant les bras.

— Mais chaque fois qu'on se voit, je réponds, on dirait que tu as un heureux événement en vue !

Et je souris en avançant la main pour toucher son ventre proéminent. Elle sourit à son tour, secoue la tête et fait la grimace.

— Celui-ci n'était pas prévu, me dit-elle, et elle nous fait signe d'entrer.

Nous la suivons dans la cuisine.

— Sander, dit Oliver qui porte l'enfant sur son bras, voici Estelle. Tu l'as déjà rencontrée, mais tu ne dois pas t'en souvenir, tu étais trop petit.

Le garçonnet m'examine des pieds à la tête.

— Bonjour Estelle, tu as de beaux cheveux, dit-il gravement, ce qui me fait rire.

— Bonjour Sander, tu as de beaux yeux.

Je regarde autour de moi.

— ... et une belle maison, aussi.

Sophie me sourit.

— Merci, me dit-elle, Dan sera heureux de l'entendre. Comment ça marche, l'art, alors ?

— Plutôt pas mal, je réponds en souriant aussi et en pensant au tableau que Dallas vient de vendre, ce qui s'ajoute à tous les cœurs-kaléidoscopes que j'ai moi-même vendus ces temps-ci.

— J'adore ces cœurs que tu fais, dit justement Sophie.

— À propos... dit Oliver qui sort de son sac la boîte que je lui ai passée ce matin.

Il la tend à sa sœur et fouille encore dans le sac, dont il tire une poupée de super héros, qu'il donne à son neveu.

— Oh ! Cool ! merci, oncle Oli ! s'exclame celui-ci, qui s'affaire immédiatement à sortir le jouet de son emballage.

— C'est trop beau ! dit sa mère en tenant le cœur dans sa main. Merci beaucoup !

Je souris et rougis un peu en regardant mes pieds. Oliver se met à rire, et je tourne à la pivoine. J'aime ce que je fais, je suis fière de mon travail, mais je suis toujours embarrassée lorsque quelqu'un comme Sophie examine un objet de ma production comme elle le fait en ce moment. J'imagine que c'est parce que plus ou moins consciemment, je quête son approbation.

— Arrête un peu d'être aussi jolie ! me souffle Oliver à l'oreille.

Je lui souris, un peu confuse, et je lui donne une petite bourrade.

— Tu en as fait beaucoup ? me demande Sophie.

— Oui, pas mal, je crois que je vais arrêter quelque temps.

— Ah bon ?

La sœur d'Oliver paraît surprise et il me regarde, étonné, lui aussi. Je ne l'avais encore dit à personne.

— J'ai l'impression que si j'en produis trop, ils perdent de leur caractère, ils ne sont plus des objets uniques. Enfin, ça devient un peu... industriel, vous voyez ce que je veux dire...

Et je rougis encore. J'ai vraiment l'impression d'être sous un microscope.

— Je te comprends parfaitement, me dit Sophie, c'est exactement la même chose pour moi, avec mes romans. J'aime les écrire et les illustrer, mais j'ai souvent l'impression que si j'en publiais trop, ils perdraient beaucoup de leur intérêt et

chacun d'eux ne serait plus qu'un « Sophie Hart » de plus, sur les rayons des bibliothèques.

— C'est pourquoi je m'arrête un peu. Je continuerai à peindre et même à fabriquer des cœurs, parce que ce n'est pas quelque chose que l'on peut interrompre comme ça, mais je vais essayer de ne pas en exposer ni en vendre pendant un moment.

— Bon, intervient Oliver, on doit y aller. Je voulais juste vous déposer ça.

Il embrasse son neveu et sa sœur, et il rit à quelque chose qu'elle lui murmure à l'oreille.

À mon tour, je leur dis au revoir et je demande à Sophie, en caressant son ventre, encore une fois :

— Tu sais si ce sera une fille ou un garçon ?

— On a préféré ne pas le demander, me répond-elle. On s'est dit : puisqu'« il » n'a pas prévenu de son arrivée, on verra bien ce que ce sera !

Elle rit.

— C'est cool, dis-je.

— C'est complètement idiot, oui ! grogne Oliver en secouant la tête.

— Ne commence pas, toi ! lui dit sa sœur.

Nous ne sommes pas dans la voiture depuis deux minutes, à nous chamailler pour savoir quelle musique nous allons mettre, la sienne ou la mienne, que le téléphone Bluetooth se met à sonner et que j'entends la voix de mon frère dans le haut-parleur.

— Tu es avec ma sœur ? demande-t-il.

— Oui, elle t'entend.

— Salut, Stelle !

— Salut, Vic !

— Vous avez quelque chose de prévu ? Parce que sinon, Jensen est en ville et on va tous se retrouver au bar habituel. Vous voulez venir ?

Oliver me regarde du coin de l'œil. Je hausse un sourcil narquois et je demande :

— C'est un genre de code entre vous, pour dire : « ramène-la au bar où on est tous, qu'elle comprenne bien que ce n'est pas pour du sérieux » ?

Oliver en reste bouche bée une seconde, puis il éclate d'un rire sonore. Au téléphone, Victor semble avoir la même réaction de surprise, puis lui aussi se met à rire très fort.

— Non, dit Oliver, c'est même tout le contraire...

Il cherche ma main et la serre dans la sienne.

— ... Je suis très, très sérieux, en ce qui concerne ta sœur. Je veux l'emmener partout avec moi, tout le temps, chaque fois que ce sera possible, en tout cas.

Comme il y a un feu rouge, il me regarde intensément. Nous gardons un instant le silence.

— Ça devient intéressant, dit Victor. On vous garde deux tabourets.

Nous rions encore après qu'il a raccroché.

— Je veux que ce soit toujours comme ça, Stelle, toujours, me dit Oliver, tandis que nous nous garons devant le bar. Une fois hors de la voiture, il m'attire contre lui et m'entoure les épaules de son bras.

— Je veux t'emmener partout avec moi, répète-t-il et quand tu ne voudras pas venir, je veux recevoir des SMS qui me disent que je te manque.

— Moi aussi, je le veux, je réponds en le regardant dans les yeux.

Nous entrons dans le bar, main dans la main, nos doigts entrelacés. Victor et Jensen nous applaudissent bruyamment en poussant des cris de sioux. Nous nous asseyons l'un à côté de l'autre en riant avec nos amis comme nous l'avons toujours fait, mais cette fois, c'est sans aucune gêne, notre relation affichée à la vue de tous et cela paraît, enfin, parfaitement normal.

— Tu as un rapport formidable avec les enfants. Tu en voudrais ?

J'ai posé cette question à Oliver, alors que nous quittons l'hôpital en voiture, après avoir assisté à une fête de charité.

Il pose sa main sur la mienne et je me risque à jeter un coup d'œil pour voir sa réaction.

— On joue au jeu des questions ? me demande-t-il.

— Peut-être, je réponds avec un sourire.

— Alors attends, juste une minute... ou deux. Combien de rendez-vous, mais des vrais, avons-nous eus jusqu'à présent, à ton avis ?

Je réfléchis.

— Je ne sais pas, dis-je, au bout d'un moment. Plus que je n'avais voulu t'en accorder, en tout cas.

Oliver rit doucement.

— Voilà qui est très bien, Stelle, me dit-il. Très très bien.

Il tourne dans la rue où habitent mes parents.

Mais pourquoi tu me demandes ça ? murmuré-je, interloquée.

Il presse ma main mais ne répond rien, se contentant de me faire un clin d'œil pendant qu'il se gare devant la maison.

— Et qu'est-ce qu'on fait là ? je reprends. Tu sais bien qu'ils sont absents pour le week-end...

Oliver ne répond toujours rien et il fait rapidement le tour de la voiture pour ouvrir ma portière. Il me tend la main et m'embrasse délicatement le haut des cheveux, tout en m'aidant à sortir. Je le suis vers l'arrière de la maison, en passant à côté de la fameuse salle de bains où nous avons été surpris. Il s'arrête devant la porte de derrière.

— Tu vas aller à la cuisine, me dit-il, je t'ai laissé quelque chose, là.

Je le regarde.

— Tu vas encore grimper à l'arbre ?

Il rit.

— Et si tu arrêtais de poser des questions avant qu'il en soit temps ? me dit-il.

— D'accord, je réponds, peu convaincue.

Je sors mon trousseau de clés, déverrouille la porte et me dirige vers la cuisine. J'y trouve un carton où il est écrit :

POUR TON GENOU.

En le soulevant, je découvre, juste en dessous, un morceau de verre teinté en noir. J'essaie de refouler l'émotion qui m'envahit en prenant cet éclat dans ma main. Je quitte la cuisine et je me dirige vers l'escalier. Devant la première marche, je m'arrête net, en constatant qu'il y a un carton sur chacune d'elles, avec un morceau de verre teinté en noir, à côté.

POUR LA DANSE.

POUR LA FOIS OÙ JE T'AI ENFERMÉE DANS LE NOIR.

POUR LA FOIS OÙ JE T'AI APPELÉE « POULE MOUILLÉE » (JE LE PENSAIS).

POUR TOUTES LES FOIS OÙ J'AI FAIT SEMBLANT DE PAS TE VOIR.

POUR TOUS LES BAISERS QUE JE TE DOIS ET QUE JE NE T'AI PAS DONNÉS.

POUR TOUS LES RIRES DE TOI QUE J'AI MANQUÉS.

POUR TOUT CE QUE NOUS N'AVONS PAS PU PARTAGER.

POUR TOUTES LES FOIS OÙ JE SUIS PARTI.

POUR CHACUNE DE TES LARMES DONT J'AI ÉTÉ LA CAUSE.

Quand j'arrive dans ma chambre, j'ai dans les mains onze morceaux de verre, autant de cartons et les larmes coulent à flots sur mon visage. J'ouvre la porte avec mon pied et j'aperçois par la fenêtre Oliver assis sur le toit, comme autrefois. Il tient une petite boîte blanche dans sa main. Je m'approche, je dépose morceaux de verre et cartons sur mon vieux bureau et j'essaye d'essuyer mes larmes. Mais ce simple geste me fait pleurer de plus belle, sauf que mes sanglots sont mêlés de rires.

J'enjambe la fenêtre pour le rejoindre sur le toit et je lui dis :

— Je suis désolée, je pense que ça va s'arrêter, maintenant.

Puis, en essuyant mes yeux du dos de la main, je m'assieds en tailleur devant lui. Il est à genoux et me fait face. Il ouvre la boîte et me regarde si intensément que j'ai du mal à baisser les yeux pour en voir le contenu. Ce sont des morceaux de verre, encore, mais ceux-ci sont particulièrement colorés et chatoyants.

— Pour chaque sourire, me dit-il en déposant un premier morceau à côté de nous.

— Pour chaque larme de joie.

Il en pose un autre sur les tuiles.

— Pour chaque fois où tes yeux vont briller.

— Pour chaque bonne nouvelle.

— Pour chaque mauvaise nouvelle.

— Pour chaque dispute.

— Pour chaque baiser.

— Pour chaque étreinte.

Quand il a terminé, il me regarde.

— Je veux une machine à remonter le temps, me dit-il. Je veux retourner à la source. Je veux pouvoir dire à mon père qu'il a tort, que la vie n'attend pas, qu'on ne peut pas fonder un amour sur des choses aussi triviales que l'argent. Je veux revenir ici, sur ce toit, le jour où je suis tombé amoureux... Parce que je t'aime, Estelle et malgré ma stupidité, malgré toutes les fois où je t'ai fuie, je n'ai jamais cessé de t'aimer. Je veux revenir au soir de cette fameuse fête, rester au lit avec toi et ne plus te quitter, mais surtout, surtout, je veux revenir à tous ces instants où j'ai éludé tes questions sur l'amour, et pouvoir te dire une bonne fois que je l'ai trouvé. Je l'ai trouvé à la table d'une cafétéria, je l'ai trouvé en train de danser avec un autre type et de faire des plantations. Je l'ai trouvé surtout à l'écoute des autres, des enfants particulièrement, qui avaient besoin qu'on les comprenne.

— Et comment sais-tu que c'est bien l'amour ? je murmure en essuyant mes larmes qui, décidément, ne veulent pas s'arrêter de couler.

Il avance sa main et me caresse très délicatement la joue de son pouce.

— Je le sais car quand celle que j'aime n'est pas avec moi, je me sens comme si j'étais en manque d'oxygène, je ne peux plus respirer. Tu m'as demandé si je voulais des enfants, la réponse est que je veux tout ce que tu pourras me donner, tout au monde. Je veux tes nuits et tes matins, je veux nos chamailleries et nos réconciliations. Je veux tes coups de coude quand je dors et que je te tiens trop serrée, je veux tes soupirs, ceux que tu pousses quand j'essaie de faire une plaisanterie qui t'afflige et ceux qui t'échappent quand je commence à te donner du plaisir.

— Et moi, j'aurai quoi, en échange ? je demande tout bas, d'une voix rauque.

— Tu auras tout ce qui est à moi. Je suis au début de ma carrière et j'ai un gros prêt étudiant à rembourser, je ne pourrai pas t'acheter une galerie tout de suite... il me sourit. Ni t'emmener en vacances au bout du monde, au début, et il me faudra sans doute du temps pour trouver un boulot aux horaires plus stables que ceux d'un hôpital, mais si tu es avec moi, Stelle, alors ça m'est bien égal. Je suis

à toi, tout entier. Mon corps, mon cœur, mon esprit, tout est à toi. Tout ce que je suis...

Je me relève un peu sur mes genoux, lui retire mes mains et les mets autour de son cou.

— Pour toutes les fois où je me suis sentie forte et intelligente, auprès de toi, lui dis-je en l’embrassant sur sa tempe. Pour la façon dont tu me regardes toujours, comme si j’étais la seule femme sur la Terre...

Je l’embrasse au coin de son œil.

— Tu es ma préférée de toutes les femmes de cette planète.

Il ferme les yeux.

— ... Parce que tu me traites toujours comme si j’étais quelqu’un d’important.

Il les rouvre et me regarde.

— Pour moi, tu es la personne la plus importante au monde.

— Parce que tu me donnes suffisamment d’espace pour que je me sente libre...

J’embrasse le coin de sa bouche.

— Parce que tu m’aimes...

J’embrasse sa mâchoire, juste au-dessus des points de suture, puis je recule un peu et je lui souris.

— Épouse-moi, Estelle, me dit-il avec une détermination qui me fait battre le cœur. Je ne veux pas seulement qu’on s’engage vaguement et qu’on vive ensemble, comme ça. Et je ne veux pas non plus te passer la bague au doigt, rien que pour faire savoir au monde que tu es à moi. Je veux que tu *veuilles* être à moi et que tu saches que je suis à toi et que ce n’est pas quelque chose qui peut se rompre facilement. Je veux que ce soit pour toujours et que ça commence maintenant... Marions-nous le plus tôt possible, demain. Si tu veux un grand mariage, on pourra toujours faire ça plus tard.

Je ne réponds rien durant de longues secondes, car je suis complètement sous le choc, alors il sourit et me dit :

— ... Ou pas. Si tu préfères, mettons-nous simplement ensemble. Mais je ne veux plus être séparé de toi.

Il prend mon visage entre ses mains.

— Je veux qu’on partage la même salle de bains, qu’on soit dans les jambes l’un de l’autre quand on se prépare le matin, je veux...

Je me penche et dans un baiser, je couvre ses derniers mots. Ce qu’il me dit est trop beau pour que je ne le veuille pas, moi aussi. Je veux ses matins et ses nuits. J’ai l’impression que j’ai toujours voulu l’entendre me dire tout cela, et que,

même si j'ai vécu avec quelqu'un d'autre pendant un temps, j'ai toujours eu Oliver dans la tête et dans le cœur. Nous nous embrassons longuement, nos langues mêlées. J'ai les doigts dans ses cheveux et lui, mon visage entre ses mains. Quand nos bouches se séparent enfin, nous avons du mal à reprendre notre souffle.

— Moi aussi je le veux, dis-je. Je veux tout.

Je suis récompensée par un grand sourire.

— ... Je peux... déménager, tu sais, lui dis-je quand j'ai à peu près récupéré ma respiration. Le bail de la galerie est à renouveler. Je peux partir avec toi, où tu voudras.

Je lui souris et nous enjambons l'appui de fenêtre, pour repasser dans ma chambre.

— Déménager ? Mais tu plaisantes, me dit-il. Maintenant que j'ai vu ta maison, je pense sérieusement à rassembler tout ce que je peux avoir d'économies pour t'en racheter la moitié !

Je ris.

— Je voulais juste te dire que, où que tu ailles, ce ne sera pas un problème pour moi, je pourrai te suivre.

— Non, Estelle, je veux rester ici. C'est chez nous. Mais c'est de toi que j'ai besoin, de toi seule.

Et voilà la promesse que nous nous sommes faite l'un à l'autre : peu importe ce que la vie nous réserve, nous serons toujours ensemble. Nous partagerons nos rêves, nos échecs, nos sourires et nos larmes. Jour après jour, nous nous aimerons, nous nous disputerons et nous nous aimerons encore, d'un amour immense, si grand, en fait, que nous n'en verrons jamais la fin.

Épilogue

OLIVER

Quand nous étions enfants, ma sœur faisait toujours des vœux devant les étoiles. Elle disait que de cette façon, ils se réalisaient plus sûrement. Comme c'était mon aînée et qu'elle savait beaucoup plus de choses que moi, je n'avais pas de raison d'en douter, alors j'ai commencé à faire pareil. À cinq ans, j'ai souhaité avoir un dinosaure-jouet, À sept, que papa revienne à la maison. À huit, que maman travaille moins, chaque semaine. Puis, à neuf ans, j'ai réalisé que faire un vœu devant les étoiles ne servait à rien, car aucun de ceux que j'avais prononcés ne s'était réalisé.

À dix-neuf ans, malgré ça, je me retrouvais sur le toit d'une jolie fille et j'espérais que les choses seraient différentes. À vingt et un, j'ai compris que c'étaient les *circonstances* de la vie qui faisaient toute la différence et je souhaitais – déjà ! – revenir en arrière et la rencontrer dans d'autres conditions. À vingt-six ans, j'aurais bien voulu ne pas la perdre. À vingt-huit, quand la vie nous avait remis en présence, j'ai arrêté de faire des vœux à tort et à travers et j'ai décidé d'agir. Et me voilà à vingt-neuf, la regardant s'avancer vers moi dans une longue robe blanche, devant une foule de parents et d'amis. Cette fois, ce que je voudrais, c'est pouvoir arrêter le temps, le figer à cet instant précis, où ses jolis yeux noisette croisent les miens et que je la vois bouleversée par l'émotion qu'elle peut lire sur mon visage. Cet instant, je sais, sans l'ombre d'un doute, que je ne l'oublierai jamais. J'entends les déclics des appareils photo et je souris en sentant se lever sur nous la brise venue de l'océan, qui fait rouler les vagues, pas très loin, et joue dans les cheveux sombres d'Estelle. Je la vois qui les remet en place et son père vient me donner l'accolade.

— Je n'ai pas besoin de te souhaiter la bienvenue dans une famille dont tu as toujours fait partie, me dit-il, mais je suis fier de pouvoir t'appeler officiellement mon fils, cette fois.

Je ne réponds pas et préfère lui sourire. Je ne suis pas du genre à pleurer facilement, mais les mots que Thomas prononce font naître en moi une émotion profonde. Je me tourne vers celle qui est ma femme depuis quatre mois, déjà, en

me sentant le plus chanceux des salopards au monde. Nous en recevons la bénédiction aujourd'hui, mais en fait, nous nous sommes mariés dès le lendemain de ma demande sur le toit de ses parents. Au retour de ceux-ci de leur week-end, nous les avons poussés dans une voiture, pris Vic et Mia en route et nous nous sommes rués vers le bureau des mariages. Même Dallas, le copain d'Estelle, est venu fêter ça avec nous, ce que j'ai interprété comme un heureux présage, parce que pour une raison ou pour une autre, je l'associais toujours à « l'époque Wyatt ».

J'ai déménagé dans la maison d'Estelle au bord de la plage et j'ai fait des remplacements à l'hôpital jusqu'à ce que je trouve un travail permanent, ce qui m'a pris plus de deux mois, mais j'y suis finalement arrivé. La bonne nouvelle, outre que je suis intégré à une très bonne équipe de médecins, c'est que nous avons pu rester à Santa Barbara. Lorsque le bail de la galerie est arrivé à son terme, Estelle ne l'a pas renouvelé et nous avons acheté un local ensemble, près de notre maison. L'aménagement n'en est pas encore terminé, et bien que je l'aide autant que je le peux, cela reste son espace à elle, son rêve qu'elle a mené à bien. Je suis tellement heureux qu'elle m'ait laissé y prendre une petite part...

Je souris en sentant sa petite main se glisser dans la mienne. Un prêtre va nous marier, à nouveau, devant tous nos parents et amis.

— Tu es censé le regarder, me dit-elle à l'oreille.

— C'est toi que j'épouse, pas lui !

Elle rit et ses yeux pétillent quand elle me chuchote :

— Tu pourras me regarder tout le reste de ta vie, enfin... pas tout le temps, quand même, parce que ça serait flippant !

Je me penche et je l'embrasse sur le bout du nez. Je chuchote à mon tour :

— Ça dépend de quelle façon on regarde...

À côté de moi, Vic, mon témoin, se penche à son tour à mon oreille.

— Bon, il faudrait sérieusement penser à vous taire, tous les deux ! grogne-t-il à mi-voix.

— Oui, surenchérit Mia, le témoin de Stelle, à côté d'elle, et sur le même ton : on n'a pas vraiment envie de savoir la suite de la conversation !

— Passez en message privé, rajoute Jensen, un peu trop fort, juste derrière nous.

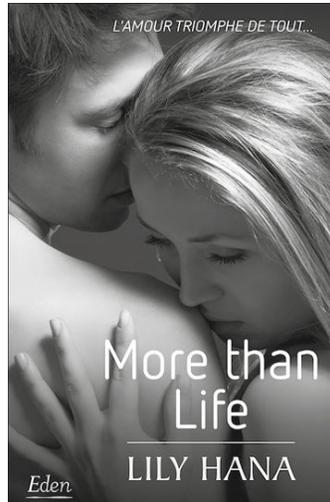
Le prêtre toussote discrètement. Je grommelle :

— Arrêtez vos conneries, on va finir par se faire tous virer !

L'officiant fronce un peu les sourcils, mais la cérémonie se poursuit sans interruption. Nous échangeons nos vœux de mariage, qui sont assez brefs et nous

partageons un sourire entre nous, au souvenir de ceux que nous avons énumérés, au lit, peu après avoir publié les bans. Ils étaient nettement plus longs...

Enfin, nous glissons mutuellement nos alliances à notre doigt et dès qu'on nous prononce mari et femme, nous nous tournons l'un envers l'autre. C'est comme si nous étions seuls et que tous les invités avaient soudain disparu. Ma main dans les cheveux d'Estelle, la sienne sur ma joue, nous détaillons chacun le visage de l'autre, complètement immergés dans l'instant présent. Non loin de nous, les vagues viennent battre la grève. Les yeux d'Estelle sont pleins d'étoiles, mais ce sont des larmes de joie et elle sourit. Au moment précis où nos lèvres vont se toucher, de grosses gouttes de pluie commencent à tomber. Nous levons les yeux vers le ciel. Autour de nous, il y a des mouvements divers. J'entends chuchoter, de façon pressante : « Allez-y, embrassez-vous, qu'est-ce que vous attendez ? » Mais Stelle et moi, nous ne bougeons pas. Nous sourions, nous nous mettons à rire et finalement, nos lèvres se rejoignent. Je l'embrasse avec tout ce que je suis : imparfait sûrement, mais voulant bien faire, plein d'espoir et de rêves. Par ce baiser, je lui demande de m'accepter, je promets de faire mes preuves et de toujours lui être fidèle. Elle m'embrasse avec la même ardeur et scelle notre vœu muet.



More than life

LILY HANA

Cheveux au vent, il roule à tombeau ouvert sur sa moto. Soudain, c'est l'accident. Josh, le bad boy terriblement sexy est gravement blessé et sombre dans le coma. À son réveil, il a complètement oublié sa vie d'avant, comme si rien n'avait existé. Callie, sa petite amie, est effondrée, le jeune homme ne la reconnaît même pas. A ses yeux, elle n'est plus qu'une étrangère n'ayant rien à faire dans sa vie. Pire encore : Julia, la pimbêche qui, depuis toujours, est la grande rivale de Callie, en profite pour se lancer dans un grand numéro de séduction. Et le pire, c'est que ça marche ! Le jeune homme finit par tomber dans ses bras et dans son lit... Les mois passent et Callie semble avoir fait le deuil de son grand amour. Jusqu'au jour où son chemin croise à nouveau celui du beau Josh...

Il a tout oublié. Elle doit le reconquérir, comme au premier jour.

city-editions.com/EDEN